This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

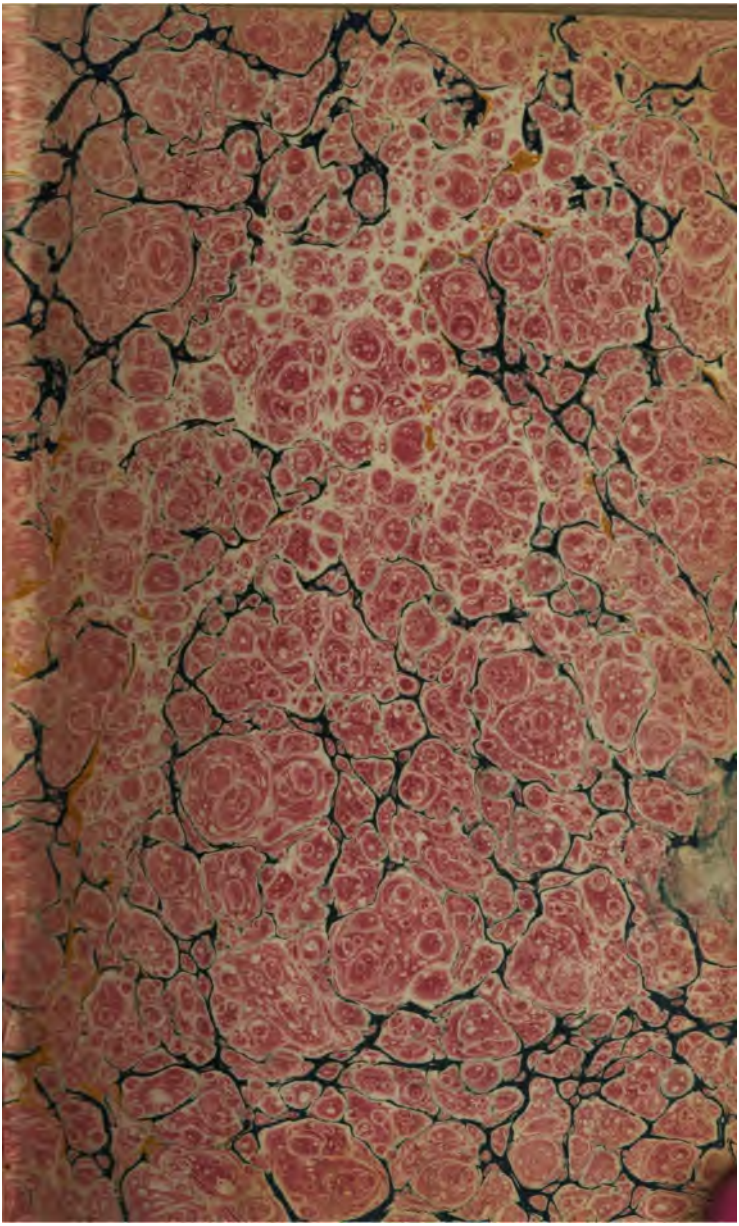
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE
DUPL
A 460656



PROJETS

DE PRONES.

DE L'IMPRIMERIE DE LA V.e MÉTOYER.

PROJETS
DE PRONES
POUR
TOUS LES DIMANCHES DE L'ANNÉE
CONNUS SOUS LE NOM
D'INSTRUCTIONS DE TOUL,

PAR M. GRISOT, ANCIEN DIRECTEUR
AU SÉMINAIRE DE BESANÇON.

ÉDITION AUGMENTÉE.

TOME QUATRIÈME.

A BESANÇON,
CHEZ LA VEUVE MÉTOYER, LIBRAIRE-ÉDITEUR.
1819.

BX
1756
.A1
G87
1819
v.4

142385-128

PROJETS
DE PRONES
POUR TOUS LES DIMANCHES DE L'ANNEE.

Le X. dimanche après la Pentecôte.

Ce dimanche est appelé le dimanche de l'humilité, à cause de l'évangile, dont le but principal est d'inspirer aux fidèles la pratique de cette vertu. C'est une parabole prise du chapitre 18. de l'évangile selon saint Luc, que le Sauveur propose à l'occasion de certaines gens qui avoient trop bonne opinion d'elles-mêmes, et qui méprisoient les autres. Il y trace les caractères opposés des orgueilleux et des humbles, et il y représente le châtiment des premiers, et la récompense des derniers.

L'épître est tirée, comme celle de dimanche dernier, de la première lettre de saint Paul aux Corinthiens, chap. 12. Elle répond à l'évangile. Saint Paul s'y propose d'engager

les premiers fidèles à ne se pas glorifier des dons du Saint-Esprit qu'ils avoient reçus, mais à s'en servir pour l'utilité du prochain.

L'esprit de l'Eglise paroît assez sensiblement dans le choix qu'elle a fait de cet évangile. Après avoir inspiré à ses enfans, dimanche dernier, le respect pour la maison de Dieu, elle veut leur apprendre aujourd'hui dans quelles dispositions ils doivent y venir et y prier. Elle souhaite que les pasteurs ne négligent rien pour préserver les fidèles du vice de l'orgueil, et pour les établir solidement dans la vertu qui lui est contraire.

Ce seroit ici l'occasion de faire le prône marqué dans le rituel, où il est parlé des fins pour lesquelles on s'assemble dans l'église; prône qui, comme nous l'avons dit au commencement de cet ouvrage, peut être utile, lorsqu'il est accompagné de réflexions convenables. Après en avoir fait la lecture, on rapporteroit la parabole de l'évangile, qui est tout à fait propre à représenter aux auditeurs la manière dont ils doivent se comporter dans le lieu saint. On en feroit l'explication, on les exhorteroit à rentrer en eux-mêmes pour examiner quel est leur caractère; on les presseroit enfin de quitter tout sentiment d'orgueil pour s'humilier plus profondément. On concluroit cette espèce de prône familier par le détail des effets

salutaires que produit infailliblement l'humilité véritable. Un prône de cette façon, prévu et médité, seroit capable de faire beaucoup de fruit.

Entre plusieurs manières d'instruire les peuples sur l'évangile de ce jour, outre celle dont nous venons de parler, il y en a trois principales. La première, c'est de traiter en homélie la parabole qui y est rapportée. La seconde, c'est d'attaquer le vice de l'orgueil. La troisième, c'est de prendre pour sujet la vertu d'humilité.

Premier sujet. Homélie sur la parabole du Pharisien et du Publicain.

Pour bien traiter cet évangile en forme d'homélie, on peut lire celle de Bourdaloue, au 2.e tome de ses pensées. Comme elle est fort longue, on l'abrégera, en retranchant tout ce qui ne conviendra pas à l'auditoire, et y substituant tout ce qui pourra lui être utile.

On prendra pour texte les premières paroles de l'évangile; *Dixit Jesus ad quosdam, qui in se confidebant tanquam justi, et aspernabantur cæteros, parabolam istam*: Jésus prononça cette parabole pour certaines gens qui présumoient d'elles-mêmes, comme si elles eus-

sent été des saintes, et qui n'avoient que du mépris pour les autres.

Vous apercevez d'abord, M. F., le dessein du Fils de Dieu, et quels sont ceux qu'il avoit en vue, lorsqu'il proposa la parabole rapportée dans notre évangile. S. Luc nous dit expressément que ce fut à l'occasion de certaines personnes dominées par l'orgueil, et qui, remplies d'elles-mêmes, ne regardoient les autres qu'avec mépris. Voici comme notre divin maître s'explique. (On dira la substance de la parabole.) Ne croyez pas, M. F., que ce soit ici une simple figure. De tout temps il y a eu des hommes du caractère pharisaïque, contre lesquels J. C. s'est si fort élevé. Il y en a encore dans notre siècle, et plût à Dieu qu'il n'y en eût aucun dans cette paroisse. Heureux si, en vous expliquant par ordre notre évangile, et en vous traçant le portrait du pharisien et du publicain, je puis vous préserver du vice de l'orgueil, et vous inspirer des sentimens d'humilité. Daigne le Seigneur bénir mon dessein. Je commence.

I. POINT.

Deux hommes montèrent au temple pour prier; l'un étoit pharisien, et l'autre étoit publicain; c'est du temple de Jérusalem dont il est ici parlé. Il avoit été bâti sur une

plate-forme, au haut d'une montagne située dans l'enceinte de la ville. Il est certain que le Seigneur choisit cette place, pour faire connoître à ceux qui viendroient le prier, que l'élévation de l'esprit et du cœur vers son Père qui est dans le ciel, est une des premières dispositions de ceux qui prient.

C'est à ce temple qu'allèrent deux hommes, dont l'un étoit pharisien, c'est-à-dire, de cette secte qui faisoit profession d'une vertu particulière, l'autre étoit publicain, c'est-à dire, employé à lever les deniers publics, et que son emploi faisoit regarder comme un pécheur par état, décrié par ses injustices. Remarquez qu'ils y allèrent tous deux dans le même temps; qu'ils s'y rendirent dans le même dessein, qui étoit de faire à Dieu leurs prières; mais ce ne fut point, à beaucoup près, dans la même disposition de l'ame, ni le même sentiment intérieur; de là vient que la prière de l'un eut un succès favorable, tandis que l'autre ne fut point écouté, et que sa prière même devint un crime pour lui, et un sujet de condamnation. On fera déjà ici une réflexion.

O! qu'il importe, M. F., d'apporter à la prière une sainte disposition! qu'il importe de suivre l'avis du S. Esprit, qui nous avertit de préparer notre ame avant l'oraison; prenez garde qu'il parle principalement de l'ame, de

l'esprit et du cœur; toute autre préparation, sans celle de l'ame, ne peut être d'aucune efficacité auprès de Dieu. Dieu ne s'arrête point au dehors; il n'a égard ni au rang, ni à la qualité, ni aux richesses; c'est le cœur qu'il pèse; et c'est de la disposition du cœur que dépend le fruit de nos prières.

Vous venez, M. F., les uns et les autres, vous assembler souvent dans cette église; vous vous y rendez assez exactement; quel cœur y apportez-vous? Est-ce le cœur de l'humble publicain? N'est-ce point plutôt celui de l'orgueilleux pharisien? Le caractère de l'un et de l'autre, que je vais vous mettre sous les yeux, pourra vous en convaincre. Suivons notre évangile; remarquons d'abord de quelle manière le pharisien se comporte dans le lieu saint. La première circonstance que l'Evangile nous fait observer, c'est que le pharisien se tenoit debout: *Pharisæus stans*; il ne daigne pas plier les genoux; il n'a garde de s'arrêter à la porte, il entre, il s'avance; et laissant derrière lui tous les assistans, il va près de l'autel prendre la première place: là le visage assuré, la tête levée, il porte les yeux au ciel, et semble plutôt venir exiger du Seigneur une dette, que lui rendre ses hommages et lui demander aucune grâce.

On pourroit attaquer ici, mais prudemment, les immodesties extérieures que l'on aura re-

marquées dans certaines personnes de l'un et de l'autre sexe.

Il est des chrétiens qui ne daignent pas fléchir les deux genoux, qui se tiennent dans une posture indécente, et qui affectent de prendre les places les plus distinguées, en un mot, qui marquent, par leur posture, l'esprit d'orgueil qui les domine. Apprenons, M. F., apprenons à nous humilier, cendre et poussière que nous sommes, devant le maître du ciel et de la terre ; évitons dans notre extérieur, tout ce qui peut sentir la suffisance, la vanité, l'orgueil, crainte que le Seigneur ne rejette nos prières.

On pourra ici dire pourquoi on se tient debout en certain temps de l'office, sur-tout de la messe.

A quoi s'occupoit le superbe pharisien dans cette posture, qui venoit de son fonds d'orgueil? Il prioit en lui-même, dit le texte. Pourquoi en lui-même, et qu'est-ce que cela *signifie?* Peut-être l'orgueil l'empêchoit-elle de se conformer à l'usage commun, et de prononcer les prières ordinaires; ou bien tout occupé de lui-même, il ne pensoit qu'à ses prétendues perfections, dont il venoit s'applaudir et se glorifier. Autre marque d'orgueil, de ne vouloir pas s'en tenir aux usages communément établis dans le christianisme, de se singulariser par des pratiques extraordi-

naires de piété, des manières de prier suggérées souvent par l'esprit de mensonge. Tenons-nous-en, M. F., aux pratiques les plus usitées parmi les vrais chrétiens; exerçons-nous y assidûment, jusqu'à ce qu'il plaise à l'Esprit céleste de nous conduire plus avant.

Mais encore, que disoit ce pharisien de notre évangile? Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes. Rendre grâces à Dieu, rien de plus juste: aussi ce qu'il y a de plus répréhensible dans le pharisien, ce n'est pas de remercier Dieu; mais de ne le pas remercier par un véritable esprit de religion, ni avec les sentimens dont ce pieux exercice doit être accompagné. Car de quoi le remercioit-il? De ce qu'il n'étoit pas comme le reste des hommes. Est-il une vanité plus intolérable? Il joint l'hypocrisie à la vaine gloire, il fait semblant de remercier Dieu et de le prier; et réellement il ne fait ni l'un ni l'autre; c'est lui-même qu'il remercie, ou plutôt il s'applaudit de ce qu'il s'imagine avoir du mérite; et on ne trouve pas qu'il demande rien à Dieu: c'est la réflexion de S. Augustin: *Quod rogaverit Deum quære, in verbis ejus nil invenies.* (Voyez les leçons de l'homélie pour l'évangile de ce dimanche.) Aussi destitué d'humilité que de charité, loin de prier le Seigneur pour ses frères, il les méprise; il

en juge témérairement; il n'en excepte même moin; du moins, s'il disoit: Je ne suis pas comme quelques uns des hommes, comme le plus grand nombre; mais non, il se met au-dessus de tous; dans son idée, il est le seul homme de bien qu'il y ait sur la terre; il fait, pour ainsi dire, le procès à tout le genre humain. Cette conduite, M. F., paroit extravagante et folle; néanmoins il se trouve des chrétiens tellement prévenus à leur avantage, qu'ils se persuadent être seuls instruits des voies de Dieu, et marcher dans celles du salut; qui censurent tout le monde, et qui sont, à bien des égards, semblables au pharisien de l'évangile. Aveugles qu'ils sont, ils se vantent de n'être pas semblables aux autres hommes: Je ne suis pas, disent-ils en eux-mêmes, injuste, adultère, ni tel que celui-ci, que celle-là; et ils ne voient pas qu'ils sont pires que les autres hommes. (Voyez comment l'auteur ci dessus cité détaille solidement cette refléxion.)

Je jeûne deux fois la semaine, continue notre superbe pharisien. Il fait parade de ses œuvres extérieures, qui, quoique bonnes en elles-mêmes, n'étoient d'aucun mérite devant Dieu, parce qu'il ne les faisoit que pour être vu et estimé des hommes, Car la vertu ne consiste pas précisément dans les œuvres, mais dans l'esprit qui les anime et les sanc-

tifiie. Vous venez à l'église; vous y priez; vous assistez assidûment aux offices divins; vous y paroissez avec l'extérieur le plus composé et le plus dévot; vous exercez quantité d'œuvres de charité, d'aumônes, de visites des malades; et tout cela néanmoins ne sont pas des œuvres vraiment religieuses, si l'esprit d'orgueil les empoisonne. Ce n'est plus pratiquer ses devoirs en chrétien, dès qu'on les remplit par des vues toutes humaines. O! que cet orgueil est à craindre pour toute sorte de personnes, et sur-tout pour ceux et celles qui paroissent vivre dans une plus grande régularité! Il est, dans un sens, plus aisé de se défendre du piège de l'intérêt et des plaisirs sensuels: aussi le Fils de Dieu nous exhorte-t-il spécialement de nous préserver des atteintes de l'orgueil. C'est à chacun de nous à voir s'il ne participe point au caractère du pharisien. Le portrait que je viens de vous en tracer en abrégé, suffiroit pour en donner la plus vive horreur.

Mais comment s'en guérir, si l'on en est atteint, comment s'en préserver? Le remède souverain à un mal si pernicieux, c'est une sincère et profonde humilité, dont l'évangile nous propose un modèle accompli dans la personne du publicain. Renouvelez votre attention.

II. POINT.

Quelle différence, M. F., dans la peinture que J. C. nous fait du publicain et du pharisien! Vous avez vu le pharisien donner des marques de son orgueil, dans le lieu qu'il choisit, dans sa posture, dans son langage. Ici c'est tout le contraire. C'est un publicain, il est vrai, c'est un pécheur; mais un publicain et un pécheur humble; et selon S. Jean Chrysostôme, l'état même du péché avec l'humilité, vaut mieux que l'état de justice avec l'orgueil; parce que l'orgueil détruit dans peu la piété du juste, au lieu que l'humilité efface le péché et sanctifie le pécheur: c'est ce que vous allez reconnoître dans le publicain dont il est ici question.

Il commence d'abord à s'humilier par la place qu'il choisit; c'est la plus éloignée de l'autel; c'est la dernière, parce qu'il se regarde comme le dernier de tous. Il sent toute son indignité, il sait de combien de péchés il est coupable: ce sentiment le porte à se rabaisser tant qu'il peut, et à se mettre au plus bas rang. Il a vu le pharisien s'avancer près de l'autel; il laisse entrer le peuple en foule dans le temple; pour lui, il ne se juge pas digne de prier avec les autres, il demeure

à la porte les genoux à terre, la tête penchée, le corps prosterné. Ce n'est pas tout; non seulement il se méprise lui-même, mais il consent qu'on le méprise, qu'on lui insulte; et loin de se plaindre, il se tait; dans son silence il est prêt d'accepter les traitemens les plus injurieux. Voilà la première disposition que nous devons toujours apporter en venant à l'église, de bas sentimens de nous-mêmes, une persuasion intime de notre indignité, la connoissance de nos péchés. Dès que nous nous connoîtrons bien, et que nous aurons de nous une idée juste; dès que nous sentirons notre néant, nos misères spirituelles, et la majesté du Dieu que nous avons offensé, nous choisirons comme le publicain, la dernière place dans la maison de Dieu, et si quelques raisons légitimes nous obligent de nous approcher plus près du saint autel, nous nous mettrons, dans le fond du cœur, au-dessous de tous nos frères; bien loin de disputer pour avoir les places les plus commodes et les plus honorables, nous choisirons volontiers, comme le prophète, le lieu le plus abject et le plus incommode: *Elegi abjectus esse in domo Dei mei.* (Psal. 83.) Si un roi en agissoit ainsi à l'égard du tabernacle, qui n'étoit que la figure de nos églises, dans quel abaissement ne devons-nous pas être toutes les fois que nous nous trouvons dans les

temples sacrés, dédiés au vrai Dieu en la loi de grâce ? Ayons donc soin de nous y tenir toujours dans une posture décente qui marque notre anéantissement intérieur. Gardons-y sur-tout la modestie des yeux, dont le publicain nous est un si beau modèle.

Il n'osoit, dit l'Ecriture, lever les yeux au ciel, une sainte confusion les lui faisoit baisser; tandis que le pharisien promenoit avec audace ses regards dans toute l'assemblée, le publicain n'avoit pas l'assurance de porter la vue ni vers le ciel, ni vers l'autel, ni vers aucun des assistans: vers le ciel, parce qu'il en avoit allumé la colère, et qu'il ne pensoit pas en obtenir quelque grâce; vers l'autel, où résidoit le Dieu d'Israël qu'il avoit méprisé; vers les assistans, qui avoient été les témoins de ses injustices, et dont plusieurs en avoient ressenti les effets. Voilà ce qui l'engage à regarder humblement la terre.

Tels devroient être nos sentimens, si nous *étions* véritablement humbles, car l'humilité véritable paroît jusque sur le visage; et surtout par une pudeur modeste qui accompagne tous les regards, tous les gestes, en un mot, tout l'extérieur d'une personne humble. Mais c'est sur-tout dans les exercices de piété, dans les temples du Seigneur, que l'humilité devient plus respectueuse, et où elle inspire plus de retenue et de recueillement; retenue

et recueillement, qui de tous les témoignages sensibles d'une vraie religion et d'une sincère pénitence, est un des plus apparens et des plus certains: comme au contraire, rien dans la piété de plus suspect, que l'immodestie, l'égarement de la vue, un air de dissipation et d'indifférence. Peu parmi vous, M. F., qui n'aient à se reprocher quelque chose en ce point, sur-tout parmi les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe. Je vous exhorte, au nom de J. C., et je vous supplie de tout mon cœur, de vous garantir les uns et les autres, de cette immodestie qui blesse les yeux du Seigneur, et qui met obstacle aux grâces qu'il vous prépare; que chacun ait toujours la vue modestement baissée, sans la promener de côté et d'autre. Hélas! peut-être y en a-t-il parmi ceux qui sont ici, qui font servir leurs yeux à une multitude de péchés qu'ils commettent eux-mêmes, et donnent occasion de commettre. Quelle abomination! *Obsecro vos per modestiam Christi.* Le publicain frappoit sa poitrine; ce n'étoit pas en secret; mais publiquement: non content de confesser à Dieu ses offenses, il les confesse devant une nombreuse assemblée; et quand il se frappe la poitrine à la vue de tout le monde, c'est comme s'il disoit: J'ai péché, j'en fais hautement l'aveu; je souhaite en faire une réparation authentique; je ne

desire rien tant que de faire connoître à tout le monde le regret que j'en ressens, et lever le scandale que j'ai donné. O! M. F., qu'il en coûte à l'orgueil de l'homme de faire un tel aveu; et que c'est un grand triomphe pour l'humilité! Nous péchons tous; et nous sommes sujets à faire bien des fautes: *In multis offendimus omnes*: mais si nous sommes tous pécheurs, nous n'avons pas tous le courage de reconnoître les fautes où nous tombons, et d'en convenir de bonne foi. Plusieurs se dissimulent à eux-mêmes leurs défauts; d'autres les sentent, et ne peuvent se les déguiser, mais ils ne peuvent se résoudre à en faire l'aveu. Combien de pécheurs et de pécheresses qui ont honte de révéler leur état à leurs confesseurs, et de leur faire connoître les désordres où la passion les a entraînés! Combien qui laissent passer les années entières, sans approcher du saint tribunal; et si, malgré eux, ils en approchent par certaines considérations, ce n'est que pour le profaner, en dissimulant les crimes dont ils sont coupables! Soyons humbles! M. F., et l'humilité nous ouvrira le cœur, nous déliera la langue, et en nous faisant subir une confusion salutaire, elle sera le principe de notre justification. Mais achevons le portrait que nous avons commencé.

Mon Dieu, s'écrie le publicain, soyez-moi

propice, à moi qui suis un pécheur! Voilà toute la prière qu'il faisoit; prière courte, mais pleine de foi et animé de cette confiance à laquelle Dieu ne refuse rien. Il sait, ce vrai pénitent, qu'il est pécheur; mais il sait aussi que Dieu est encore plus miséricordieux; c'est dans la vue de ses miséricordes infinies, qu'il demande et qu'il espère le pardon de ses péchés. Bel exemple pour ce qu'il y a de pécheurs dans cet auditoire!

Vous vous êtes retirés de Dieu, M. F., Dieu vous rappelle: depuis long-temps vous vous êtes endurcis contre ses saintes inspirations, et néanmoins il vous attend encore; il est prêt de vous recevoir. Allez à lui avec la même confiance que le publicain, avec le même sentiment de contrition, et avec la même humilité. Ecriez-vous: Seigneur, soyez-moi propice; je me suis égaré; la multitude et la grièveté de mes péchés m'effraient, mais votre miséricorde me rassure; je la réclame avec confiance, et je ne me lasserai point de vous dire: Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur; je ne veux plus l'être; j'ai horreur de l'être; je gémis amèrement de l'avoir été, je ne doute point que vous ne receviez avec bonté un cœur véritablement contrit. Telle est, M. F., la prière que devroient faire sans cesse ceux qui ont abandonné le Seigneur; mais ne croyez pas qu'elle

ne convienne qu'à des pécheurs déclarés, ou à des ames livrées à des habitudes honteuses. Nul d'entre nous qui ne doive se l'appliquer; et c'est un des plus solides exercices du christianisme, en toute sorte de personnes, de s'exciter chaque jour, et plusieurs fois dans le jour, à une vive douleur de ses péchés. Hélas! nous ne manquerons pas de matière pour cela, ou plutôt nous n'en avons que trop! Si ce ne sont pas des péchés bien griefs dont nous sommes chargés, de combien d'autres, légers dans leur espèce, ne sommes-nous pas coupables! Péchés d'action et d'omission; péchés d'ignorance, de négligence, de fragilité; péchés de malice et d'une pleine volonté; péchés personnels et péchés d'autrui; péchés de jeunesse, et péchés actuels et présens. N'en est-ce pas là plus qu'il ne faut pour nous écrier à toutes les heures du jour et en toute occasion: Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur!

Voilà, M. F., le double portrait que J. C. nous présente dans l'évangile de ce jour. Auquel des deux vous reconnoissez-vous? Quels effets produira la peinture que vous venez d'entendre? Les plus terribles et les plus funestes, si vous portez le caractère du pharisien; les plus consolans et les plus heureux, si vous ressemblez à l'humble publicain. Celui-ci, dit le texte sacré, s'en retourna

justifié dans sa maison et non pas l'autre ; car quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé.

C'est à vous, M. F., à choisir, ou la justification, ou la réprobation. Y a-t-il à balancer ? Humilions-nous donc intérieurement et extérieurement. Détestons de tout notre cœur tout orgueil ; et pour fruit de cette instruction, ne cessons ds répéter, particulièrement aujourd'hui et durant cette semaine : Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur ; disons-le sur-tout pendant le sacrifice de la messe auquel nous allons assister ; prions notre divin Sauveur, qui va s'immoler pour nous, de remplir nos cœurs des sentimens les plus humbles, afin que nous méritions d'avoir part à sa gloire.

Second sujet. Sur l'orgueil.

Le second sujet que fournit cet évangile, c'est l'orgueil, vice extrêmement commun, dont très-peu de personnes sont exemptes, non seulement dans les villes, mais encore dans les campagnes, et qui est la source d'une infinité d'autres péchés. La parabole de notre évangile présente naturellement l'occasion d'en parler.

On prendra pour texte les dernières pa-

roles de l'évangile : *Omnis qui se exaltat, humiliabitur.*

C'est là, dira-t-on, la conclusion de la parabole rapportée dans notre évangile. Le Sauveur du monde, après avoir décrit la conduite d'un superbe pharisien, tout à fait contraire à celle d'un humble publicain, prononce cette sentence foudroyante. Quiconque s'élève, sera humilié; *Omnis, etc.* Mé. ditons-là. M. F., et appliquons-nous-la, cette sentence. Il n'est aucun de nous qui n'en doive craindre les funestes suites. Comprenons aujourd'hui combien il nous importe de nous préserver du vice de l'orgueil, ou de nous en guérir, si nous y sommes sujets. Instruisons-nous de la malice de ce péché, et cherchons-en les remèdes.

Qu'est-ce qui doit nous porter à détester l'orgueil? Ce sera le sujet d'une première réflexion. De quelles armes devons-nous nous servir pour nous en préserver et le détruire? Ce sera celui de la seconde.

On pourra faire ici une prière au Sauveur, qui s'est anéanti, et qui s'humilie tous les jours dans le sacrifice de la messe, d'éclairer les auditeurs, et de leur inspirer une haine extrême du vice de l'orgueil, auquel il n'a cessé de déclarer la guerre.

I. POINT.

Il faudra d'abord donner une idée juste de l'orgueil. Saint Thomas en fournit une définition exacte dans sa Somme, Quæst. 162. où il parle de ce vice, *ex professo*. C'est, dit-il, un amour désordonné de sa propre excellence : *Inordinatus appetitus propriæ excellentiæ*. S. Bernard en distingue de deux espèces; l'une qu'il appelle *orgueil aveugle*; l'autre qu'il nomme *vaine gloire*. La première consiste à s'estimer au-delà de ce que l'on est, et pour un bien que l'on ne possède pas, ou à s'attribuer à soi-même la gloire d'un bien que l'on a reçu de Dieu. Saint Augustin l'appelle une enflure de cœur, par laquelle l'homme s'étend et se grossit en lui-même. La seconde, c'est-à-dire, l'orgueil vain, et qui est une suite de la première, fait rechercher les louanges des hommes. C'est un desir insatiable d'être applaudi et estimé pour quelques bonnes qualités dont l'on est doué, et même pour celles dont on ne l'est pas. Rien de plus commun que ce vice, il est répandu dans toutes les conditions; presque personne n'en est exempt. Quoiqu'il n'ait en nous aucun fondement, il n'en est point qui y soit si fort enraciné. Il suffiroit de rentrer en nous-mêmes, pour y trouver de quoi nous humilier; cependant au

milieu de tant de sujets d'humiliation, nous ne laissons pas de nous élever et de rechercher les louanges, l'estime et les honneurs du monde.

Tâchons, M. F., d'arracher de nos cœurs un vice si détestable, et pour nous y animer, appliquons-nous d'abord à bien connoître combien il est abominable aux yeux de Dieu et de J. C.; nous examinerons ensuite dans quels maux il nous précipite. Deux motifs de combattre en nous l'orgueil, que je vais vous développer.

Point de péché plus opposé à Dieu, plus contraire à l'esprit de J. C. que l'orgueil; point de péché auquel Dieu soit plus opposé, et que Jésus-Christ ait plus combattu; point de péché qui cause plus infailliblement notre perte éternelle.

Voyez S. Grégoire le grand dans ses morales sur Job, le ch. 16 et les suivans. *De regulâ humilitatis, et de superbiâ.* S. Jean Chrysostôme en a aussi un sermon. S. Augustin en parle en différens endroits, aussi bien que S. Bernard. On peut lire encore S. Ambrois, particulièrement au t. 5. let. 32. liv. 4.

Que l'orgueil soit de tous les péchés le plus opposé à Dieu, il n'est pas difficile de s'en convaincre. Dieu est le premier principe de toutes choses, à lui seul est due toute gloire; il défend expressément à qui que ce

soit de l'usurper, parce qu'il est le seul grand, le seul bon, le seul saint, et que toutes les créatures ne sont devant lui que bassesse, qu'imperfection, et que néant : *Ego Dominus : gloriam meam alteri non dabo.* (Isaï. 42.) Que fait l'orgueil, et à quoi porte-t-il l'homme? A s'attribuer à soi-même ce qu'il a reçu de son créateur, à se regarder comme l'auteur de son mérite, l'artisan de sa fortune, et à disputer, en quelque façon, au Très-Haut le titre de Souverain; le superbe s'efforce, pour ainsi dire, de chasser Dieu de son trône, et de se mettre en sa place, non pas cependant qu'il pousse l'aveuglement jusqu'à se croire égal à Dieu, mais en refusant de lui rapporter toute gloire; et en la recherchant pour soi-même, il lui dispute, en quelque sorte, ce qui ne peut convenir qu'à la divinité.

On citera ici l'exemple de l'ange rebelle, qui disoit : *In cœlum conscendam : similis ero Altissimo.* (Ibid. 14.) Celui d'Adam, dont le premier péché fut l'orgueil : *Eritis sicut dii : scientes bonum et malum.* (Genes. 3.) Celui de Nabuchodonosor, qui disoit : *Nonne hæc est Babylon magna, quam ego ædificavi in robore fortitudinis meæ?* (Dan. 4.).

L'orgueil n'est pas moins contraire à l'esprit de J. C. C'est pour le détruire que le Fils de Dieu s'est fait homme. *Ad hoc uni-*

genitus Dei Filius formam infirmitatis nostræ suscepit; ad hoc despectus apparuit; ad hoc passionum tormenta toleravit, ut superbum non esse hominem doceret. S. Grég. lib. cit. ch. 21.

Rien aussi contre quoi il se soit plus élevé que contre l'orgueil. On pourra citer quelques passages de l'évangile, et spécialement la parabole de ce dimanche. Il ne pouvoit souffrir les orgueilleux; il les combattoit en toute occasion; il n'a cessé d'inspirer de l'horreur de l'orgueil, et de porter à l'humilité. En un mot; le Saint-Esprit, dans les saintes Ecritures, nous représente ce vice comme le premier des péchés: *Initium omnis peccati est superbia*; (Eccli. 10.) comme celui qui déplaît le plus à Dieu: *Odivit anima mea pauperem superbum.* S. Thomas ne craint pas de dire que ce péché, considéré en lui-même, surpasse tous les autres en malice, parce que son propre caractère est de révolter l'homme contre Dieu, de lui refuser l'obéissance qui lui est due, et de mépriser son excellence: *Ex parte aversionis, superbia habet maximam gravitatem; quia in aliis peccatis homo à Deo avertitur, vel propter ignorantiam, vel propter infirmitatem; sive propter desiderium cujuscumque alterius boni, etc.* Quæst. 162. art. 6.

Mais si le péché d'orgueil est le plus opposé à Dieu, le plus contraire à l'esprit de J. C. c'est aussi celui de tous les péchés que

Dieu a le plus en horreur, qu'il a le plus sévèrement puni. (Il suffit d'exposer ici le châtiment des anges rebelles, celui de nos premiers parens. Ces deux exemples, bien proposés, sont capables de faire une forte impression.) Qu'étoient les anges pour lors, et qu'étoit Adam dans l'état de la justice originelle? Que sont-ils devenus les uns et les autres, pour s'être laissés aller à l'orgueil? Tous les maux que nous éprouvons, sont les suites funestes du péché de notre premier père.

On pourra encore citer ici le trait du roi Hérode, Act. 12. Les peines dont le Seigneur a puni et punit encore tous les jours les orgueilleux. On lira le chap. 10. du liv. de l'Ecclésiastique, qui est tout rempli d'excellens passages, qui prouvent cette vérité, tels que sont les suivans: *Qui tenuerit illam*, (*superbiam*) *adimplebitur maledictis, et subvertet eum* (*Deus*) *in finem. Sedes ducum superborum destruxit. Radices gentium superbarum arefecit; memoriam superborum perdidit. Odibilis coràm Deo superbia, etc.*

Que de malédictions n'a pas prononcé J. C. contre les orgueilleux, et particulièrement contre les pharisiens, qui, pleins d'eux-mêmes, méprisoient les autres; qui recherchoient les louanges des hommes, des places honorables, des titres fastueux! Il assure que quiconque s'élève sera humilié, et sa parole s'accomplit

s'accomplit à la lettre. Le Seigneur résiste aux superbes ; il les éloigne de son cœur : *Dispersit superbos mente cordis sui ;* il leur cache ses mystères : *Abscondisti hæc à sapientibus et prudentibus. ;* (Matth. 11.) il les humilie, dès ce monde, par les différentes afflictions qu'il leur envoie, par les péchés où il permet qu'ils tombent, et qui les rendent méprisables même devant les hommes : *Odibilis coràm Deo et hominibus superbia ;* enfin, il les précipite dans le fond de l'abyme, et leur fait ressentir la peine du premier des orgueilleux dont ils suivent l'exemple : *Ad infernum detraheris in profundum loci.* (Isaï. 14.)

Après avoir ainsi fait voir combien l'orgueil déplaît à Dieu, et combien il est contraire à l'esprit de J. C., on s'adressera aux auditeurs, et on leur demandera s'ils sont bien persuadés de la haine que Dieu et J. C. portent à l'orgueil, et s'ils en ont toute l'horreur qu'il mérite ; on les fera rentrer en eux-mêmes, pour examiner s'ils n'en sont pas coupables ; on s'adressera aux riches, ensuite aux pauvres. Ce vice est plus commun dans les grands, qui ne font pas réflexion que toutes leurs grandeurs, leurs richesses viennent de Dieu, et qui en prennent occasion de traiter les pauvres avec mépris, et de se regarder, pour ainsi dire, comme d'une autre nature. On pourra ensuite porter la parole aux per-

sonnes d'une condition médiocre, aux pauvres même qui ne sont pas toujours exempts d'orgueil et de vanité, qui portent envie aux riches, et refusent souvent de se soumettre à la loi de Dieu et à ceux qui tiennent sa place, soit dans l'Eglise, soit dans l'Etat. Détestez, dira-t-on, M. F., de tout votre cœur, un vice qui attaque Dieu le plus directement, et qui est le plus contraire à l'esprit du christianisme; arrachez-le de vos esprits et de vos cœurs; et pour vous y exciter de plus en plus, considérons ensemble dans quels maux il nous précipite, nouveau motif pour le détruire et nous en purifier parfaitement. Voyez S. Grégoire; au liv. cité plus haut, à la fin du chap. 19.

L'humilité est la source de toutes les vertus; l'orgueil au contraire conduit à tous les vices; *Initium omnis peccati.* Dès qu'un homme se laisse aller à la superbe, il s'éloigne de Dieu, dit l'Esprit saint: *Ab eo, qui fecit illum, recessit cor ejus.* (Eccl. 10.) Point de péché dont il ne soit capable, il est emporté, envieux, vindicatif, avare, injuste, souvent impudique, sensuel; en un mot, il manque à ce qu'il doit à Dieu, au prochain et à soi-même.

On reprendra chacun de ses traits. Il se met aisément en colère, parce qu'il veut l'emporter sur tous; il se fâche aisément contre

ceux qui lui résistent, ou qui n'ont pas assez d'égards pour lui. La colère le porte à la vengeance : de là les haines, les disputes, les procès, les homicides même. L'envie le dévore ; il ne voit qu'avec regret ses frères au-dessus de lui ; point de moyens qu'il ne prenne pour s'élever ; il cherche à avoir du bien à quelque prix que ce soit ; il en amasse le plus qu'il peut, par toutes sortes de voies ; il commet souvent des péchés honteux ; présumant de ses forces, il s'expose témérairement aux occasions ; et pour le confondre, Dieu permet qu'il tombe dans des fautes grossières ; uniquement occupé de lui-même, il regarde tout le monde avec dédain ; il ne croit rien devoir à personne ; il rapporte tout à sa gloire et à son amour - propre ; il en vient jusqu'à s'élever contre Dieu même, jusqu'à refuser d'obéir à ses ordres, de croire à sa parole ; mesurant la toute-puissance de Dieu, et les mystères de notre religion, à ses lumières naturelles, il ose contredire les miracles les plus constatés, et combattre les vérités de la foi les mieux établies.

Eh ! n'est-ce pas de l'orgueil que sont sorties les hérésies qui ont désolé et qui désolent encore aujourd'hui l'Eglise ? (On pourra faire ici un court détail des hérésiarques, aussi bien que des schismatiques. Arius, Nestorius, pour les premiers siècles ; Luther et

Calvin, pour les postérieurs; le schisme des Grecs vient du même principe.) Presque tous les péchés partent de l'orgueil; les irréligions, les désobéissances aux légitimes supérieurs; les jugemens téméraires, les médisances et les autres fautes contre la charité. Les exemples n'en sont que trop communs et trop frappans. On en a déjà cité quelques-uns; on pourroit encore en ajouter de nouveaux, sur-tout celui de Tertullien, un des plus grands génies qu'ait eus l'Afrique. Après avoir composé plusieurs ouvrages, il se laissa tellement enfler d'orgueil, qu'il donna dans des révélations ridicules; il tomba dans plusieurs erreurs, et se fit montaniste.

Qui ne craindra après cela un vice si funeste? N'est-ce pas avec raison que S. Grégoire l'appelle le signe le plus évident de la réprobation? *Evidentissimum reproborum signum, superbia est.* Parce qu'il ruine toutes les vertus, et qu'il est la mère de tous les vices: *Ruina omnium virtutum, origo omnium vitiorum.* Et comment ne conduiroit-il pas à la réprobation celui qui en est dominé? Il résiste à Dieu, il n'a point de conformité avec J. C., il imite l'ange rebelle; quel autre sort peut-il avoir que celui des anges apostats? (Voyez S. Jean Chrysostôme dans son homélie 43. ad Antioch. vers la fin.)

On en viendra aux auditeurs, et on leur demandera : Avez - vous fait attention à ce portrait de l'orgueilleux ? Ne vous y reconnoissez-vous pas ? N'est-ce pas de l'orgueil que viennent la plupart des péchés que vous commettez ; vos emportemens, vos imprécations, vos disputes, cette envie démesurée de vous procurer des richesses, cette tristesse que vous ressentez de la prospérité du prochain, ce soin de votre propre personne, cette attention à vous produire dans le monde ? Oui, M. F., retranchez l'orgueil, et vous arracherez bientôt tous les autres vices.

On pourra suggérer encore quelques affections de haine, de douleur ; et on inspirera une résolution sincère de rechercher les remèdes à ce vice, dont on fera le sujet du second point, si mieux l'on n'aime les indiquer succinctement.

II. POINT.

S. Jean Chrysostôme, après avoir décrit les effets pernicieux de l'orgueil, traite des moyens dont on doit se servir pour le vaincre. *Quomodò superbiam extinguere poterimus ?* Demande ce S. docteur : comment pourrons-nous venir à bout de nous défaire de ce vice ? C'est, dit-il, par une sérieuse réflexion sur les grandeurs de Dieu, sur les peines de

l'enfer et sur les misères inséparables de la nature humaine : *Si Deum agnoscamus; nam cùm ipsum agnoverimus, expelletur omnis insolentia. Cogita gehennam, cogita quòd Deo debeat pœnas, cogita ipsam humanam naturam, cùm nihil sit homo, ex quibus constat, et quibus desinit.* (Voyez Grenade dans sa Guide des pécheurs sur ce sujet.)

On expliquera ces différens sujets de réflexion, bien capables de nous faire rentrer dans notre néant.

Qu'est-ce que Dieu, et que sommes-nous ? Que pouvons-nous, et qu'avons-nous mérité? Que deviendrons-nous ? Que sont devenus ceux qui nous ont précédés ? Où a abouti leur gloire ? Ecoutez, dira-t-on, ce qu'en pensent les réprouvés : *Quid nobis profuit superbia ? Aut divitiarum jactantia quid contulit nobis.* (Sap. 5.) Réfléchissons, aussi souvent sur l'humilité du Fils de Dieu ; comment notre orgueil pourra-t-il tenir contre ses abaissemens ? *Quæ superbia sanari potest*, dit S. Augustin, *si humilitate Filii Dei non sanatur* ? Qui étoit plus parfait que lui ? Qui avoit plus de droit de recevoir de la gloire des hommes ? Cependant jamais il ne l'a recherchée ; il s'est plû dans les abaissemens : *Non quæro gloriam meam.* (Joan. 8.) Quel est le chrétien qui après cette réflexion, oseroit s'élever et rechercher la gloire mondaine ?

Une autre arme qu'on peut employer contre l'orgueil, est de rentrer en soi-même, et de se bien persuader qu'il n'y a rien en nous, ni hors de nous, qui puisse nous enorgueillir.

On expliquera ici les différentes choses dont on a coutume de tirer vanité; S. Grégoire les explique dans l'endroit que nous avons cité. *Elatio*, dit-il, *alios ex rebus sæcularibus; alios ex spiritualibus possidet; alter intumescit auro; alter eloquio; alter infimis et terrenis rebus; alter summis cœlestibusque virtutibus.* L'un se glorifie de son or; l'autre de son éloquence; celui-ci de sa naissance et de ses richesses; celui-là de ses vertus. Qu'ils écoutent, poursuit ce S. Docteur, ce que l'Ecriture nous apprend de tous ces biens: *Audiant illi*; toute chair n'est que comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme est semblable à la fleur de l'herbe. Que ceux qui sont au-dessus des autres, méditent bien ces paroles: Ne vous élevez pas du rang où vous êtes: *Noli extolli*; que ceux qui croient avoir de la vertu, se souviennent du sort des vierges folles; que tous ensemble méditent bien ces oracles sacrés; Dieu résiste aux superbes. Tout homme dont le cœur est élevé, est impur devant Dieu. Pourquoi vous enorgueillissez-vous, terre et cendre; qu'avez-vous que vous n'ayiez reçu? Apprenez de moi, que je suis doux et humble de cœur.

A la réflexion il faut ajouter la prière. Comme nous avons un penchant vif et continuel au péché d'orgueil, et qu'il est besoin d'une force surnaturelle pour le combattre et pour acquérir l'humilité, il faut la demander souvent à Dieu, cette force, et dire souvent avec S. Augustin : Seigneur, faites que je me connoisse bien, pour que je me méprise. Faisons-la, M. F., cette belle prière tous les jours de notre vie, et particulièrement durant la sainte messe, où le Sauveur s'humilie si profondément; et avec le secours de la grâce, travaillons incessamment à réprimer en nous les mouvemens de l'orgueil. Etouffons-les dès leur naissance: et suivons exactement le conseil que Tobie donnoit à son fils: Ne souffrez jamais que l'orgueil s'empare de votre esprit, et n'en donnez aucune marque dans vos paroles : *Superbiam nunquàm in tuo sensu aut in tuo verbo dominare permittas.* (Cap. 4.) Ne méprisons personne; ne nous préférons à personne; ne nous louons point; que notre extérieur soit modeste et réglé sur notre condition et sur la qualité de chrétien; enfin, n'oublions jamais que nous sommes les disciples d'un Dieu humble, et qui ne reconnoîtra pour les siens, au jour du jugement, que ceux qui se seront humiliés ici-bas.

On terminera l'instruction par une courte

prière adressée à J. C. même, par laquelle on le suppliera de bannir l'orgueil de nos cœurs, afin que nous méritions d'avoir part à sa gloire.

Troisième sujet. Sur l'humilité.

Le troisième sujet qui convient à cet évangile, c'est la vertu d'humilité; vertu extrêmement rare, et néanmoins absolument nécessaire.

Lorsqu'on la traitera, on prendra pour texte : *Omnis qui se humiliat, exaltabitur*; Quiconque s'humilie sera élevé. C'est l'oracle prononcé par J. C. et par où finit la parabole rapportée dans notre évangile. Après avoir fait le portrait de deux hommes qui montèrent au temple de Jérusalem pour y prier, l'un rempli d'orgueil, l'autre pénétré de l'humilité la plus profonde, J. C. porte cette sentence aussi terrible pour les orgueilleux, *qu'elle* est consolante pour les humbles : *Quicumque, etc.*

Que puis-je faire de mieux, M. F., après avoir montré, les années dernières, combien le vice de l'orgueil est détestable, et vous en avoir inspiré une sainte horreur; qu'y a-t-il, dis-je, de plus convenable et de plus utile, que de vous exciter aujourd'hui à la

elle lui plaît singulièrement; du côté des autres vertus, elle en est le fondement; et par rapport à nous-mêmes, elle est d'une nécessité absolue. Appliquez-vous et comprenez bien ces motifs qui doivent vous engager à vous affermir dans l'humilité d'esprit et de cœur.

Je dis, 1.° du côté de Dieu. Pour être convaincu de l'estime que Dieu fait de cette vertu, nous n'avons qu'à ouvrir les saintes Ecritures, nous y verrons qu'elle lui est infiniment agréable. (On citera quelques passages de l'ancien et du nouveau testament: *par ex. Excelsus Dominus, et humilia respicit. Super quem respiciam, nisi super pauperculum et contritum spiritu. Humiles spiritu salvabit. Exaltavit humiles. Humilibus dat gratiam.* On le prouvera par des exemples.)

Dieu s'est laissé fléchir, toutes les fois que l'on s'est humilié en sa présence; l'humilité des pécheurs a désarmé sa colère. On pourra rapporter l'histoire de l'impie Achab. On montrera que Dieu s'est servi des humbles pour ses plus grands ouvrages; d'Abraham, de Moyse, de Josué, de Gédéon, de David, etc. Pourquoi pensez-vous que la très-sainte Vierge fut honorée de la qualité de Mère de Dieu? S. Bernard répond que c'est à cause de son humilité: *Respexit humilitatem ancillæ suæ.* Mais rien ne montre mieux jusqu'à quel point cette vertu est agréable au Seigneur,

que ce que J. C. en a pratiqué et enseigné. Elle a été sa vertu favorite; toute sa vie, à la bien décrire, n'a été qu'une humilité continuelle, une humilité la plus profonde: *Humiliavit semetipsum, semetipsum exinanivit.* (Phil. 2.)

C'est proprement la seule vertu qu'il nous a enseignée. Il a voulu que nous apprissions de lui, non à faire des miracles, mais à être humbles de cœur. (On suggérera quelques saintes affections; *par ex.* d'estime de cette vertu, du desir de l'acquérir.) O! M. F., combien ne plairions-nous pas à Dieu, si nous étions vraiment humbles! Qui sont ceux parmi nous qu'il regarde avec plus de complaisance? Sont-ce les plus riches, les plus distingués par leurs talens? Non, ce sont les plus humbles. Sont-ce les plus chastes, les plus sobres, les plus prudens? Non, M. F., je le répète, ce sont les plus humbles, ceux qui n'ont que du mépris pour eux-mêmes, qui se regardent comme les derniers de la paroisse, qui se plaisent dans les humiliations, dans l'état pauvre où Dieu les a mis; ce sont ceux qui au milieu des richesses, et avec tous les talens dont Dieu les a pourvus, conservent toujours de bas sentimens d'eux-mêmes. Mais d'où vient, demanderez-vous, que Dieu aime les humbles par préférence à tous autres? Le Saint-Esprit nous

en rend la raison dans les saintes Ecritures; c'est qu'il n'y a que les humbles qui le glorifient véritablement: *Quoniam ab humilibus honoratur*; parce qu'ils lui rapportent la gloire de tout ce qu'ils sont et de tout ce qu'ils possèdent; que par là ils reconnoissent que tout vient de lui, et qu'à lui seul est due toute gloire.

2.° A ce premier motif, qui seul suffiroit pour nous inspirer la plus haute estime de l'humilité, ajoutons-en un second, c'est qu'elle est le fondement de toutes les vertus. Les saints docteurs l'appellent la base et le fondement de l'édifice spirituel. Et de même que pour bâtir une maison solide, il faut l'établir sur de bons fondemens, il faut creuser la terre, et la creuser d'autant plus profondément qu'on veut élever plus haut l'édifice; quiconque veut être vraiment vertueux, doit commencer par s'humilier: *Cogitas magnam fabricam construere celsitudinis*, dit S. Augustin, *à fundamento priùs cogita humilitatis.*

Pour développer cette seconde raison, on se servira du beau passage de S. Bernard, que l'on trouvera cité dans le Missionnaire paroissial, et dans les Méditations ecclésiastiques, etc.

C'est l'humilité, dit ce Père, qui mérite toutes les autres vertus, qui les conserve après les avoir reçues, et qui les conduit à la per-

fection. *Ut castitas, ut charitas detur, humilitas... servatas acceptas, servatas consummat.* S. Augustin avoit dit avant lui, qu'elle est la première, la seconde, la troisième et la quatrième des vertus. Selon le langage des Pères, elle les contient toutes, et sans elle il ne peut point y en avoir de parfaite. C'est donc à cette vertu que nous devons nous appliquer premièrement, et avec plus d'ardeur; ce seroit, dit S. Grégoire, travailler inutilement, que de prétendre devenir vertueux sans humilité; ce seroit ressembler à un homme qui jette de la poussière au vent: *Qui sine humilitate virtutes congregat, quasi in ventum pulverem portat.*

3.° Concluez de là, M. F., combien cette vertu est nécessaire, et c'est le troisième motif qui doit nous y porter. Sans elle, point de salut à espérer. J. C. s'en est expliqué clairement en plusieurs occasions: il n'a pas même caché à ses disciples, que s'ils ne devenoient semblables à des enfans, s'ils ne s'humilioient, ils n'auroient point de part à son royaume. En effet, comment, sans humilité, pourroit-on pratiquer les autres vertus chrétiennes, soit théologales, soit morales? Comment croira-t-on les mystères incompréhensibles de notre religion, si on ne renonce à ses propres lumières? Comment remplira-t-on le grand précepte de l'amour du prochain? Comment supportera-t-on se

défauts ? Comment souffrira-t-on les différentes croix dont la vie est semée, et que l'on rencontre presque à chaque pas? Comment, en un mot, pourra-t-on vivre en chrétien, dès que l'humilité manque, et qu'on se laisse aller à l'orgueil ? Les plus spécieuses vertus sont sans mérite devant Dieu: *Quod hominibus altum est, abominatio est antè Deum.* (Luc. 16.) Cependant quelque indispensable, quelque essentielle, quelque estimable que soit l'humilité, rien de plus rare dans le christianisme: *Magna prorsùs et rara virtus*, dit S. Bernard. Il y a quelque humilité de mine et d'apparence, dans la bouche et dans l'extérieur ; mais peu qui soit sincère, qui réside dans le fond de l'ame, je veux dire, dans l'esprit et dans le cœur. Est-il beaucoup de chrétiens qui n'aient que du mépris pour eux-mêmes, et que de l'estime pour leurs frères, qui aiment les derniers rangs, qui ne se glorifient pas de ce qui les distingue du commun des hommes? Le monde n'est-il pas rempli de gens superbes, hautains, fiers ?

On moralisera selon l'auditoire, on attaquera certaines modes qui ressentent l'orgueil, on inspirera aux auditeurs une sainte confusion de l'orgueil où ils ont vécu, et on les excitera à rechercher des moyens efficaces de devenir véritablement humbles.

Vous connoissez à présent, M. F., le prix de l'humilité ; vous êtes convaincus de sa nécessité ; instruisez-vous à présent de ce qui peut servir à vous la procurer, c'est le sujet du second point.

II. POINT.

Pour parvenir à une véritable et parfaite humilité, deux choses sont nécessaires ; 1.° c'est d'en connoître les différens degrés ; 2.° de se servir des moyens qui peuvent nous y conduire. On distingue trois degrés dans cette vertu.

Le premier, selon S. Bernard, c'est non seulement de reconnoître devant Dieu que nous ne sommes rien ; que nous n'avons de nous-mêmes que des foiblesses et des misères ; que nous ne pouvons que pécher et nous perdre : mais encore de se plaire dans cette connoissance ; de se mépriser intérieurement ; de ne s'attribuer rien ; de ne point rechercher l'estime des hommes ; de souffrir avec peine les louanges ; enfin, de se tenir continuellement dans un état d'abaissement devant Dieu, se réjouissant de ce que Dieu est tout, et de ce que nous ne sommes rien.

Voyez le Père Nepveu dans ses réflexions, tome 4. pour le 4 octobre.

Le second degré qui suit du premier, consiste à souffrir patiemment le mépris que les autres font de nous, à être bien aises qu'on nous prenne pour ce que nous croyons être, et que l'on nous traite comme nous le méritons.

Le troisième degré, et le plus parfait, va jusqu'à aimer l'humiliation; à s'y complaire; à s'en réjouir; à en rechercher les occasions. Dieu ne nous oblige point à ce qu'il y a de plus parfait dans l'humilité; je veux dire, à rechercher le mépris, ni même à nous y complaire. Heureux ceux qui sont parvenus à ce degré de perfection. Ils ont trouvé le vrai bonheur sur la terre; ils ressemblent aux Apôtres et aux saints fidèles qui se réjouissoient d'avoir été dignes de souffrir pour J. C. Il suffit, pour remplir le précepte de l'humilité, d'atteindre au premier degré, et de souffrir avec patience les mépris qu'on pourroit faire de nous; néanmoins nous ne devons rien négliger pour nous perfectionner dans cette vertu; et encore, malgré tous nos soins, avons-nous bien de la peine à accomplir ce qui est d'une nécessité absolue.

Mais comment pouvons-nous nous élever aux différens degrés d'une vertu si difficile? En voici quelques moyens, sur lesquels vous réfléchirez à loisir. Le premier, c'est de ne

point perdre de vue ce que nous sommes: *Humilitas tua ut te cognoscas*, dit S. Augustin. C'est de bien rentrer dans notre fond, ou plutôt dans notre néant: *Humiliatio tua in medio tui*, nous dit un prophète, (Mich. 6.) *Intra in lutum et calca*, (Nahum , 3.) Les saints nous conseillent d'examiner ce que nous avons été , ce que nous sommes et ce que nous serons. Il n'y a rien dans toutes ces considérations du passé, du présent et de l'avenir, qui ne serve à nous rabaisser, et à nous confondre. (On donnera de l'étendue à ces trois considérations.)

Mais comme notre orgueil nous fait attacher les yeux sur les défauts d'autrui et sur nos prétendues perfections, pour nous élever au-dessus de nos frères et les mépriser, ayons soin de nous arrêter plutôt à ce que le prochain a de bon , et à ce qu'il y a en nous de défectueux. C'est ainsi, selon S. Thomas, que chacun peut assurer avec vérité qu'il est le dernier de tous, qu'il est incapable de tout, qu'il n'est bon à rien. De là les saints et les plus grands saints se regardoient comme les plus grands pécheurs, et se mettoient au-dessous des démons mêmes. On confirmera ce que l'on vient de dire, par l'autorité de S. Paul, qui a là-dessus de beaux passages. *Par ex. In humilitate superiores sibi invicem arbitrantes. Si quis existimat se aliquid esse , cùm nihil sit, ipse se*

seducit. Quid habes quod non accepisti? Qui gloriatur, in Domino glorietur. (Ad Philippenses 2. Ad Galatas 6. 1. Ad Corinthios 4 et 1.)

Voyez aussi dans le livre de l'Imitation, le 2. et 7. ch. du 1. liv., et le 4. et 14. du 3. liv. Voyez encore le miroir fidèle qui contient d'excellentes pratiques d'humilité.

Un second moyen, et que je vous ai déjà proposé en traitant de l'orgueil, c'est de réfléchir souvent sur l'humilité de J. C.

(On expliquera en quoi il s'est humilié, et comment on doit l'imiter.)

Mais toutes ces considérations ne seroient pas capables de nous faire devenir humbles, si nous n'en venions à la pratique, si nous ne nous exercions dans les différens actes d'humilité intérieure et extérieure : *Humiliatio*, dit S. Bernard, *via est ad humilitatem, sicut patientia ad pacem.*

Humilions-nous donc, 1.° dans notre esprit; 2.° dans notre cœur; 3.° dans nos paroles; 4.° dans nos démarches, dans nos yeux, dans nos habits, dans nos meubles; en un mot, dans toute notre conduite. Humilions-nous à l'égard de Dieu, de nos supérieurs, de nos égaux, et même de nos inférieurs, autant que notre état le permet. C'est à quoi le Saint-Esprit ne cesse de nous exhorter: *Quantò magnus es, humilia te in omnibus.* Eccli. 3. *Omnes invicem humilitatem insi-*

mite. 1. Petr. 5. *Honore invicem prævenientes.* Ad Rom. 12.

C'est aussi, M. F., à quoi je vous exhorte, en finissant. Je vous fais la même prière que S. Paul faisoit aux premiers chrétiens; *Obsecro itaque vos, ut dignè ambuletis cum omni humilitate.* (Eph. 4.)

O! que d'avantages ne nous procurera pas cette vertu! La grâce de Dieu, la paix du cœur, toutes les autres vertus chrétiennes, et sur-tout la charité avec le prochain, l'estime même et l'honneur des hommes; mais le plus précieux de tous, c'est que nous aurons en nous le signe le plus certain de notre prédestination: *Evidentissimum electorum signum, est humilitas;* et que nous serons d'autant plus élevés dans le ciel, que nous serons plus humiliés sur la terre: *Humilem spiritu suscipiet gloria.* (Prov. 29.) C'est là le véritable chemin à la gloire. Commençons donc dès ce jour à nous y exercer, afin que nous nous rendions dignes de participer à la récompense qui est promise aux humbles. Ainsi soit-il.

Quatrième sujet. Moyens d'affermir les fidèles dans l'humilité.

L'ÉPITRE de ce jour répond à l'évangile ; elle fournit l'occasion d'affermir les fidèles dans l'humilité. S. Paul, dans le chap. 12. de sa première lettre aux Corinthiens, s'applique particulièrement à leur faire sentir que les différens dons spirituels qu'ils reconnoissent en eux sont un effet de la bonté de Dieu, de pures grâces dont ils ne doivent point se glorifier; mais qu'ils sont obligés de faire servir à l'utilité de leurs frères.

Si l'on veut faire une instruction entière sur cette épître, on peut s'arrêter à ces paroles : *Nemo potest dicere*, *Dominus Jesus*, *nisi in Spiritu sancto.* On montreroit le besoin absolu et continuel que nous avons de la grâce; on tireroit de ce dogme de notre foi quelques conclusions morales. On pourroit commencer par la lecture de l'épître traduite en françois, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, où l'on prendroit ce texte: *Nemo potest dicere*, *etc.*

Dans l'épître de ce jour, M. F., l'Eglise se propose, aussi bien que dans l'évangile, de nous inspirer une véritable humilité. Elle nous fait lire le 12. chapitre d'une lettre que S. Paul écrivoit aux fidèles de Corinthe, pour

les préserver de l'orgueil, et les engager à rapporter à la gloire de Dieu les dons spirituels qu'ils possédoient. Que fait-il pour parvenir à son but? Il commence à leur retracer ce qu'ils étoient, avant qu'ils eussent embrassé le christianisme: souvenez-vous, leur dit-il, pour guérir l'enflure de leurs cœurs, que vous vous laissiez mener comme des animaux sans raison et sans intelligence vers les idoles muettes, que vous étiez assez stupides pour les regarder comme vos dieux; rougissez de tant d'impiétés que vous avez commises; comprenez la grâce que Dieu vous a faite; mais n'oubliez pas que c'est à lui seul que vous en êtes redevables; il vous a accordé différens dons spirituels, à l'un le don de parler avec sagesse, à l'autre de parler avec science, etc. Gardez-vous d'en tirer sujet de vanité, et ne pensez qu'à en faire l'usage pour lequel ils vous ont été accordés. Vous avez un besoin continuel du secours de Dieu, et sans l'assistance de son esprit, vous ne pourrez pas même prononcer utilement le nom du Seigneur Jésus: *Nemo potest dicere, etc.*

Ne cherchons pas, M. F., ailleurs que dans ces belles paroles, de quoi nous instruire, de quoi nous porter à une véritable humilité. Que nous apprennent-elles? Que nous ne pouvons rien sans la grâce; que nous

en avons un besoin continuel; qu'il faut par conséquent le remercier de tout ce qu'il y a de bon dans nous; implorer sans cesse son secours; craindre de nous en rendre indignes; veiller soigneusement sur nous pour profiter des dons de Dieu. C'est ce que je me propose de vous expliquer dans cet entretien; écoutez-en le dessein et le partage. Nous avons un besoin absolu et continuel de la grâce: premier point. A quoi nous oblige le besoin que nous en avons: second point.

I. POINT.

Voyez dans les réflexions de Nepveu, la méditation pour le 15 d'avril, au tome second.

La grâce dont j'ai à vous parler dans cet entretien, n'est point cette grâce que nous appelons sanctifiante, que nous recevons dans le sacrement de baptême, qui s'augmente dans les autres sacremens, ou que l'on y recouvre, quand on a eu le malheur de la perdre; je vous en ai déjà parlé en d'autres occasions, et je vous en ai fait voir le prix et la nécessité. C'est elle qui nous donne droit au ciel, en nous faisant enfans de Dieu; sans elle nous ne pouvons rien faire, qui soit digne de la vie éternelle. Cette grâce est inhérente dans notre ame; elle s'y conserve

tant

tant que nous n'obligeons pas le Seigneur par le péché mortel à nous en priver. Mais outre cette grâce habituelle, il en est une autre que l'on nomme actuelle et passagère, qui consiste dans une lumière surnaturelle que Dieu répand dans notre esprit, et dans de pieux mouvemens qu'il communique à notre volonté, et qui nous aide à pratiquer le bien : c'est de cette dernière espèce de grâce, que j'ai à vous parler, et sans laquelle nous ne pouvons exercer aucune bonne œuvre qui mérite le ciel.

C'est une vérité de foi, dont il n'est pas permis de douter, que sans la grâce nous ne pouvons rien : *Sinè me nihil potestis facere*, disoit J. C. lui-même. Sur quoi S. Augustin parle ainsi : Vous ne pouvez faire, ni peu, ni beaucoup de bien, sans le secours de celui sans qui vous ne pouvez faire rien du tout : *Sivè ergo parùm, sivè multùm, sinè illo fieri non potest, sinè quo nihil fieri potest.* Pour entrer là-dessus dans un plus grand détail, je dis que la grâce est nécessaire pour commencer le bien, pour résister aux tentations, pour acquérir les vertus, pour y croître et y persévérer; elle est nécessaire à tous et dans tous les temps de la vie. Peut-il y avoir une nécessité plus absolue et plus universelle? (On reprendra ces subdivisions.)

La grâce est nécessaire pour commencer,

continuer et achever le bien. Comment cela? C'est que sans la grâce nous ne pouvons avoir une bonne pensée : *Non sufficientes sumus cogitare aliquid à nobis, quasi ex nobis.* (2. Cor. 3.) Ces connoissances qui nous viennent de temps en temps sur la grandeur de Dieu, sur sa bonté, sur sa justice, etc. sont des effets de la grâce ou de l'Esprit saint, qui nous éclaire et nous instruit; sans son secours, nous ne pouvons parvenir à une véritable foi. Mais nous n'en avons pas moins besoin pour vouloir le bien, que pour le faire : *Deus est*, dit encore S. Paul, *qui operatur in vobis velle.* (Phil. 2.) Notre volonté étant portée continuellement au mal, il faut nécessairement que Dieu la prévienne de sa grâce, et qu'il lui inspire l'amour des choses célestes. Ce n'est pas encore tout, il faut qu'il l'aide à pratiquer le bien qu'il lui a inspiré; qu'il la fortifie pour surmonter les difficultés qui s'y rencontrent; qu'il le lui fasse faire, ou plutôt qu'il le fasse avec elle : *Operatur velle et perficere.* Ainsi l'ont décidé les saints conciles, qui ont declaré anathême contre quiconque oseroit dire que, sans le secours de la grâce, on peut vouloir ou faire quelque bien, commencer ou continuer l'œuvre du salut.

De là, M. F., il suit que la grâce est nécessaire pour résister aux tentations, d'une

manière qui puisse être méritoire; J. C. nous ordonne de prier, pour obtenir la force de vaincre les tentations qui nous arrivent; beaucoup plus avons-nous besoin de cette même grâce pour acquérir les vertus, pour les conserver, pour les augmenter. (On donnera *quelques* preuves de cette dernière proposition.)

Mais tous ont-ils besoin de la grâce? Oui, M. F., nul homme, quel qu'il soit, quelque saint qu'il puisse être, à qui elle ne soit nécessaire. Eussions-nous vécu vingt, trente ans, dans la sainteté la plus parfaite, elle est pour nous d'une aussi grande nécessité, que lorsque nous avons commencé à nous donner à Dieu. Les pécheurs ne peuvent, sans son secours, se disposer à une vraie conversion; et les justes ne se soutiendront jamais dans leur justice, si la grâce ne les fortifie. Ne croyez pas qu'il y ait quelque âge dans la vie où le besoin en soit moins grand. Elle est également nécessaire aux jeunes gens et aux vieillards; aux jeunes gens, pour réprimer les passions de la jeunesse, et se garantir des dangers qui y sont si fréquens; aux personnes avancées en âge, pour ne pas se décourager dans le chemin de la vertu, et pour consommer heureusement leur course. David en étoit bien persuadé; c'est ce qui l'engageoit à prier le Seigneur avec tant d'ins-

tance de ne jamais l'abandonner ; *Deus, docuisti me à juventute meâ usque in senectam et senium. Cùm defecerit virtus mea, ne derelinquas me.* (Ps. 70.)

Après avoir établi la nécessité de la grâce, on demandera aux auditeurs s'ils en ont été bien convaincus ; s'ils n'ont point cru pouvoir, par leurs seules forces naturelles, observer la loi de Dieu ; si dans cette persuasion ils n'ont point négligé de prier, ou s'ils ne se sont point attribué à eux - mêmes le bien qu'ils ont pratiqué avec la grâce. On engagera à changer de pensées et de sentimens, et à dire avec S. Paul : *Gratiâ autem Dei sum id quod sum : non ego autem, sed gratia Dei mecum.* (1. Cor. 15.) On prendra encore quelques passages du même Apôtre, par lesquels il faisoit si bien valoir aux premiers chrétiens la vertu de la grâce, *par ex. Justificati gratis per gratiam, ubi est gloriatio tua?* (Rom. 3.) *Si autem gratiâ, jam non ex operibus.* (Ibid. 11.)

Reconnoissons donc humblement les uns et les autres, M. F., que nous ne pouvons faire le moindre pas vers le ciel, si le Seigneur lui-même ne nous prévient, s'il ne nous aide et n'agit avec nous. Remercions-le du peu de bien que nous avons pratiqué jusqu'ici. Je vais vous expliquer plus en détail ce à quoi nous oblige le besoin où nous sommes de la grâce ; renouvelez votre attention.

II. POINT.

Ce n'est point assez de sentir le besoin absolu et continuel que nous avons de la grâce de Dieu : cette connoissance doit être pratique, et nous servir de règle pour la conduite de notre vie. A quoi doit-elle nous porter ?

1.° A prier beaucoup, et le plus souvent qu'il nous sera possible ; 2.° à prendre garde de nous rendre indignes de la grâce ; 3.° à craindre l'abus que nous en pourrions faire ; 4.° enfin à nous servir avec fidélité de celle qu'il plaira à Dieu de nous accorder.

Dieu demande de notre part de fréquentes prières ; et notre impuissance à pratiquer le bien sans la grâce, doit nous y engager. Elle ne s'accorde, dans le cours ordinaire de la providence, qu'à la prière ; et quoiqu'il éclaire et qu'il touche certains pécheurs, qui ne songent point à le prier, ce seroit s'exposer à en être privé, que de négliger ce saint exercice. Renouvelez donc dès aujourd'hui, M. F., votre assiduité à la prière : *Orationi instate.* (Coll. 4.) *In omni oratione petitiones vestræ innotescant apud Deum.* (Phil. 4.) Priez dès le matin, et n'y manquez jamais, quelque pressantes que soient vos occupations. (Il faut insister sur la prière du matin,

et bien faire sentir que dès le commencement du jour, dès son réveil, on a besoin du secours de la grâce. On se servira de quelques passages du Psalmiste, *par ex. Manè oratio mea prœveniet te.* (Ps. 87.) On recommandera l'usage des oraisons jaculatoires durant le jour, à l'exemple des anciens solitaires, qui répétoient souvent en travaillant ce beau verset : *Deus in adjutorium meum intende.*)

Mais, ajoutera-t-on, il est des occasions où cette prière est d'une plus grande nécessité, et où elle doit être faite avec plus de ferveur et d'humilité, *par ex.* quand on se trouve engagé dans quelques compagnies dangéreuses; quand on est sollicité à offenser Dieu, ou qu'on est pressé par une forte tentation; c'est alors qu'on doit s'écrier avec David : *De profundis clamavi ad te, Domine. Accelera ut eruas me, etc.* Ou avec S. Pierre: *Domine, salvum me fac.* (Matth. 14.)

On fera faire quelques réflexions aux auditeurs sur le besoin qu'ils ont de vaquer à la prière ; on leur reprochera leur négligence. Ne soyez pas surpris de ce que vous êtes si foibles, ne vous étonnez pas de vos chûtes fréquentes, ne les attribuez qu'à vous-mêmes. Dieu vous offre toujours la grâce de la prière: avec elle vous pouvez obtenir toutes les autres : *Omnia quœcumque orantes petitis, credite quia accipietis.* (Marc. 11.)

Cependant, M. F., la prière seule ne suffit pas ; un second devoir, par rapport à la grâce, est d'éviter ce qui peut nous en rendre indignes. Quoique nous ne puissions la mériter par nos seules forces, Dieu demande de nous, dans le cours ordinaire de sa providence, que nous n'y mettions pas obstacle par nos péchés. Ce sont eux qui éloignent de nous l'Esprit saint : *Spiritus enim sanctus disciplinæ effugiet fictum, et auferet se à cogitationibus quæ sunt sine intellectu ; et corripietur à superveniente iniquitate.* (Sap. 1.) Hélas, M. F., combien parmi vous, qui bien loin d'attirer sur eux les bénédictions du ciel, s'en rendent de plus en plus indignes par leurs désordres! Eh ! comment Dieu nous accorderoit-il ses faveurs, tandis que nous avons presque sans cesse les armes contre lui ? Comment nous communiqueroit-il ses divines lumières, et nous feroit-il part de son esprit de sagesse ? Ayons donc soin, M. F., d'ôter de nos cœurs toute affection au péché, tout amour déréglé des créatures, afin de nous rendre dignes de l'assistance céleste. Heureux les chrétiens en qui le Seigneur ne trouve pas d'obstacle à ses grâces ! Il se plaît à les en combler ; car il ne desire rien tant que de nous faire du bien.

Mais, quand nous les avons reçues, nous devons bien prendre garde de les rendre inutiles

et d'en empêcher l'effet par notre faute. Soyons toujours attentifs à la voix de Dieu, et observons les momens de sa venue. Il nous parle tantôt dans un temps, tantôt dans un autre; il éclaire nos esprits, et il touche nos cœurs en différentes manières, tantôt dans l'église, tantôt dans nos maisons ou à la campagne; aujourd'hui en entendant ou en faisant une lecture de piété, une autre fois à la vue de quelque spectacle frappant. Faisons ensorte de vivre dans un recueillement continuel, pour être toujours en état de lui répondre. *Vocabis me, et ego respondebo tibi.* (Job. 14.) Telle étoit la disposition du jeune Samuël: *Loquere, Domine, quia audit servus tuus.* (1. Reg. 3.) Souvenons-nous que rien n'est plus à craindre que l'abus des grâces de Dieu, comme rien n'est plus utile que d'être fidèles à celles qu'il nous accorde. Il les multiplie à proportion de notre fidélité.

On confirmera ce que l'on vient de dire par quelque passage de l'évangile, et principalement par le suivant: *Omni enim habenti dabitur, et abundabit: ei autem qui non habet, et quod videtur habere, auferetur ab eo* (Matth. 25.) Passage qui peut fort bien s'entendre de l'usage des dons de Dieu. On récapitulera ce que l'on a dit de la nécessité de la grâce et de nos obligations à son égard; on exhortera les auditeurs à s'en occuper pendant le jour, et sur-tout durant la messe.

C'est, leur dira-t-on, par les mérites de J. C. et en son nom, que nous devons demander la grâce, et ce n'est que par lui que nous pouvons l'obtenir. Demandons-la avec une nouvelle ferveur; demandons-la souvent, et s'il se peut, sans cesse. Veillons sur nous pour écarter tout ce qui peut y mettre obstacle; craignons extrêmement de la rendre inutile; suivons-en les mouvemens avec fidélité, dans tous les temps et dans tous les âges de notre vie. Profitez sur-tout, M. F., de celle qui vous est offerte aujourd'hui; profitez-en, pécheurs: vous, jeunes gens, qui avez abandonné le Seigneur; vous, personnes âgées, qui croupissez depuis long-temps dans vos désordres; rendez-vous dociles à la lumière qui vous éclaire, et gardez-vous bien de fermer les yeux à la céleste clarté, de crainte qu'elle ne vous soit enlevée pour toujours: c'est, ô mon Dieu! la grâce que nous vous demandons tous ensemble. Ne permettez pas que nous abusions de vos dons; aidez-nous à en faire l'usage que vous desirez, afin que nous nous rendions dignes de la grâce finale, qui doit assurer notre bonheur éternel.

Le XI. dimanche après la Pentecôte.

L'ÉVANGILE de ce jour contient un miracle éclatant, opéré par le Sauveur envers un homme sourd et muet. Il est tiré du 7. ch. de l'évangile selon S. Marc. L'épître est prise du 15. chap. de la lettre de S. Paul aux Corinthiens. L'Apôtre y rapporte l'évangile qu'il a prêché. Il y met devant les yeux le grand mystère de la résurrection de J. C., qui l'a choisi pour être du nombre de ses Apôtres, dont il se regarde comme le dernier et comme un avorton.

Les principaux sujets de l'instruction que fournit l'évangile sont, 1.° la surdité spirituelle, ou l'endurcissement; 2.° la manière de bien faire ses actions, à l'exemple de Jésus-Christ.

Premier sujet. La surdité spirituelle.

LA première année que l'on aura à parler sur cet évangile, il convient de s'attacher à son objet principal, qui est de délivrer et de préserver les fidèles de la maladie de l'ame, figurée par celle du sourd et muet que le

Sauveur guérit. On pourroit en faire une excellente homélie, en parcourant les différentes circonstances de cette guérison miraculeuse: *Adducunt ei surdum et mutum*, on amena à Jésus un homme sourd et muet.

Voici, M. F., un miracle également surprenant et instructif, opéré par le Sauveur durant sa vie évangélique. Comme il s'en retournoit du pays de Tyr, où il avoit guéri la fille d'une femme chananéenne, on lui amena un homme qui étoit sourd et muet, et on le pria de mettre ses mains sur lui et de le guérir. Jésus ayant égard à la prière qu'on lui faisoit, et touché de compassion pour cet homme, le prit à l'écart, etc. Ne nous contentons pas, M. F., d'imiter ceux qui furent présens à ce miracle, d'admirer et de louer la bonté et la puissance du Sauveur; attachons-nous au sens spirituel de cette guérison: profitons-en pour la sainteté de nos ames. Que nous représente cet homme muet que l'on amène au Sauveur pour être guéri? Que nous représentent les différentes circonstances dont sa guérison est accompagnée? Cet homme sourd et muet est l'image du pécheur qui n'entend pas la voix de Dieu, qui ne parle pas à Dieu, qui s'endurcit à ses grâces; et qui ne peut se résoudre d'avouer aux ministres de la pénitence les fautes qu'il a faites. Les différentes circonstances qui

accompagnent la guérison de cet homme, nous marquent en même temps, et la misère du pécheur sourd et muet spirituellement, et les démarches qu'il doit faire pour s'en délivrer.

Oui, M. F., le pécheur est véritablement sourd et muet, non pour ne rien entendre et ne rien dire de mal, mais pour ne rien entendre et ne rien dire de bon. Que cet état est déplorable ! que ne puis-je vous en inspirer une sainte horreur, et vous animer à faire tous vos efforts, pour vous empêcher d'y tomber, ou pour vous en faire sortir, au cas que vous y soyiez engagés ! Mais pour ne pas embrasser trop de matière, arrêtons-nous à ce qui nous est représenté par la première et la principale incommodité du malade de notre évangile, c'est la surdité. Car dès qu'un homme naît sourd, il naît aussi muet et ne peut parler ; de même dès qu'un pécheur est sourd spirituellement, dès qu'il n'écoute pas Dieu, qu'il n'entend pas sa voix, comment parleroit-il à Dieu?

C'est donc, M. F., de la surdité spirituelle que je dois vous entretenir. Vous verrez dans la conduite du Sauveur, à l'égard de l'homme sourd, et le malheur d'une ame qui est sourde spirituellement, et les remèdes à son mal. Quel bonheur, M. F., pour vous et pour moi, si J. C. veut bien, par la force

de sa grâce, délivrer d'un si grand mal tous ceux de cette paroisse, qui en sont attaqués, et nous en garantir à jamais.

I. POINT.

Notre ame, aussi bien que notre corps, est sujette à une infinité de maladies. Le corps est malade, dès qu'il survient quelque dérangement dans les humeurs ou les organes qui le composent; ainsi notre ame perd sa santé, dès qu'elle n'est pas bien avec Dieu, et qu'elle perd la soumission et la subordination qui lui sont dues. Mais autant que l'ame est au-dessus du corps, autant les maladies dont elle est attaquée l'emportent par-dessus celles du corps: maladies d'autant plus à craindre, qu'elles nous éloignent plus de Dieu, et qu'elles nous empêchent davantage de retourner à lui. Telle est, M. F., la surdité spirituelle dont nous devons nous entretenir; *il suffiroit* de la bien connoître, pour en concevoir la plus vive horreur.

Qu'est-ce en effet que cette surdité, qui rend l'homme sourd à la voix de Dieu, qui l'empêche d'entendre ce qu'il lui dit, ou immédiatement par lui-même, ou par le ministère de ses créatures? Surdité toujours volontaire, et qui n'arrive jamais que par la faute de celui qui en est attaqué; surdité par conséquent

très-injurieuse à Dieu, et qui sera infailliblement punie dans celui qui en est coupable. Deux raisons vous feront voir la grandeur de ce mal, et combien il est à craindre. (On reprendra chacune de ces subdivisions.)

Dieu nous parle, M. F., nous n'en pouvons douter. Cet être infiniment grand, infiniment heureux par lui-même, s'abaisse jusqu'à ses créatures, il met ses délices à s'entretenir avec les enfans des hommes; il leur parle en une infinité de manières, et par autant de voix qu'il y a de créatures dans cet univers; et qui pourroit, dit le Prophète, n'en pas entendre le langage: *Non sunt loquelæ neque sermones, quorum non audiantur voces eorum.* (Psal. 18.) Le ciel, le soleil, la lune, les étoiles, la terre, les plantes, les animaux, l'univers entier ne nous crient-ils pas que Dieu ne les a faits que pour nous? N'entendons-nous pas au-dedans de nous-mêmes les cris de la raison qui ne cessent de nous répéter que nous ne sommes faits que pour Dieu? Nul homme, quelque stupide qu'il soit, qui ne puisse et qui ne doive y prêter l'oreille; et nous sommes inexcusables, si nous refusons de l'entendre.

Mais outre ce langage des créatures inanimées et celui de notre propre raison, il en est un plus relevé, par lequel Dieu nous fait connoître ses volontés, c'est celui de la

foi. En combien de manières ne s'est-il pas expliqué aux hommes? *Multifariam, multisque modis*, nous dit S. Paul, *loquens Deus in Prophetis, novissimè locutus est in Filio.* (On détaillera en peu de mots ce que Dieu nous en a appris par Moyse, par les Prophètes qui ont prédit la venue du Messie, et par J. C. lui-même.)

Il a même bien voulu substituer en la place de son Fils, des pasteurs et des docteurs, par la bouche desquels il nous parle continuellement; enfin, il joint à la parole extérieure de ses ministres, une parole intérieure qui nous rappelle nos devoirs, et nous excite à les remplir. Il parle à tous, aux jeunes gens et aux vieillards, aux chefs de famille, aux maîtres et aux domestiques, aux riches et aux pauvres. Mais, hélas! combien de chrétiens qui ne daignent pas écouter un Dieu qui emploie une infinité de moyens pour les instruire, et les exciter à lui rendre les honneurs qu'ils lui doivent! Combien qui n'écoutent que la voix de leurs passions, la voix d'un monde qui les perd, la voix du démon! Oui, M. F., la surdité spirituelle est extrêmement commune, et très-peu de fidèles en sont tout à fait exempts.

(On pourra mettre ici un détail.) Quelle voix écoute l'orgueilleux et l'ambitieux? La voix de son orgueil et de son ambition, et

non celle de Dieu, qui lui dit, que quiconque s'élève, sera abaissé. Quelle voix écoute le sensuel, qui ne pense qu'à contenter son corps, et qui semble n'être au monde que pour le flatter et l'engraisser? La voie de la sensualité, et non celle de Dieu, qui lui dit que sa vie sensuelle aura pour fin la mort éternelle: *Quorum finis interitus.* (Phil. 3.) On suivra cette énumération pour l'avare, le vindicatif, l'envieux, les mondains et les mondaines, et tous les autres pécheurs.

Rien donc de plus vrai, M. F., que ce que j'ai avancé, que la surdité spirituelle est une maladie qui infecte la plupart des chrétiens. N'y êtes-vous point sujets vous-mêmes; ne viens-je point de tracer votre portrait? Examinez-vous de bonne foi et sans prévention. Etes-vous attentifs à la voix de Dieu qui vous parle dans les prédications, dans les pieuses lectures, etc. et n'aimez-vous pas mieux entendre les discours des gens du siècle, peut-être des suppôts du démon? Ah! M. F., comprenez aujourd'hui l'injure que vous faites à Dieu, et à quoi vous vous exposez en continuant de vivre dans un tel état.

Je dis, l'injure que vous faites à Dieu, en vous rendant coupables de mépris et d'ingratitude envers lui! Quoi! ce Dieu tout-puissant, et qui n'a aucun besoin de vous,

ce Dieu de toute gloire, devant qui les potentats ne sont rien, vous parle tous les jours, et plusieurs fois chaque jour, et vous fermez les oreilles à ses discours, tandis qu'elles sont toujours ouvertes à des entretiens inutiles et peut-être criminelles. Vous tournez, pour ainsi-dire, le dos à ce maître souverain de l'univers; et vous vous portez avec empressement à entendre de chétives créatures, de foibles mortels qui vous engagent peut-être à la révolte contre votre Dieu. (On se servira ici de la comparaison d'un sujet à qui son roi feroit l'honneur d'adresser la parole, et qui sortiroit brusquement pour s'entretenir avec un vil domestique, ou avec l'ennemi de son prince.)

Chose étrange! nous voulons être écoutés, lorsque nous parlons; nous croirions être méprisés, si l'on ne prêtoit pas l'oreille à nos discours; néanmoins nous nous mettons peu en peine d'être attentifs à la voie de Dieu. *Quel* affront, quelle injure ne lui faisons-nous pas! Injure d'autant plus grande, qu'en méprisant Dieu, nous méprisons aussi un des plus grands bienfaits qu'il puisse nous accorder; nous ajoutons l'ingratitude au mépris. Car pourquoi Dieu nous parle-t-il? C'est par un pur effet de sa bonté; c'est pour notre propre intérêt; c'est pour nous délivrer des maux les plus affreux; c'est pour nous procurer les *biens les plus* solides.

On prendra le détail rapporté ci-dessus ; 1.° de la voix de toutes les créatures, par lesquelles il nous parle pour se faire connoître à nous, comme créateur, comme conservateur et comme notre dernière fin; 2.° la voix des Prophètes, de son Fils et des ministres de l'Eglise, par lesquels il nous instruit du chemin du ciel.

Il vous parle, pécheurs, pour vous délivrer de l'esclavage du démon ; il vous parle, jeunes gens, pour vous apprendre à sanctifier votre jeunesse: il vous parle, chrétiens avancés en âge, pour vous presser de faire pénitence; il vous parle, ames justes, pour vous conserver dans la grâce, et pour augmenter en sainteté; il vous parle dans le temps de la prospérité et de l'adversité, pour vous aider à profiter de l'une et de l'autre. Rendez ici témoignage à la vérité, et repassez en vous-mêmes les différentes circonstances de votre vie, mais en même-temps soyez remplis d'une sainte confusion à la vue de votre ingratitude envers Dieu; sentez l'indignité de votre conduite; demandez-lui-en humblement pardon ; ne vous exposez pas aux jugemens terribles que sa justice est prête à exercer contre vous.

J'en ai déjà fait le détail dans l'exposition de l'évangile que nous avons lu, il y a quelques semaines, en vous parlant de l'endur-

cissement du cœur; vous avez vu combien cet état est déplorable: c'est néanmoins celui où se trouvent les chrétiens qui sont sourds spirituellement; ou s'ils n'y sont pas encore tombés, leur résistance à la voix de Dieu les y conduit insensiblement. Les saintes Ecritures et l'expérience journalière ne nous en fournissent que trop de preuves. On citera quelques endroits de l'Ecriture: *par ex. Vocavi, et renuistis: despexistis omne consilium meum; et increpationes meas neglexistis. Ego quoque in interitu vestro ridebo, et subsannabo.* Prov. 1. *Locutus sum, et non audistis: propter hoc esurietis et sitietis, et confundemini, et clamabitis præ dolore cordis, et interficiet te Dominus Deus.* Is. 65. C'est de ces pécheurs qu'il est dit: *Aures habent et non audient.* (Ps. 113.)

Tels ont été les juifs, lorsque Moyse leur parloit, lorsque les prophètes les menaçoient, lorsque J. C. et les Apôtres les prêchoient: c'est en punition de leur surdité spirituelle, qu'ils ont tant de fois éprouvé la colère de Dieu. Combien de chrétiens en ressentent encore aujourd'hui les effets! Ils n'ont pas voulu entendre la voix du Seigneur, et le Seigneur a cessé de leur parler comme il faisoit autrefois; sa voix n'a plus pénétré jusqu'à leur cœur: tout ce qu'ils entendent dans nos instructions, ne sert qu'à les endurcir davantage. (On se servira ici avec

prudence de la connoissance que l'on aura de l'état des auditeurs, pour confirmer par leur propre expérience, ce que l'on vient de dire. On gémira de la situation de ces pécheurs.)

N'y a-t-il donc point, dira-t-on ici, n'y a-t-il donc point de remède à un si grand mal? Oui, M. F., le même Sauveur qui a guéri l'homme sourd de notre évangile, ne manque ni de puissance ni de bonté pour aider ces pécheurs à se procurer leur guérison; quelque difficile qu'elle soit, elle n'est pas impossible.

Je vous en conjure donc, M, F., par tout l'intérêt que vous devez prendre à votre salut, de prêter une oreille attentive, et d'ouvrir vos cœurs à ce que nous allons vous dire des remèdes qu'il faut apporter à la surdité spirituelle: *Inclinate aurem vestram in verba oris mei.* (Ps. 77. Ils feront le sujet du second point.

II. POINT.

Suivons mot à mot notre évangile, et nous y trouverons les remèdes au mal dont nous venons de considérer la grandeur; parcourons-en les différentes circonstances, et attachons-nous aux principales.

Je remarque d'abord, que le Sauveur veut

qu'on lui amène cet homme sourd, et qu'on le prie de le guérir: *Adducunt ei surdum et mutum, et deprecabantur eum, etc.* Pourquoi J. C. a-t-il voulu se faire amener cet homme sourd, et attendre que des gens charitables demandassent sa guérison? Ce n'est pas seulement pour nous faire connoître le funeste état de ceux qui sont sourds spirituellement, et qui, insensibles à leur mal, ne pensent pas à invoquer le céleste médecin; ou s'ils le prient, ce n'est que très-rarement, et presque toujours sans un desir sincère de conversion: c'est encore pour nous faire sentir le besoin où ils sont d'être aidés par les prières des ames justes, par leur avis charitables.

Ici on exhortera les ames pieuses de la paroisse à s'intéresser pour la conversion des pécheurs, et à ne rien oublier pour les ramener à J. C. On le recommandera particulièrement aux parens par rapport à leurs enfans libertins, aux époux et aux épouses les uns envers les autres.

La prière, quelque puissante qu'elle soit, ne pourroit suffire pour guérir les pécheurs de leur surdité, si le Seigneur n'agissoit en eux par la vertu de sa main toute-puissante. Il ne manque pas de le faire, lorsqu'on l'en a prié avec charité et avec ferveur. Que fait-il pour rendre la santé à ces malades spirituels? Il nous en instruit dans les moyens

qu'il employa pour guérir le sourd qui lui fut présenté.

Une seconde circonstance, dont il accompagna cette guérison, fut de tirer le sourd hors de la foule, de lui mettre le doigt dans les oreilles, de lui toucher la langue avec de la salive, puis, levant les yeux au ciel, il jeta un soupir, et lui dit: *Ephpheta*, c'est-à-dire, *ouvrez-vous.*

Etoit il nécessaire, M. F., que le Sauveur fît tant de cérémonies, qu'il employât tous ces différens moyens pour opérer le miracle dont nous parlons? Non, sans doute, une de ces paroles eût été suffisante; et combien de malades n'a-t-il pas guéris par son commandement? Qu'a-t-il donc prétendu? Deux choses dont il nous importe d'être bien instruits; la première, pour nous inspirer du respect pour les cérémonies que l'Eglise emploie dans ses saints offices, sur-tout dans l'administration des sacremens, et pour confondre les hérétiques qui en font le sujet de leurs railleries. Mais ce qu'il a eu principalement en vue, c'est de nous montrer ce que doivent faire les pécheurs endurcis, pour se procurer leur guérison. Il faut premièrement qu'ils se retirent de la foule, de l'embarras de leurs affaires temporelles, et de ce qui est pour eux dans le monde une occasion de péché. Non, chrétiens auditeurs,

qui jusqu'ici avez refusé d'écouter le Seigneur, jamais vous ne vous mettrez en état d'entendre sa voix, tant que vous continuerez d'être attachés au monde. Cette voix, dit saint Bernard, n'est pas entendue dans le tumulte des affaires, dans les assemblées de plaisirs, dans les places publiques, dans les jeux et les spectacles, dans les conversations mondaines; en vain y parle-t-elle à l'oreille : on ne l'écoute pas; le bruit, le tumulte, la dissipation, les différentes passions dont il est agité, empêchent absolument de faire attention au souffle sacré de l'Esprit saint.

A cela vous me direz sans doute que vous ne pouvez quitter vos affaires, ni vous séparer du monde, que vous êtes père de famille, homme de commerce, obligé de voir le monde, que vous êtes domestique, ouvrier, etc., que les affaires de votre état vous empêchent de mettre en pratique ce que je vous conseille. (Il faudra bien réfuter ce prétexte.)

Rien n'est plus pressant que l'affaire de votre salut; dussiez-vous perdre tous les autres biens, vous ne devez rien négliger pour acquérir celui-ci : si votre condition est un obstacle à votre retour vers Dieu, sortez-en au plutôt; retirez-vous de cette maison, de cette compagnie. Ne croyez pas

cependant que Dieu demande de vous un renoncement entier à vos affaires temporelles; ce qu'il vous ordonne, c'est de prendre tous les jours quelque temps; et même, s'il le faut, un temps considérable durant plusieurs jours, pour considérer l'état de votre ame, et entendre ce qu'il vous dira au cœur. Qui vous empêche d'y donner tous les matins, ou durant le cours de la journée, un quart-d'heure ou une petite demi-heure dans vos maisons, à l'église, dans vos voyages, ou même durant le travail?

Prenez, M. F., cette généreuse résolution: elle est pour vous d'une nécessité absolue. Si l'homme sourd de notre évangile n'eût point voulu quitter la foule, il n'eût jamais été guéri; ce ne fut qu'en obéissant à J. C. qui le prit à l'écart, qu'il se rendit digne du miracle que le Fils de Dieu opéra en sa faveur. Ce sera aussi lorsque vous serez seul avec votre Dieu, qu'il mettra ses doigts sacrés dans vos oreilles, et déliera votre langue; ce sera alors que sa grâce opérera en vous d'une manière plus puissante; qu'elle touchera votre cœur, et vous fortifiera pour lever tous les obstacles qui empêchent votre conversion. Car, M. F., Jésus-Christ ne vous guérira pas seul; il n'en est pas de la guérison des ames comme de celle des corps; il n'attend pas toujours

le

le consentement de l'homme, pour le délivrer de ses maux corporels, mais pour le guérir de ses maladies spirituelles, il veut qu'il coopère à sa grâce; qu'il agisse avec elle; qu'il lui en coûte de la peine et des efforts en proportion de la grandeur de son mal; il veut sur-tout que le pécheur s'attache à arracher la racine et la cause de sa maladie: c'est l'instruction qu'il nous a donnée, en mettant ses doigts sacrés dans les oreilles de l'homme sourd, en touchant sa langue avec de la salive; il jette même un grand cri, pour marquer davantage le desir ardent, les pieux gémissemens que le pécheur doit employer pour parvenir à une parfaite guérison.

Ce ne seroit donc pas assez pour vous, M. F., qui depuis long-temps êtes sourds à la voix du Seigneur, de sentir votre mal, de vous retirer du monde, de réfléchir sur l'état pitoyable de votre ame; ce ne seroit pas même assez de faire quelques prières, de venir de temps en temps dans nos églises pour demander votre conversion; il faut, et ceci est d'une nécessité absolue, il faut en rechercher la cause et la détruire. Voyez donc, et examinez attentivement d'où vient votre insensibilité: n'est-ce point de ce que vous êtes trop attachés au monde, trop oc-

cupés de vos affaires ? n'est-ce point de ce que votre cœur est passionné pour une personne qui vous plaît, qui vous perd et que vous perdez ? (On poursuivra ce détail.) N'est-il pas vrai que si vous étiez libres de cet attachement, de cette passion, rien ne vous empêcheroit d'écouter ce que le Seigneur vous dit par lui-même, ou par ceux qu'il a préposés pour vous instruire.

Ne m'opposez donc pas la difficulté qu'il y a à rompre de tels attachemens. Ah ! M. F., si vous étiez attaqués d'une maladie bien dangéreuse et que vous fussiez sûrs d'en être guéris par un remède un peu amer, refuseriez-vous opiniâtrément de le prendre ? Aimeriez-vous mieux languir toute votre vie et abréger vos jours, que de souffrir l'amertume de ce remède. Eh quoi ! aurez-vous moins à cœur la guérison de votre ame ? etc. Faites donc de généreux efforts, soupirez, gémissez, humiliez-vous, redoublez vos cris, et suppliez le Seigneur avec tant d'instance, que votre prière pénètre jusqu'au trône de sa divine majesté, et qu'il commande enfin au démon sourd de s'éloigner de vous, et de n'y plus rentrer, ainsi qu'il le fit à l'égard du jeune homme dont il est parlé dans l'évangile par ces paroles : Esprit sourd et muet, sors du corps de cet enfant, et n'y rentre plus, je te le commande : *Surde*

et mute spiritus, ego præcipio tibi, exi ab eo, et ampliùs ne introeas in eum.

Le pasteur s'adressera à J. C. ; il le conjurera d'employer sa toute-puissance pour chasser le démon muet du cœur de ses paroissiens. Il fera cette prière de la manière la plus touchante, et elle aura son effet, pourvu que, comme J. C. le dit lui-même à ses disciples, elle soit accompagnée du jeûne et de la mortification.

Unissez-vous à moi, conclura-t-il, ames fidèles de cet auditoire; sollicitons sans cesse, et n'oublions rien pour obtenir, auprès de la miséricorde divine, la conversion des pécheurs; et à l'exemple du peuple qui fut témoin de la guérison de l'homme sourd, soyons reconnoissans des grâces que Jésus-Christ voudra bien accorder à nos frères; remercions-le de celles que nous en avons reçues nous-mêmes; soyons de plus en plus dociles à ses saintes inspirations; ayons toujours les oreilles ouvertes à la voix de notre pasteur: il nous conduira infailliblement dans ce lieu de délices qu'il a préparé à ses élus. Ainsi soit-il.

Second sujet. La manière de bien faire toutes nos actions.

Un second sujet qui convient fort bien à ce dimanche, est la manière de bien faire toutes nos actions : matière toute de pratique et d'une conséquence infinie. Lisez la considération qui est dans la retraite de Bourdaloue, sur la perfection de nos actions ordinaires ; rien de mieux que ce qu'il en écrit : *Benè omnia fecit*, il a bien fait toutes choses.

Jamais louanges ne se vérifièrent plus à la lettre, que celles qui furent données à J. C. après qu'il eut guéri le sourd et muet dont il est parlé dans l'évangile de ce jour. Tout le peuple qui en fut témoin, ravi d'admiration, s'écria qu'il avoit fait entendre les sourds et parler les muets : *Benè omnia fecit, et surdos fecit audire et mutos loqui.* Ce n'est pas seulement dans ce miracle particulier que paroît la vérité de cet éloge, c'est dans toute la vie du Sauveur ; nulle action qu'il n'ait faite avec toute l'exactitude et la perfection que Dieu son Père demandoit de lui ; dès le moment de son incarnation jusqu'à l'instant de sa mort, il ne s'est étudié qu'à accomplir en tout la vo-

lonté divine; durant son enfance, son adolescence, sa jeunesse, enfin pendant tout le temps de sa vie publique, il ne s'en est pas écarté d'un seul point : on auroit pu toujours et à tout moment lui appliquer ces belles paroles de l'évangile; *Benè omnia fecit*, il a bien fait toutes choses. C'est pour nous, M. F., une obligation indispensable de bien faire toutes nos actions : de-là dépend le mérite de notre vie et de notre salut éternel. Apprenons donc aujourd'hui de J. C. notre maître et notre modèle, à sanctifier toutes nos actions : c'est l'importante matière dont nous allons nous entretenir. Nous verrons comment, à l'exemple de J. C., nous devons sanctifier toutes nos actions, chacun dans notre état, et nous en chercherons les moyens. Est-il bien important de sanctifier les actions propres de notre état, et en quoi consiste leur sainteté? C'est le premier point. Par quels moyens pouvons-nous les sanctifier? C'est le second.

I. POINT.

Rien de plus important que de travailler à la grande affaire de notre salut et d'assurer notre prédestination; c'est un principe qu'aucun chrétien ne peut révoquer en doute; nous ne sommes en ce monde que

pour nous sauver, en accomplissant chacun dans notre état, ce que Dieu demande. Or, qu'est-ce que Dieu demande de chacun de nous ? C'est que nous nous acquittions bien de nos occupations ordinaires, et que dans les actions les plus communes, nous ayons uniquement en vue de lui plaire et de le glorifier.

Pour éclaircir davantage ce point fondamental de notre religion, il faut combattre quelques erreurs qui règnent dans le monde au sujet de la sainteté. Les uns croient qu'elle consiste à faire des actions extraordinaires et éclatantes, des prodiges et des miracles; d'autres à entreprendre différentes espèces de bonnes œuvres, à s'exercer dans des mortifications excessives, à réciter de longues prières, à pratiquer ce qu'il y a de plus relevé dans les maximes évangéliques; enfin il y en a qui se persuadent que, pour être saint et parfait, il faut toujours éprouver une dévotion et une ferveur sensible: autant d'erreurs dont il faut nous détromper.

La sainteté de notre vie ne peut pas consister à faire des choses extraordinaires, singulières et éclatantes. Dès qu'elles sont singulières et extraordinaires, elles sont rares, et les occasions n'en sont pas fréquentes; cependant notre sainteté doit se rencontrer dans ce qui nous occupe le plus souvent,

dans ce qui remplit nos jours et nos années; car Dieu veut que nous nous sanctifions tous; il y exhorte souvent chacun en particulier: *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* (Thes. 4.) *Perfecti estote.* (2. Cor. 13.) écrivoit S. Paul aux Thessaloniciens et aux Corinthiens. Chacun doit donc trouver dans sa condition de quoi se sanctifier; sans en sortir, il peut acquérir la perfection à laquelle il est appelé; l'ouvrier, le père de famille, le magistrat, l'enfant, le domestique, tous ont en main de quoi parvenir à la véritable justice.

Que faut-il faire en effet pour être véritablement saint? Il faut faire la volonté de Dieu; quiconque s'y conforme en tout et par-tout, lui est parfaitement agréable; il participe à sa sainteté infinie, parce qu'il se conforme en tout à la première et souveraine règle de nos actions, qui n'est autre chose que la volonté de Dieu, manifestée à chacun par les devoirs de son état: sans cela la sainteté et le salut ne seroient-ils pas impossibles à la plupart des hommes? Aussi combien de saints qui n'ont rien fait d'éclatant aux yeux du monde, qui se sont sanctifiés dans les conditions les plus obscures; un S. Isidore dans l'état de laboureur, quantité de solitaires dans le fond de leurs retraites. Mais ce qui doit nous en convaincre plus

que tout le reste, c'est l'exemple du Sauveur lui-même. On ne peut douter qu'il n'ait vécu très-saintement jusqu'à sa trentième année, qui fut le commencement de sa vie évangélique ; cependant durant ses trente premières années, qu'a-t-il fait de remarquable aux yeux des hommes ? Retiré à Nazareth avec la sainte Vierge et saint Joseph, il s'occupoit aux actions les plus basses en apparence ; il obéissoit à ses parens ; il passoit ses jours dans la prière et dans l'exercice du travail ; il mangeoit, buvoit, dormoit et conversoit ; en un mot, il menoit une vie qui n'avoit, ce semble, rien de remarquable, rien même que d'abject selon le monde ; mais parce qu'il faisoit la volonté de son Père, nulle de ses actions, quoique commune et vile en apparence, qui ne fût l'objet des complaisances de Dieu ; ensorte qu'il lui plaisoit autant que lorsqu'il opéra, durant sa vie publique, les prodiges les plus surprenans.

Ici on inspirera à ses auditeurs, et surtout au simple peuple, des sentimens d'admiration, d'actions de grâces et de consolation ; d'admiration à la vue de la bonté de Dieu, qui demande de nous si peu de chose ; de reconnoissance pour cette même bonté ; enfin de consolation, de ce que nous pouvons tous trouver dans notre état notre perfection. Bien plus, la sainteté ne peut se rencontrer

ailleurs : ce n'est qu'en faisant le bien, chacun dans notre condition, ce n'est qu'en exerçant les fonctions qui y sont attachées, que nous pouvons nous rendre parfaits; prétendre se sanctifier autrement, ce seroit une illusion grossière, parce que dès-lors nous nous écarterions de notre règle, je veux dire, de la volonté divine.

Mais ne faut-il pas du moins faire beaucoup de choses, s'exercer en quantité de bonnes œuvres, de jeûnes, d'aumônes et de prières? Non, M. F., ce n'est point à la variété de nos actions qu'est attachée notre sainteté, c'est au peu de bien que nous pouvons faire dans notre état. (On prouvera cette proposition par quelques passages de l'Ecriture, et particulièrement par ces paroles de J. C. *Quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam.* (Matth. 25.) C'est ainsi que J. C., au dernier jour, parlera au serviteur bon et fidèle; quoiqu'on ne lui ait pas confié beaucoup de choses, et qu'il n'ait pas eu de grands talens: *In modico fuisti fidelis.* Et le sage nous dit que les élus, après avoir été éprouvés durant peu de temps, auront une récompense abondante: *In paucis vexati, in multis benè disponentur.* (Sap. 3.) Nouveau sujet de joie pour ceux qui ont reçu du Seigneur, peu de biens, peu d'esprit, peu de force: il ne tient qu'à eux de mériter au-

Dieu et pour Dieu seul: faire ses actions par humeur, par caprice, par intérêt propre ou par coutume, par respect humain, par vanité, ce n'est pas les faire pour Dieu et en vue de Dieu; quelque excellentes que puissent être ces actions en elles-mêmes, si Dieu n'en est pas la fin, si nous ne les faisons pas pour lui plaire, il les regarde d'un œil au moins indifférent, et elles nous deviennent inutiles. Tout le mérite de la fille du roi, c'est-à-dire, de l'ame chrétienne lui vient du dedans et du fond du cœur, il prend sa source dans l'intention qui la fait agir : *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intùs.* (Psal. 44.)

Ces principes posés, on en viendra à l'application; on montrera aux auditeurs combien ils manquent souvent à observer ces règles, ou le dehors de leurs actions, ou l'intérieur qui doit les animer. Peut-on dire de vous, M. F., que vous faites ce que vous devez dans votre condition, que vous le faites toujours et de la manière dont Dieu l'exige ?

On reprendra chacun de ces articles; on détaillera les différens défauts qui se glissent dans les actions ordinaires; défauts d'exactitude et de diligence, défaut de courage et de constance, défaut d'état de grâce, mais sur-tout de pureté d'intention.

Vérité terrible, ajoutera-t-on; si nous la

méditions bien, grand sujet de nous humilier et de déplorer notre malheur. Quelles pertes n'avons-nous pas faites jusqu'à présent depuis nos premières années? La moindre action de notre vie eût pu servir à notre sanctification; et sans sortir de notre état, *nous* aurions pu parvenir à un haut degré de perfection et de vertu; cependant dans quelle pauvreté ne nous sommes-nous pas réduits? Si nous examinions bien toutes nos actions sur ces règles que nous venons de tracer, peut-être, hélas! en trouverions-nous très-peu qui soient marquées du caractère de sainteté, et où se rencontrent les conditions requises, pour qu'elles soient dignes de Dieu, et utiles à notre salut.

Déplorons notre aveuglement; persuadons-nous bien que notre bonheur éternel dépend de la manière dont nous ferons toutes nos actions ordinaires; suivons dès ce moment les règles que le Seigneur nous a prescrites pour les sanctifier. Je vais, en finissant, vous en expliquer les moyens: ce qui fera le sujet du second point.

II. POINT.

Parmi une infinité de moyens qui peuvent nous servir à sanctifier nos actions, je m'attache à un seul, c'est de les faire en J. C.

et comme J. C. Ce seul moyen renferme tous les autres. Il est, ce divin Sauveur, le modèle que nous devons sans cesse avoir devant les yeux, rappelons-nous dès le matin, rappelons-nous, à chaque action, de quelle manière il agissoit, agissons en lui et avec lui; et nous agirons parfaitement.

On lira ce que nous avons dit sur ce sujet dans l'explication de l'épître du cinquième dimanche de l'Epiphanie. On proposera l'imitation de J. C. à ses auditeurs, suivant leur âge et leur état.

Comme l'onzième dimanche après la Pentecôte, tombe ordinairement vers le temps des ouvrages, on insistera sur l'obligation d'imiter le Sauveur dans son travail de sa vie cachée et publique. On exhortera à le suivre dans son exactitude à faire tout ce que son Père souhaitoit, dans sa ferveur et sa charité, dans sa pureté d'intention, et spécialement dans sa patience à toute épreuve. On les pressera, au nom de J. C., à souffrir en chrétien, les peines attachées aux occupations de leur état.

Que je serois heureux, M. F., si je pouvois vous porter à une pratique si excellente, à agir comme J. C., à faire chacune de vos actions comme il faisoit les siennes, à les faire en union avec lui, et avec la même persévérance! Outre la joie et la consolation

qu'elle vous procurera, vous y trouverez un fond de mérites inépuisable et une assurance de votre prédestination. Faites-en, dès ce jour, l'heureuse expérience; offrez, dès le matin, toutes vos actions en union avec celles du Sauveur ; renouvelez de temps en temps cette offrande durant la journée, ne passez aucun jour de votre vie, sans observer cette sainte coutume; vos jours seront véritablement des jours chrétiens, et vous mériterez d'aller jouir dans le ciel de la présence de celui que vous aurez imité sur la terre. *Amen.*

Comment l'Evangile opère notre salut.

L'ÉPITRE de la messe, qui est tirée du 15. chap. de la 1. épître aux Corinthiens, est également instructive pour les peuples et pour ceux qui sont chargés de les instruire. Dans l'attention que le grand Apôtre a de remettre *devant* les yeux des Corinthiens l'Evangile qu'il leur avoit prêché depuis long-temps, les pasteurs trouvent de quoi instruire les fidèles confiés à leurs soins.

Notum vobis facio, fratres, evangelium quod prædicavi vobis, quod et accepistis, in quo et statis, per quod et salvamini. Je viens vous remettre devant les yeux, M. F., l'évangile que je

vous ai prêché, que vous avez reçu, dans lequel vous êtes maintenant, et par lequel vous êtes sauvés.

Ce sont les premières paroles de l'épître que nous venons de chanter à la messe, et sur lesquelles je me propose de vous instruire aujourd'hui. Ce que l'apôtre S. Paul pratiquoit à l'égard des fidèles de Corinthe, à qui il avoit annoncé l'Evangile, je l'observerai à votre égard: heureux, si je suis fidèlement son exemple; heureux serez-vous vous-mêmes, si vous profitez de la divine parole que je vais vous annoncer, comme les Corinthiens la reçurent de la bouche du docteur des nations. Il nous apprend lui-même qu'ils eurent soin de se conserver dans la foi qu'ils avoient embrassée, et qu'ils marchoient courageusement dans la voie du salut. *Evangelium quod accepistis, in quo et statis, per quod et salvamini.*

Je veux donc, M. F., vous rappeler en ce jour ce que vous avez entendu de notre bouche, depuis que le Seigneur nous a envoyé parmi vous; je vous remettrai devant les yeux les principaux points que vous faites profession de croire; vous apprendrez ensuite quelle doit être votre foi, pour vous assurer le salut. Voici tout mon dessein: Qu'est-ce que l'Evangile que nous avons prêché jusqu'ici, et quels en sont les principaux

points ? Première réflexion. Comment l'Evangile que vous faites profession de croire, opérera-t-il votre salut ? Seconde réflexion.

I. POINT.

Rien de plus utile, M. F., que de se rappeler souvent l'évangile que nous avons reçu ; ce souvenir fréquent produit en nous d'excellens effets ; reconnoissance envers Dieu qui nous l'a fait annoncer par préférence à une infinité d'autres hommes; affermissement dans la foi, par la considération des grands motifs qui nous en démontrent la divinité ; confusion et douleur à la vue du peu de fruit que nous en avons retiré jusqu'à présent. C'est pour vous procurer ce précieux avantage, que je viens vous exposer ce que vous avez entendu des pasteurs qui ont gouverné cette paroisse avant nous, et ce que nous vous avons enseigné nous-mêmes. Quel est-il donc cet Evangile, et quelles en sont les principales vérités ? (On pourra consulter ce que nous avons dit sur le premier dimanche de l'Avent.)

Le nom seul d'Evangile exprime les sentimens que nous devons en avoir ; il signifie heureuse nouvelle. Eh, quelle nouvelle plus heureuse pouvoit-on annoncer aux hommes, que celle d'un Dieu fait homme,

devenu semblable à eux pour les rendre semblables à lui, et leur procurer la délivrance des plus grands maux, et la possession du souverain bien? Quelle nouvelle plus heureuse, que de leur annoncer un Dieu qui est venu habiter parmi eux, converser avec eux, leur montrer le chemin du ciel par ses exemples, et le leur enseigner par ses prédications.

On s'étendra sur les autres avantages que procure la publication de l'Evangile, sur les secours spirituels que la loi chrétienne nous fournit, la consolation, la joie même dans les maux de cette vie, la force pour les supporter, les grâces qu'on retire des sacremens, etc.

Réfléchissez-vous souvent, M. F., sur le bonheur que vous avez d'être instruits des vérités de l'Evangile? L'estimez-vous, ce bonheur, autant qu'il le mérite? En remerciez-vous le Seigneur? Avez-vous soin de rendre votre foi de plus en plus inébranlable? Confondez-vous; gémissez du peu de fruit que l'Evangile a fait parmi vous. N'ai-je point à craindre ce que l'Apôtre craignoit pour quelques Corinthiens; n'ai-je point à craindre, dis-je, que vous n'ayez cru en vain, que votre foi ne soit vaine et stérile? *Nisi frustrà credidistis*; pensez souvent aux mystères de notre religion; souffrez que je

vous en rappelle quelques-uns des principaux; je m'en tiendrai à ceux que S. Paul rappeloit aux fidèles à qui il avoit prêché. Je vous ai appris, avant toutes choses, leur disoit-il, ce qui m'a été enseigné à moi-même; que Jésus est mort pour nos péchés, conformément aux Ecritures, qu'il a été enseveli, qu'il est ressuscité le troisième jour, etc. D'où vient que S. Paul s'appliquoit à rappeler en particulier la mort et la résurrection de J. C.? C'est que là se réduit, pour ainsi dire, tout le plan de la religion; à la mort de J. C. pour nos péchés, à sa résurrection prédite par les Ecritures, et attestée par un grand nombre de témoins, par une foule de preuves qui forcent les plus incrédules à reconnoître la vérité de la résurrection du Sauveur. On aura soin de demander aux auditeurs, si chacun d'eux en est bien instruit, s'ils sont persuadés que le même J. C. qui est mort pour eux, est aussi ressuscité pour eux. Tous les jours, *leur dira-t-on*, vous devez le réciter dans le symbole; mais y faites-vous bien attention? J. C. est mort pour vos péchés, pour vous apprendre à les expier par vos souffrances; il est ressuscité pour votre justification, afin que vous ne mouriez plus par le péché, et que vous viviez pour lui. C'est ce que nous avons répété plusieurs

Enfin, règle la plus nécessaire. Aucun homme n'en est dispensé; c'est sur elle que nous serons jugés; et quiconque ne s'y sera pas conformé, ne peut attendre qu'un jugement de condamnation : *Qui non obediunt Evangelio Domini nostri Jesu Christi, pœnas dabunt in interitu sempiternas.* (Thess. 1.) Le Sauveur lui-même nous en assure; *Sermo quem loculus sum, ille judicabit eum in novissimo die.* (Joan. 12.) Mais aussi quiconque suivra cette règle, dit S. Paul, goûtera, dans cette vie, la vraie paix, éprouvera, dans l'autre, les effets de la miséricorde infinie de Dieu : *Quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia.*

Après avoir donné à ces subdivisions une juste étendue, on en viendra à l'application, et on fera rentrer les auditeurs en eux-mêmes.

Est-ce ainsi que vous avez regardé l'Evangile qui vous a été annoncé? Comparez votre conduite avec cette règle : vos actions, vos discours, vos pensées et vos désirs y sont-ils conformes? peut-on dire de vous, jeunes gens, que votre vie est une vie chrétienne? (On adressera aussi la parole aux autres conditions.) Comprenez une bonne fois que l'Evangile, dont vous faites profession, ne vous sauvera jamais, si vous ne le mettez en pratique, non seulement dans quelques points

mentie's, mais dans tout ce qui est d'obligation. Tous ceux, dit le Sauveur, qui écoutent mes paroles, et ne les mettent pas en pratique, sont semblables à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. Voyez la fin du sermon de J. C. en S. Matt. chap. 7. Comme ce sermon contient le précis de la doctrine évangélique, on ne peut mieux finir cette instruction, que par la péroraison que J. C. lui-même a prononcée. On exhortera les auditeurs à remercier Dieu de les avoir éclairés des lumières de l'Evangile, à demander l'augmentation de la foi, à prier J. C., durant la messe, de la rendre active, afin qu'elle soit pour eux un principe de salut. Ainsi soit il.

Le XII. dimanche après la Pentecôte.

Premier sujet. Sur le bonheur des chrétiens.

Conversus (*Jesus*) *ad discipulos suos, dixit: Beati oculi qui vident quæ vos videtis.* (Luc. 12. ℣. 23.) Jésus se tournant vers ses disciples, leur dit: Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez.

Ce fut ainsi que parla le Sauveur à ses soixante et douze disciples qu'il avoit envoyés

annoncer l'Evangile dans toutes les villes et dans tous les lieux où lui-même devoit aller. Après qu'ils eurent rendu compte de leur mission, et des merveilles qu'ils avoient opérées; et que lui-même eût béni son Père de ce qu'il avoit bien voulu révéler à des hommes simples et petits, selon le monde, les vérités les plus sublimes de la religion, il se tourna vers eux, et leur tint ce discours: Que vous êtes heureux de voir ce que vous voyez; car je vous assure que beaucoup de prophètes et de rois ont souhaité de voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu, et d'entendre ce que vous entendez, et ne l'ont point entendu: *Beati oculi qui*, *etc.* Ne puis-je pas vous dire la même chose, M. F.? Nés dans l'Eglise catholique, élevés et nourris dans son sein, n'êtes-vous pas heureux de voir ce que vous voyez? Combien votre bonheur ne surpasse-t-il pas celui d'une infinité de peuples, de quantité de prophètes et de rois à qui Dieu n'a pas fait la même grâce? N'égale-t-il pas celui des disciples de J. C.? Oh! que ne puis-je vous le faire bien sentir et vous engager à en profiter! C'est ce que je me propose dans cet entretien.

Je veux y traiter du bonheur de ceux qui vivent dans la religion catholique; et comme plusieurs n'en font pas l'usage qu'ils devroient en faire, je ferai voir en même temps le

le malheur des chrétiens qui abusent de la grâce de l'Evangile. Quel est le bonheur des vrais fidèles? c'est le premier point. Quel est le malheur des mauvais chrétiens? c'est le second point.

Quoiqu'on ait déjà parlé du don de la foi, dans le temps paschal, on peut encore en proposer ici l'excellence sous un autre point de vue et d'une manière un peu différente. Il est nécessaire de rappeler souvent aux fidèles la grâce du christianisme.

I. POINT.

Parmi tous les bienfaits dont la bonté de Dieu nous a comblés, celui de la naissance dans la vraie religion, est sans doute un des plus signalés, et il doit être entre tous les autres le sujet journalier de notre reconnoissance. Voulez-vous, chers auditeurs, en comprendre tout le prix? Comparez votre état avec celui des peuples infidèles, qui ont vécu depuis le commencement du monde, et qui vivent à présent; comparez-le avec celui des hommes qui ont vécu sous la loi de nature ou sous la loi écrite; comparez-le enfin avec celui de ceux même qui ont vu et entendu J. C.; vous reconnoîtrez combien le Seigneur vous a privilégiés par-dessus une infinité de peuples barbares, vous verrez qu'il vous a plus

chéris que les patriarches et les prophètes de l'ancien testament, vous conviendrez que vous ne lui êtes pas moins obligés que ceux à qui il a lui même annoncé son Evangile, et en présence desquels il a opéré les merveilles les plus éclatantes.

Il faudra reprendre ces trois comparaisons, et pour les développer, on se servira de quelques passages de S. Paul, qui, dans ses prédications et dans ses lettres, savoit si bien faire valoir la grâce de l'Evangile. S. Pierre l'a fait aussi, sur-tout au 2. chap. de sa première épître, et au 1. de sa seconde.

Vous rappellerai-je ici, M. F., le triste état dans lequel ont vécu la plupart des hommes avant la venue de J. C.? Presque tous étoient plongés dans l'idolâtrie, et c'est par là que S. Paul prêchant dans une ville de la Lycaonie, exhortoit ses auditeurs à recevoir l'Evangile. Nous vous annonçons, s'écrioit-il, et nous vous exhortons à vous convertir au Dieu vivant, qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent; qui, dans les siècles passés, a laissé les nations idolâtres marcher dans les voies de l'erreur et de l'iniquité: *Qui in præteritis generationibus dimisit omnes gentes ingredi vias suas.* (Act. 14.) Il n'a pas manqué cependant de rendre témoignage de soi-même, en ré-

pandant ses bienfaits du haut du ciel, donnant les pluies et des saisons propres pour les fruits, fournissant même en abondance de quoi vivre avec joie; mais les hommes ont renoncé leur bienfaiteur; ils se sont fait des dieux de toutes les créatures, dont ils ont reçu quelque bien et dont ils ont craint quelque mal. Peut-on, sans gémir, entendre les superstitions monstrueuses auxquelles ils étoient attachés, et les crimes abominables qui les dominoient? Leurs esprits étoient obscurcis par les ténèbres les plus épaisses, et leurs cœurs esclaves des plus sales passions.

Tel a été l'état du monde entier, surtout depuis les siècles qui ont suivi le déluge jusqu'à J. C., si l'on en excepte un petit coin de la terre, où le vrai Dieu étoit servi. Présentement encore, combien de nations entières et de peuples qui ignorent le vrai Dieu, et à qui J. C. n'a pas encore été anoncé! Ce n'est pas à nous à entrer dans les secrets de la providence; elle ne manque à aucun homme; et elle donne à chacun des moyens de salut; tous ceux qui périssent, périssent par leur faute; prions et supplions le Seigneur de les éclairer et de les convertir; mais sentons la miséricorde particulière que Dieu exerce à notre égard. Non, disoit le prophète roi,

Dieu n'a pas usé de tant de bonté à l'égard de toutes les autres nations, il ne leur a pas fait connoître, comme à nous, ses divines volontés : *Non fecit taliter omni nationi, etc.* (Psal. 147.)

C'est avec justice que ce saint roi exhortoit les israélites à remercier Dieu de les avoir préférés à tous les peuples de la terre, de leur avoir donné sa loi écrite sur deux tables, de les avoir fait instruire par tant de prophètes, et avoir multiplié, en leur faveur, les prodiges et les effets les plus surprenans de sa toute-puissance ; mais combien plus avons-nous sujet de vous inviter à la reconnoissance pour le grand bienfait de la loi nouvelle ? Quelle différence des faveurs que Dieu a faites à son peuple dans l'ancien testament, et de celles qu'il nous accorde ? Alors, dit S. Paul, tout se passoit en figure, ce n'étoit que l'ombre de ce qui devoit arriver dans la suite, et dont nous voyons l'accomplissement. (Il faudra ici marquer en détail les principales cérémonies de la loi donnée aux juifs, leurs sacrifices, leurs sacremens, leurs fêtes, leurs purifications, la multitude des préceptes positifs, ou cérémonies auxquelles ils étoient obligés ; et on fera voir combien la vertu de notre sacrifice et de nos sacremens est au-dessus des leurs ; combien les préceptes

de la loi nouvelle sont plus aisés à remplir, soit parce que le nombre en est moins grand, soit parce que la grâce est plus abondante.)

N'est-il pas bien juste, M. F., que nos actions de grâces soient plus ferventes et plus multipliées que celles des anciens patriarches, et de tous les prophètes qui ont vécu avant la venue du Sauveur? Ne lui avons-nous pas autant d'obligations que les Apôtres et les disciples qu'il a choisis pendant sa vie mortelle; et qui ont eu le bonheur de le suivre dans ses courses évangéliques? Qu'ont-ils entendu? Qu'ont-ils vu? Ils ont entendu les paroles de vie qui sortoient de sa bouche, ses instructions, ses préceptes, ses conseils, les discours admirables qu'il faisoit au peuple et à eux en particulier; ils ont vu les actions saintes qu'il pratiquoit, les œuvres de charité qu'il exerçoit, les prodiges qu'il opéroit. Mais n'entendons-nous pas tous les jours les mêmes discours de la bouche des prédicateurs de l'Evangile? Ne nous fait-on pas le récit de la vie sainte qu'il a menée, des œuvres de miséricorde qu'il a exercées, et des miracles par lesquels il a confirmé sa doctrine? En sommes-nous moins certains, que si nous les voyions de nos propres yeux? Il y a même quelque chose de plus; nous voyons

ce que les Apôtres n'ont pas vu; et ce qui sert à augmenter notre foi, nous voyons l'accomplissement des prophéties, que ce divin Sauveur a faites autrefois, la publication de l'Evangile par toute la terre, son règne établi sur la ruine de l'idolâtrie et la destruction du paganisme, nous ne pouvons douter des miracles sans nombre opérés par ceux qui ont cru en lui, nous voyons une multitude de chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, observer inviolablement ses maximes. Qu'avons-nous fait à Dieu, pour nous préférer à tant de peuples qu'il laisse encore aujourd'hui dans les ténèbres de l'idolâtrie, du judaïsme et de l'hérésie?

On insistera sur-tout sur la prédilection de Dieu, à notre égard, dans le soin qu'il a pris de nous préserver de l'hérésie dans les siècles passés.

Réfléchissez sur la providence, qui nous a garantis des erreurs des peuples qui nous environnent, qui sont infectés des dogmes pernicieux d'un Luther et d'un Calvin, et des autres hérésiarques que les siècles derniers ont enfantés. On les a vus abolir les temples, détruire les autels, massacrer les vierges, etc.; à peine conservent-ils quelques signes de la religion chrétienne. Comment Dieu vous a-t-il conservés dans la religion

de vos pères, dans cette foi qui vous vient des Apôtres, et qui est la seule véritable? N'est-ce pas ici que l'on peut s'écrier avec S. Paul: *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei!* (Rom. 11.) O profondeur des richesses et de la sagesse de Dieu! Que ses jugemens sont incompréhensibles et ses voies impénétrables! Il a laissé tomber des royaumes entiers dans l'incrédulité, et il nous a soutenus dans l'attachement à la vraie foi: pouvons nous trop lui marquer notre gratitude? Heureux et mille fois heureux de voir ce que nous voyons, et d'entendre ce que nous entendons! Mais aussi, M. F., malheur et doublement malheur aux chrétiens qui ne profitent pas de la grâce que Dieu leur a faite: je vais vous le montrer dans le second point.

II. POINT.

Pour comprendre tout le malheur des chrétiens qui ne profitent pas de la grâce du christianisme, qui ferment les yeux à la lumière de l'Evangile, et qui, bien loin de pratiquer les maximes du christianisme, ne se conduisent que par les fausses maximes du monde, et s'abandonnent à leurs passions, il faut d'abord considérer deux choses, 1.°

combien ils sont coupables; 2.° à quelles peines ils sont réservés.

De tous les hommes il n'en est point dont les péchés déplaisent plus à Dieu, proportion gardée, si l'on excepte le vice de l'infidélité, que ceux qui sont commis par les chrétiens: c'est la doctrine expresse du grand docteur, appelé l'ange de l'école: *Excepto peccato infidelitatis, cœteris paribus, graviùs peccat fidelis quam infidelis*; et il assure que personne ne mérite une plus grande peine: *Si quis post acceptam gratiam novi testamenti peccaverit, majori pœnâ est dignus.*

On développera ces deux subdivisions. La première, prise de la grièveté des péchés commis par les chrétiens; la seconde, des châtimens dont ils sont punis.

Voulez-vous, M. F., vous convaincre de la malice des péchés commis parmi les chrétiens? Ecoutez ce saint docteur, dont je viens de vous rapporter les paroles, et pesez ses raisons. Le fidèle, dit-il, pèche plus grièvement que l'infidèle, soit parce qu'il connoit mieux la vérité, soit à cause des sacremens qu'il a reçus, auxquels il fait outrage en péchant: *Graviùs peccat, tum propter notitiam veritatis ex fide, tum propter sacramenta fidei quibus est imbutus, quibus peccando contumeliam facit.* La première raison qui rend les chrétiens pécheurs plus coupables, est la lumière de la

foi qu'ils professent. Il est incontestable que plus on est éclairé sur la foi divine, plus on outrage Dieu, en transgressant sa loi, parce que le mépris que l'on fait de lui, s'augmente à proportion de la connoissance qu'on en a. Hé ! qui est plus éclairé sur la loi de Dieu, que les chrétiens? Les infidèles sont à la vérité condamnables, lorsqu'ils pèchent, parce qu'ils n'écoutent pas la droite raison, qui leur a été donnée pour connoître ce que l'on doit éviter et ce que l'on doit faire; S. Paul déclare qu'ils sont inexcusables de ce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu. Mais qu'il s'en faut bien qu'ils le connoissent comme les chrétiens ! C'est à vous, M. F., qu'on la annoncé dès le bas âge, et qu'on annonce tous les jours, la fin pour laquelle Dieu vous a mis au monde, les grands motifs qui vous obligent à l'aimer, ses amabilités infinies, les bienfaits dont il vous a comblés, la bonté de J. C. qui a bien voulu vivre et mourir pour vous. Dès que votre raison a commencé à se développer, on vous a inspiré de l'horreur du péché, on vous a représenté, avec les couleurs les plus vives, ce monstre horrible qui s'attaque à Dieu même, et qui est le meurtrier de J. C.; que ne vous a-t-on pas dit des différens crimes opposés à chacun des commandemens de Dieu?

(On fera ici un détail.) Quand donc un chrétien vient à offenser Dieu mortellement, l'outrage qu'il lui fait ne doit-il pas lui être plus sensible que celui d'un infidèle, qui n'a pas reçu les mêmes instructions, qui n'a pas les mêmes grâces qui le détournent du mal, et qui lui en représentent la noirceur aussi clairement? Après avoir comparé les péchés des mauvais chrétiens avec ceux des infidèles, on les comparera à ceux des juifs.

Vos péchés, dira-t-on, M. F., ne surpassent pas seulement en malice ceux des infidéles, ils surpassent encore ceux des juifs, à qui Dieu avoit donné sa loi écrite sur deux tables de pierre, parce qu'il s'en faut bien que cette loi leur ait été expliquée aussi parfaitement qu'aux fidèles de la loi de grâce; et que d'ailleurs les secours qu'on reçoit dans la loi nouvelle, sont et beaucoup plus forts et bien plus abondans, que ceux qui étoient accordés aux juifs. On peut donc appliquer à ceux qui pèchent mortellement dans la loi de grâce, ce que le Sauveur dit en particulier de Judas: *Propterea qui me tradidit tibi, majus peccatum habet.* (Joan. 19.) Celui qui m'a livré entre vos mains, est plus criminel, parce qu'il est mieux instruit de ma divinité. Parmi les juifs qui crucifièrent le Sauveur, plusieurs ne le connoissoient pas

bien pour le Roi de gloire ; s'ils l'eussent bien connu, ils ne l'eussent point crucifié ; J. C. lui-même excusa ses bourreaux, lorsque priant pour eux, il dit à son Père qu'ils ne savoient ce qu'ils faisoient. En peut-on dire autant des chrétiens qui pèchent mortellement, qui profanent le sang de la nouvelle alliance par leurs confessions et communions sacrilèges, par leurs scandales et leur irréligion ?

La seconde raison de la grièveté des péchés des chrétiens se prend des sacremens qu'ils ont reçus, et par lesquels ils ont été consacrés à Dieu d'une manière particulière. Qu'êtes-vous devenus par le baptême? Vous avez été faits participans de la divine nature, votre corps et votre ame ont été sanctifiés par le caractère de chrétien, qui vous a été communiqué dans ce sacrement. (On rapportera la nature et les effets des sacremens de confirmation et d'eucharistie.)

Plusieurs d'entre vous ont été confirmés, et se sont engagés à combattre sous les étendards de J. C. Que dirai-je de la divine eucharistie, où vous êtes devenus, pour ainsi dire, une même chose avec J. C.? Quelle injure ne font pas à la sainte Trinité, ceux qui se livrent au péché, qui ne craignent pas de

souiller leur corps et leur ame? N'offensent-ils pas le Seigneur bien plus grièvement que les infidèles qui n'ont pas eu le bonheur d'être baptisés, et que les juifs, dont les sacremens étoient inférieurs à ceux de la loi de grâce?

Il est certain que les péchés commis par les chrétiens, surpassent en malice ceux des autres hommes: que doit-on en conclure? Vous le comprenez aisément, M. F, c'est qu'ils méritent aussi un châtiment bien plus sévère, et que personne ne sera plus tourmenté dans les enfers que les mauvais chrétiens. (On prouvera cette proposition par l'Ecriture sainte et par la raison.) *Pro mensurâ peccati, erit plagarum modus;* le châtiment doit être mesuré à la faute: c'est le précepte du Seigneur dans le Deutéronome; précepte confirmé par le Sauveur: *Ille servus qui cognovit voluntatem Domini sui, et non fecit secundùm voluntatem ejus, vapulabit multis.* (Luc. 12.) Quoi de plus juste, que de proportionner la peine à la grièveté de la faute! C'est ainsi que l'on se comporte dans la justice humaine; c'est aussi l'ordre de la divine justice, suivant la doctrine du saint docteur, dont j'ai déjà fait valoir l'autorité: *Majori pœnâ est dignus, tanquàm majoribus beneficiis ingratus et auxilio sibi dato non utens.*

Après l'exposition de ces deux vérités, on

exhortera les auditeurs à s'en faire l'application; très-peu de chrétiens y réfléchissent On leur inspirera d'entrer dans les sentimens d'un repentir plus amer, de s'humilier devant Dieu plus profondément; de se reconnoître plus coupables que le reste des hommes, qui vivent hors de la vraie religion; enfin, à craindre dans la suite le péché plus qu'ils ne l'ont craint jusqu'à présent, On récapitulera ce qui a été dit dans tout le discours; on conclura en invitant les auditeurs à se souvenir, et du bonheur que Dieu leur a fait, et du malheur qu'ils doivent craindre.

Méditez, M. F., dira-t-on, méditez souvent, et particulièrement durant le temps de la messe, ces deux choses que vous ne devez pas séparer : C'est pour moi un grand bonheur d'être né dans la vraie religion, de voir ce que je vois, et d'entendre ce que j'entends; mais malheur à moi si je n'en profite pas, je n'en serai que plus criminel devant Dieu, et ma condamnation n'en sera que plus rigoureuse! On pourra finir par une courte prière que l'on adressera à J. C. Ne permettez pas, divin Sauveur, que la grâce que vous m'avez faite, de naître et de vivre dans le christianisme, devienne par ma faute et par l'abus que j'en ferois, une source de crimes et de châtimens; aidez-moi de votre secours tout-puissant, pour ne m'écarter ja-

mais des saintes leçons que l'on m'a données, afin que je me rende digne du bonheur éternel que vous m'avez préparé.

Second sujet. De l'amour du prochain.

Ait illi Jesus: Vade, et tu fac similiter. (Luc. 10. 37.) Jésus lui dit: Allez, et faites la même chose.

C'est l'importante leçon par laquelle le Sauveur conclut l'entretien qu'il eut un jour avec un docteur de la loi, qui étoit venu lui demander ce qu'il falloit faire pour posséder la vie éternelle. Après l'avoir instruit de l'obligation et de la manière d'aimer son prochain par la parabole du Samaritain, qui ayant trouvé dans son chemin un homme que les voleurs avoient réduit à un état déplorable, lui rendit tous les services qu'une charité compâtissante peut inspirer; il le renvoie, en lui recommandant de suivre l'exemple de cet homme charitable: *Vade, et tu fac similiter.* Mais est-ce seulement pour celui qui questionna le Sauveur, que cette instruction a été faite? Non, M. F., il n'est aucun de nous à qui elle ne convienne, aucun à qui elle ne soit nécessaire; elle est pour toutes les personnes, pour tous les temps, pour tous les lieux; elle m'est commune avec vous.

Appliquons-nous donc à la bien pénétrer, comprenons aujourd'hui l'indispensable obligation d'aimer notre prochain, c'est-à-dire, tous les hommes, et de l'aimer chrétiennement; examinons ensuite quelles qualités doit avoir l'amour du prochain, pour être vraiment chrétien. Devons-nous aimer le prochain, et quel est ce prochain que nous devons aimer? Comment distinguer le vrai amour de celui qui n'est qu'apparent? Voilà la matière et le partage de cet entretien; entretien, j'ose le dire, qui renferme le fondement de la piété chrétienne, et qui mérite toute votre attention.

I. POINT.

Vous pourrez être surpris, M. F., que je vienne aujourd'hui vous exhorter à aimer votre prochain, avant que de vous avoir parlé expressément du grand commandement de l'amour de Dieu, qui tient le premier rang parmi les préceptes du Seigneur; je sais, M. F., que notre premier devoir est d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, l'Etre souverain de qui nous avons tout reçu, et qui mérite seul d'être aimé par-dessus tout: son amour est la fin de la loi. Mais le moyen le plus sensible et le plus certain de lui prouver notre amour, c'est d'aimer notre

prochain; c'est même, selon S. Augustin, le premier précepte dans l'ordre de l'exécution: *Dilectio Dei prior, ordine præcipiendi, dilectio proximi, ordine faciendi.* Comment, dit S. Jean, oserez-vous vous flatter d'aimer Dieu que vous ne voyez pas, si vous n'aimez pas votre prochain que vous voyez? *Qui enim non diligit fratrem suum quem videt, Deum, quem non videt, quomodò potest diligere?* Si quelqu'un ose dire qu'il aime Dieu, tandis qu'il manque d'amour pour son frère, c'est un menteur: *Mendax est.* Je suivrai donc en ce jour l'exemple de J. C. lui-même, qui après avoir exhorté le docteur de la loi, dont il est parlé dans notre évangile, à observer avec exactitude les deux grands préceptes de l'amour de Dieu et du prochain, s'attacha particulièrement à ce dernier, et le détrompa de l'erreur où il avoit vécu jusqu'alors. Fasse le ciel que je sois assez heureux pour vous déterminer à accomplir un commandement, qui, selon S. Grégoire, n'en fait qu'un, pour ainsi dire, avec celui de l'amour de Dieu, dans lequel il est renfermé comme l'effet dans sa cause: *Duæ actiones, sed una virtus.*

Est-il donc absolument nécessaire d'aimer notre prochain? Oui, chrétiens, c'est pour chacun de nous une nécessité indispensable. Vous aimerez votre prochain, dit le Seigneur;

c'est moi qui vous l'ordonne. Je suis votre Dieu qui ai droit de vous commander : *Ego Dominus.* Comme vous ne pouvez me refuser votre amour, sans manquer à ce que vous me devez essentiellement, vous ne pouvez le refuser à votre prochain, sans encourir ma disgrâce : *Diliges proximum tuum.* Sur quoi est donc fondée cette obligation, et pourquoi Dieu nous a-t-il imposé ce précepte ? Toutes sortes de raisons nous engagent à cet amour mutuel ; soit que nous considérions notre prochain dans l'ordre de la nature, soit que nous l'envisagions dans l'ordre de la grâce, tout nous excite à l'aimer comme nous-mêmes. (On développera ces deux subdivisions.)

Rien de plus naturel que d'aimer son semblable ; c'est une loi qui est observée même parmi les animaux les plus sauvages. Nous voyons les fourmis s'aider les unes les autres, et les plus fortes prêter secours aux plus faibles : *Omne animal diligit simile sibi, sic et omnis homo proximum sibi.* (Eccli. 13.) N'y auroit-il que l'homme, cette créature, etc. La ressemblance qui se trouve entre les hommes sortis du même Père céleste, créés à son image, capables de le connoître et de l'aimer, devroit produire en tous une charité inaltérable : *Nihil tam secundùm naturam*, dit S. Ambroise, *quàm amare naturæ consortem.*

On pourra déja ici un peu moraliser et dire: Que penser donc de ceux qui renferment tout leur amour dans eux-mêmes; qui ne se mettent presque point en peine de leur prochain; qui, extrêmement sensibles à tout ce qui les regarde, ne sont presque aucunement touchés de ce qui arrive au reste des hommes: qui, bien loin de prendre part au malheur d'autrui, en prennent de la joie? Ne peut-on pas les appeler des monstres dans la nature? Oui, ils méritent ce nom, puisqu'ils transgressent un des premiers principes de la loi naturelle; loi, dit S. Thomas, si indispensable, qu'elle est établie sur la sagesse, la providence et la justice de Dieu: trois raisons, qui selon ce docteur, ont obligé Dieu à nous ordonner l'amour du prochain: sa sagesse qui lui a fait arranger ce monde avec un ordre admirable, et conduire toutes choses à leur fin par des moyens convenables à leur nature; sa providence par laquelle il pourvoit au repos et à la tranquillité des créatures, et sur-tout des hommes; enfin sa justice, pour empêcher les hommes méchans de troubler la société publique, et de nuire au bonheur des gens de bien.

Car, M. F., que seroit le monde sans la loi de la charité? Quel renversement dans tous les états, dans les familles? etc. Au contraire, quoi de plus avantageux à tout

l'univers, que ce précepte de l'amour mutuel? S. Jérôme l'appelle avec raison un bienfait de Dieu: *Cujus imperium beneficium est.* En effet s'il étoit bien observé, quel avantage n'en tireroit-on pas? Si les grands aimoient véritablement ceux qui leur sont inférieurs; si loin d'abuser de leur autorité pour opprimer les petits, ils ne s'en servoient que pour les soulager; si les riches aimoient véritablement les pauvres, nul misérable qui manquât du nécessaire; les forts prêteroient la main aux foibles; les voisins à leurs voisins; tous les hommes ne feroient qu'un cœur et qu'une ame; l'envie, l'ambition, les procès, ce déluge de maux, etc. seroient bannis des familles, des villes et des royaumes; chacun gagneroit, et nul ne perdroit dans l'accomplissement de ce divin précepte, puisqu'en même temps qu'il m'oblige à aimer tous les autres, il oblige pareillement tous les autres à m'aimer. Quel profit n'en revient-il donc pas à chaque particulier! quel avantage pour l'univers entier! et S. Jérôme n'a-t-il pas bien eu raison de s'écrier, en considérant l'utilité de cette loi: O que la bonté de notre Dieu est merveilleuse! que sa miséricorde est ineffable! *O Nimiam Dei clementiam*, sa loi même est un bienfait, *cujus imperium beneficium est*!

Mais si nous sommes si étroitement obligés

à aimer notre prochain, à le considérer seulement selon l'ordre de la nature, et par les seules lumières de la droite raison, combien plus y sommes-nous obligés, si nous l'envisageons par les lumières de la foi? Car qu'elle idée la foi nous donne-elle de notre prochain? Elle nous le fait considérer comme notre frère en J. C.: *Omnes vos fratres estis*, (Matth. 23.) dit le Sauveur du monde; enfans du même père, destinés au même héritage: *Unus est pater vester qui in cœlis est*; (Ibid.) rachetés du même sang, nourris du même pain eucharistique, membres du même corps: *Sumus invicem membra.* (Eph. 4.) On étendra un peu ces différentes raisons qui fondent l'obligation de l'amour surnaturelle.

Quelle union plus étroite que celle qui se trouve entre les chrétiens! Il n'est pas surprenant que les premiers fidèles qui le comprenoient, s'aimassent si tendrement, que les païens même ne pouvoient s'empêcher d'en être édifiés, et qu'ils étoient par là puissamment attirés à la religion chrétienne. D'où vient donc à présent si peu d'union parmi les hommes, parmi les catholiques mêmes? C'est qu'ils n'ont pas soin de réfléchir sur les puissans motifs qui les obligent à s'aimer les uns les autres; ils oublient que J. C., auteur de la loi nouvelle, en a fait la base de la religion, le distinctif, le caractère essentiel

des membres qui la composent. En effet rien qu'il ait plus recommandé, ç'a été son précepte par excellence, il a perfectionné celui de la loi ancienne: *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem.* (Joan. 15.) *In hoc cognoscent omnes, quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.* (Joan. 13

On ajoutera quelques passages de S. Paul qui en parle presque dans toutes ses lettres: *Qui diligit proximum, legem implevit* (Rom. 13.) S. Jacques, S. Pierre, mais sur-tout S. Jean dans ses lettres, fourniront plusieurs textes, qui établissent de plus en plus ce précepte. On n'oubliera pas ce que le disciple bien-aimé répétoit si souvent: *Filioli, diligite alterutrum;* mes enfans, aimez-vous les uns les autres; et comme on étoit surpris de le lui entendre répéter si souvent, il fit cette réponse si digne du bien-aimé du Seigneur: *Præceptum Domini est; si solum fiat, sufficit.*

Cependant quelque pressans et quelque nombreux que soient les motifs qui nous engagent à aimer notre prochain, qu'il est peu de fidèles qui aient une véritable charité, une charité chrétienne, une charité universelle! Plusieurs n'ont qu'une charité apparente ou toute naturelle; peut-être y en a-t-il un grand nombre parmi vous qui n'ont jamais fait un acte de véritable amour du prochain, tel que la loi vous le commande;

et pour ne m'arrêter qu'à un défaut qu'on commet à l'égard de ce précepte, combien dont l'amour est restreint à un petit nombre d'hommes ? Car, M. F., rien de plus commun que l'erreur où l'on est sur l'étendue de ce précepte ; tous les jours on voit des gens qui, semblables au docteur de la loi, dont il est parlé dans notre évangile, s'imaginent n'être point obligés d'aimer indifféremment toutes sortes de personnes. Je ne connois point cet homme, dit-on, c'est un étranger, je n'ai pas besoin de lui, il m'a rendu un mauvais office, quelle obligation lui ai-je ? Dieu me commande-t-il d'aimer des personnes avec qui je n'ai aucune liaison ? *Et quis est meus proximus?* Oui, chrétiens, Dieu vous commande d'aimer tous les hommes, sans en excepter aucun ; refuser votre amour à un seul, c'est lui désobéir, c'est transgresser sa loi ; comme il ordonne à tous de vous aimer et de vous aimer sincérement, il vous ordonne de les aimer tous et de les aimer chrétiennement.

On mettra ici un détail, en adressant la parole aux auditeurs selon leurs conditions ; aux puissans, aux maîtres, aux riches, etc. On fera entendre que les ennemis même sont compris dans ce précepte, aussi bien que les pécheurs et les infidèles, que l'on doit aimer, non pas comme pécheurs et infidèles, mais comme hommes rachetés par le sang

précieux de J. C. et destinés à la même fin. On fera ensuite rentrer les auditeurs en eux-mêmes; on les obligera de convenir qu'ils ont été jusqu'à présent dans l'erreur sur l'obligation et l'étendue de la charité, et qu'ils tiennent en cela de la fausse opinion où étoient les juifs, que la loi de l'amour du prochain ne comprenoit que les parens et les amis.

Mais, ajoutera-t-on, il est une autre erreur qui n'est ni moins commune, ni moins criminelle que la première, c'est sur la manière d'aimer son prochain: vous en conviendrez bientôt, si vous faites attention à ce que je vais vous dire des qualités de l'amour du prochain, ou de la manière dont nous sommes obligés de l'aimer; c'est le sujet du second point.

II. POINT.

Rien de si clairement expliqué dans l'Evangile, que la manière dont nous devons aimer notre prochain. J. C. l'a renfermée dans ce peu de paroles: *Sicut te ipsum*, comme vous-mêmes: *Sicut dilexi vos*, comme je vous ai aimés. Aimons-nous les uns les autres, de la même manière que J. C. nous a aimés; c'est là le véritable et l'unique moyen de satisfaire au grand précepte de la charité. Comment nous aimons-nous, ou plutôt comment devons-nous nous aimer? Nous ne vou-

drions pas qu'on nous fît aucun tort ; qu'on formât contre nous des soupçons, des jugemens téméraires ; qu'on déchirât notre réputation ; qu'on nous maltraitât : gardons-nous donc de rien faire de semblable au prochain. Nous voudrions qu'on nous assistât dans nos besoins, lorsqu'on le peut ; que l'on prît part à nos maux ; que l'on eût compassion de nous, lorsqu'on pourroit nous soulager ; ayons donc soin d'assister les autres dans leurs nécessités ; compâtissons du moins à leurs afflictions, lorsque nous ne pouvons y apporter du remède ; *Omnia ergò quæcumque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis* (Matth. 7.) On poursuivra ce détail suivant les circonstances et la condition des auditeurs, *par ex.* dans des temps d'afflictions, dans des années de grêle, de gelée, etc.

Ce n'est pas tout, nous devons nous aimer selon Dieu et par rapport à notre fin dernière. Celui-là seul, dit S. Augustin, sait aimer, qui aime pour Dieu. C'est donc Dieu seul qui doit être le motif de notre amour pour le prochain, ce n'est ni pour sa beauté, ni pour ses belles qualités que nous devons l'aimer, mais comme l'image de Dieu, et comme devant être un jour le compagnon de notre béatitude ; enfin nous devons l'aimer comme J. C. nous a aimés. Seconde règle

pour

pour juger si notre amour du prochain est tel qu'il doit être.

Comment J. C. nous a-t-il aimés? D'un amour affectif, d'un amour effectif, de l'amour le plus fort et le plus constant. On expliquera les particularités de l'amour de J. C. pour nous. 1.° Amour affectif: il nous a tous portés dans son cœur; nul mouvement de son cœur sacré qui n'ait été pour nous; il a pensé à nous; il a prié pour nous; il a desiré ardemment notre bonheur; dès le premier instant de sa vie il s'est offert à mourir pour notre salut. 2.° Amour effectif: il a exécuté à la lettre tout ce que son Père desiroit de lui pour opérer le grand ouvrage de notre rédemption; il n'en a pas omis un seul point. 3.° Amour le plus fort: on répétera en peu de mots tout ce qu'il a enduré pendant sa vie publique et sa vie souffrante. 4.° Amour le plus constant: en faut-il d'autres preuves que la mort qu'il a endurée pour chacun de nous: *Majorem hâc dilectionem nemo habet ut animam, etc.*

Mais pourquoi nous a-t-il aimés? A-ce été par quelque motif naturel ou pour son intérêt propre? Non, c'étoit parce qu'il aimoit son Père et que son Père nous aimoit. En un mot, il nous a aimés pour nous procurer les véritables biens de la grâce et les biens de la gloire: divin modèle que

nous ne saurions trop considérer, et auquel néanmoins fort peu de chrétiens ont soin de se conformer! Ici on fera le parallèle de l'amour que la plupart des hommes ont les uns pour les autres, avec celui de J. C. pour nous; on observera que leur amour n'est qu'apparent; 1.° parce qu'il n'est point intérieur ni affectueux; 2.° parce que dans les occasions où on devroit le manifester par des secours et par des secours effectifs, on néglige d'assister son prochain; 3.° parce qu'on ne veut ni supporter ses défauts ni souffrir à son occasion; 4.° parce que si on l'aime, ce n'est point en vue de Dieu et par rapport au salut; ou si on a pour lui un amour vraiment chrétien, il n'est pas persévérant, il ne dure qu'autant de temps que le prochain ne nous offense point.

O! qu'il y a peu de personnes qui accomplissent ce précepte dans tous ses points! Beaucoup ressemblent au prêtre et au lévite, dont l'évangile fait mention, qui, ayant rencontré sur le chemin un homme blessé et à demi mort, passèrent outre et ne lui rendirent aucun office. Fausse charité, si pouvant soulager le prochain, nous négligeons de le faire. Ecoutez ce que dit S. Jean: Si quelqu'un a des biens en ce monde, et qu'il ferme ses yeux sur les nécessités de son frère, comment l'amour de Dieu demeure-t-

il en lui? Comment peut-il dire qu'il a de la charité? Si un frère ou une de nos sœurs manque de nourriture, ajoute S. Jacques, et que quelqu'un de nous vienne à lui dire: Allez en paix, puissiez-vous avoir de quoi vous garantir du froid et vous rassasier, et que vous ne lui donniez point les choses nécessaires au corps, que servira cela? *Quid proderit?* Ce n'est pas seulement en paroles que nous devons l'aimer, mais en effet et en vérité: *Non diligamus verbo neque linguâ, sed opere et veritate* (1. Joan. 3.)

Voulez-vous donc connoître, M. F., si vous avez un véritable amour pour votre prochain, appliquez-vous les deux règles que je viens de proposer. L'amour que vous lui portez est-il semblable à celui que vous avez pour vous-mêmes? Est-il semblable à celui que J. C. a eu pour vous? Suivez-vous l'exemple du samaritain de notre évangile? Etes vous touchés de compassion, lorsque vous voyez quelqu'un dans les souffrances, dans quelques nécessités spirituelles ou corporelles? Remarquez, je vous prie, à quoi le porte son amour; il est touché de compassion; *Misericordiâ motus est*; il ne s'en tient pas à une compassion stérile, il s'approche de ce pauvre malheureux, il le soulage, il panse ses plaies, après y avoir versé de l'huile et du vin. Ce n'est pas tout, il

le met sur son cheval; le mène à une hôtellerie; il n'épargne ni soins ni dépenses pour le guérir; il fait plus; étant obligé de le quitter le jour suivant, il prend toutes les mesures nécessaires pour ne le laisser manquer de rien; non content d'avoir donné à l'hôte deux pièces d'argent, pour avoir soin de cet homme, il le supplie de ne le point abandonner, lui promettant de lui rendre à son retour tout ce qu'il aura avancé: *Quodcumque supererogaveris, ego, cùm rediero, reddam tibi.*

Voilà, M. F., un exemple bien propre à nous confondre et à nous instruire. On expliquera les circonstances qui relèvent cette charité, celui qui aide, et celui qui est soulagé; c'est un samaritain qui exerce sa charité envers un juif, entre lesquels il y avoit une antipathie de religion. Trouvez-vous parmi les chrétiens une charité si compatissante et si généreuse? Voit-on les chrétiens de nos jours s'aider aussi mutuellement dans leurs besoins?

Unissez, Seigneur, unissez nos cœurs par les liens de la charité divine; bannissez-en tout sentiment de haine, etc. donnez-nous un amour véritablement chrétien, compatissant, etc.

Le XIII. dimanche après la Pentecôte.

Premier sujet. Sur la Lèpre spirituelle ou le péché.

Dum iret Jesus in Jerusalem, transibat per mediam Samariam et Galilœam; et cùm ingrederetur quoddam castellum, occurrerunt ei decem viri leprosi: Jésus allant à Jérusalem, etc. *Luc.* 17.

Ce fut un spectacle bien touchant, M. F., que celui des dix lépreux que rencontra le Sauveur, lorsqu'il alloit à Jérusalem; leur misère excita sa compassion; il fut touché de leurs prières; et il les guérit miraculeusement, en les voyant se montrer aux prêtres. Mais quelque triste que fut ce spectacle, il n'approche pas de celui qui se présente tous les jours aux yeux de notre foi. A peine peut-on faire quelques pas dans les villes et dans les campagnes, sans rencontrer des malades beaucoup plus dignes de compassion que les lépreux de notre évangile: ce sont les pécheurs dont l'ame est infectée d'une lèpre spirituelle, d'autant plus funeste qu'ils y sont plus insensibles. Hélas! M. F., combien n'y en a-t-il pas dans cette paroisse? combien peut-être dans cet auditoire? Ah!

si du moins ils s'appliquoient en ce jour à bien connoître la grandeur de leur mal; s'ils étoient fidèles à recourir incessamment au remède que le Sauveur leur présente!

Je tâcherai avec le secours du ciel, de les instruire de l'un et de l'autre. Je ferai voir, dans un premier point, l'état malheureux d'une ame en péché mortel; et dans le second, j'expliquerai les remèdes dont il faut user pour en sortir.

I. POINT.

Pour exécuter ce plan, on expliquera dans le premier point, ce que c'est que la lèpre spirituelle par comparaison avec la lèpre corporelle, ainsi que nous l'avons dit au troisième dimanche après l'Epiphanie; on fera voir la difformité, la laideur horrible d'une ame en péché mortel, et les effets funestes de cette maudite lèpre; on gémira de ce que ceux qui en sont infectés, ne veulent pas y faire attention.

On pourra détailler les différentes espèces de lèpres dont on est attaqué dans les différens âges et différentes conditions. Ah! s'écriera-t-on, vous seriez inconsolables, si vous étiez menacés de quelque maladie qui vous défigurât; vous ne négligeriez rien pour la prévenir: si une personne est atta-

ée d'un mal contagieux, chacun est alarmé, le malade cherche par-tout du remède; ûtes du moins pour votre ame, ce que vous eriez pour votre corps; instruisez vous des remèdes qui peuvent vous procurer une prompte guérison: c'est le sujet du second point.

II. POINT.

Dans le second point on expliquera ces remèdes, en parcourant les démarches que firent les lépreux.

Vous avez, dira-t-on, dans les lépreux, un modèle achevé des remèdes dont vous devez vous servir, pour guérir votre ame. (On les reduira.) 1.° L'éloignement du monde: *Steterunt à longè.* 2.° La prière: mais prière humble, fervente et réitérée: *Levaverunt vocem, dicentes, etc.* 3.° Une prompte confession faite dans des sentimens d'une sainte confusion et d'une contrition sincère: *Ite, ostendite vos sacerdotibus.*

On développera chacun de ces remèdes; on conjurera les auditeurs d'en éprouver la vertu; bientôt ils auront la consolation de jouir de la santé de l'ame. On n'oubliera pas de dire quelque chose pour les ames justes, afin qu'elles se préservent du malheur où le péché réduit une ame qui s'en rend esclave.

On pourroit aussi exécuter ce même plan, en faisant voir l'énormité du péché mortel considéré par rapport à Dieu, et par rapport à l'homme. 1.° par rapport à Dieu, à qui il déplait infiniment par toutes les circonstances qui l'accompagnent; *par ex.* de désobéissance, d'ingratitude, de mépris, de rébellion, de la préférence la plus indigne; offense que nulle pure créature ne peut réparer, et pour laquelle il a fallu qu'un Dieu se fît homme, et endurât la mort la plus cruelle.

Que doit-on penser, dira-t-on, d'un tel mal? N'est-il pas le plus à craindre, et même le seul qui soit à craindre? Et si on a le malheur de s'y livrer, quelle douleur ne doit-on pas en concevoir? Toute la vie, quelque longue qu'elle soit, peut-elle suffire pour pleurer un seul péché de cette nature?

2.° Par rapport à l'homme, à qui il est plus préjudiciable par les biens qu'il lui enlève, et par les châtimens qu'il lui attire. On montrera quels sont ces biens et ses châtimens; on fera sentir que rien n'est comparable aux ravages que le péché mortel fait dans une ame; on pressera les auditeurs de se délivrer incessamment d'un mal que Dieu a tant en horreur, et qui les rend eux-mêmes un objet d'abomination à ses yeux; on leur en indiquera les moyens, et on les conjurera d'en conserver, toute leur vie, une horreur extrême.

On peut, au sujet de cet évangile, faire une instruction sur la confession : *ite, ostendite vos sacerdotibus, etc.*

Second sujet. Sur la reconnoissance que nous devons à Dieu, pour les biens que nous recevons de lui.

L'EVANGILE de ce dimanche est propre à inspirer la reconnoissance. Cette matière est traitée rarement, quoiqu'elle mérite de l'être souvent : un pasteur doit en parler chaque année, au temps qui lui paroîtra le plus convenable, ou après la moisson, ou après les vendanges : tantôt il inspirera la vertu de reconnoissance, et tantôt il combattra le vice de l'ingratitude.

Unus ex illis, ut vidit quia mundatus est, regressus est, cum magnâ voce magnificans Deum, et gratias agens : L'un d'eux, aussitôt qu'il se vit guéri, retourna sur ses pas, louant Dieu à haute voix, et rendant des actions de grâces. *Luc.* 17.

Quoi de plus admirable et de plus édifiant, M. F., que le trait d'histoire rapporté dans l'évangile de ce jour ? Jésus allant à Jérusalem, quelque temps avant sa passion, rencontra dix lépreux, qui, dès qu'ils l'a-

perçurent, se mirent à crier: Jésus notre maître, ayez pitié de nous. Le Sauveur voulant exaucer leur prière, leur dit d'aller se montrer aux prêtres, et en y allant, ils furent guéris. L'un d'eux, aussitôt qu'il s'aperçut de sa guérison, au lieu de continuer son chemin, retourne sur ses pas, publiant à haute voix les louanges de Dieu; il vint se jeter aux pieds de J. C., et se prosternant le visage contre terre, il lui rendit de très-humbles actions de grâces: *Cecidit in faciem ante pedes ejus, gratias agens.* L'Evangéliste remarque que c'étoit un samaritain, c'est-à-dire, un homme qui n'étoit pas originairement israélite, comme les autres lépreux; c'étoit un samaritain regardé par les vrais israélites, comme un étranger et un schismatique: *Et hic erat samaritanus.*

Que cet exemple, M. F., est bien capable de confondre et d'animer en même temps les chrétiens qui manquent au devoir de la reconnoissance, de les confondre à la vue d'un étranger qui s'empresse à remercier son libérateur, de les animer à s'acquitter, dans la suite, d'une obligation si essentielle et si salutaire.

Je veux aujourd'hui vous engager à la remplir, cette obligation, et je vous enseignerai quelles en sont les pratiques. Je veux

donc vous parler de la reconnoissance qui est due à Dieu pour les biens dont il vous a comblés, et dont il vous comble encore tous les jours; je vous en proposerai les motifs, et je vous en expliquerai les actes. Qu'est-ce qui doit vous engager à la reconnoissance envers Dieu? c'est le premier point. En quoi consiste cette reconnoissance? c'est le second point.

I. POINT.

Il faudra d'abord expliquer ce que l'on entend par reconnoissance. Qu'est-ce que la reconnoissance? C'est une vertu qui nous porte à remercier Dieu de ses bienfaits, et à nous en servir pour sa gloire et notre sanctification. Sommes-nous donc obligés de remercier Dieu? Rien de plus incontestable; la raison et la foi concourent également à nous en convaincre. Que nous apprend la raison? Elle nous dit que nous tenons tout de Dieu, notre ame, notre corps, et tous les biens extérieurs; elle nous apprend que c'est pour nous qu'il a fait le ciel, la terre, les animaux, en un mot, tout l'univers; par conséquent que nous lui sommes redevables de tout ce que nous avons, de tout ce que nous sommes, de tout ce que nous voyons, de tout ce qui est en nous et hors

de nous. Que nous disent notre foi et notre religion ? Que Dieu, par un pur effet de sa bonté, nous a destinés à une fin surnaturelle, à le voir tel qu'il est en lui-même, à le posséder éternellement dans le ciel; cette divine lumière nous découvre encore que ce Dieu nous a tellement aimés, qu'il a envoyé dans le monde son propre Fils, pour nous racheter et nous rétablir dans le droit au ciel, dont nous étions déchus par le péché d'Adam. On fera le détail des bienfaits que nous avons reçus par Jésus-Christ.

Or, M. F., peut-on faire attention à ce que la foi et la raison nous font connoître des bienfaits dont Dieu nous a comblés, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce, sans se sentir obligé à lui en marquer sa reconnoissance ? Non, dit S. Thomas ; c'est un sentiment naturel, que celui qui a reçu un bienfait, rende grâces à celui de qui il le tient : *Naturalis ordo requirit, ut ille qui suscepit beneficium per gratiarum compensationem convertatur ad benefactorem.* Et c'est, M. F., un premier motif qui doit engager toute créature raisonnable, et à plus forte raison tout chrétien, à être reconnoissant envers Dieu, comme créateur, comme rédempteur, comme sanctificateur. Mais comme la plupart des hommes ne ré-

réchissent pas sur ce que leur enseignent la raison et la foi, qu'a fait le Seigneur? Au précepte naturel gravé dans l'ame de l'homme, il ajoute un précepte positif de la reconnoissance. Précepte dans l'ancienne loi et dans la nouvelle: précepte dans l'ancienne loi, dans l'institution du sabbat ou la sanctification du samedi, en actions de grâces de la création du monde; dans les fêtes de Pâques, de la Pentecôte, des Tabernacles, en reconnoissance de la délivrance de l'Egypte, et du passage de la mer rouge, de la promulgation de la loi sur le mont Sinaï, et de la protection qu'il avoit accordée à son peuple pendant quarante ans qu'il resta au désert. On ajoutera quelque chose des prémices de la terre, des premiers nés des enfans mâles et de tous les animaux, que les israélites devoient offrir à Dieu; on n'oubliera pas les sacrifices appelés eucharistiques, ou actions de grâces.

Ces fêtes et ces sacrifices ne subsistent plus depuis la venue de J. C.; d'autres fêtes et d'autres sacrifices plus excellens ont succédé et ont été établis, pour rendre grâces à Dieu des faveurs incomparables que les chrétiens ont reçues du Seigneur par J. C., l'institution du dimanche en place du sabbat; de là toutes les fêtes que nous célébrons dans le cours de l'année. On fera l'énumération des principales; de l'eucharistie, du très-saint

sacrement, et du très-auguste sacrifice de la messe, dont une fin principale est de remercier Dieu de ses bienfaits, en lui offrant une victime d'un prix infini.

C'est donc, M. F., pour tous les chrétiens, un précepte absolu, de témoigner à Dieu leur reconnoissance; personne n'en est exempt; ni riche, ni pauvre, ni jeune, ni vieux; tous y sont obligés; J. C. lui-même l'a accompli, ce précepte, et a voulu en cela, comme en tout le reste, nous servir d'exemple, il l'a accompli, dis-je, dès l'instant de son incarnation, et il n'a cessé de s'offrir à son Père durant toute sa vie, et de le remercier de tout ce qu'il en avoit reçu. (On citera quelques endroits de l'Evangile, où le Sauveur rendoit grâces. *Joan.* 6 *et* 11. *Luc.* 23. Les Apôtres nous y ont fort exhortés, rien que S. Paul ait tant recommandé: *Grati estote. Vigilantes gratiarum in actione.* (Col. 2, et 4.) *In omnibus agite.* (1. Thess. 5.) *Gratias agentes semper pro omnibus.* (Eph. 5.) Il ne cessoit lui-même de rendre grâces à Dieu pour lui et pour les peuples à qui il écrivoit. A son exemple, l'Eglise a grand soin de nous avertir de ce devoir; point d'office, point de messe où elle ne nous y invite.

Ici on rapportera les paroles de la préface: *Gratias agamus Domino Deo nostro. Vere*

dignum et justum est. C'est véritablement une chose digne, bonne, juste, équitable et salutaire, que nous vous rendions grâces toujours et en tout lieu, par J. C., Seigneur Saint, Père tout-puissant, Dieu éternel.

1.° *Dignum est.* C'est quelque chose de digne, de grand et d'excellent, que de rendre grâces à Dieu; S. Augustin nous assure que le culte de Dieu consiste en cela principalement: *Cultus Dei in hoc maximè consistit.* C'est pourquoi, dans la sainte messe, qui est un vrai sacrifice, nous sommes avertis de rendre grâces: *Undè in ipso verissimo et singulari sacrificio Deo nostro gratias agere admonemur.* Et que peut-on penser, ajoute-t-il, que peut-on dire de meilleur que ces mots? Pourquoi est-ce une chose si digne et si excellente? C'est que par là nous reconnoissons que tous les biens viennent de Dieu comme de leur premier auteur; qu'il nous les accorde par une pure libéralité, et que toute la gloire doit lui être rapportée; nous honorons tout à la fois sa toute-puissance et sa bonté infinie.

2.° *Justum est.* Quoi de plus juste, que d'être reconnoissant des faveurs que l'on a reçues? Les animaux même ont reçu de l'auteur de la nature une inclination à la reconnoissance envers les hommes; aussi nul homme qui n'ait horreur de l'ingratitude, et qui ne

la regarde comme un vice infamant. Or, si rien n'est si équitable que de se piquer de reconnoissance envers les hommes, combien plus est-il juste de remercier un Dieu bienfaiteur, un Dieu tout-puissant, un Dieu éternel? *Verè justum est nos tibi gratias agere, Domine sancte, Pater, etc.*

On rapportera la multitude des bienfaits de Dieu, dont nous sommes tout investis au-dehors, tout remplis au-dedans; bienfaits de toutes espèces; bienfaits dans le temps: *Verè justum est, semper et ubique gratias agere.*

Après l'exposition de ces deux motifs, on s'adressera aux auditeurs, et on leur dira: On ne peut s'empêcher de convenir que rien n'est plus juste que la reconnoissance; cependant quoi de plus rare que de trouver des hommes vraiment reconnoissans envers Dieu? Combien, à qui on pourroit faire, avec justice, le même reproche que Moyse faisoit aux israélites: *Hæccine reddis Domino, popule stulte et insipiens?* On lira le ch. 32. du Deutéronome, qui contient ce reproche, et on fera valoir les reproches qui conviennent aux chrétiens ingrats.

Avez-vous eu soin, M. F., de satisfaire à cette obligation? (On parcourra les différens âges et les différentes conditions; on montrera que les riches y manquent très-souvent; que c'est dans les années d'abondance, dans

la prospérité, qu'on oublie le plus le Seigneur: on fera sentir aux pauvres et à tous ceux qui sont affligés, que leur pauvreté et leurs afflictions sont un bienfait de Dieu; que c'est pour leur salut, qu'il les a réduits en un état de pauvreté et de souffrance; que, s'ils eussent été riches et dans les joies du monde, ils se fussent perdus pour l'éternité; en un mot, que l'on doit rendre grâces à Dieu de tout, parce que tout peut tourner à notre bien, si nous entrons dans les desseins de Dieu: *In omnibus gratias agite.* Ainsi le pensoit le saint homme Tobie, ch. 2. *Non est contristatus contrà Deum, quòd plaga cœcitatis evenerit ei; sed immobilis in Dei timore permansit, agens gratias Deo omnibus diebus vitæ suæ.* Job en faisoit autant que Tobie; on en dira quelque chose.)

3.° *Salutare.* C'est une chose très-salutaire, que de rendre grâces à Dieu. Car de même que l'ingratitude est un vent bien violent qui dessèche la source des grâces, la reconnoissance est une nuée bienfaisante, qui porte au trône de Dieu les biens que nous en avons reçus, et qui en rapporte de plus précieux: et tandis que l'homme ingrat éprouve les effets de la justice divine, l'homme reconnoissant reçoit de nouvelles marques de sa bonté. *Exceptorium bonitatis Dei, homo gratus ei qui eum fecit. Exceptorium judicii ejus homo ingratus:*

Ce sont les paroles de S. Irénée, un des plus anciens pères de l'Eglise; et S. Augustin n'a pas craint de dire, que, quoiqu'on ne puisse rien dire de plus court que cette parole, *Grâces à Dieu*, l'on ne peut rien faire de plus utile que de rendre grâces: *Hâc nec dici brevius, nec agi fructuosius.*

Entre les effets de la reconnoissance, il en est un que l'on ne peut trop estimer; c'est que par l'action de grâces, l'on se préserve de l'orgueil, on s'entretient dans l'humilité, en attribuant à Dieu seul tout le bien que l'on peut faire. Quel moyen plus sûr pour parvenir au salut?

Verè dignum, justum et salutare, tibi gratias agere. En êtes-vous bien persuadés, M. F., de l'obligation où vous êtes de remercier le Seigneur? Réfléchissez de plus en plus sur les motifs que je viens de vous proposer; vous reconnoîtrez combien sont coupables ceux qui manquent à un devoir si indispensable, et dont l'accomplissement procure tant d'avantages.

Mais en quoi consiste notre reconnoissance envers Dieu, et quelles en sont les pratiques? c'est le sujet du second point.

II. POINT.

Un grand docteur, surnommé l'ange de

l'école, réduit les devoirs de la reconnoissance à trois principaux : le premier, est d'estimer le bienfait que l'on a reçu autant qu'il le mérite, et de s'en souvenir; le second, est de le publier et de rendre grâces à son bienfaiteur; le troisième, est d'user de retour, en rendant selon son pouvoir et à proportion de ce que l'on a reçu. Or, M. F., ces devoirs, qui nous obligent même envers les autres hommes, de qui nous avons reçu quelques bienfaits, nous sommes obligés de les remplir plus fidèlement envers Dieu, qu'envers qui que ce soit.

Nous devons donc d'abord estimer les bienfaits de Dieu autant qu'ils méritent de l'être; et n'en pas perdre le souvenir. Et quelle estime, M. F., n'en ferons-nous pas, si nous considérons celui de qui ils nous viennent, la générosité avec laquelle il nous les accorde, et leur multitude? Ah! nous avons bien sujet de nous écrier avec le prophète: Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour que vous daigniez penser à lui? *Quid est homo, etc.*

Mais aussi gardons-nous bien d'imiter les juifs aveugles, qui oublièrent presque aussitôt les faveurs que Dieu leur avoit faites, et le bienfaiteur lui-même : *Obliti sunt Deum, qui salvavit eos.* (Ps. 105.) Ayons soin de nous rappeler les bienfaits du Seigneur tous les jours de notre vie, et même plusieurs fois

chaque jour, et sur-tout le matin et le soir, lorsque nous assisterons au saint sacrifice de la messe, les dimanches et les fêtes: *Memento et ne obliviscaris.* Souvenez-vous, et ne l'oubliez jamais, disoit Dieu à son peuple avant le passage du Jourdain.

Le second devoir, est de publier les louanges de notre souverain bienfaiteur, de le remercier et de raconter, en tout lieu et avec discrétion, les grâces que l'on a reçues; *Venite, audite, et narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ.* (Psal. 65.) *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus.* (2. Cor. 9.) *Soli Deo honor et gloria.* (1. Tim. 1.) On invitera à dire souvent ces belles paroles, *Deo gratias*, à rendre grâces après chaque repas, à réciter la prière de l'*Angelus*, pour remercier Dieu du bienfait de l'incarnation.

Mais par qui devons-nous rendre grâces? Par J. C. dit S. Paul, *Per Jesum Christum.* Point de pratique plus parfaite, pour rendre au Seigneur de dignes actions de grâces, que de nous unir à celles de J. C. L'Eglise nous en donne l'exemple dans ses divins offices, et S. Paul nous le recommande dans sa lettre aux Hébreux, chap. 13. *Per ipsum ergò offeramus hostiam laudis semper Deo.*

Mais seroit-ce assez, pour vous acquitter de votre obligation, que de penser souvent

aux bienfaits de Dieu, de l'en louer et de l'en remercier? Non, M. F., notre principal devoir est de rendre à notre bienfaiteur, à proportion de ce que nous avons reçu et selon notre pouvoir. Et comment pourrons-nous satisfaire à ce devoir essentiel? Ce sera en nous servant des dons de Dieu selon ses vues, pour sa gloire et pour notre salut. (Ici on rappellera à chacun ce qu'il a reçu de Dieu, une ame et un corps; une ame composée de trois puissances, la mémoire, l'entendement et la volonté; un corps, qui renferme plusieurs membres et différens sens. On expliquera l'usage qu'on doit faire de l'un et de l'autre, conformément aux intentions du créateur.)

Outre ces biens communs à tous les hommes; chacun a reçu des talens: personne, dit S. Grégoire, ne peut dire qu'il n'en ait point; l'un a des richesses, l'autre a quelque industrie; celui-ci a du crédit, celui-là est chargé de la conduite du prochain. C'est à vous, M. F., à vous examiner sur ce que Dieu vous a confié; et ce doit être un des principaux fruits de cet entretien. Que chacun se demande à soi-même: Ai-je été jusqu'ici reconnoissant envers mon Dieu? Ai-je pensé souvent à lui? L'ai-je béni, lorsqu'il me combloit de ses biens? L'ai-je remercié dans la maladie comme dans la

santé, dans les afflictions et les persécutions comme dans la prospérité ? L'ai-je béni en tout temps comme le prophète roi ? J'ai une ame et un corps ; à quoi les ai-je employés ? Ah ! M. F., pouvez-vous y penser sans rougir ?

On trouvera un vaste champ de morale dans le détail des péchés que l'on commet, par le mauvais usage que l'on fait de sa mémoire et de son entendement, de sa volonté, aussi bien que des cinq sens et de tous les membres du corps. On fera voir l'énorme ingratitude de ceux qui tournent contre Dieu même les biens qu'ils en reçoivent. N'est-ce pas, dira-t-on, dans le temps que vous recueillez les biens de la terre, dans vos prés, dans vos champs et dans vos vignes, etc. ? n'est-ce pas alors que vous vous révoltez contre Dieu, que vous scandalisez vos frères, que vous commettez le plus d'injustices ? A quoi employez-vous vos biens temporels, les différens talens dont vous êtes partagés ? N'est-ce pas à satisfaire vos différentes passions ? Ah ! M. F., reconnoissez ici toute l'indignité de votre conduite. Que penseriez-vous d'un homme comblé de vos bienfaits, qui en auroit agi à votre égard, comme vous en agissez envers Dieu ?

On insistera sur ce parallèle, et on con-

clura l'entretien, en exhortant les auditeurs à réfléchir, durant la messe, à ce qu'on vient de leur dire, et à imiter l'exemple du samaritain prosterné aux pieds de J. C., la face tournée contre terre. C'est, dira-t-on, le même J. C. qui va s'immoler sur nos autels; allez à lui dans les mêmes sentimens que le lépreux de notre évangile; il vous guérira, si vous êtes pécheurs, il vous préservera du péché, si vous êtes en grâce; et pourvu que vous persévériez dans l'exercice de la reconnoissance chrétienne, il vous placera un jour dans son royaume, où vous chanterez à jamais des cantiques d'actions de grâces avec tous les anges et tous les saints.

Le XIV. dimanche après la Pentecôte.

Premier sujet. De l'obligation de servir Dieu seul.

Nemo potest duobus dominis servire. (Matth. 6.) Personne ne peut servir deux maîtres.

C'est le divin Pasteur lui-même qui nous parle, M. F., dans l'évangile de ce jour; ces paroles, que vous venez d'entendre, renferment une des plus importantes leçons

qu'il ait données aux hommes dans le discours qu'il fit pendant sa vie évangélique, en présence d'une multitude innombrable. Ce discours qui est un précis de sa morale, l'Eglise nous le rappelle de temps en temps dans les dimanches qui s'écoulent depuis la Pentecôte jusqu'ici. Elle veut que nous vous expliquions avec soin la sainte doctrine qui y est contenue, et j'ai tâché de satisfaire à ses intentions. On pourra rappeler ici, en peu de mots, les sujets qu'on aura traités les 1. 5. et 7. dimanches.

Heureux, M. F., si vous avez conservé dans vos cœurs et mis en pratique, ce que vous avez entendu; mais qu'il est à craindre que plusieurs ne se soient relâchés dans le service de Dieu; qu'ils ne l'aient abandonné, pour suivre leurs passions; ou du moins qu'ils ne se soient partagés entre Dieu et le monde. Hélas! M. F., c'est ce qui n'est que trop commun! On prétend allier l'amour de Dieu et l'amour des richesses, des plaisirs et des honneurs du monde; on veut être en même temps à l'un et à l'autre de ces maîtres; erreur extrêmement injurieuse à Dieu, et qui perd une infinité d'ames.

Je tâcherai aujourd'hui, de vous en préserver en vous faisant sentir l'obligation indispensable où nous sommes de servir Dieu, et de le servir lui seul. Nous verrons en

premier

premier lieu ce qui nous oblige à servir le Seigneur; nous examinerons ensuite pourquoi nous le devons servir lui seul.

On adressera à J. C. une courte prière, pour annoncer dignement sa parole, et pour obtenir aux auditeurs la grâce de bien comprendre et de mettre en pratique l'oracle divin qu'on va leur expliquer.

I. POINT.

On commencera ce premier point, en posant un principe, pris des raisons qui obligent les hommes à rendre service à d'autres hommes. Différens motifs peuvent engager les hommes à rendre service à ceux avec qui ils vivent ici-bas; dans les uns, c'est la gloire qu'ils se procurent, en servant les princes et les puissans du monde; dans les autres, c'est l'intérêt personnel qu'ils y trouvent; les enfans servent leurs parens par reconnoissance, et par un sentiment que la raison et la foi leur inspirent; les amis rendent service à leurs amis, par la douceur et l'agrément qu'ils goûtent dans les liens de l'amitié; enfin, il en est qui servent par nécessité et par le devoir de leur état. Or, M. F., tous ces motifs doivent nous engager à nous dévouer au service de Dieu. 1.° Il n'est rien de plus grand ni de plus glorieux;

2.° rien de plus juste ni de plus indispensable; 3.° rien de plus doux ni de plus avantageux. (On reprendra par ordre ces trois motifs.)

Quelle gloire pareille à celle qui est attachée au service du Seigneur? S'il est glorieux de servir un grand monarque; si on tient à honneur, d'exercer dans les palais des rois, les moindres offices; si l'on voit tous les jours les sujets des princes, et même les plus distingués, se faire gloire d'exposer leur vie pour leur service; combien plus les hommes doivent-ils mettre leur honneur et leur gloire à servir le Roi des rois? *Gloria magna est sequi Dominum.* (Eccli. 3.) Ici on donnera quelque idée de la grandeur de Dieu et de la bassesse des créatures, quelque distinguées qu'elles puissent être.

Pour vous faire connoître, M. F., la noblesse et l'excellence du service de Dieu, il faudroit pouvoir vous expliquer ce que c'est que Dieu même, et ce que les créatures sont à son égard. Il est, dit S. Jean dans son Apocalypse, ch. 17., le Seigneur des seigneurs, et le Roi des rois: *Dominus dominorum est, et Rex regum.* Toute grandeur, toute puissance viennent de lui: *Per me reges regnant... per me principes imperant.* (Prov. 8.) C'est lui qui, par un seul acte de sa volonté, a tiré ce monde du néant: *Dixit, et facta*

sunt. C'est lui qui, avec trois doigts, tient suspendu toute la masse de la terre: *Appendit tribus digitis molem terræ.* (Isa. 40.) Toutes les nations sont devant lui comme si elles n'étoient pas: *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coràm eo.* (Ibid.) On choisira quelqu'autre passage dans ce même chapitre d'Isaïe, ou en quelque autre endroit de l'Ecriture, qui exprime les perfections de Dieu, et son excellence infinie au-dessus de ce qu'il y a de plus grand ici-bas.

Comment, M. F., pourrions-nous refuser de servir un si grand maître? Ne lui sommes-nous pas infiniment obligés, de ce qu'il veut bien nous recevoir au nombre de ses serviteurs, lui qui, étant infiniment heureux par lui-même, n'a pas besoin de nos services? La reine de Saba apres avoir vu la magnificence du palais de Salomon, après avoir été témoin de la sagesse de ce grand prince, s'écria: Heureux sont vos serviteurs; qu'ils sont honorés d'être dans votre maison! *Beati servi tui, qui assistant coràm te omni tempore.* (2. Par. 9.) N'avons-nous pas bien plus sujet de nous féliciter d'être au service d'un maître, dont la naissance, la puissance et la majesté surpassent infiniment celle de tous les rois qui ont été, qui sont, et qui seront? Mais qui ne sera pas surpris, qui ne gémira pas de l'aveuglement de la

plupart des hommes, qui sont insensibles à cet honneur, et qui préfèrent une gloire vaine et passagère; je veux dire, la gloire de servir leur créateur; qui, pour plaire aux maîtres de la terre, ne craignent pas de déplaire au maître du ciel et de la terre; qui l'abandonnent entièrement, pour s'attacher à une foible créature, qui n'a d'autre pouvoir que celui que le créateur lui a confié? Comprenons donc, M. F., qu'il n'y a point en ce monde de gloire plus solide, ni même de véritable gloire, que celle des fidèles serviteurs de Dieu; *Gratia, et honor, et pax omni operanti bonum.* (Rom. 2.) Ce sont ceux, qui, dans tous les siècles, ont reçu les plus grands honneurs. On pourra mettre quelque exemple de l'ancien et du nouveau testament. En effet personne ne mérite plus d'être honoré, car comme il n'y a, à proprement parler, rien de grand que Dieu, on ne peut aussi être véritablement grand, qu'en s'appliquant à le servir.

Mais si ce premier motif ne fait pas assez d'impression sur nous, laissons-nous du moins toucher par celui de la justice et du devoir. Est-il rien de plus étroit, de plus pressant que les titres qui nous obligent à servir Dieu, soit que nous le considérions en lui-même, soit que nous l'envisagions par rapport à nous? Quand même, par une supposition impos-

sible, nous n'aurions rien reçu de lui, son être seul et ses perfections infinies exigeroient tous nos services; nous ne pourrions les lui disputer, sans une injustice criminelle; nous devrions même lui rendre, s'il étoit possible, des hommages infinis; bien plus, il ne pourroit pas ne point exiger nos services. Mais à ne considérer le Seigneur, que selon les rapports que nous avons avec lui dans l'ordre de la création, de la conservation, de la rédemption et de la sanctification, que de raisons n'avons-nous pas de nous dévouer entièrement à lui? (On expliquera ces différens titres, qui nous attachent au service de Dieu.)

Souffrez, M. F., que je vous rappelle aux premiers principes de votre raison, et aux élémens de votre foi. Qui vous a créés et mis au monde? N'est-ce pas la main toute-puissante du Seigneur qui a tiré du néant tout ce vaste univers, et qui l'a créé pour votre propre utilité et pour vous mettre en état de le servir? Pourquoi vous a-t-il donné l'être, le mouvement et la vie? Pourquoi cette ame raisonnable qui est faite à son image, sinon pour vous en servir à sa gloire? C'est par cette connoissance, cette réflexion sur lui-même, que S. Augustin s'excitoit autrefois à bénir et à louer l'auteur de son être: *Redii ad me*,

et intravi in me. Je me suis demandé à moi-même: Qui es-tu? Et je me suis répondu: Je suis un homme raisonnable et mortel; et celui qui s'est trouvé tel, s'est incontinent tourné vers Dieu.

Du bienfait de la création passons à celui de la conservation; il n'est pas moindre, il est même, en un sens, plus considérable que le premier, puisque c'est comme une création continuelle; et nous sommes autant obligés au Seigneur, de ce qu'il veut bien nous conserver avec tout ce qui est dans le monde, que s'il nous créoit, et que s'il créoit de nouveau le monde à chaque instant. (On ne manquera pas de faire former aux auditeurs les sentimens que cette considération doit naturellement produire; on leur fera sentir l'énorme ingratitude de ceux qui ne pensent presque pas plus à Dieu, que s'ils s'étoient donné l'être eux-mêmes.) Ne pourroit on pas faire ce reproche, que Dieu adressoit autrefois à ce prince superbe, qui méconnoissoit toute la puissance du créateur: *Ecce ego ad te qui dicis: Meus est fluvius, et ego feci memetipsum. Ponam frænum in maxillis tuis, et projiciam te in desertum, et scient omnes quia ego Dominus.* (Ezec. 29.) On n'en vient pas, à la vérité, à cet excès d'aveuglement, que de nier un Dieu créateur et conservateur; mais ne se comporte-t-on

nandé comme si on n'en connoissoit point, et suis que tout ce bel univers ne fût l'effet que nable une cause nécessaire et insensible, qui ne l, demande de la part des hommes aucune reconnoissance? Je vous le demande, M. F., à quoi croyez-vous obligés au Seigneur pour dre, l'être qu'il vous a donné, pour les élémens qu'il conserve, afin d'entretenir votre vie? Les animaux et tout ce que vous voyez, sont-ils pour vous un sujet de vous élever à Dieu? N'en faites-vous pas au contraire la matière de vos péchés? O aveuglement déplorable! ô ingratitude digne des plus sévères châtimens!

Pour vous convaincre de plus en plus de l'injustice de ceux qui négligent le service du Seigneur, remettez-vous devant les yeux le bienfait inestimable de la rédemption et de la sanctification : S. Paul s'en servoit autrefois, pour exhorter les premiers fidèles à se consacrer au service de Dieu. Le Seigneur vous a acquis, leur disoit-il, au prix de son sang: *Empti estis magno pretio*; glorifiez-le donc comme il le mérite. (Ici on relèvera l'excellence de ce bienfait.) Quels biens il nous a procurés! De quels maux il nous a délivrés! Je ne finirois point, M., F., si je voulois détailler les bienfaits dont vous êtes redevables à la bonté divine; cependant je ne puis omettre de vous rappeler

les récompenses et les avantages qui sont réservés au service que nous rendons à notre divin maître ; récompense dès cette vie, par les soins qu'il prend de nous; récompense dans le ciel, où il nous établit sur tous ses biens : nouveau motif de nous dévouer au Seigneur.

Pour expliquer ce motif, on se servira de ce que Moyse et Josué dirent autrefois aux israélites, lorsqu'ils les exhortèrent à servir le Seigneur : *Servietis Domino Deo vestro, ut benedicam panibus tuis et aquis* (Ex. 23.) *Beatus populus, cujus Dominus Deus ejus.* (Psal. 143.) On montrera que ceux-là seuls peuvent être heureux, qui servent le Seigneur; ensuite on fera faire quelques réflexions. Y avez-vous jamais pensé à cette foule de raisons qui nous obligent à nous dévouer au Seigneur? etc. Vous convenez sans doute de l'obligation de servir Dieu, et peut-être vous êtes-vous persuadés que vous la remplissiez; mais, dites-moi, quels services avez-vous rendus à votre Dieu? Tout votre culte ne s'est-il pas borné à quelques prières récitées à la hâte le matin et le soir, à une messe que vous avez entendue les jours de fêtes, peut-être sans respect et sans dévotion? Est-ce donc là servir Dieu comme il le mérite, c'est-à-dire, comme le maître souverain des anges et des hommes? Penseriez-

vous qu'un domestique se fût acquitté de son devoir, s'il n'eût pas plus fait pour son maître, que vous avez fait pour Dieu? Croyez-vous donc que le Seigneur se contente d'un tel service? C'est l'erreur qui vous a séduits jusqu'à présent, et dont je vais tâcher de vous détromper, en vous faisant voir que nous ne devons servir que Dieu seul: c'est le sujet du second point.

II. POINT.

Les mêmes motifs qui nous obligent de servir Dieu, nous imposent aussi l'obligation de le servir lui seul: rien de si formel dans les saintes Ecritures; Moyse le déclare expressément au peuple juif de la part de Dieu; Josué répéta le même ordre, et fit promettre à ce peuple, qu'il ne serviroit jamais que le Dieu qui les avoit tirés d'Egypte. (On citera ici la réponse que le Sauveur fit au démon, qui lui proposoit de se prosterner devant lui.) En effet, puisque le Seigneur est notre maître, notre unique maître, en tout temps et en tout lieu, ne lui devons-nous pas tous nos services, et ne seroit-ce pas lui faire injure, que de lui en refuser la moindre partie? Vous me direz sans doute, qu'il nous oblige lui-même à servir les maîtres de la terre,

qu'un sujet doit servir son prince, un enfant son père et sa mère, un ami, etc. Oui, M. F., nous devons rendre nos services à nos supérieurs, à nos amis, à tous nos frères; Dieu le veut; il nous en fait un commandement exprès; mais en tout cela nous ne devons avoir d'autre vue que de le servir lui seul; ensorte que, remarquez bien ce que je vais vous dire, nous ne devons jamais rendre aucun service à qui que ce soit, au préjudice de celui que nous devons à Dieu, et tous les services que nous rendons aux autres, doivent se rapporter à celui du Seigneur.

Qu'est-ce donc que servir Dieu seul? C'est, 1.° ne rien faire contre lui; 2.° le servir par préférence à tout autre; 3.° servir notre prochain par rapport à lui, parce qu'il le veut et comme il le veut. On donnera de l'étendue à cette explication; on fera voir quelle injure font à Dieu ceux qui l'offensent pour servir leur prochain; on montrera l'injustice d'une infinité de mondains, dont le cœur est divisé, qui sont tantôt à Dieu, tantôt au monde; on représentera aussi aux inférieurs de quel avantage spirituel ils se privent, en n'envisageant pas la volonté de Dieu dans les services qu'ils rendent à leurs supérieurs; on inspirera à tous les auditeurs de s'examiner eux-même

Est-ce Dieu seul que vous servez, leur dira-t-on ? Ne peut-on pas vous faire le reproche que le prophète Elie faisoit autrefois aux israélites : *Usquequò claudicatis in duas partes ? Si Dominus est Deus, sequimini illum : si autem Baal, sequimini illum.* (3. Reg. 18.) Cette histoire mériteroit d'être rapportée au long : elle fourniroit un beau champ de morale.

Que prétendez-vous donc ? Ne savez-vous pas que l'on ne peut servir deux maîtres, dont les maximes et les services sont incompatibles, qu'il faut nécessairement renoncer à l'un des deux ; vouloir plaire à l'un et à l'autre, c'est déplaire à tous les deux. Dieu demande indispensablement de ses serviteurs une pureté parfaite, une exacte tempérance, un cœur humble et détaché des biens créés, une vraie charité, etc. Le monde a des maximes toutes contraires ; l'amour du plaisirs, la mollesse, la sensualité, l'impureté même y sont autorisés ; l'orgueil, l'ambition, la vanité forment le caractére des mondains ; les richesses sont l'idole presque universelle ; la simplicité, la bonne foi, la droiture en sont bannies, etc. Après cela comment accorder le service de ces deux maîtres ? Quelle folie de s'imaginer qu'on peut plaire à l'un et à l'autre ! Non, non, on ne le peut ; dès qu'on veut servir le monde, vivre selon ses

lois, selon ses maximes, Dieu nous rejette de son service.

Cependant est-il rien de plus commun, M. F., que cette alliance monstrueuse de ces deux services? On auroit honte de renoncer entièrement à la religion, on ne voudroit pas passer sa vie dans les derniers dérèglemens; mais aussi on ne veut pas servir uniquement le Seigneur. Que fait-on? On cherche un tempérament; on veut allier le monde avec Dieu, la conscience avec les passions, Bélial avec J. C.; le matin à l'église, et le soir dans des parties de divertissemens: prétention chimérique, il faut tout un, ou tout autre; Dieu demande tout notre cœur; ne le lui pas donner tout, c'est ne lui rien donner; c'est un maître qui nous veut tout entier; car quiconque n'est pas pour moi, dit le Sauveur, est contre moi; *Qui non est mecum, contra me est; et qui non colligit mecum, dispergit.* (Luc. 11.)

Eh, quoi! M. F., un Dieu aussi grand que le notre, ne mérite-t-il pas bien tout notre cœur? Notre cœur est-il trop grand pour en retrancher une partie à Dieu? Malheureuse division, la plus funeste à l'homme! *Divisum est cor meum*, dit un prophète, *nunc interibunt.* (Osée 10.)

Renoncez donc, M. F., renoncez dès à présent à tout ce qui est contraire au ser-

vice de Dieu; offrez-vous à lui, pour le servir uniquement; envisagez-le dans tout ce que vous ferez, et dans tous les services que vous rendrez aux hommes. En un mot, n'ayez point d'autre Dieu que lui.

On finira par quelque beau trait tiré du Deutéronome ou du livre de Josué. Rien de plus propre à frapper les auditeurs. On leur proposera sur-tout, ou de servir le Seigneur, ou de servir le démon, le monde et leurs passions. Il faudra lire attentivement le ch. 24. du livre de Josué; on racontera de quelle manière il rassembla tous les israélites en présence du Seigneur. Après leur avoir fait le détail des biens qu'ils en avoient reçus, *Nunc ergò*, leur dit-il, *timete Dominum, et servite ei perfecto corde atque verissimo: sin autem malum vobis videtur ut Domino serviatis, optio vobis datur: eligite hodiè quod placet, etc.* Je ferois injure, M. F., à votre religion, de vous croire moins attachés à notre Dieu que le peuple d'Israël; tous s'écrièrent qu'ils vouloient servir le Seigneur, et qu'ils n'en serviroient point d'autre: *Absit à nobis ut relinquamus Dominum, Domino Deo nostro serviemus, et obedientes erimus præceptis ejus.*

Renouvelez donc aujourd'hui votre consécration au service du Seigneur; que chacun de vous le fasse durant le saint sacrifice; unissez-vous à J. C. qui s'offre sans

cesse à Dieu son Père pour vous ; mais gardez-vous bien de rétracter dans la suite votre offrande ; servons-le dans la sainteté et la justice tous les jours de notre vie ; afin que nous nous rendions dignes de le servir plus parfaitement durant toute l'éternité.

Second sujet. Sur l'importance du salut.

Comme ce sujet est le plus important de la morale, on pourroit le partager en plusieurs prônes ; car il est impossible de le traiter à fond dans un seul entretien. Après en avoir fait voir l'importance et la nécessité, on en montreroit la possibilité et en même temps la difficulté ; la possibilité, par le grand nombre de moyens que l'on a pour y réussir ; la difficulté, par le grand nombre d'obstacles qui en empêchent le succès, et qui sont cause que le plus grand nombre, même parmi les chrétiens, y échouent malheureusement.

Le texte seroit : *Quærite primùm regnum Dei*, *etc.* Le royaume de Dieu est le salut, il faut le chercher premièrement et avant toute autre chose, personne qui ne puisse obtenir ce royaume ; qui ne puisse réussir dans l'affaire du salut ; mais aussi c'est une affaire dont le succès est incertain, et où il est dif-

facile de réussir : c'est sur quoi je me propose de vous entretenir. Travaillons à notre salut, M. F., et travaillons-y avec confiance; il n'est aucun de nous qui ne puisse se sauver : premier point. Travaillons à notre salut; mais travaillons-y avec tremblement; le salut est une affaire incertaine; et il n'est personne qui ne puisse se damner : c'est le second point.

I. POINT.

Dans le premier point, après avoir établi ce qu'il faut pour le salut du côté de Dieu et du côté de l'homme, on fera voir que Dieu veut très-sincèrement le salut de tous les hommes, spécialement des chrétiens ; et que tous les hommes, et sur-tout les chrétiens, ont des moyens abondans et très-efficaces pour se sauver. On en fera le détail. Avec quelle confiance, conclura-t-on, ne devons-nous pas travailler à notre salut ? Si nous périssons, ce sera uniquement par *notre* faute.

II. POINT.

Dans le second point, après avoir montré que personne ne peut, sans une révélation expresse, être assuré de son salut, et que le Seigneur a voulu nous laisser là-dessus dans l'incertitude, on détaillera les dan-

gers que nous courons en matière de salut; dangers universels de la part du démon, du monde et de nous-mêmes; dangers continuels en tout âge et en tout temps; dangers qui en ont déjà fait périr une infinité, et qui en font périr tous les jours. On inspirera ensuite les sentimens d'une crainte modérée, filiale et efficace, qui nous fasse rendre notre vocation certaine par nos bonnes œuvres. *Rogamus vos, fratres*, dira-t-on avec S. Paul, *ut vestrum negotium agatis* (1. Th. 4.) Travaillez à l'affaire de votre salut, qui est, à proprement parler, votre unique affaire; mais travaillez-y avec une sainte confiance: *Complacuit patri vestro dare vobis regnum.* (Luc. 12.)

Pécheurs, ne désespérez pas, Dieu vous offre des grâces de conversion; ames justes, vous pouvez persévérer dans l'heureux état de grâce; mais en même temps craignez de ne pas correspondre au desir sincère que Dieu a de votre salut: *Cum metu et tremore vestram salutem operamini.* (Phil. 2.) N'oublions jamais que le chemin qui conduit à la vie est étroit; qu'il faut s'efforcer d'y marcher; et que tous ceux qui se feront de saints efforts, y parviendront sûrement. Servons donc le Seigneur dans la sainteté et la vraie justice tous les jours de notre vie, et nous arriverons infailliblement au royaume qu'il nous a promis.

Troisième sujet. Le faux desir ou la négligence du salut.

Une autre fois on pourra s'en tenir au faux desir ou à la négligence du salut. On demanderoit, d'où vient que si peu de gens réussissent dans l'affaire du salut ; on en apporteroit deux raisons: la première, c'est qu'on ne le desire pas véritablement ; la seconde, c'est qu'on y travaille négligemment.

I. POINT.

Dans le premier point, on rappelleroit combien le salut est desirable, puisque c'est la première et la plus importante de toutes les affaires ; on montreroit ensuite que c'est la moins desirée ; on le prouveroit aisément par l'exemple des mondains même, lorsqu'ils *desirent* de réussir en quelqu'une de leurs affaires. A-t-on un procès de grande conséquence, on y pense presque continuellement ; on en est occupé par-tout, et jusque dans le lieu saint : on ne parle presque d'autres choses ; on cherche des défendeurs, etc. On pourroit fournir encore quelque autre exemple, d'un homme qui veut acquérir de la science.

Or, est-ce ainsi que l'on desire le salut Hélas ! on n'y pense presque pas : on n'en sait pas l'importance ; on ne s'instruit pas des moyens d'y réussir ; à peine assiste-t-on de temps en temps à quelques discours de piété ; en un mot, on n'a qu'une volonté générale de se sauver ; mais une volonté vague, une volonté imparfaite, et qui est plutôt une velléité qu'un desir sincère : une volonté bornée à certains moyens qu'on veut prendre, sans être résolu d'en embrasser d'autres qui sont nécessaires ; c'est-à dire, qu'on veut tout cela et qu'on ne le veut pas.

On fera l'application aux auditeurs, et on leur proposera l'exemple du prophète roi, qui desire si ardemment d'accomplir la loi de Dieu : *Concupiscit anima mea, etc.* (Ps. 83.) On leur dira de demander à J. C. un vrai desir du salut. Mais prenez garde, M. F., de tomber dans la négligence à l'égard de cette grande affaire : c'est la seconde cause de la perte de plusieurs.

II. POINT.

Dans le second point, on montrera qu'on ne peut, sans beaucoup de peine, réussir dans une affaire aussi difficile que celle du salut, c'est ce qui rebute une infinité de gens qui desirent d'ailleurs très-ardemment de se

sauver, négligence de tout âge et de tout état. On parcourra la vie des jeunes gens, des chefs de famille et des personnes avancées en âge, des riches et des pauvres qui font les uns et les autres très-peu pour se sauver. On recourra au témoignage de la conscience des auditeurs; on leur dira de se demander à eux-mêmes: *Cui laboro?* s'ils travaillent avec autant de ferveur à leur salut qu'à leurs affaires temporelles; s'ils souffrent autant pour le salut que pour le monde; ou plutôt s'ils supportent avec patience et pour Dieu toutes les peines attachées à leur condition; s'ils ont soin de profiter de tous les moyens du salut que la religion leur fournit.

Avouez, M. F., dira-t-on, que jusqu'à présent vous avez négligé votre salut; que vous ne l'avez pas même véritablement desiré; le voulez-vous à présent, le voulez-vous très-sincèrement? Ecoutez et pratiquez ce que je vais vous dire en finissant. 1.° Pensez-y tous les matins, et rendez-vous compte à vous-mêmes tous les soirs de ce que vous avez fait pendant le jour pour vous sauver. 2.° Faites profit de tout pour le salut, des biens et des maux de cette vie. 3.° Souffrez tout pour le salut, et dites-vous souvent à vous-mêmes, que vous n'êtes ici que pour vous sauver; et que, quoi que vous fassiez, quoi que vous souffriez, vous ne pouvez trop faire

ni trop souffrir pour assurer votre salut *Existimo quòd non sunt condignæ passiones hujus temporis.* (Rom. 8.)

Le XV. dimanche après la Pentecôte.

Premier sujet. De la préparation à la mort.

Cum appropinquaret (Jesus) portæ civitatis, eccè defunctus efferebatur filius unicus matris suæ : et hæc vidua erat. Comme Jésus approchoit de la porte de la ville, on portoit un mort au lieu de la sépulture ; c'étoit un fils unique, dont la mère étoit veuve.

Le premier objet que nous présente l'évangile de ce jour, c'est un mort, c'est un jeune homme, fils unique d'une femme veuve, que l'on porte au tombeau, et que Jésus rencontra, lorsqu'il entroit avec ses disciples dans une petite ville de Galilée appelée Naïm. Que prétend l'Eglise, en nous mettant devant les yeux ce spectacle lugubre ; et à quoi veut-elle nous porter? Il est aisé de le comprendre. Cette vue d'un jeune homme, d'un fils unique enlevé à la fleur de son âge, fait naître naturellement en nous la pensée de la mort, et doit engager tout chrétien à s'y

préparer incessamment : préparation dont je me propose de vous entretenir. Peut-être que ce sujet ne plaira pas à plusieurs attachés aux biens périssables de la terre, amateurs des plaisirs du siècle, idolâtres de leur corps, et qui ne se trouvant pas en état de paroître devant Dieu, effacent de leur esprit, autant qu'il leur est possible, le souvenir de ce dernier moment qui les dépouillera de tout ; ils n'entendent qu'avec peine les ministres de l'Evangile les entretenir sur cette matière : aveuglement aussi déplorable qu'il est pernicieux.

Il est, M. F., de notre devoir de vous en faire prévenir les funestes suites ; il est de votre plus grand intérêt d'aimer à être instruits de la préparation à la mort ; ce sujet m'est commun avec vous, M. F., sentons-en les uns et les autres toute l'importance. Il faut nous préparer à la mort, chrétiens auditeurs, et nous y préparer incessamment : vous en verrez les motifs dans un premier point. Comment devons-nous nous y préparer ? ce sera le second.

I. POINT.

Dans le premier point, on posera pour principe, qu'il n'est point de chrétien qui ne convienne que l'on doit se préparer à la

mort, et que ceux qui refusent absolument de s'y préparer, ne peuvent espérer de mourir heureusement. Mais voici l'erreur presque généralement répandue dans le christianisme : on se persuade que rien ne presse, on se flatte de s'y disposer dans un âge plus avancé, ou tout au moins aux approches de la mort. Or, je dis, M. F., que rien n'est plus pressant que de nous préparer à la mort; et qu'il n'est aucun de nous qui ne doive s'y disposer incessamment. Pourquoi? Pour deux raisons que je vous prie de bien écouter. La première, c'est que rien n'est plus dangéreux que de négliger de se préparer à la mort; la seconde, que rien n'est plus consolant que de s'y disposer sans cesse. (On développera ces deux motifs.)

Non, M. F., rien n'est plus dangéreux que de négliger de se préparer à la mort. Risquer son salut, risquer des biens immenses, des biens éternels; s'exposer à mourir dans le péché mortel, mourir en réprouvé; n'est-ce pas le danger le plus à craindre? C'est celui que courent les chrétiens qui négligent de se disposer à la mort. Rien de plus certain, les livres saints, le témoignage des saints pères, la raison même et l'expérience en sont autant de preuves incontestables. Qui peut entendre sans effroi les menaces réitérées que le Seigneur fait dans

l'évangile à ceux qui oublient leur dernière heure !

Ici on citera quelques passages des mieux choisis; *par ex.* celui du serviteur paresseux, qui se disoit à lui-même: Mon maître tardera à venir; je puis faire à présent ce qui me plaira; celui des vierges folles; et l'avertissement que le Sauveur donna à ses Apôtres, de se tenir toujours prêts, de peur qu'ils ne fussent surpris par le souverain juge. Prenez garde, M. F., c'est la vérité même qui parle, et sa parole s'accomplira infailliblement. Que déclare-t-elle? Que ceux qui oublient la mort, qui ne veillent pas sans cesse, seront surpris; que le divin époux les exclura des nôces célestes; qu'il les désavouera pour les siens; qu'il les fera jeter, comme de mauvais serviteurs, dans un lieu où il n'y aura que pleurs et grincemens de dents. C'est là une vérité de foi dont il ne nous est pas permis de douter.

Ah! M. F., quand il n'y auroit rien à craindre pour nous que la perte du ciel, d'un bonheur infini, ce seroit déjà une extrême imprudence de s'exposer à cette perte; mais s'exposer au souverain malheur, à mourir en réprouvé, ne seroit-ce pas le comble de l'aveuglement? Mourir en réprouvé, mourir dans le péché mortel, dans la disgrâce de son Dieu, dans l'esclavage du démon, être

condamné au feu de l'enfer, est-il un mal plus à craindre? Mourir en réprouvé! ames justes, ne frémissez-vous pas à cette pensée? Et vous, pécheurs, fussiez-vous aussi endurcis que Pharaon, aussi superbes qu'Antiochus, aussi impies que Balthazard, y serez-vous insensibles? Ces rois, tout méchans, tout idolâtres qu'ils étoient, tremblèrent, lorsqu'ils se virent sur le point de tomber entre les mains du Tout-puissant; ils s'humilièrent, ils implorèrent sa miséricorde; et vous chrétiens, éclairés des lumières de l'Evangile, vous négligeriez de vous préserver du malheur qui est prêt à fondre sur vos têtes criminelles! Ah! si vous différez encore, peut-on croire que vous avez la foi?

On rapportera ici la comparaison d'un homme qui attend chaque jour la décision d'un procès où il s'agit de son honneur, de ses biens et de sa vie; on en fera l'application aux pécheurs; on les fera raisonner avec eux-mêmes: Je suis ce pécheur, cette pécheresse dont J. C. parle dans l'évangile; c'est moi qu'il avertit, qu'il menace d'une mort malheureuse, si je ne m'y prépare pas; si je ne me défais pas de mon habitude criminelle; si je ne quitte pas ce commerce défendu, cette occasion du péché, etc., je mourrai impénitent; c'est là ma croyance. Si vous teniez ce langage, M. F., pourriez-

vous

vous différer un moment à mettre ordre à votre conscience? Mais, ô aveuglement déplorable! au lieu d'écouter l'oracle de la vérité, les pécheurs aiment mieux prêter l'oreille au père du mensonge, qui leur fait entendre qu'il n'y a rien à craindre, qu'ils auront toujours assez de temps pour se préparer à la mort; il tâche de les séduire, les uns par l'espérance d'une longue vie, les autres par l'exemple de quelques pécheurs, qui, après avoir mal vécu, ont donné, avant la mort, des signes de pénitence.

On détruira ces prétextes, tant par l'autorité de l'Ecriture, que par celle des saints pères et des docteurs. Voyez la Guide des pécheurs, chap. 25. du premier livre, qui cite le 1. chap. des Proverbes; et plusieurs passages de S. Augustin, S. Ambroise, S. Isidore, S. Jérôme, S. Grégoire. S. Eusébe rapporte que S. Jérôme étant près de mourir, prononça cette terrible sentence: De cent mille hommes qui ont toujours mal vécu, à peine s'en trouve-t-il un qui mérite que Dieu lui fasse miséricorde; ce que je sais, et ce que l'expérience m'a appris. Mais quand l'autorité manqueroit, la raison et l'expérience ne suffisent-elles pas pour nous persuader de la témérité présomptueuse des chrétiens qui espèrent de bien mourir, sans s'y être préparés pendant la vie?

En effet, on ne meurt qu'en une de ces trois manières; 1.° ou d'une mort tout à fait subite, dans un naufrage, sous les ruines d'une maison, dans un combat, etc.; 2.° d'une mort moins précipitée, mais toujours prompte, d'une maladie violente, d'une fièvre qui laisse à peine la présence d'esprit, et qui, dans l'espace de quelques heures, ou tout au plus de quelques jours, réduit aux dernières extrémités; 3.° ou bien d'une mort lente, précédée d'une maladie assez longue pour avoir le temps de penser à soi, et pour mettre ordre à ses affaires. Un très-grand nombre de chrétiens sont enlevés ou subitement, ou en si peu de temps, qu'à peine peuvent-ils mettre quelque ordre à leurs affaires temporelles. Or, il est évident que mourir ainsi, après avoir vécu dans le péché, c'est mourir en réprouvé, ou tout au moins avec une crainte trop bien fondée de son salut.

Vous ne voudriez pas sans doute, M. F., éprouver l'un ou l'autre de ces genres de mort; néanmoins vous avez tout sujet de vous y attendre; et il y a bien peu d'apparence que le Seigneur, après une vie criminelle, vous envoie, avant la mort, une maladie qui vous laisse tout le loisir de vous y disposer, et de recevoir les sacremens avec toute la préparation qu'ils exigent. Mais

frigerio erit. (Sap. 4.) S'il a le
y préparer plus prochainement
tion des sacremens, il ne né-
pour purifier de plus en plus
e ; c'est alors qu'il goûtera le
vie chrétienne ; il reconnoîtra
pre expérience, combien il est
avoir prévenu le moment de la
s'y disposant de bonne heure.
ci citer quelque exemple ; *parex.*
n, qui disoit à son ame : *Egre-*
mea, quid dubitas ? On deman-
nditeurs, s'ils ne souhaitent pas
r cette consolation, et on con-
faut donc en prendre les

consiste la préparation à la mort ?
us l'expliquer en peu de mots,
finir cette instruction : n'en perdez
vous plaît.

ie dans le monde, sur la manière
réparer à la mort, une erreur qui
moins pernicieuse, que celle qui
la nécessité de la préparation. On
me généralement une fausse idée ;
la regardent comme extrêmement
triste et ennuyeuse ; les autres s'ima-
qu'elle est très-aisée, et qu'il suffit
uni des sacremens de l'Eglise, avant
sortir du monde ; la seule chose

une mort malheureuse, autant les justes ont ils sujets d'esperer une mort précieuse. Les saintes Ecritures, les saints pères, la raison même, éclairées des lumières de la foi et confirmée par l'espérance, concourent à nous le persuader.

On prendra, dans les textes qu'on a cités ci-devant, ce qui est dit en faveur du serviteur vigilant, et des vierges sages, sur lesquels textes on fera quelques réflexions. Est-il rien, M. F., de plus agréable à entendre pour un chrétien fervent, que cette promesse de J. C. *Beatus ille servus, etc. Amen dico vobis super omnia bona sua constituet eum.* C'est sur la parole d'un Dieu, qu'un juste attend une bonne mort ; aussi toutes les vierges sages qui s'étoient préparées, entrèrent-elles avec leur divin époux dans la salle des noces. Que signifie cette parabole, sinon que tous ceux qui auront vécu dans une vigilance continuelle et qui auront pratiqué les bonnes œuvres de leur état, recevront la récompense réservée aux élus ?

Les saints pères sont unanimes sur ce point. On ne peut pas mourir mal, dit S. Augustin, quand on a bien vécu : *Non potest malè mori, qui benè vixerit.* (On en viendra à l'expérience.) Si le juste est enlevé par une mort subite, sa mort ne laissera pas d'être sainte : *Justus, si morte præoccupatus*

fuerit, in refrigerio erit. (Sap. 4.) S'il a le temps de s'y préparer plus prochainement par la réception des sacremens, il ne négligera rien pour purifier de plus en plus sa conscience ; c'est alors qu'il goûtera le fruit d'une vie chrétienne ; il reconnoîtra par sa propre expérience, combien il est consolant d'avoir prévenu le moment de la mort, en s'y disposant de bonne heure. On pourra ici citer quelque exemple; *parex.* de S. Hilarion, qui disoit à son ame : *Egrede, anima mea, quid dubitas?* On demandera aux auditeurs, s'ils ne souhaitent pas se procurer cette consolation, et on conclura qu'il faut donc en prendre les moyens.

En quoi consiste la préparation à la mort? Je vais vous l'expliquer en peu de mots, avant de finir cette instruction : n'en perdez rien, s'il vous plaît.

Il règne dans le monde, sur la manière de se préparer à la mort, une erreur qui n'est pas moins pernicieuse, que celle qui regarde la nécessité de la préparation. On s'en forme généralement une fausse idée ; les uns la regardent comme extrêmement difficile, triste et ennuyeuse ; les autres s'imaginent qu'elle est très-aisée, et qu'il suffit d'être muni des sacremens de l'Eglise, avant que de sortir du monde ; la seule chose

qu'ils craignent, c'est d'en être privés. Détrompez-vous, chrétiens; vous avez déja vu quelle joie et quelle consolation il y a à se disposer à une sainte mort. Rien n'est capable d'attrister ceux qui y pensent sérieusement, et la grâce leur en adoucit la difficulté; et quand elle seroit encore plus grande que vous pouvez vous le persuader, il faudroit s'y résoudre, puisqu'il n'y va de rien moins que de notre salut, ainsi que je vous l'ai fait voir dans la première réflexion.

Quelle est donc cette préparation? Consiste-t-elle seulement à recevoir, avant la mort, le saint viatique et le sacrement de l'extrême-onction? Non, M. F., ce n'est point en cela précisément qu'on doit la faire consister. Plusieurs les reçoivent dans leur dernière maladie, et ne laissent pas de mourir en réprouvés; comme, au contraire, plusieurs sont dans le ciel, qui néanmoins en avoient été privés à leur dernière heure. Comment donc, direz-vous, peut-on se préparer certainement à une bonne mort? Nous ne pouvons le mieux apprendre que de la bouche du Sauveur. Qu'exige-t-il de ses serviteurs? La vigilance? *Vigilate; omnibus dico: vigilate.* (Marc. 13.) Veillez, je le dis à tous; heureux les serviteurs que le maître trouvera veillans; soyez comme

des gens qui attendent leur maître, afin de lui ouvrir dès qu'il viendra et qu'il heurtera; que s'il arrive à la seconde ou troisième veille, c'est-à-dire, selon S. Grégoire, dans la jeunesse ou dans un âge plus avancé, et qu'il les trouve dans cet état, ces serviteurs-là sont heureux. Que nous veut faire entendre le Sauveur par cette vigilance? Rien autre chose qu'une bonne vie, exempte de péché, et qui soit un exercice continuel de bonnes œuvres. On mettra ici un détail pour les différentes conditions et les différens âges des auditeurs.

Voilà encore une fois, M. F., la véritable, la solide et même l'unique préparation à une mort chrétienne; J. C. ne nous a enseigné que celle-là; quiconque ne prend pas ce moyen, se flatte en vain de mourir saintement. Le prenez-vous, M. F., ce moyen? L'avez-vous pris jusqu'à présent? Si vous l'avez négligé, réparez au plutôt votre faute par une sincère pénitence; si vous avez le bonheur de marcher dans cette vigilance si recommandée dans l'évangile, persévérez-y courageusement; ne cessez d'en demander la grâce au Seigneur; usez des saintes pratiques que vous donnent les maîtres de la vie spirituelle, pour s'assurer une vie heureuse; recevez souvent, et avec de saintes dispositions, les sacremens de

pénitence et d'eucharistie ; mettez, de bonne heure, ordre à vos affaires temporelles ; en un mot, vivez de telle sorte, qu'en quelque temps et à quelque heure que le Seigneur vienne vous appeler, il vous trouve prêts : *Estote parati.* C'est la grâce que nous devons sur-tout demander dans le sacrifice que nous allons offrir. Demandons-la à J. C. et par l'intercession de la sainte Vierge. Fasse le ciel qne nous nous en rendions dignes, et que nous entendions tous, au moment de la mort, ces consolantes paroles: Courage, serviteur bon et fidèle, etc.

Second sujet. De la mort de l'ame par le péché, et de la résurrection spirituelle.

Cum appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus, etc.

On pourra tirer un exorde de ce qui aura été dit l'année précédente sur la pensée de la mort. L'histoire que nous venons de lire, M. F., c'est la résurrection d'un jeune homme, mort depuis peu de temps, et que l'on portoit au tombeau, lorsque le Sauveur du monde étoit sur le point d'entrer dans une petite ville de la basse Galilée, nommée Naïm; je vous ai instruits, les années der-

nières, des raisons qui ont engagé l'Eglise à nous la mettre devant les yeux. Elle veut nous porter à penser sérieusement à la mort et à nous y préparer en tout âge; elle souhaite modérer la crainte que nous en avons tous naturellement, et même nous la faire desirer. Mais ce n'est pas encore là toute l'instruction que l'on peut tirer du spectacle qu'elle nous rappelle en ce jour; un objet plus triste, représenté par ce jeune homme porté au tombeau, doit nous occuper, et faire le sujet de nos plus sérieuses réflexions. Quel est-il cet objet? C'est une ame qui a perdu depuis peu la vie de la grâce par le péché mortel, qui est ensevelie dans les ombres de la mort, et qui est près de périr pour l'éternité: tel est le sens spirituel et moral de notre évangile, sur lequel je vais vous entretenir. Nous en parcourrons toutes les parties; vous y verrez tout à la fois, et l'état misérable d'un pécheur qui est privé depuis peu de la vie de la grâce, et ce qu'il doit faire pour y ressusciter.

Fasse le ciel, que ceux d'entre vous, qui ont eu le malheur de tomber dans cette mort spirituelle, recouvrent aujourd'hui la vie précieuse qu'ils ont perdue; les ames fidèles qui m'entendent, trouveront aussi de quoi s'instruire et s'édifier.

I. POINT.

Tous les miracles que le Sauveur a opérés durant sa vie, M. F., ne sont pas seulement une preuve convaincante de sa divinité, nous y trouvons encore les images sensibles des différentes maladies dont nos ames peuvent être attaquées, aussi-bien que les remèdes que nous devons employer pour nous en guérir. S. Augustin parlant des trois morts que le Sauveur a ressuscités, savoir, la fille du juif chef de la synagogue, le jeune homme fils de la veuve de Naïm, et Lazare, sont la figure de trois espèces de pécheurs. Les premiers sont ceux dont le péché est intérieur, représentés par la fille du chef de la Synagogue, que J. C. ressuscite dans la maison même où elle venoit de mourir; les seconds, sont ceux dont le péché s'est manifesté au dehors, et qui sont déjà comme ensevelis dans le tombeau de leurs passions, le jeune homme de Naïm en étoit la figure; enfin les derniers sont les pécheurs invétérés, qui croupissent depuis long-temps dans des habitudes vicieuses, et Lazare en étoit une image: c'est particulièrement de la seconde espèce de pécheurs que j'ai à vous parler aujourd'hui. Ecoutez là-dessus S. Ambroise dans son commentaire

sur l'évangile de ce jour: nous sommes morts, dit ce saint père, et comme renfermés dans un tombeau, lorsque le feu d'une passion immodérée nous dévore, ou lorsque nous sommes dominés du vice de la paresse spirituelle, qui est comme la glace de notre âme, ou par l'attachement aux choses terrestres, ou enfin par l'égarement ou l'aveuglement de notre esprit. Ce sont là comme les instrumens de notre sépulture: *Hi sunt funeris nostri portitores.*

Ici on fera le détail des différentes personnes sujettes aux passions désignées par ceux qui portoient le jeune homme en terre. C'est vous, jeunes gens, qui entretenez dans vos ames et qui communiquez aux autres une passion déshonnête; c'est vous, dis-je, que le Sauveur a voulu instruire par le miracle de ce jour. Vous paroissez morts aux yeux des anges; vous êtes, pour ainsi dire, dans un tombeau. Et quel est ce tombeau? Ce sont, répond S. Ambroise, vos *mœurs* dépravées, c'est votre malice, votre perfidie, ce sont vos discours qui exhalent une odeur de mort, et qui infectent ceux qui vous entendent: *Quis iste est tumulus tuus? Guttur est undè verba mortua proferuntur.*

On expliquera cette pensée aux auditeurs, qui sont comme insensibles aux vérités du salut, qui ne pensent presque qu'aux choses de la terre, qui ne sélèvent presque jamais vers

le ciel ; et spécialement ceux qui, par leurs discours et leurs exemples pernicieux, sont à leur prochain une source de damnation.

Quoi de plus triste, M. F., qu'un tel état! Il est d'autant plus déplorable, que ceux qui y sont réduits, ne se mettent point en peine d'en sortir ; semblables à un mort enveloppé dans un drap et sans mouvement, ils dorment sur le bord de l'enfer des jours et des semaines entières: n'est-ce point là l'état de qu'elqu'un, et peut-être de plusieurs de ceux qui m'écoutent ? l'Eglise, comme une bonne mère, en gémit; et c'est ici une seconde circonstance du miracle de notre évangile, qui mérite d'être remarquée. Cette mère qui étoit une veuve, et qui n'avoit que ce fils, est l'image de l'Eglise, qui pleure sur chacun de ses enfans qui viennent à perdre la grâce; et particulièrement sur les jeunes gens, qui, après avoir marché pendant un certain nombre d'années dans le chemin de la vertu, après avoir donné des exemples d'édification, viennent à scandaliser par leur libertinage ; elle prie pour leur conversion dans la sainte messe et les autres offices; elle veut que leurs pasteurs les avertissent, qu'ils n'oublient rien pour les faire vivre chrétiennement ; elle souhaite qu'à l'exemple de cette tendre mère de l'évangile, ils accompagnent leurs prières de saints gémissemens ; qu'ils invitent toutes les ames

fidèles de leur paroisse à se joindre à eux, pour obtenir la vie de la grâce à ceux qui en sont privés. Hélas! M. F., nous n'avons que trop sujet de vous appliquer ce trait de l'histoire évangélique.

Ici le pasteur ouvrira son cœur, et se répandra en invitations tendres et vives en même temps, soit aux pécheurs, soit aux âmes justes; aux uns, pour cesser de pécher; aux autres, pour aider par leurs prières, leurs avis et leurs corrections, et faire rentrer dans la voie du salut ceux qui s'en sont écartés.

Mais en vain travaillerons-nous à votre conversion, pécheurs, si vous ne répondez pas aux soins charitables que nous prenons de vous; laissez-vous donc toucher, et apprenez par ce que le Sauveur fit pour ressusciter le jeune homme de notre évangile, ce que vous avez à faire pour recouvrer la grâce que vous avez perdue.

II. POINT.

Que fit le Sauveur pour ressusciter le jeune homme qu'on portoit en terre? Plein de compassion sur l'état de cette mère désolée, et beaucoup plus sur celui du jeune homme, il approcha et toucha le cercueil: ceux qui le portoient en terre, s'écartèrent;

Jésus adressant la parole au mort, lui di Jeune homme, levez-vous, je vous l'ordonne à l'instant le mort se lève; il regarde to ceux qui sont autour de lui; il commenc à parler; mais son plus grand empre sement est de remercier son bienfaiteur étant sorti du cercueil, il vient se prosterner à ses pieds: le Sauveur le présente lui-même à sa mère, et le lui rend plein de vie.

Remarquez, M. F., dans toutes ces démarches, ce qu'un pécheur doit faire pour ressusciter spirituellement. Il est nécessaire que J. C. s'approche de lui, qu'il le touche par sa grâce, et qu'il lui fasse sentir l'horreur de son péché; mais aussi il faut que le pécheur lui-même cesse de s'éloigner de son Dieu, qu'il ouvre les yeux à la lumière de la grâce, qu'il produise dans son cœur des mouvemens d'une sainte componction.

Je l'ai dit, il faut cesser de s'éloigner de Dieu. Si ceux qui portoient ce jeune homme, ne se fussent point arrêtés, le Sauveur ne l'eût point touché, et ne lui eût point rendu la vie. Arrêtez-vous aussi, pécheurs, arrêtez le cours de vos passions; gardez-vous de continuer ce commerce dangereux, de fréquenter telle maison, telle compagnie qui a été pour vous une occasion de mort, etc. C'est au commandement du Sauveur

et en obéissant à sa parole, que ceux qui portoient le jeune homme, s'arrêtèrent, et que le jeune homme lui-même recouvra la vie? *Audito igitur Dei verbo*, dit S. Ambroise, *steterunt acerbi illius funeris portitores.*

C'est aussi en entendant la parole de Dieu, et en lui obéissant avec fidélité, que vous rentrerez dans l'amitié du Seigneur: *Ab hoc sepulchro te liberat Christus*, ajoute le même père; *Ab hoc tumulo surges, si audias verbum Dei.* On s'étendra sur la nécessité d'entendre la parole de Dieu, et sur les fruits qu'elle doit produire.

Vous l'entendez, pécheurs, cette divine parole: le Seigneur vous parle aujourd'hui par notre bouche; jeunes gens, le Seigneur vous ordonne de vous lever; de sortir de la servitude du péché, de quitter ce libertinage dont nous sommes les tristes témoins; résisterez-vous à la voix du Tout-puissant? Endurcirez-vous vos cœurs? Persévérerez-vous plus long-temps dans vos désordres? Ah! je vous en conjure, donnez-nous des marques d'une vie chrétienne, dans vos regards, dans vos discours, dans toute votre conduite. Quelle joie ne causerez-vous pas à l'Eglise votre mère; quelle consolation à vos parens et à toute la paroisse, à tous ceux pour qui vous avez été un sujet de

scandale ! L'évangile nous apprend que la résurrection du jeune homme causa, dans tous ceux qui l'apprirent, une sainte frayeur et les engagea à bénir Dieu du miracle qu'il avoit opéré ; le bruit s'en répandit dans toute la Judée et dans les pays circonvoisins : c'est ce qu'opèrera votre conversion ; tout le monde en rendra grâces à J. C. Peut-être votre exemple en retirera-t-il plusieurs de leurs égaremens: *Unius enim exemplo*, conclut S. Ambroise, *plurimi corriguntur, laudabunt etiam Deum qui tanta nobis remedia vitandæ mortis indulserit.*

On finira par souhaiter que tout ceci s'accomplisse à l'égard de tous les pécheurs de la paroisse. Prions tous ensemble, M. F., durant le sacrifice que nous allons offrir; prions instamment J. C. d'opérer parmi nous ces miracles de conversion. Il le fera, si nos prières sont accompagnées d'une vive confiance; nous aurons soin de l'en louer, d'exalter ses divines miséricordes; nous nous attacherons de plus en plus à son service, afin de nous rendre dignes de la récompense qu'il a promise à ses fidèles serviteurs.

Troisième sujet. L'esprit du Christianisme.

L'ÉPÎTRE de ce jour est tirée du 5. chapitre de la lettre aux Galates; elle contient beaucoup d'instructions très-salutaires; un pasteur ne peut trop la méditer.

L'épître que nous venons de lire, M. F., renferme des avis si importans, que j'ai cru ne pouvoir mieux vous instruire, qu'en vous en faisant la lecture, et en vous en donnant l'explication. C'est la suite de la lettre de S. Paul aux Galates, que l'Eglise nous fit lire à la messe dimanche dernier; écoutez attentivement ce que je vais vous en dire. (On en lira la version, et on en dira le sommaire.)

Cette épître, M. F., est, comme vous le voyez, un détail des points les plus importans de la morale chrétienne; c'est une leçon qui intéresse les fidèles, et qui est pour tous les âges et toutes les conditions. Je vous ai parlé, dans d'autres instructions, de la nécessité où nous sommes de vivre selon l'esprit du christianisme; nécessité absolue, sans quoi nous ne pouvons prétendre d'avoir part avec J. C.; nécessité universelle, nul de nous qui en soit excepté; nécessité perpétuelle,

elle est pour tous les jours et pour tous les temps de notre vie. Mais quels en sont les principaux caractères, et à quoi pouvons-nous connoître que nous possédons cet esprit du christianisme, que nous vivons et que nous marchons selon cet esprit? C'est, M. F., ce que je vais tâcher de vous expliquer en parcourant notre épître.

L'Apôtre S. Paul y dépeint les vrais chrétiens par la charité qui les caractérise, par leur douceur et leur humilité, par le soin qu'ils prennent de pratiquer des bonnes œuvres, et de faire du bien à tous, et particulièrement à leurs frères chrétiens sans se lasser jamais. (On reprendra en détail chacun de ces articles.)

1.° Si nous vivons selon l'esprit, dit S. Paul, marchons selon l'esprit; gardons-nous bien de nous attaquer les uns les autres, ou de porter envie à nos frères; ne cherchons point une vaine gloire, ni à être estimé des hommes, ni de l'emporter sur les autres; la véritable charité n'est point curieuse; elle ne conteste point; elle se réjouit du bien d'autrui comme du sien propre; elle évite tout ce qui pourroit faire peine au prochain, les railleries, les paroles piquantes, les procès, les disputes, qui, pour l'ordinaire, ne viennent que d'un fond d'orgueil. On ne manquera pas d'attaquer ici le vice de l'envie, qui

n'est que trop commun dans les paroisses, et que très-peu de personnes se reprochent. On parlera contre les hommes processifs, contre les semeurs de divisions, etc. on leur fera bien entendre que rien n'est plus contraire à l'esprit du christianisme, que cet esprit d'envie et de division, puisqu'il détruit la charité fraternelle qui nous fait aimer le prochain comme nous-mêmes, et qui inspire l'union et la paix à un chacun.

2.° Mais en quoi particulièrement l'Apôtre S. Paul veut-il que nous exercions la charité? Ecoutez-le s'en expliquer, M. F. Si quelqu'un s'est laissé surprendre jusqu'à commettre quelque faute, vous qui êtes des gens spirituels, donnez-lui de bons avis dans un esprit de douceur; prenez garde chacun à vous, de peur que vous-mêmes ne soyez aussi tentés; portez les fardeaux des uns des autres, et par-là vous accomplirez la loi de J. C. Vous voyez, M. F., le précepte de la correction fraternelle; ce ne sont pas seulement les pères et les mères, les maîtres et les maîtresses, et généralement tous les supérieurs, qui y sont obligés; mais encore tout chrétien doit reprendre son frère qui tombe en quelque péché, lorsqu'il peut le faire utilement. Mais comment doit il faire cette correction? Est-ce dans la colère, avec aigreur, avec un zèle amer et rebutant? Non, dit

l'Apôtre; c'est avec douceur, avec bonté, avec une charité compatissante, se souvenant qu'il est pécheur ou qu'il peut le devenir.

Ici on fera sentir aux pères et mères, aux maîtres et maîtresses, combien ils s'éloignent de cette règle dans les corrections qu'ils font à leurs enfans et à leurs domestiques; qu'il s'en faut bien qu'elles partent d'une véritable charité! Ayez un amour chrétien pour vos enfans et vos domestiques, vous retrancherez de vos corrections tous les défauts qui s'y rencontrent presque toujours, et qui vous rendent souvent plus coupables que ceux que vous prétendez corriger. Aimez, dit là-dessus S. Augustin, et dites tout ce que l'amour vous inspirera; on n'entendra de votre bouche ni malédiction, ni imprécation, ni aucune sorte de mauvaises paroles: *Dilige, et dic quod voles; nullo modo maledictum erit quod speciem maledicti somniet.* C'est pourquoi ce saint recommande de n'entreprendre jamais aucune correction, que nous n'ayions auparavant examiné devant Dieu, si c'est pour sa gloire et pour le salut de nos frères, que nous voulons le faire. O! M. F., que de péchés ne retrancherois-je pas de cette paroisse, que de scandales, si je pouvois vous inspirer cet esprit de douceur dans vos corrections! Je sais qu'il faut user quelquefois d'une sainte sévérité; mais ce

doit être, dit S. Grégoire, de la sévérité d'un père qui veut se faire aimer, et non pas d'un tigre qui ne cherche qu'à se faire craindre. Rentrons en nous-mêmes, M. F., et pensons à ce que nous sommes, et aux fautes que nous pouvons commettre. L'esprit de notre divin maître est un esprit de douceur; c'est la grande leçon qu'il nous a faite et qu'il veut que nous apprenions de lui. Pour la pratiquer, comme il l'a ordonné, soyons humbles comme lui: c'est le troisième avis que nous donne S. Paul dans son épître.

3.º La source de la plupart des fautes que nous commettons, sur-tout envers notre prochain, c'est l'orgueil; qui, nous donnant trop bonne opinion de nous-mêmes, et nous faisant desirer d'être au-dessus des autres, nous porte à l'envie, au mépris, à la dureté, aux paroles piquantes et à une infinité d'actions contraires à la charité. Comment tarir cette source? En nous humiliant au-dedans de nous-mêmes et au dehors: se persuader qu'on est quelque chose, dit S. Paul, c'est se tromper; quiconque se connoit bien, se méprise, et convaincu qu'il n'est rien de lui-même, qu'il n'a de son propre fonds qu'ignorance et que malice, il ne se préfère pas à son frère qu'il voit tomber en quelque faute. La connoissance qu'il a de sa foiblesse, le porte à la douceur et à la patience; en con-

sidérant les chûtes d'autrui, il se dit à lui-même : J'en puis faire autant, et si je ne le fais, c'est à la grâce que j'en suis redevable; loin de m'en enorgueillir, je dois m'humilier devant Dieu, et toujours marcher avec crainte et tremblement ; je serai examiné non par rapport à mon prochain, mais par rapport à moi-même; chacun portera son propre fardeau au tribunal du Seigneur ; chacun recevra selon le bien ou le mal qu'il aura fait : *Unusquisque onus suum portabit.* Je dois donc faire attention, non à ce que font les autres, pour me justifier devant Dieu, mais à ce que je suis moi-même devant lui; en cela seul que je manquerois de charité envers mes frères, et que je ne supporterois pas leurs défauts, Dieu trouveroit de quoi me condamner, parce que je n'aurois pas accompli sa loi ; car la loi chrétienne, dit S. Augustin, ne peut s'accomplir sans cela.

On fera faire ici un examen aux auditeurs, et on leur demandera s'ils ont suivi cet avis si recommandé dans les saintes Ecritures, de se supporter les uns les autres avec humilité, avec douceur, avec patience et avec charité : *Cum omni humilitate et mansuetudine, cum patientiâ, supportantes invicem in charitate.* (Eph. 4.) Que pensez-vous de vous-mêmes, M. F., dans la comparaison que vous en faites avec le prochain? Ne vous croyez-vous

pas plus justes que lui ? Ne le condamnez-vous pas intérieurement ? Ne vous applaudissez-vous pas pour quelques bonnes œuvres que vous pratiquez, pour quelques vertus que vous croyez avoir acquises, et que vous n'apercevez pas dans les autres ? Réprimons, chrétiens, ces jugemens et ces sentimens; souvent ce qui est grand aux yeux des hommes, est abominable aux yeux de Dieu; mettez-vous toujours au dernier rang: c'est là le vrai moyen d'être toujours pleins de charité et de douceur.

Ne laissons pas néanmoins de pratiquer des bonnes œuvres le plus que nous pourrons : c'est le dernier avis par lequel S. Paul conclut sa lettre. Faisons, dit-il, le bien, tandis que nous avons le temps; et ne cessons de le faire : *Ergò dùm tempus habemus, operemur bonum.* Faisons-en à tout le monde, principalement à ceux qu'une même foi a rendus, comme nous, enfans du Seigneur; commençons par ceux qui composent avec nous une même famille; époux, enfans, domestiques; mais ayons soin de le faire en vue de Dieu et pour lui plaire; n'envisageons point notre propre gloire; ne cherchons point à passer pour vertueux: c'est là, dit S. Jérôme, le foible et comme la passion générale des personnes de piété, qui ont renoncé à toutes les autres. Vice extrêmement

dangéreux, et qui se glisse imperceptiblement dans les meilleures actions ; vice infiniment funeste, et qui prive l'homme du mérite qu'il pourroit aisément acquérir. Ne vous y trompez pas, continue le même père, on ne se moque pas en vain de Dieu ; l'homme ne moissonnera que ce qu'il aura semé ; si nous ne sommes que du vent, si nous ne faisons le bien que pour une fumée de gloire mondaine, nous ne recueillerons que le mépris et l'indignation de Dieu. Ceci, M. F., regarde principalement les personnes qui se piquent de dévotion : on peut bien en imposer aux hommes ; mais le juste juge démêlera les intentions secrètes, et il ne récompensera que ce qui aura été fait pour lui.

Voilà, M, F., les principales marques auxquelles nous pourrons juger, vous et moi, si nous agissons dans l'esprit du christianisme. Considérons-nous bien dans ce portrait ; il faut s'y regarder souvent ; c'est pour cela que nous vous le présentons de temps à autres, selon que l'Eglise nous en fournit l'occasion ; faites-y de sérieuses réflexions pendant la sainte messe ; connoissez vos défauts ; travaillez à les détruire ; et pour vous y animer, n'oubliez pas le motif que S. Paul vous y propose. Ne cessons, dit-il, de faire le bien, pendant le peu de temps que nous avons à rester ici-bas ; notre récom-

pense

se est assurée; le jour est marqué; il ne dera pas à venir; il commencera, mais il finira point; jamais nous ne cesserons de cueillir le fruit de ce que nous aurons fait pour Dieu : *Tempore enim suo metemus non deficientes,*

On peut encore terminer cette instruction par une des paroles, par lesquelles S. Paul dit lui-même : *Videte qualibus litteris scripsi vobis meâ manu.* Faites bien réflexion à cet avis de l'Apôtre : *Quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos.* Quiconque suivra cette règle du christianisme que je viens de prescrire, éprouvera la paix et la tranquillité de la conscience, il ressentira les effets de la miséricorde de Dieu dans le temps et dans l'éternité.

Le XVI. dimanche après la Pentecôte.

Premier sujet. Sur la sanctification des dimanches et des fêtes.

Si licet sabbato curare? Est-il permis de guérir les malades le jour du sabbat? (Luc. 14.)

Après vous avoir exhorté, un des dimanches précédens, à servir le Seigneur et à le servir lui seul, il est de mon devoir de

vous instruire de la manière dont vous devez l'honorer les jours qui lui sont spécialement consacrés, je veux dire, les dimanches et les fêtes: l'évangile de ce jour m'en fournit l'occasion. Il y est rapporté que le Sauveur étant allé dîner chez un des principaux pharisiens, le jour du sabbat, on observoit toutes ses actions, on prenoit garde sur-tout s'il ne faisoit rien contre la loi qui ordonnoit de s'abstenir en ce jour de toute œuvre servile. Jésus qui étoit parfaitement instruit des desseins de ses ennemis, ayant aperçu devant lui un homme hydropique, demanda à ceux qui étoient présens, s'il étoit permis de guérir un malade le jour du sabbat: *Si licet sabbato curare?* A quoi les pharisiens n'ayant pas voulu, ou plutôt n'ayant su que répondre, il guérit le malade et le renvoya.

Pourquoi, M. F., Jésus-Christ fit-il cette question aux pharisiens? Doutoit-il qu'il lui fût permis de pratiquer les œuvres de miséricorde pendant un jour de fête? Nullement, c'étoit pour confondre les pharisiens qui l'accusoient malicieusement de violer le jour du sabbat, parce qu'en ce jour il opéroit des miracles; c'étoit aussi pour leur apprendre que ce n'est point, comme ils se l'imaginoient, par une molle oisiveté, que l'on sanctifie les jours de fêtes, mais plutôt par des œuvres de religion et de miséricorde.

Instruction des plus importantes et même nécessaire pour chacun de vous. Très-peu de chrétiens qui remplissent l'obligation de la sanctification des dimanches et des fêtes, dans toute son étendue; un très-grand nombre profanent indignement ces saints jours; au lieu d'honorer le Seigneur, ils le déshonorent; au lieu de se sanctifier, ils se rendent plus coupables; ils attirent sur eux et sur la paroisse les vengeances divines.

Que n'ai-je, M. F., le zèle des prophètes et l'éloquence des docteurs de l'Eglise, pour vous détourner de la violation des dimanches et des fêtes, et vous engager à les passer dans la suite plus saintement! C'est ce que j'entreprends avec le secours du Seigneur. Tous les chretiens doivent apporter une attention particulière à accomplir le précepte de la sanctification des dimanches et des fêtes : premier point. Qui sont ceux qui pèchent contre ce précepte, et comment doit-on y satisfaire? second point.

I. POINT.

Y a-t-il un précepte absolu et rigoureux de sanctifier les dimanches et les fêtes? Oui, M. F., nous n'en pouvons douter. Quant au dimanche, il est constant que c'est pour tous les chrétiens une obligation de le sanctifier.

Déjà le Seigneur avoit fait à son peuple, dans l'ancienne loi, un commandement exprès d'observer le sabbat. (On rapportera ici les paroles du texte sacré.) Or, le dimanche, dans la nouvelle loi, a succédé au sabbat, en mémoire de la résurrection de J. C. arrivée le dimanche; nul chrétien qui soit dispensé de l'observer religieusement. Pour ce qui est des fêtes instituées en l'honneur des différens mystères de Notre Seigneur, de la Sainte Vierge et des saints, l'Eglise, par le pouvoir qu'elle a reçu de Dieu, nous a fait une loi de les passer dans les exercices de la piété. Loi, obligation, que toutes sortes de motifs nous obligent de remplir, et qui méritent de notre part une attention particulière, soit que nous les envisagions du côté de Dieu que nous devons honorer et remercier, soit que nous les regardions du côté de nous-mêmes, je veux dire, de notre sanctification et de notre salut. On reprendra ces subdivisions.

Oui, M. F., le précepte de la sanctification des dimanches et des fêtes, est de tous les préceptes un de ceux dont le Seigneur a le plus à cœur l'observation, parce qu'il y va davantage des intérêts de sa gloire; aussi institua-t-il autrefois le précepte du sabbat avec des expressions remarquables, ordonnant qu'on s'en souvînt et qu'on les gravâ

bien dans sa mémoire. Il les réitéra dans plusieurs occasions par Moyse et plusieurs autres prophètes, promettant mille bénédictions à ceux qui y seront fidèles, et menaçant des plus sévères châtimens ceux qui le rans gresseront. Quel zèle ne fit-il pas paroître contre ceux qui osèrent le violer? (On citera l'histoire tragique rapportée au 15. ch. des Nombres.) Pourquoi Dieu se servit-il d'une telle sévérité? Pour imprimer dans l'esprit des juifs charnels une crainte religieuse de sa justice, et leur faire éviter les moindres profanations des jours qui lui étoient consacrés. De là cette exactitude scrupuleuse avec laquelle les juifs observoient le sabbat et les autres jours de fêtes qui leur étoient commandées.

Il est vrai que les chrétiens vivant sous une loi de douceur, d'amour et de grâce, ne sont pas tenus, comme les juifs, à l'observance servile des dimanches et des fêtes, que l'on ordonne de célébrer ; néanmoins ils ne sont pas moins obligés qu'eux à les passer saintement. Que dis-je, leur culte doit être plus spirituel et plus parfait. Pourquoi? Parce qu'ils sont plus éclairés et mieux instruits des grandeurs de Dieu, et plus comblés de ses bienfaits que ne l'ont été les juifs. Et quoi de plus juste, que d'employer ces saints jours à honorer le Seigneur d'une ma-

nière spéciale! Il nous laisse tout le reste du temps pour vaquer aux affaires temporelles, il ne se réserve qu'un jour dans chaque semaine, et que quelques autres dans le cours de l'année: est-ce trop exiger? Il étoit sans doute en droit d'en demander davantage; mais, pour s'accommoder à notre foiblesse, il veut bien se contenter de ceux que les Apôtres et l'Eglise nous ont déterminés; ne seroit-ce pas une injustice extrême de les lui refuser? Ne serions-nous pas bien ingrats, si nous lui en refusions une partie pour la donner au monde, à nos plaisirs ou à nos affaires.

Le dimanche est appelé par excellence le jour du Seigneur; honorons-le donc en ce jour plus qu'en tout autre; rendons-lui ce que nous lui devons à tant de titres. Les fêtes particulières que nous célébrons, pendant l'année, sont établies ou en l'honneur des mystères de N. S., ou de sa sainte mère, ou en l'honneur des saints les plus recommandables dans l'Eglise; n'étoit-il pas bien convenable qu'il y eût des jours spécialement destinés à rendre grâces à Dieu des différens bienfaits que nous en avons reçus par J. C. son fils; d'honorer et de remercier J. C. lui-même, la sainte Vierge et les saints qui ont été et qui sont encore les instrumens dont Dieu s'est servi pour faire écla-

ter sa gloire et opérer notre salut ? On moralisera sur cette première fin des dimanches et des fêtes.

En avez-vous été bien persuadés, M. F., de cette première fin de l'institution, etc. ? N'avez-vous point été en cela semblables aux juifs qui regardoient le sabbat précisément comme un jour de repos, sans se mettre en peine de rendre à Dieu le culte qu'il demande? Détrompez-vous aujourd'hui, et n'oubliez jamais que les dimanches et les fêtes ont été principalement institués pour rendre hommage à la majesté divine, et s'occuper à des actes de religion.

La seconde fin que Dieu et l'Eglise se sont proposée, c'est la sanctification et le salut des chrétiens. Oui, M. F., quand Dieu nous ordonne de sanctifier les dimanches et les fêtes, c'est autant pour notre propre avantage que pour sa propre gloire, et c'est afin que nous ayions, dans chaque semaine, un jour où, dégagés de toute affection séculière, nous ne pensions qu'à notre affaire la plus importante, et que nous nous disposions à ce repos dont le repos du dimanche est la figure.

Quand l'Eglise nous ordonne la sanctification des fêtes, ce n'est pas seulement pour que nous nous acquittions, dans ces saints jours, de nos devoirs de religion, elle veut

encore nous faire ressentir les fruits de notre rédemption dont elle nous rappelle la mémoire ; et dans les fêtes instituées à l'honneur de la Mère de Dieu, ou des saints, elle se propose de nous faire renouveler notre dévotion envers la Reine du ciel, aussi bien qu'envers les saints qui méritent de notre part une plus grande vénération, afin que, méditant leurs vertus et implorant leur protection, nous nous excitions à suivre les exemples qu'ils nous ont donnés, et que nous obtenions de nouvelles grâces, pour marcher sur leurs traces. Que d'avantages, M. F., ne tireroien pas les fidèles, s'ils entroient dans des vues si saintes ! Ils répareroient, chaque dimanche, les fautes de la semaine précédente ; ils se disposeroient à passer plus chrétiennement celle qui commence ; ils se purifieroient, aux principales fêtes, des moindres péchés par une exacte confession ; ils se nourriroient de temps en temps, à la sainte table, du pain des forts ; ils s'instruiroient de leur religion ; ils s'en rappelleroient les maximes, soit en entendant la parole de Dieu, soit par de saintes lectures ; ils examineroient soigneusement leurs consciences et leurs progrés dans la vertu ; en un mot, ils se sanctifieroient et assureroient leur salut. On confirmera ceci par l'expérience des bons et des mauvais paroissiens.

Qui sont les chrétiens les plus édifians? Ne sont-ce pas ? etc. Au contraire, qui sont ceux dont la vie est déréglée, qui sont le scandale et l'opprobre de la religion, et le plus juste sujet de nos larmes? Ne sont-ce pas les profanateurs des saints jours? etc. Consultez-vous vous-mêmes, ames justes; quand est-ce que vous vous sentez plus portées à Dieu, plus ferventes dans son service? N'est-ce pas quand vous passez les dimanches et les fêtes dans des œuvres saintes? Alors votre foi s'augmente; votre espérance se fortifie; votre charité s'enflamme, etc. Je dis plus, et je ne crains point de le dire, rien ne contribueroit plus à la gloire de Dieu et au renouvellement de la piété; rien ne multiplieroit plus le nombre des élus, que la digne célébration des dimanches et des fêtes. Trouvez le moyen de les faire sanctifier, vous donnerez bientôt à l'Eglise une nouvelle face; les pécheurs quitteront leurs désordres; les justes augmenteront en vertu; chaque famille sera réglée; les pères donneront à leurs enfans une sainte éducation, et les enfans respecteront leurs pères; les maîtres veilleront sur leurs domestiques, et leur laisseront le loisir de vaquer en ces jours au culte de Dieu, et à leur propre sanctification; la charité, la paix et l'union règneront parmi les fidèles; chacun

remplira, avec fidélité, les devoirs de son état

Voilà, chrétiens auditeurs, les fins excellentes que Dieu et l'Eglise se sont proposées en instituant les dimanches et les fêtes. Mais y réfléchit-on? Ici on s'adressera aux chefs de famille, aux jeunes gens; on leur demandera s'ils n'ont point cru que les jours de fêtes étoient destinés soit à faire certains voyages pour leurs affaires domestiques, soit à prendre des divertissemens profanes; on aura soin d'avertir les supérieurs, c'est-à-dire, ceux qui sont chargés de faire observer les lois du prince et de l'Eglise, du zèle qu'ils doivent avoir pour procurer la sanctification des jours de fêtes; on animera tous les auditeurs à correspondre aux vues saintes qui ont porté le Seigneur et les premiers pasteurs à ordonner à tous les fidèles de sanctifier certains jours, et à réparer par leur piété la profanation qu'ils en ont faite jusqu'à présent; on les menacera de la colère de Dieu, s'ils continuent à les profaner.

Voulez-vous donc, chrétiens, vous garantir de ces maux et vous attirer les bénédictions du Seigneur? Accomplissez exactement le précepte de la sanctification des fêtes? Evitez avec soin tout ce qui est défendu; ne négligez aucune des bonnes œuvres qui vous

sont prescrites. Je vais vous en instruire, en vous montrant de combien de manières on transgresse le précepte des dimanches et des fêtes, et par quelles actions on doit y satisfaire.

II. POINT.

Le zèle dont chaque fidèle doit être animé pour honorer le Seigneur, pour obéir à l'Eglise, et assurer son propre salut, devroit, ce semble, les déterminer à se réunir tous ensemble, pour passer chrétiennement les dimanches et les fêtes. Cependant rien de plus commun que la profanation de ces saints jours; on diroit, à voir la conduite de plusieurs, qu'ils ont formé le même dessein que ces impies, dont parle le prophète, qui vouloient abolir tous les jours de fêtes: *Quiescere faciamus omnes dies festos Dei à terrâ.* (Ps. 73.) Ils ne mettent presque plus de différence entre les jours ordinaires et les jours consacrés spécialement au culte du Très-Haut. Les uns, par un esprit d'intérêt, s'occupent ou font occuper les autres aux œuvres serviles; plusieurs, livrés à l'oisiveté, ne cherchent qu'à prendre leurs plaisirs.

Il est constant que les œuvres serviles, c'est-à-dire, etc. sont interdites en ces saints jours. (On rapportera les paroles du pré-

cepte du sabbat.) Et quoique, à cet égard, la loi du dimanche ne nous oblige pas si étroitement que les juifs, l'Eglise néanmoins a toujours interdit à ses enfans les ouvrages qui les détournent du service de Dieu; tels que sont ceux de la campagne, etc. les actes publics de la justice, les foires, les marchés, etc. et cela, dit S. Augustin, afin qu'ils oublient toute affaire temporelle les jours de fêtes, et qu'ils n'aient soin que de vaquer au culte divin.

Je sais qu'il est des cas où l'Eglise, comme une bonne mère, permet certains ouvrages pressans, après avoir dévotement entendu la sainte messe; mais combien ne se trouve-t-il pas de chrétiens, qui, sans une vraie nécessité, s'occupent à des ouvrages défendus, et quelquefois même avec scandale! (Ici on fera un détail convenable à la paroisse où l'on parlera.)

Ah! M. F., faudra-t-il vous confondre par l'exemple des hérétiques, qui s'abstiennent si religieusement des œuvres serviles les jours de dimanches? Que n'ai-je autant d'autorité que l'illustre Néhémias en eut autrefois à l'égard des juifs, qui profanoient le jour du sabbat? Ecoutez comment il leur parloit, et les reproches qu'il faisoit, à cette occasion, à ceux qui en étoient les chefs. (Il faut lire le 13. ch. d'Esdras, liv.

[illegible] depuis le 15. ℣. jusqu'au 23. Il faudra bien faire valoir ce trait d'histoire.) Peut-être, chrétiens, n'êtes-vous point coupables de ce premier désordre; mais ne donnez-vous point dans un autre? Ne vous livrez-vous pas, les jours de fêtes, à une molle oisiveté? Ne les passez-vous pas presque tout entiers dans l'amusement et le plaisir? On s'adressera aux jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, aussi bien qu'aux chefs de familles; on n'oubliera pas d'avertir les femmes, qui souvent emploient une partie de ces jours à la médisance.

Quoi donc, M. F., Dieu et l'Eglise ne vous ont-ils interdit les œuvres serviles en ces saints jours, que pour vous reposer, vous amuser, vous divertir? Eest-ce donc là sanctifier son temps? Qu'appelle-t-on sanctifier un jour? (On l'expliquera par les saints canons, par les saints pères, et par S. Thomas.)

Mais que dirai-je de ces malheureux chrétiens, qui choisissent les jours de fêtes pour contenter leurs passions? Que dirai-je de ces cabaretiers qui sont ceux dont le démon se sert pour. etc. qui donnent retraite aux coureurs de nuit? etc. De quels péchés ne se rendent-ils pas coupables? Péchés contre la religion, péchés contre l'obéissance due à l'Eglise et aux Princes tem-

porels, qui tant de fois ont défendu la profanation des saints jours, la fréquentation des cabarets, les danses, les jeux de hasard, et autres divertissemens semblables; péchés enfin de scandale, par les mauvais exemples qu'ils donnent, et la perte de quantité d'ames dont ils sont la cause. Ah! dit S. Augustin, *melius est arare quàm saltare*; il vaudroit beaucoup mieux labourer la terre, que de pécher ainsi les jours de fêtes. Vous ne voudriez pas vous occuper à des œuvres serviles, et vous ne craignez pas de vous livrer à des œuvres criminelles en elles-mêmes, ou au moins très-dangéreuses.

Sentez, M. F., toute l'indignité d'une telle conduite, ne vous exposez plus à la vengeance divine. D'où pensez-vous que viennent tant de fléaux publics, tant de calamités qui vous accablent? C'est principalement des péchés qui se commettent les saints jours de, etc. L'on peut dire, et ceci devroit vous faire frémir, que des jours du Seigneur plusieurs en font des jours du démon; on y sacrifie à des idoles de chair, à ses propres passions, et non pas au vrai Dieu; à peine entend-on, comme il faut, une basse messe. Eh! M. F., où ferez-vous donc paroître votre religion, si vous ne la marquez pas dans des jours destinés à en faire une profession pu-

blique? Je ne prétends pas néanmoins vous interdire toute récréation, il en est d'honnêtes et de permises: mais se persuader que les excès de table, la fréquentation des cabarets, les entretiens suspects, les veillées nocturnes, et les danses sur-tout avec des personnes de différent sexe, soient des plaisirs permis; c'est une erreur des plus grossières et des plus pernicieuses.

On pourra insister davantage sur ce point, et rapporter quelques passages de S. Chrysostôme, S. Jérôme, S. Augustin, et même des lois des empereurs: *Dies festos majestati Altissimi dedicatos nullis volumus voluptatibus occupari*, disent les lois impériales. A quoi doit-on donc employer ces sains jours? Dans des œuvres saintes, M. T. C. F.; voilà ce que s'ignifie ce mot SANCTIFIER: *Ea enim dicuntur sancificari in lege*, dit S. Thomas, *quæ divino culti applicantur.*

Voilà comment ont parlé les conciles et les pères. Or, entre ces œuvres, la première, et qui est d'un précepte rigoureux, c'est d'entendre dévotement la sainte messe. On ne peut y manquer par sa faute, sans commettre un péché considérable. Mais remarquez qu'il ne suffit pas d'y être présent de corps, il faut y joindre l'attention de l'esprit et la dévotion du cœur. Car à quoi serviroit la présence corporelle, si

l'on n'y ajoutoit le culte intérieur ou l'adoration en esprit et en vérité? O, combien de personnes, sur-tout parmi les jeunes gens, manquent en ce point essentiel ! C'est à vous, pères et mères, à y veiller, afin que ceux qui sont confiés à vos soins s'acquittent de ce devoir. (Ici on doit recommander l'assistance à la messe de paroisse, et avertir de l'obligation où sont les fidèles de venir entendre la parole de Dieu les dimanches et les fêtes solennelles.)

Les autres bonnes œuvres, par lesquelles on peut se sanctifier en ces jours, sont les actions propres à honorer Dieu, à nous sanctifier, et à sanctifier le prochain; c'est pour cela qu'on chante les vêpres pour célébrer tous ensemble les louanges divines; on ne doit point s'en dispenser sans raison légitime. La prière, la lecture, l'instruction des ignorans, les entretiens de piété, la fréquentation des sacremens, la visite des pauvres et des malades, sont autant de moyens de satisfaire au précepte de Dieu et de l'Eglise. C'est à chacun en particulier à examiner lesquelles de ces bonnes œuvres lui conviennet davantage. On ne peut trop surtout vous exhorter à rendre de fréquentes visites à notre Seigneur dans le S. Sacrement; à vous exercer dans des actes de foi, d'espérance et de charité; à réfléchir

sur vous-mêmes ; à examiner en quel état est votre ame ; à gémir snr vos fautes passées, et à former de saintes résolutions pour l'avenir. En un mot, M. F., il faut, dans ces saints jours, ranimer notre religion envers Dieu, et le zèle de notre propre salut.

Avant de finir, on conjurera les auditeurs d'examiner devant Dieu de quelle manière ils ont passé jusqu'à présent les jours de fêtes. Hélas! peut-être n'y en a-t-il pas un seul où vous ayez fidèlement rempli le commandement du Seigneur ; demandez-lui en pardon, et n'oubliez jamais ce que lui-même a recommandé si expressément. Souvenez-vous-en, pères et mères, maîtres et maîtresses; souvenez-vous-en, enfans et domestiques ; souvenez-vous-en, vous à qui Dieu a donné quelque autorité au-dessus des autres: que de bénédictions n'attirez-vous pas sur vous et sur tout ce qui vous appartient! Après avoir célébré saintement, en cette vie, les jours institués en mémoire du repos du Seigneur, vous vous rendrez dignes de jouir avec lui du repos éternel.

Second sujet. Sur l'Avarice.

Homo quidam hydropicus erat antè illum; il y avoit devant Jésus un homme hydropique.

Nous venons de lire, M. F., dans l'évangile de ce jour, une guérison miraculeuse opérée par le Sauveur en faveur d'un homme hydropique, qui lui fut présenté un jour qu'il mangeoit chez un pharisien. Nous avons déjà dit, en d'autres occasions, que les différentes maladies du corps représentoient les maladies de notre ame, et que le Sauveur, en les guérissant, vouloit nous apprendre ce que nous avons à faire pour nous préserver des différens vices dont les maladies corporelles sont la figure, et pour nous en guérir, quand nous avons eu le malheur d'en contracter quelques-uns.

Or, M. F., qu'est-ce que nous représente cet homme attaqué d'ydropisie? S. Augustin nous répond que c'est l'image d'un avare, d'un homme attaché aux biens de la terre; et comme un hydropique est travaillé d'une soif continuelle; de même l'avare desire sans cesse d'amasser du bien, sans jamais être content de ce qu'il possède: vice extrêmement opposé au christianisme, contre

quel notre divin Maître s'est élevé avec force; vice néanmoins très commun parmi les riches et les pauvres, dont les jeunes gens mêmes ne sont pas exempts; il attaque sur-tout les vieillards qui s'en laissent dominer; vice enfin que presque personne ne se reproche, dont on ne s'accuse point dans le tribunal de la pénitence, et qui damne un très-grand nombre de chértiens.

Je ne puis me dispenser, M. F., de vous en parler dans la chair de vérité; écoutez attentivement ce que je vais vous en dire; je n'oublierai rien pour vous en inspirer une sainte horreur; je tâcherai de vous en guérir, si vous y êtes sujets; et de vous en préserver, si vous en êtes exempts. Tout chrétien doit extrêmement craindre le crime de l'avarice: c'est la première réflexion. Quels en sont les remèdes? c'est la seconde.

On feroit bien d'adresser une petite prière à J. C., en le suppliant de déraciner ce vice de nos cœurs, pour y placer la pauvreté d'esprit.

I. POINT.

Qu'est-ce que l'avarice? C'est un amour désordonné des richesses, un desir déréglé d'avoir des biens temporels, de l'or et de

l'argent, des maisons, des héritages et autres choses de cette nature; c'est un empressement immodéré d'acquérir ces sortes de biens, ou une attache excessive à ceux que l'on possède.

Je dis un amour déréglé; car il en est un qui est permis, et c'est celui qui est renfermé dans les bornes que prescrivent la raison et la foi. En quel cas excède-t-il donc ces bornes? C'est, selon la doctrine d'un grand docteur, en deux cas particuliers; 1.° lorsqu'il faut employer des moyens injustes pour obtenir ou posséder des richesses, et même lorsqu'on met une ardeur trop forte à se les procurer, quoique par des voies justes; 2.° lorsqu'on est trop attaché à ce qu'on a, que l'on craint de le perdre, que l'on tombe dans une tristesse excessive, quand on est obligé de s'en défaire, et que l'on s'en voit privé; il est sur-tout criminel, lorsqu'il va jusqu'à faire regarder les richesses comme l'objet de sa béatitude; en un mot il est déréglé toutes les fois qu'il fait aimer le bien au préjudice de l'amour que l'on doit avoir pour Dieu ou pour le prochain.

Telle est, M. F., la juste idée du vice que je viens combattre: par là vous pouvez connoître que des gens pauvres y sont sujets, peut-être même plus que beaucoup de

ches. On peut être pauvre en effet et ri-
e d'affection, comme au contraire on
ut être riche en effet et pauvre d'esprit.
avarice se rencontre dans les différentes
conditions; elle n'y règne, hélas, qu'avec
trop d'empire! Quelle horreur, M. F.! quelle
crainte n'en devez-vous pas avoir! Pour
inspirer, considérons ce vice en lui-même
et dans ses effets; voyons combien il est
odieux; à quels péchés il conduit; et la
difficulté qu'il y a de s'en guérir, quand
on en est dominé: trois motifs qui doivent
nous le faire craindre infiniment.

Pour prouver le premier membre de la subdivision, on rapportera quelques passages de l'Ecriture et des saints pères, et on montrera combien ce vice est opposé au culte qu'on doit rendre à Dieu, et combien il est contraire à l'esprit du christianisme. De tous les vices il n'en est point ou presque point dont l'Ecriture et les saints pères nous aient fait une peinture plus affreuse. Selon l'Ecclésiaste, rien n'est plus méchant: *Nihil est iniquius quàm amare pecuniam.* Selon S. Paul, c'est une espèce d'idolâtrie; et selon J. C. c'est servir le démon. A s'en tenir aux expressions des saints pères et des saints docteurs, c'est de toutes les passions la plus mauvaise; c'est la passion la plus basse, parce qu'elle s'attache au plus vil de tous

les biens, et cela au préjudice du service qu'on doit à Dieu. Ils lui ont donné le nom d'idolâtrie, parce qu'en effet l'avare ressemble beaucoup à l'idolâtre; il honore, pour ainsi dire, son or, son argent, ses richesses comme une divinité.

Ici on fera la description de la conduite d'un homme attaché aux biens de la terre; ses craintes, ses inquiétudes, ses soucis continuels; il met sa confiance dans ce qu'il possède, il sacrifie à l'objet de sa passion, non pas de l'encens ou de vils animaux, mais sa propre ame, son esprit et son cœur; en quoi il enchérit même sur les idolâtres: il rapporte tout à cette fin, même les actes extérieurs de la religion: *Dives effectus sum, inveni idolum mihi*, disoit un riche avare. (Osée 12.)

Faut-il après cela s'étonner si le Seigneur porte une si forte haine à ce vice, et si J. C., en a repris si fortement les scribes et les pharisiens. On citera les malédictions qu'il a proférées contre ceux qui sont trop attachés à leurs richesses: *Væ vobis divitibus.* (Luc. 6.) On confirmera ce qu'il a dit par ce qu'il a fait. Toute sa vie a été pauvre; il n'a rien voulu posséder en propre; il n'a cessé d'exhorter au détachement des biens de ce monde; or, ceux qui ne pensent qu'à s'en-

...ir, qui ont le cœur attaché à ce qu'ils ...sèdent, peuvent-ils dire qu'ils imitent ...C., qu'ils ont l'esprit de J. C.? Rentrez ... vous mêmes, M. F, et examinez-vous ...ieusement aujourd'hui sur la disposition ... vous êtes à l'égard des biens de ce monde. (On poussera ce point de morale.)

Ce qui doit augmenter votre crainte et ...orreur que vous devez avoir de ce vice, ...st qu'il en produit une infinité d'autres. Ecoutez comment S. Paul en parle; il l'appelle la racine de tous les maux. *Radix omnium malorum est cupiditas.* Ceux qui veulent devenir riches, ajoute-t-il, tombent dans la tentation et dans les pièges du démon, dans mille desirs frivoles et nuisibles qui les plongent dans un abyme de malheurs et de perdition; il en est même qui se sont écartés de la foi, et qui se sont attirés bien des chagrins. Rien d'outré, M. F., dans le caractère que l'Apôtre fait de ce vice; l'homme qui en est possédé, sacrifie tout pour le satisfaire; il est, selon un grand pape, impie envers Dieu, injuste et inhumain envers le prochain, cruel envers lui-même. (On prouvera cette proposition par le détail des différens péchés que commettent les avares.) Ce que l'on voit tous les jours dans le monde, ne le démontre que trop sensiblement: les avares sont presque sans religion, sans mi-

séricorde, sans charité même envers leurs plus proches parens; ils ne craignent pas de vendre leur ame au démon, pour jouir pendant quelque temps d'un peu de terre et de boue: *Hic enim et animam suam venalem habet: quoniam in vitâ suâ projicit intima sua.* (Eccli. 10.)

Mais ce qui met le comble à la malice de ce vice, c'est la difficulté qu'il y a de s'en guérir, lorsqu'une fois on en est dominé. L'on peut assurer que nulle passion ne conduit davantage à l'impénitence finale: c'est le sentiment des saints pères. Le propre de cette passion, disent-ils, est d'être insatiable, et de croître à mesure qu'on avance en âge; les autres, pour l'ordinaire, vieillissent avec l'homme; celle-ci loin de vieillir, semble prendre tous les jours de nouvelles forces. Voyez un homme qui veut acquérir du bien et amasser de l'argent, à peine a-t-il acheté un héritage, qu'il jette les yeux sur le voisin. Et d'où vient que cette passion augmente de la sorte avec l'âge? C'est, 1.° que l'avare espère se rendre heureux par les richesses, et comme ce qu'il a ne le satisfait point, plus il en a, plus il veut en avoir: cela vient encore de la foiblesse de l'homme, qui en avançant en âge et perdant les forces corporelles, a plus besoin des choses extérieures, s'y attache fortement, et craint d'en

en être privé. De là l'avare s'aveugle, et e veut point se reconnoître coupable; ou meurt sans s'accuser de son péché, ou s'en confesse sans contrition; son cœur t tellement affectionné au bien, qu'il voudroit pouvoir l'emporter avec lui. O la triste mort, M. F., que celle d'un avare! Où ira son ame? Elle ira dans les enfers aussi bien que celle du mauvais riche: *Mortuus est dives, et sepultus est in inferno.* (Luc. 16.)

Telle fut, M. F., la fin malheureuse de Judas. (On décrira les différens crimes où le conduisit l'amour de l'argent; on conclura ce premier point par quelques paroles frappantes, telles que sont celles de S. Jacques, cap. 5. *Agite nunc, divites, et plorate ululantes in miseriis, quæ adveniant vobis. Thesaurisastis vobis iram in novissimis diebus.*)

N'aurai-je pas, M. F., le même sort que mon divin Maître, lorsqu'il fit un discours contre le vice que je combats? L'histoire sacrée nous apprend que ses auditeurs, dont plusieurs étoient des avares, après l'avoir entendu, portèrent l'impiété jusqu'à se moquer de lui; *Audiebant omnia hæc pharisæi, qui erant avari, et deridebant eum.*

Non, M F., j'espère qu'il n'en sera pas ainsi; vous suivrez, en disciples fidèles, l'avis du Sauveur, prenez garde de vous laisser aller à l'avarice: *Videte, et cavete ab omni ava-*

ritiâ. (Luc. 12.) Si vous sentez déjà quelque atteinte d'un vice si odieux et si pernicieux, vous ferez tous vos efforts pour y remédier, Quels sont ces remèdes qu'on doit opposer à l'avarice ; je vais vous les exposer en peu de mots.

II. POINT.

Entre plusieurs remèdes qu'on peut employer contre l'avarice, je m'arrêterai à trois qui sont des plus efficaces. Le premier et le principal, est d'en retrancher la source; le second, est de réfléchir souvent sur la pauvreté de J. C. que tout chrétien doit imiter ; le troisième, est de se bien pénétrer de la vanité des richesses, des peines qui en sont inséparables, et du danger où elles mettent le salut. Renouvelez votre attention.

Le premier remède contre l'avarice, est d'en retrancher la source. Le vrai moyen de guérir une maladie, ou de la prévenir, est d'aller à la racine du mal et de l'arracher. D'où vient l'avarice ? C'est, dit S. Grégoire le Grand, de l'ambition, c'est-à-dire, du desir de s'élever, d'aggrandir sa famille, ou de la crainte excessive de manquer du nécessaire : *Avaritia quandoquè oritur ex elatione, quandoquè ex timore.* (Il sera facile de prouver cette proposition.)

Dès que le desir de parvenir à quelque emploi distingué, ou de laisser à des enfans un riche héritage, ou de leur procurer des emplois honorables, s'est emparé des pères de familles, ils sont en même temps possédés d'un amour excessif pour augmenter leurs biens; dès que l'on craint de manquer des choses nécessaires à la vie, de ne pas se soutenir dans sa condition, on est attaché excessivement à ce qu'on a; on ne croit jamais en avoir assez; on se forme souvent des besoins imaginaires, on prévient des maux qui probablement n'arriveront jamais. Interrogez-vous vous-mêmes, M. F., qui m'écoutez, chefs de famille, personnes âgées, riches, pauvres, et vous reconnoîtrez la vérité de ce que je vous dis. Voulez-vous donc guérir du vice détestable dont je vous parle, et vous, jeunes gens, voulez-vous vous en préserver, soyez humbles; contentez-vous de l'état où Dieu vous a fait naître; du moins modérez l'inclination naturelle que vous avez pour les honneurs du monde; établissez-vous solidement dans la confiance en la providence divine; persuadez-vous bien que Dieu n'abandonne jamais ceux qui le craignent; qu'on n'a jamais vu un homme juste et ses enfans manquer du nécessaire; le ciel et la terre périroient plutôt; car la parole de Dieu y est formelle. On citera ce qu'en dit le Psal-

miste ; *Junior fui*, *etenim senui*, *et non vidi justum dereliclum*, *nec semen ejus quærens panem.* (Ps. 36.) Et c'est par là que l'Apôtre exhortoit les premiers chrétiens à fuir l'avarice: *Sint mores sinè avaritiâ*, *contenti præsentibus*: *ipse enim dixit* : *non te deseram*, *neque derelinquam.* (Hæbr. 13.) Jésus-Christ s'étoit servi du même motif: *Nolite in sublime tolli*: *quærite primùm regnum Dei*, *et hæc omnia adjicientur vobis.* (Luc. 12.)

A ce premier remède ajoutez-en un second; la réflexion fréquente sur la pauvreté de J. C. Ah! notre amour pour le bien pourroit-il tenir contre l'extrême pauvreté de ce Dieu fait homme? On expliquera quelques-uns des principaux traits par où J. C. a fait éclater son amour pour cette vertu: *Pauper in nativitate*, dit S. Bernard, *pauper in vitâ*, *pauperrimus in cruce.* Quelle opposition entre J. C. pauvre et un chrétien avare ! Comment traitera-t-il à la mort ceux dont la conduite aura été diamétralement opposée à la sienne.

Enfin, M. F., pour dernier remède, je vous conjure de considérer la vanité des richesses. Ce sont des biens trompeurs, incertains, fragiles, difficiles à acquérir, que l'on ne conserve qu'avec peine, qu'on ne quitte qu'avec regret. (On rapportera aussi la parabole que le Sauveur prononça à l'occasion d'un homme qui vint le prier de se mêler

d'un partage de biens ; après lui avoir dit que ce n'est pas l'abondance des biens qui fait vivre long - temps : un homme riche, ajoute-t-il, avoit une terre, etc.

On finira par quelque chose de touchant. Quelle folie, M. F., de perdre son ame pour des choses de néant ? Quelle plus grande folie que de consumer ses jours à enrichir des héritiers toujours ingrats, au lieu de s'assurer à soi-même le plus riche des héritages qui nous est offert dans le ciel ! Ah ! chrétiens, bientôt vous mourrez ; vous n'emporterez rien avec vous que vos péchés et vos bonnes œuvres ; gardez-vous donc bien, vous qui possédez des richesses, d'y mettre votre cœur : *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere.* (Psalm. 61.) Pour vous que le Seigneur a fait naître dans une condition pauvre, souvenez-vous de ce que le saint homme Tobie disoit à son fils : répétez-le à vos enfans : Ne craignez pas, mon fils ; quelque pauvre que soit notre vie, nous aurons toujours assez de bien, si, remplis de la crainte du Seigneur, nous évitons ce qu'il nous défend, et si nous pratiquons ce qu'il nous ordonne.

Concluons avec J. C. qu'il faut amasser des trésors dans le ciel, et non pas sur la terre : *Nolite thesaurisare vobis thesauros in terrâ.* (Matt. 6.) Fasse le ciel, M. F., que dès ce jour nous travaillions uniquement et sérieu-

sement à nous enrichir de bonnes œuvres les riches par leurs aumônes, les pauvres par leur pauvreté patiemment soufferte ; qu'on n'entende plus parmi vous le nom de l'avarice : *Avaritia nec nominetur in vobis*, *sicut decet sanctos.* Evitez-la avec autant de soin que le vice opposé à la sainte pureté : c'est S. Paul qui vous y exhorte.

Vous avez vu combien il est funeste et dangéreux pour le salut; vous en savez les remèdes; suppliez J. C., dans le saint sacrifice, de vous en donner toute l'horreur qu'il mérite; imitez sa pauvreté, autant que votre état l'exige, afin que vous vous rendiez dignes de la récompense qu'il a promise aux pauvres d'esprit : *Beati pauperes spiritu*, *quoniam ipsorum est regnum cœlorum.*

Troisième sujet. Sur l'Ambition.

Dicebat ad invitatos parabolam, *intendens quomodò primos accubitus eligerent.* Jésus adressa cette parabole aux conviés, remarquant comment ils choisissoient les premières places.

L'instruction, que donnoit autrefois notre divin Maître à des personnes qui se trouvèrent avec lui dans un repas qu'il prit chez un pharisien, nous regarde, M. F., aussi bien que ceux à qui elle fut adressée; et après avoir

expliqué les années précédentes, les autres leçons que nous trouvons dans notre évangile, j'ai cru devoir vous expliquer celle-ci qui est des plus utiles et même nécessaire à plusieurs. (On dira le précis de la parabole.) Qu'a prétendu J. C. en parlant ainsi aux conviés? Il est aisé de le connoître. Il vouloit guérir ceux qui étoient présens, du vice de l'ambition; son dessein a été d'en préserver tous ceux qui font profession de sa doctrine; il savoit combien ce vice est commun, et les ravages étonnans qu'il cause dans tous les états, et même jusque dans les plus viles conditions; c'est ce qui l'a porté à le combattre toutes les fois qu'il en a eu l'occasion.

Voyons donc en ce jour combien l'ambition est blâmable dans un chrétien, et en quels maux elle le précipite; instruisons-nous en même temps de la conduite que nous devons tenir à l'égard des honneurs du monde. L'ambition ou le desir déréglé de l'honneur est très-opposé à l'esprit du christianisme, et il attire de grands maux; c'est le premier point. Quels doivent être les sentimens et la conduite des chrétiens en ce qui regarde les honneurs? second point.

I. POINT.

L'AMBITION dont je me propose de vous entretenir aujourd'hui, n'est autre chose qu'un desir immodéré de l'honneur, des charges, des dignités; c'est une passion déréglée de s'élever au-dessus des autres, d'être respecté et considéré. Je dis un desir immodéré: ce qui arrive lorsque l'on souhaite ou qu'on recherche les honneurs que l'on ne mérite point, lorsqu'on ne rapporte pas à Dieu l'honneur qu'on nous rend et que nous croyons mériter; enfin il est déréglé toutes les fois que l'on poursuit les honneurs du monde avec trop d'ardeur et contre l'ordre de Dieu. Telle est la nature du vice dont le Sauveur a voulu nous préserver par la parabole que l'Eglise nous rappelle en ce dimanche. C'étoit le vice des pharisiens, les grands ennemis de J. C; ils affectoient par-tout de prendre les premières places; ils aimoient à être salués dans les rues, à dominer sur les autres, à marcher d'une manière fière et pompeuse. Les disciples même de ce divin Maître n'en furent pas exempts: c'est une chose bien surprenante, et qu'on auroit peine à croire, si l'évangile ne nous l'apprenoit, qu'ils s'étoient laissés aller jusqu'à disputer entre eux la prééminence.

Or, M. F., pour vous convaincre de l'opposition que ce péché a avec l'esprit du christianisme, il suffira de vous rappeler ce que le Sauveur en a dit, et ce qu'il a fait pour le détruire. Toute sa vie n'a été, à proprement parler, qu'un mépris continuel des honneurs du monde, aussi bien que des richesses; quoique originairement issu de la famille royale de David, il voulut naître de parens obscurs selon le monde, et passer pour le fils d'un artisan; il demeura caché dans la petite ville de Nazareth pendant trente ans, où il n'étoit pas plus considéré que le commun des hommes; âgé de trente ans il paroît en public. Mais pourquoi pensez-vous qu'il se met à prêcher, qu'il se choisit des disciples, qu'il fait des miracles? Est-ce pour sa propre gloire et pour être honoré des peuples? Nullement, il ne cherche que la gloire de son père céleste; il refuse les honneurs que les hommes veulent lui rendre. Un jour qu'une multitude de gens, qu'il avoit nourris miraculeusement dans un désert, avoit formé le dessein de le venir prendre pour la faire roi, il s'enfuit tout seul dans un lieu solitaire; loin d'aimer à être honoré, il se plaît dans le mépris et les opprobres: vous savez tous la mort ignominieuse qu'il a voulu endurer; il choisit exprès pour le lieu de sa mort la plus grande ville de la Judée, comme

il avoit choisi la plus petite pour sa naissance.

Que vous dirai-je de sa doctrine? Est-il un vice contre lequel il se soit plus écrié que contre l'ambition ou l'amour déréglé des premières places, des distinctions? etc. Qu'en a-t-il dit au simple peuple, aux pharisiens, et spécialement à ses disciples.

On choisira dans l'évangile les discours qu'il a tenus à ce sujet; on s'arrêtera sur-tout à ce qui est à la conclusion de notre évangile, aux malédictions portées contre les pharisiens vicieux, et aux menaces qui furent faites aux Apôtres, lorsqu'ils se disputoient sur la préséance. On en tirera des réflexions salutaires, qu'on appliquera aux auditeurs: on leur fera remarquer qu'ils sont dans le même cas, et même plus coupables, puisqu'ils osent quelquefois former des disputes pour les rangs et les places jusque dans le lieu saint.

Oui, M. F., je vous le déclare après J. C. et je vous dis en vérité: Si vous ne vous convertissez, si vous ne devenez semblables à des enfans en humilité et en simplicité, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux; puisque vous n'avez point l'esprit de J. C., vous ne suivrez point sa doctrine. C'est une première raison qui devroit suffire pour réprimer en vous le desir de l'honneur.

En voici une seconde qui vous convaincra davantage de la malignité de ce vice; ce sont les maux où il entraîne: il faudroit plus d'un discours pour en faire le détail. Les exemples que nous en trouvons dans les saintes Ecritures en sont une preuve bien sensible. Qu'est-ce qui a perdu les anges rebelles? Le desir de s'élever: *Ascendam*, je monterai, je m'élèverai, disoit le chef de ces apostats. Qu'est-ce qui perdit nos premiers parens? Ce fut l'ambition à laquelle ils se laissèrent aller: vous serez semblables à Dieu, dit le tentateur à la première femme. C'est ce même péché qui attira la colère de Dieu sur Coré, Dathan et Abiron, sur Salomon, sur l'infortuné Aman, sur Nabuchodonosor; ce fut elle qui porta Hérode aux derniers excès de l'inhumanité; c'est elle enfin, selon la remarque de S. Bernard, qui est la source de tous les vices, qui fomente tous les crimes; c'est la rouille des vertus, la teigne qui consume peu à peu tout ce qu'il y a de saint. *Vitiorum origo, criminum fontes, virtutum ærugo, tinea sanctitatis.* Elle aveugle les cœurs, et fait les maladies des remèdes même. Un ambitieux est capable de tout; point d'iniquité qu'il n'emploie pour venir à bout de ses desseins: il y sacrifie sa religion, sa probité, et souvent même les sentimens que la nature inspire pour ses amis et ses proches. On voit les

hommes, possédés de cette passion, s'exposer à tous les hasards, causer mille scandales, troubler toute une paroisse, souvent toute une province : c'est toujours le même père qui s'exprime ainsi. (On fera un détail convenable à l'auditoire.)

Que dirai-je des maux que s'attire l'ambitieux à lui-même? O ambition, s'écrie le même père, la croix et le supplice de ceux que tu possèdes ! *O ambitio, ambientium crux!* Comment, étant si cruelle, peux-tu plaire à tout le monde, toi qui tourmentes le plus horriblement, et qui causes tant d'inquiétudes et de chagrins? *Quomodò omnes torquens, omnibus places? nihil acerbiùs cruciat, nihil molestiùs inquietat.* On peut appeler l'ambitieux un martyr du démon ; il ne faut pas être étonné de l'état misérable où il est réduit ; comme il résiste à Dieu, et qu'il veut s'élever contre son ordre par les voies les plus illicites, le Seigneur lui résiste à son tour ; il se plaît à le confondre et à l'humilier; il dissipe ses desseins ; il fait échouer ses entreprises ; et s'il permet qu'il parvienne à l'honneur qu'il briguoit, c'est pour le laisser tomber de plus haut, et rendre sa chûte plus éclatante et plus humiliante.

On pourra confirmer ceci par quantité de passages de l'Ecriture : *par ex. Sedes superborum destruxit Deus*, (Eccli. 10.) *Isti*

ædificabunt, *et ego destruam.* (Malach. 1.) En un mot, c'est un oracle de la vérité : Quiconque s'élèvera, sera humilié, et en cette vie et encore plus en l'autre : *Et tu, Capharnaum*, disoit J. C., *usque ad cœlum exaltata*, *usque ad infernum demergeris.* (Luc. 10.) (On tirera la morale de ce qu'on vient de dire.)

Avec quel soin, M. F., ne devons-nous pas éviter un vice qui aboutit au précipice le plus affreux ! Nous le devons avec d'autant plus de soin, qu'il est très-subtil, qu'il se glisse par-tout, même dans les actions les plus saintes. S. Bernard l'appelle un mal subtil, un poison secret, une peste cachée : *Subtile malum*, *secretum virus*, *pestis occulta.* Voyons, M. F., s'il ne s'est point déjà insinué dans nos cœurs. Pourrons-nous dire comme le prophète roi : Seigneur, jusqu'à présent je n'ai point cherché à m'élever, je n'ai point marché d'une manière pompeuse et au-dessus de moi : *Domine*, *non est exaltatum cor meum.* (Ps. 103.) Peu de personnes parmi nous qui n'aient à se reprocher quelque chose sur ce point. Travaillons donc incessamment à nous guérir de ce vice ; ôtons-en la racine qui est l'orgueil et la cupidité ; apprenons quels doivent être nos sentimens et notre conduite au sujet des honneurs.

II. POINT.

Pour prendre, à l'égard des honneurs de ce monde, des sentimens justes et chrétiens, et régler ensuite notre conduite sur les maximes de l'Evangile, il faut, 1.° connoître la nature des honneurs de ce monde, leur vanité, leur brièveté; il faut ensuite en considérer les charges et en peser tous les dangers. Appliquons-nous, M. F., à examiner ce que sont les honneurs en eux-mêmes, les obligations et les dangers qui les accompagnent; alors bien loin de les estimer et de les desirer, de les rechercher, de les aimer et de nous réjouir de leur possession, nous n'aurons pour eux que du mépris; nous les craindrons; nous les fuirons; nous ne les recevrons en quelque sorte que malgré nous; si la providence permet que nous y soyions élevés, nous nous tiendrons dans une humilité continuelle, et nous ne les regarderons que comme des titres onéreux et très-périlleux pour notre salut. (On donnera quelque étendue à chacune de ces réflexions.)

Et d'abord, M. F., qu'est-ce que l'honneur après lequel on est si empressé? Ce n'est autre chose qu'un témoignage extérieur qu'on rend à quelqu'un, et une marque de

l'estime qu'on en fait: *Honor*, dit S. Thomas, *testificationem quamdam importat de excellentiâ alicujus.* Or, ce témoignage n'est-il pas très-souvent purement extérieur, feint, dissimulé? Tel nous honore au-dehors, qui nous méprise au-dedans de lui-même; ce n'est pour l'ordinaire qu'à la place, au caractère, et non pas à la personne qu'on rend ce tribut: s'il est intérieur et réel, il suppose le mérite, et ne le donne pas: *Non es sanctior, si laudaris: nec vilior, si vituperaris*, dit un vieux auteur, *quod es hoc es; nec major dici vales, quàm teste Deo sis.* (De Imitatione, lib. 2. cap. 6.) Les respects que nous rendent les hommes, ainsi que leur mépris, ne nous font point autres que ce que nous sommes devant Dieu; et souvent ce qui est grand à leurs yeux, est abominable devant lui.

D'ailleurs, M. F., quoi de plus court, de plus fragile, de plus inconstant que ces honneurs? Aujourd'hui on nous respecte, et demain on nous méprise, on nous insulte. Toujours est-il vrai que la mort mettra bientôt fin à toutes ces grandeurs humaines. Que sont devenus ces hommes autrefois si honorés? où sont-ils, que pensent-ils? Ecoutez-les exprimer leurs sentimens dans le livre de la Sagesse: *Transierunt omnia illa tamquàm umbra.* (Cap. 5.) Comprenons donc une bonne fois qu'il n'y a point ici de vrai

honneur, d'honneur solide, que dans la pratique de la vertu ; c'est en elle seule que nous devrions mettre toute notre gloire; tout le reste n'est que vanité.

Mais si la vanité, la fragilité, la brièveté des honneurs du monde doivent nous en détacher et nous inspirer pour eux du mépris, les charges et les dangers qui en sont inséparables, doivent nous les faire craindre et refuser, autant qu'il est possible.

Ici il faudra combattre une erreur générale, qui fait que ceux qui sont élevés aux honneurs, ne les regardent que par rapport à eux, tandis qu'ils ne devroient les considérer que comme des charges pesantes, des ministères qui les obligent à procurer le bien de tous leurs inférieurs ; il faudra insister sur ce point important. On pourra lire le second et le troisième point du sermon de Bourdaloue sur l'ambition, et l'homélie troisième de S. Chrysostôme sur le 1. ch. des Actes des Apôtres.

Oui, chrétiens, plus nous sommes élevés, plus nous avons de devoirs à remplir, plus nous courons de risques pour le salut : cette pensée doit me remplir moi-même de frayeur plus qu'aucun de vous ; elle convient à tous ceux de la paroisse qui ont quelque dégré d'autorité. Que vous dirai-je des soins, des sollicitudes qu'entraînent après elles les charges

honorables ? Des tentations continuelles auxquelles elles exposent, de se laisser aller à l'orgueil, d'oublier le Seigneur, de présumer de ses forces, de mépriser ses frères, de prendre avec eux un air de domination, de les traiter durement ? Mais ce qu'il y a de plus redoutable, c'est le compte terrible qu'il faudra rendre de ceux dont on aura été chargé. O ! M. F., combien de grands, qui autrefois honorés, sont actuellement humiliés dans l'enfer, que les honneurs ont perdus, et qui peut-être seroient dans le ciel, s'il eussent vécu dans l'obscurité !

De là que conclure ? Il vous est aisé de tirer les conséquences des principes que nous venons de poser, et qui sont incontestables. La providence vous veut-elle dans les honneurs ? Etes-vous élevés par votre condition au-dessus des autres ? Humiliez-vous : que votre humilité soit d'autant plus profonde que vous êtes élevés davantage : *Quantò magnus es, humilia te in omnibus.* (Eccli. 3.) Ce n'est que par-là qu'on peut trouver grâce devant Dieu. Etes-vous dans un état vil et abject ? Loin de porter envie à ceux qui sont au-dessus de vous, rendez grâces au Seigneur de l'obscurité de votre naissance ; réjouissez-vous même d'avoir plus de ressemblance avec J. C., modèle de tous les chrétiens. Enfin, qui que nous soyions, suivons

toujours et prenons pour règle de notre conduite l'excellente leçon que le Sauveur nous fait dans l'evangile de ce jour : *Vade, recumbe in novissimo loco;* tenez-vous au dernier rang ; choississez, autant qu'il est en vous, la dernière place. Sur quoi S. Bernard parloit ainsi : J. C. ne nous recommande pas seulement de prendre une des dernières places, mais de prendre la dernière de toutes. Il n'y a rien à craindre, ajoute-t-il, en s'abaissant le plus qu'on peut ; mais pour peu qu'on s'élève, on risque toujours beaucoup. Il en est de nous, dit-il, comme d'un homme qui passe par une porte très-basse; il n'a rien à craindre en se baissant trop; mais il se peut faire beaucoup de mal, en se baissant moins qu'il ne faut.

Quel sera, M. F., le fruit de cette pratique? C'est le Sauveur lui-même qui l'a prononcé à la fin de notre évangile : c'est la gloire véritable et solide, et pour cette vie, et pour l'autre : *Qui se humiliat, exaltabitur.*

XVII. dimanche après la Pentecôte.

Premier sujet. Sur l'Amour de Dieu.

DILIGES *Dominum Deum tuum ex toto corde*, *etc.* Vous aimerez le Seigneur, etc. Quoique dans toutes nos instructions, M. F., ire unique but soit de vous porter à avoir r Dieu un véritable amour, et à le lui oigner par vos œuvres, il semble que glise ait voulu nous obliger à vous y exrter en ce jour plus qu'en tout autre; c'est s cette vue qu'elle nous fait lire l'entretien e le Sauveur du monde eut sur la fin de vie évangélique avec les pharisiens ennemis la loi, qui vinrent un jour lui demander, dessein de le surprendre, quel étoit dans la loi le plus grand commandement: *Quod est mandatum magnum in lege?* Que leur répondit ce divin Maître, qui, peu auparavant, avoit confondu les sadducéens, hommes impies, qui nioient la résurrection des morts? Vous aimerez le Seigneur, leur dit-il, de tout votre cœur; c'est là le grand commandement de la loi, et le premier: *Hoc est maximum et primum mandatum.*

Ce que les ennemis de J. C. ne lui de-

mandoient que pour le tenter, nous devons, M. F., le lui demander souvent, et nous le demander à nous-mêmes avec un desir sincère d'obéir à sa divine loi. Rappelons-nous souvent quel est le grand précepte; supplions le Sauveur de nous en instruire lui-même, et de nous fortifier de sa grâce pour l'exécuter.

C'est en son nom, M. F., et de sa part, que je vais vous en entretenir. Je m'attacherai uniquement à vous développer la réponse qu'il fit aux pharisiens; elle renferme tout à la fois et les motifs qui doivent nous engager à accomplir le précepte de l'amour de Dieu, et la manière d'y satisfaire.

Le précepte de l'amour de Dieu est de tous les commandemens celui que nous devons avoir le plus à cœur: vous le verrez dans le premier point. Comment devons-nous l'observer ? ce sera le second.

C'est votre amour, ô mon Dieu! que je dois inspirer en ce jour au peuple que vous m'avez confié ; je ne puis y réussir sans le secours de votre grâce ; embrâsez mon cœur de ce feu divin dont vous brûlez vous-même de toute éternité, afin que ceux qui vont m'entendre en ressentent les célestes ardeurs.

I. POINT.

Il semble que les prédicateurs évangéliques ne devroient pas être réduits à la triste nécessité d'exhorter des hommes, et sur-tout des chrétiens, à aimer le Seigneur leur Dieu; toutes les créatures, selon la pensée de S. Augustin, ne leur prêchent autre chose: *Cœlum et terra et omnia quæ in eis sunt, eccè undiquè mihi dicunt ut te amem.* lib. 1. confes. 6. C'est un langage que tous les hommes entendent; quiconque ne l'entend pas est inexcusable; mais la dureté du cœur de l'homme, son aveuglement, son attachement aux choses de la terre, sont venus à un tel point, que les ministres de l'Evangile, aussi bien que le promulgateur de la loi ancienne, sont obligés de rappeler souvent le premier et le grand précepte du Seigneur. Ecoutez, Israël, disoit autrefois Moyse au peuple juif; le Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur: *Audi, Israël; Dominus Deus noster, Dominus unus est.* (Deut. 6.) Vous l'aimerez de tout votre cœur, de toute votre ame, de toutes vos forces; souvenez-vous de ce précepte; gravez-le bien avant dans votre cœur; instruisez-en vos enfans; refléchissez-y en tout lieu et en tout temps, et ne le perdez jamais de vue: *Diliges Dominum, etc. eruntque verba hæc in corde tuo.*

Jésus-Christ a renouvelé ce grand précepte, et c'est pour répandre sur la terre le feu sacré de l'amour divin qu'il s'est fait homme, qu'il a envoyé ses Apôtres prêcher par tout l'univers. O, que je souhaite, s'écrioit-il, que tout le monde en soit embrâsé! *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur?*

Ouvrez vos cœurs, M. F., et pour vous exciter à ce divin amour, pénétrez-vous des puissans motifs qui vous obligent d'aimer le Seigneur par-dessus toutes choses. 1.° C'est le Seigneur qui vous l'ordonne en qualité de souverain législateur. 2.° Il est Dieu, et par conséquent infiniment digne d'être aimé à cause de lui-même. 3.° Il est votre Dieu, de qui vous tenez tout, qui vous prépare les plus grands biens, et dont l'amour peut seul contenter votre cœur. Quel est l'homme, pour peu qu'il lui reste de bon sens et d'équité, quel est l'homme, dis-je, qui puisse résister à de telles considérations? (On reprendra chacune de ces subdivisions.)

Je ne m'arrêterai pas à vous prouver le précepte que Dieu a imposé à tous les hommes de l'aimer de tout leur cœur, ni à vous démontrer le pouvoir suprême qu'il a, en vertu de son souverain domaine, de porter des lois et d'obliger les hommes à les garder. La raison seule suffit pour nous en instruire suf-

mment ; pour peu que nous rentrions en s-mêmes, nous nous sentirons portés vers re souverain bien qui est Dieu ; nous di- avec S. Augustin, dans une sainte ad- ation: Hé, Seigneur, qui suis-je, pour vous me commandiez de vous aimer, et me menacer des derniers malheurs, si ne vous aime pas? Oui, M. F., nous ions remercier Dieu de nous avoir fait tel commandement, qui est pour nous le glorieux et le plus honorable; cela seul roit suffire pour nous attacher entièrement Seigneur, à un maître, qui non seule- ment permet à ses sujets et à ses serviteurs de l'aimer, mais qui le leur commande même sous peine de mort et de mort éternelle. Car ce n'est pas ainsi que les rois et les maîtres de la terre ont coutume d'en user envers leurs inférieurs ; ils leur ordonnent bien de les ser- vir; ils exigent leurs hommages; mais ils croiroient se dégrader, s'ils s'unissoient à eux par les liens d'un amour mutuel, qui, les rapprochant de leurs inférieurs, pourroient diminuer le respect dû à leur rang. Il n'en st pas ainsi de vous, ô mon Dieu! sans rien erdre de votre grandeur, non seulement vous oulez que nous nous unissions à vous par es liens de la plus intime amitié, mais vous ous en faites un précepte rigoureux, jusqu'à ous priver de votre grâce et de tout droit

à votre héritage, si nous n'avons pour vous un amour sincère, un amour de préférence qui l'emporte par-dessus tout autre amour.

Et, sur quoi, M. F., est-il fondé; ce précepte? D'où vient que Dieu nous commande-t-il si absolument de l'aimer, en sorte que nous ne pouvons nous soustraire à ce commandement sans encourir son indignation? C'est que Dieu mérite par lui-même tout notre amour, et qu'il ne peut pas l'exiger. Et voici, M. F., le véritable motif pourquoi nous devons aimer Dieu. C'est qu'il est par lui-même infiniment digne d'amour. O! que ne puis-je vous en décrire les perfections! Mais il n'est pas donné à un homme mortel d'en parler dignement; tout ce qu'on pourroit vous en dire, vous en laisseroit une idée trop imparfaite. Tout ce que je puis faire, c'est de fléchir le genou devant cet être suprême, comme le faisoit autrefois S. Paul, pour que vous puissiez comprendre, avec tous les saints, combien Dieu est aimable à cause de ses infinies perfections.

On se servira ici de quelques passages de l'Ecriture et des saints pères, les plus courts et les plus pressans, qui ont rapport à ce sujet. *par ex.* Ce que Dieu dit à Moyse, en parlant de lui-même: *Ego sum qui sum.* (Exod. 3.) *Ostendam omne bonum tibi.* (Ib. 34.) Et ce que David en dit: *Domine, Deus virtutum,*

virtutum, quis similis tibi? (Ps. 88.) *Non est similis tui in diis, Domine: et non est secundum opera tua. Magnus es tu, et faciens mirabilia: tu es Deus solus.* (85.) *Rex magnus super omnes Deos.* (94.)

S. Augustin a là-dessus une belle pensée. Les perfections de Dieu, dit-il, sont si grandes et si admirables, que, si tout l'univers étoit rempli de livres, toutes les créatures autant d'écrivains, toute l'eau de la mer convertie en encre, les livres seroient plutôt remplis, les écrivains plutôt lassés, et la mer plutôt épuisée, qu'on n'auroit exprimé une seule des perfections de Dieu; les saints qui le voient face à face dans le ciel, et tel qu'il est en lui-même, en sont tellement ravis, qu'ils sont nécessités à l'aimer; cette claire vision emporte nécessairement tout leur amour. Ici-bas, hélas! il n'arrive que trop souvent que notre amour est partagé entre Dieu et les créatures; mais si nous réfléchissions sérieusement sur ce que la foi et la religion nous apprennent, nul homme sur la terre qui refusât à Dieu la première place dans son cœur, nul homme qui y souffrît un amour contraire à l'amour divin.

Nous lisons dans l'histoire des saints, qu'ils ne pouvoient s'empêcher de gémir, lorsqu'ils considéroient que Dieu, étant par lui-même digne de tout notre amour, fût

si peu aimé des hommes. L'amour n'est point aimé, s'écrioit sainte Thérèse, surnommée Séraphique à cause de son ardent amour pour Dieu.

Voulez-vous, M. F., quelques considérations capables d'exciter en vous les sentimens de l'amour de Dieu ? Dites-vous souvent à vous-même : Dieu qui me commande de l'aimer, possède lui seul toutes les perfections que j'admire dans toutes les créatures spirituelles et corporelles ; la beauté, la bonté, la grandeur, la puissance, la sainteté, la science, la sagesse et la force ; il les possède de toute éternité, sans mélange d'aucune imperfection ; il a la beauté sans laideur, la bonté sans malice, etc. Il les possède dans un degré infini ; il les possède par lui-même, il les possèdera à jamais. Comment donc pourrois-je refuser un moment d'aimer de tout mon cœur un être aussi aimable ! Oui, dit S. Augustin, si vous trouvez en Dieu le moindre défaut, la moindre laideur, je consens que vous ne l'aimiez pas ; mais loin d'y trouver quelque imperfection, plus vous le connoîtrez, plus vous sentirez qu'il est aimable.

Ah ! chrétiens, que n'aurai-je pas à vous dire sur l'injustice dont vous vous rendez coupables envers votre Dieu ? Vous prodiguez votre amour, à qui ? A une beauté fragile et passagère, à une vile créature ; vous

croyez apercevoir quelque trait de perfection qui vous éblouit, qui vous charme jusqu'au transport; vous détournez vos yeux d'une foule de défauts dont elle est remplie, pour ne vous attacher qu'à ce qui vous semble aimable: bien plus, on vous voit aimer, plus que votre Dieu, l'or, l'argent, les richesses périssables, etc.

Comprenez, M. F., l'injure que vous faites au Seigneur; gémissez de votre conduite; écriez-vous avec S. Augustin: C'est bien tard, ô mon Dieu! que j'ai commencé à vous aimer: *Serò te amavi.* Jamais je n'avois réfléchi sur ce que vous êtes en vous-même, infiniment grand, infiniment parfait. Quand j'aurois tous les cœurs des hommes, je devrois vous les donner; si j'étois capable d'un amour infini, je ne pourrois vous le refuser; mais je n'ai qu'un cœur qui ne peut vous aimer que d'un amour bien imparfait, comment ne vous le donnerai-je pas tout entier?

Rien de plus juste, M. F., et en même temps rien de plus nécessaire que d'aimer Dieu à cause de lui-même. Tout homme y est obligé dès qu'il commence à user de sa raison. On doit encore satisfaire à cette obligation pendant la vie; mais sur-tout lorsqu'on se trouve en danger de mort. Qui de vous, M. F., à rempli ce précepte jusqu'à présent?

Ne tardez pas plus long-temps à rendre à votre Dieu ce que vous lui devez indispensablement, ce qu'il mérite à cause de ses infinies perfections; pour vous y engager plus puissamment, repassez dans votre mémoire tous les bienfaits que vous en avez reçus, que vous en recevez tous les jours, et qu'il vous prépare dans l'éternité; sentez sa bonté à votre égard, vous aurez honte de lui avoir si long-temps refusé un amour qu'il mérite par une infinité de titres. Je n'entrerai pas ici dans le détail de tous ces bienfaits; un discours suffiroit à peine pour en faire l'énumération: biens dans l'ordre de la nature, biens dans l'ordre de la grâce, biens du corps, biens de l'ame. On s'étendra plus ou moins sur cet amour de reconnoissance, selon qu'il conviendra.

Aimons donc Dieu, M. F., conclura-t-on, puisqu'il nous a aimés le premier, et qu'il nous a aimés de l'amour le plus sincère et le plus efficace, jusqu'à sacrifier pour nous son propre Fils: *Nos ergò diligamus Deum, quoniam Deus prior, etc.* (1. Joan. 4.) Ah! dit S. Augustin, si vous aviez de la peine à aimer Dieu, du moins n'en ayez point à présent à aimer celui qui vous a prévenus. Rien n'a plus de force pour se faire aimer, que d'aimer le premier: *Nulla*

major est ad amorem invitatio, quàm prævenire amantem. Il faut avoir un cœur bien dur et bien insensible, pour ne vouloir pas rendre amour pour amour: *Nimis durus animus, qui, si dilectionem nolebat impendere, nolit rependere.*

On finira ce premier point par les belles paroles de Josué aux israélites: *Hoc tantùm diligentissimè præcavete, ut diligatis Dominum Deum vestrum.* (Josue. 23.) N'ayez donc rien de plus à cœur que d'aimer votre Dieu; que chacun de vous dise avec autant de sincérité que le prophète roi: Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes ma force, mon appui, mon refuge et mon libérateur: *Diligam te, Domine, etc.* Je vous aimerai tout le reste de ma vie, mais je ne puis le faire sans votre grâce; vous me commandez de vous aimer, accordez-moi les secours dont j'ai besoin pour exécuter votre commandement, et pour l'exécuter dans toute son étendue.

Que faut-il faire, M. F., pour accomplir le précepte de l'amour de Dieu; de quelle manière devons-nous l'aimer? C'est sur quoi il importe grandement d'être instruit. Je vais vous l'expliquer dans le second point.

II. POINT.

La raison qui nous oblige d'aimer Dieu,

dit S. Bernard, c'est Dieu même; et quand nous n'aurions rien à attendre ni à craindre de lui, après cette vie, nous devrions l'aimer à cause de ses infinies perfections. *Ratio diligendi Deum, Deus est.* La même mesure de notre amour envers Dieu, c'est de l'aimer sans mesure : *Modus diligendi est diligere sinè modo.* Néanmoins comme le cœur de l'homme n'est pas capable d'un amour infini, le Seigneur s'est contenté de ce qui est au pouvoir d'une créature imparfaite. En quoi donc consiste l'amour qu'il nous ordonne ? Ecoutons notre divin Maître s'en expliquer dans l'évangile: Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, et de tout votre esprit. (Il faudra prendre garde, dans l'explication de ces paroles, de ne rien dire qui puisse former de fausses consciences. On pourra s'en tenir à celle qu'en donne S. Thomas, *primâ primæ quæst.* 44. art. 5. et 6. et ne pas confondre ce qui est de la perfection avec ce qui est commandé.)

Aimer de tout son cœur, selon l'interprétation d'un grand docteur, c'est rapporter à Dieu toutes nos intentions et nos affections comme à leur objet ou à leur fin. Aimer Dieu de tout notre esprit, c'est lui soumettre toutes nos pensées et tous nos sentimens. L'aimer de toute notre ame et de tout notre

pouvoir, c'est régler nos passions et nos desirs selon sa volonté; c'est faire pour lui toutes nos actions. Ainsi, M. F., le vrai amour de Dieu doit sacrifier à Dieu l'homme tout entier, son cœur et sa volonté, son esprit et ses pensées, son ame et ses affections, ses forces et ses actions. Pour vous expliquer plus clairement ce grand précepte; l'amour de Dieu qui nous est commandé, doit être un amour de préférence, un amour de plénitude: deux caractères qui sont essentiels au vrai amour de Dieu, et sans lesquels il n'est que faux et apparent. (On expliquera chacun de ces caractères.)

Je dis d'abord que l'amour de Dieu doit être un amour de préférence, c'est-à-dire, un amour en vertu duquel on préfère Dieu à toutes les créatures; voilà le tribut essentiel par lequel Dieu veut que nous rendions hommage à la souveraineté de son être. Il ne nous commande pas absolument de l'aimer d'un amour tendre et sensible; cette sensibilité n'est pas toujours en notre pouvoir. Il ne nous commande pas de l'aimer d'un amour fervent jusqu'à un certain degré; par condescendance à notre foiblesse, il n'a pas voulu nous le prescrire; mais il exige de nous, sous peine d'une éternelle réprobation, que nous l'aimions comme Dieu, par préférence à tout ce qui n'est pas Dieu. Remarquez bien ce terme de *préférence;* ce

n'est pas une préférence vague et de pure spéculation; c'est une préférence d'action et de pratique; ensorte que nous soyions disposés, mais sincèrement, à perdre tout le reste, plutôt que de consentir à perdre un moment la grâce de Dieu: disposition tellement nécessaire, que s'il y a une seule chose au monde que nous aimions plus que Dieu, ou autant que Dieu, une seule chose que nous ne soyions pas disposés à sacrifier plutôt que d'encourir la disgrâce de Dieu, nous devons conclure que nous sommes prévaricateurs de la charité de Dieu, que nous ne l'aimons point, comme il nous l'ordonne, que nous lui faisons outrage, et que nous commettons un crime qui va, en quelque sorte, à la destruction de la divinité.

Voyez la suite de cette preuve dans le premier point du sermon de Bourdaloue. Il faudra néanmoins ne se servir qu'avec grande prudence des suppositions qu'on trouvera dans ce discours.

Voilà, chrétiens, la première qualité de l'amour de Dieu, qui nous est commandé; examinez si vous la reconnoissez en vous; *Respondeat cor vestrum, fratres*, demande S. Augustin; l'amour de Dieu tient-il dans votre cœur la place qu'il doit y occuper? Est-il au-dessus de tout autre amour? Seriez-vous prêts à perdre plutôt vos biens, votre hon-

neur, votre vie même, que d'offenser mortellement le Seigneur? N'avez-vous pas une attache excessive à ce que vous possédez? Votre cœur n'est-il pas partagé entre Dieu et quelque créature? Pères et mères, n'avez-vous point pour vos enfans un amour que Dieu condamne, et qui est contraire à celui que vous devez avoir pour lui? (On suivra ce détail que l'on trouvera à la fin du premier point de Bourdaloue.)

Le second caractère du vrai amour de Dieu, est la plénitude. La charité, dit l'Apôtre, est la plénitude de la loi: *Plenitudo legis, est dilectio:* (Rome. 13.) Que veut dire tout cela, M. F.? Qu'il faut garder tous ses commandemens, quelque difficiles qu'ils puissent être, par conséquent lui sacrifier toutes nos inclinations, tous nos desirs, lui soumettre toutes nos lumières, en captivant notre entendement; en un mot, que nous devons nous dévouer entièrement à lui, lui consacrer toutes les puissances de notre corps et de notre ame; c'est là proprement l'aimer de tout nous-même, et tel est l'amour qu'il exige essentiellement de nous. A la vérité nous ne pouvons remplir ce précepte dans toute sa perfection, tandis que nous sommes ici-bas, ce n'est que dans le ciel que notre amour sera parfait; mais nous devons et nous pouvons l'accomplir, autant que la

foiblesse humaine nous le permet, en évitant soigneusement tout ce qui est contraire à la charité divine, tout ce que Dieu nous défend, et en pratiquant ce que Dieu nous ordonne, sous peine d'encourir son indignation.

Ici, M. F., convenons qu'il y a dans le monde bien de l'illusion à l'égard de ce précepte; chacun se flatte d'aimer Dieu; et personne qui, étant interrogé s'il a de l'amour pour Dieu, ne réponde qu'il croit l'aimer. Mais hélas! combien de gens se trompent et s'aveuglent sur ce point essentiel! Combien qui confondent le faux amour de Dieu avec le vrai amour; qui prennent l'inspiration, qui les porte à aimer Dieu, pour l'amour même!

On finira, en donnant les marques par lesquelles on peut connoître si on aime Dieu; si on pense souvent à lui; si on aime à s'en entretenir, à en entendre parler, à méditer sa parole divine; si on est touché, lorsque Dieu est offensé, lorsqu'on cherche à lui plaire; si on souffre volontiers les maux, etc.

Les avez-vous, M. F., ces marques de l'amour de Dieu? Tremblez, si, bien loin de les reconnoître en vous, vous vous en voyez de toutes contraires; humiliez-vous-en, gémissez-en, et demandez instamment

au Seigneur de vous remplir du feu de la charité.

Supplions ensemble J. C. durant le saint sacrifice; et travaillons incessamment à aimer véritablement un Dieu qui nous commande de l'aimer, un Dieu infiniment aimable; mais aimons-le par-dessus tout autre objet et de toute l'étendue de notre cœur, afin qu'après l'avoir aimé dans le temps, nous ayons le bonheur de l'aimer tous ensemble dans l'éternité. *Amen.*

Second sujet. Sur la facilité, l'utilité et la rareté de l'amour de Dieu.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, etc.

C'est en ce jour, M. F., que l'Eglise nous rappelle le premier et le plus grand précepte du Seigneur, par lequel il nous commande de l'aimer, et de l'aimer de tout notre cœur, de tout notre esprit et de toutes nos forces. Rien de plus juste, et rien de plus indispensable que d'obéir à cette divine loi. Je vous en ai proposé, l'année dernière, les principaux motifs; c'est un Dieu, le maître souverain de l'univers, qui nous l'a imposée; c'est un Dieu qui mérite par lui-même tout notre amour, qui seul le mérite tout entier,

et qui est, à notre égard, d'une bonté infinie; faudroit-il de nouveaux motifs pour nous déterminer au précepte qu'il nous fait de l'aimer? Qu'est ce qui pourroit donc nous empêcher d'y satisfaire? Seroit-ce la difficulté ou l'impossibilié de l'accomplir? Ah! si vous avez été jusqu'à présent dans cette erreur, détrompez-vous aujourd'hui; comprenez une bonne fois combien il est facile à un chrétien d'aimer Dieu de la manière qu'il le commande: sentez en même temps les avantages que nous retirons de cet amour; mais aussi gémissons tous ensemble de ce qu'il y a si peu de chrétiens qui aiment véritablement Dieu.

Voici donc les deux propositions qui vont partager cet entretien. Le précepte de l'amour de Dieu est très-facile et très-utile à observer: c'est le premier point. Le précepte de l'amour de Dieu n'est observé que par très-peu de personnes: c'est le second point.

O esprit de charité! mettez aujourd'hui dans ma bouche des paroles de feu, de ce feu sacré dont vous êtes la source intarissable, embrâsez mon cœur et ceux de tous mes auditeurs.

I. POINT.

C'EST du Seigneur lui-même, M. F., que

s apprenons combien ce commandement, il nous fait de l'aimer, est facile à obser-. Voici comment il s'en expliquoit à son ple par la bouche de Moyse. (Lisez le p. 30 du Deutéron.) Le précepte que je s fais aujourd'hui n'est point au-dessus de s: *Mandatum hoc, quod ego præcipio tibi ho-, non suprà te est.* Il n'est pas tellement éloi-é de vous, qu'il faille le chercher à grands ais, s'élever dans le ciel, ou traverser les ers pour pouvoir l'accomplir, il est tout rès de vous, et vous pouvez aisément, avec le secours de la grâce, faire tout ce qui vous est ordonné: *Neque procul po-itum.* Oui, M. F., rien ne vous est plus fa-cile que d'aimer Dieu; vous en conviendrez bientôt avec moi, si vous considérez atten-tivement le rapport que notre cœur a avec Dieu, celui que Dieu a avec nous, et le se-cours qu'il nous offre pour l'aimer parfaite-ment. Notre cœur est fait pour aimer Dieu, Dieu est par lui-même le seul objet capable de contenter notre cœur, et la grâce qui nous est donnée pour nous acquitter de cette obligation d'aimer Dieu par-dessus tout, nous fait vaincre et nous adoucit même toutes les difficultés que nous y trouvons depuis la chûte de notre premier père. Reprenons chacune de ces propositions.

Aucun de vous qui ne doive recevoir un

plaisir singulier à s'instruire de ces consolantes vérités. C'est un principe dont tous les docteurs conviennent, que le cœur de l'homme se porte naturellement à aimer le bien. Le rapport que notre cœur, ou que notre volonté a avec le bien que l'entendement lui présente, est si intime et si essentiel, que dès qu'elle l'aperçoit, elle se sent portée puissamment vers cet objet; ce qui a fait dire à S. Augustin, que l'amour est la vie du cœur, et qu'il ne peut vivre sans lui: *Vita cordis amor est; omninò impossibile est ut sinè amore sit cor.* L'esprit est fait pour penser, la mémoire pour se ressouvenir, le cœur est fait pour aimer; c'est sa fonction capitale, c'est son repos: mais plus un objet est excellent en lui-même, ou nous paroît excellent, plus il est digne d'amour; nous aimons plus, à proportion que nous découvrons plus ou moins de mérite dans les sujets auxquels nous donnons notre cœur.

Il faudra rendre sensible cette idée de l'amour en général, par quelques comparaisons prises de l'amour qu'on a pour les richesses, pour quelques personnes, prenant garde cependant de ne rien dire qui puisse choquer les oreilles chastes.

Cela supposé, je dis que nous trouvons dans notre cœur un penchant, une inclination, un mouvement continuel qui nous porte vers

comme vers le seul objet qui puisse le tenter, de manière que dans les accidens prévus qui viennent troubler notre cœur, réclamons d'abord la divinité, et nous tons toute notre ressource dans cette té souveraine, qui peut nous sauver des ils où nous nous trouvons, et nous être vorable lorsque tout nous est contraire : en mot, notre cœur n'est créé que pour aimer un souverain bien, et, selon la belle pensée de S. Augustin, il est toujours dans l'inquiétude, lorsqu'il est privé de cet amour. Et pourquoi cela? C'est à cause du rapport que nous avons avec Dieu. Créés que nous sommes à son image, aucune créature ne peut remplir le vide et la capacité de notre cœur; en lui seul nous trouvons l'objet qui peut nous rendre heureux ; hors de lui, quoi que nous puissions aimer, il nous manque toujours quelque chose, puisque toutes les créatures sont essentiellement bornées, et par conséquent imparfaites ; ainsi il nous reste quelque chose à desirer ; notre ame ne peut être satisfaite ; mais dès que nous nous portons à Dieu, que nous nous unissons à lui par l'amour, que nous nous y attachons comme à notre dernière fin, nous goûtons le repos que nous avons cherché inutilement ailleurs. Eh ! comment notre ame ne seroit-elle pas contente, lorsqu'elle aime véritable-

ment Dieu? Ne renferme-t-il pas toutes les perfections qui nous charment dans les créatures? Ne les possède-t-il pas dans un degré éminent, et sans mélange du moindre défaut?

On pourra insérer ici quelques saintes affections tirées des ouvrages de piété, ou plutôt de son propre cœur: *par ex.* Eh! Seigneur, qui aimerai-je si ce n'est vous? Qui est plus capable que vous d'attirer tout mon amour? Je suis fait pour vous aimer, et vous pouvez seul remplir le vide de mon cœur. Oui, je vous aimerai: je n'aimerai rien que pour vous, rien qu'en vous: *Domine, tu scis quia amo te.* C'est en vain que je chercherois hors de vous quelque autre objet; leur possession ne me causeroit que de l'inquiétude, c'est en vous seul que je puis établir mon bonheur et ma joie: *Inveni quem diligit anima mea; tenui eum, nec dimittam.* (Cant. 3.)

Comment, M. F., pourrions-nous trouver de la difficulté à aimer Dieu? D'où pourroit-elle naître? Ce n'est pas de sa part; il n'a rien que d'aimable, de quelque côté qu'on le considère; ce ne peut donc être que de la part de nos passions qui nous entraînent vers les objets créés; mais la grâce nous facilite la victoire du penchant qui nous y porte; c'est comme un charme secret qui fait disparoître toute la peine qui s'y rencontre, grâce que

le Seigneur nous offre, et qu'il ne tient qu'à nous d'obtenir.

On pourra mettre ici un détail pour ceux qui ont de fortes attaches à quelques personnes, ou aux biens terrestres. On leur proposera de faire la prière de saint Augustin avant sa conversion, pour rompre les chaines qui les tiennent attachés aux créatures.

Et s'il vous faut, M. F., un second motif pour vous engager à vaincre cette difficulté, faites attention aux avantages inestimables qui accompagnent l'amour divin. Il faudroit plus d'un discours pour vous les expliquer; je me réserve à vous en parler plus au long dans la suite. Tous les biens viennent avec lui; dès que nous aimons Dieu, nous sommes véritablement riches, quelque pauvres que nous puissions être d'ailleurs; comme au contraire nous sommes très-misérables, lorsque l'amour de Dieu ne règne pas dans nos cœurs, quelque heureux que nous soyions selon le monde: le véritable honneur, la joie la plus pure, les richesses les plus solides en sont les fruits; bien plus, J. C. nous assure que, dès que nous aimons véritablement Dieu, nous devenons, pour ainsi dire, une même chose avec lui; la sainte Trinité habite en nous d'une manière particulière, et y réside comme dans son temple: *Ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus.* (Joan. 14.)

Qu'y a-t-il donc, M. F., de plus desirable que l'amour de Dieu ? Ne devrions-nous pas faire sans cesse la prière d'un grand saint : Seigneur, donnez-moi votre amour, et je serai assez riche ; je ne vous demande rien autre chose : *Amorem tuum solùm mihi dones ; nec ultrà aliud posco.* (S. Ign.)

Qui ne croiroit, après tout ce que nous venons de dire, que l'amour de Dieu ne régnât dans le cœur de tous les hommes, et sur-tout des chrétiens, puisque non seulement Dieu le leur commande ; mais encore rien ne leur est plus facile : néanmoins je le dis en gémissant, et il n'est que trop vrai ; cet amour, ce véritable amour de Dieu est extrêmement rare ; écoutez-en la preuve, et voyez si cette proposition ne se vérifie pas en vous ; nous allons l'examiner dans le second point.

II. POINT.

Vous êtes peut-être surpris, M. F., en entendant dire que l'amour de Dieu est très-rare, même parmi les chrétiens ; il n'est cependant que trop vrai, et plût à Dieu que nous eussions moins de raisons de nous convaincre de cette triste vérité ? Presque tous disent qu'ils aiment Dieu de tout leur cœur ; mais dans la plupart la conduite dément leur

le. En voulez-vous une preuve sensible, en quoi consiste l'amour de Dieu. A Dieu, c'est le préférer à toutes choses; c'est disposé à tout souffrir, à tout perdre donner même sa vie, plutôt que de perdre grâce ; aimer Dieu, c'est lui vouloir du bien, chercher sa gloire, par conséquent sensible aux outrages qu'on lui fait, le ser accomplir sa volonté, être soumis à sa providence, et travailler à le faire servir par les autres ; aimer Dieu, c'est penser souvent à lui, c'est lui rapporter ses actions, desirer de le voir; aimer Dieu, c'est aimer ce qui lui appartient, par conséquent aimer à pratiquer les exercices de la religion, écouter sa divine parole, c'est aimer l'Eglise qui est son épouse ; enfin, aimer Dieu, c'est aimer le prochain ; car comment, dit S. Jean, celui qui n'aime pas le prochain, qu'il voit, aimera-t-il Dieu qu'il ne voit pas?

Or, M. F., est-ce ainsi que la plupart des hommes et même des chrétiens, aiment le Seigneur? On reprendra par ordre chacun des articles qu'on a indiqués.

1.° Plusieurs ne s'exposent-ils pas tous les jours à perdre la grâce, et ne la perdent-ils pas en effet pour un vil intérêt, pour quelques pieds de terre, pour un vain point d'honneur, pour un plaisir brutal, pour une amitié criminelle? Est-ce donc là préférer Dieu à *toutes choses?*

2.° Se trouve-t-il beaucoup de chrétiens qui soient sensibles à la gloire et aux intérêts de Dieu? On ne voit, on n'entend parler que de scandale; où sont ceux qui s'y opposent? Nous attaque-t-on, ou quelques-uns de nos proches ou de nos amis, notre zèle s'enflamme : s'agit-il des outrages faits au Seigneur, nous sommes tranquilles. Est-ce donc là aimer Dieu plus que nous-mêmes? Est-ce là avoir pour lui un amour qu'on appelle de bienveillance?

3.° Où sont les chrétiens qui aiment à penser à Dieu, à s'en occuper, à lui offrir leur travail et leurs peines; qui se font un plaisir de le servir et de pratiquer les exercices de la religion? Où sont ceux qui souffrent volontiers pour son amour tout ce qui leur arrive de fâcheux, qui sont soumis à toutes les dispositions de sa providence?

4.° Est-il rien de plus rare que la charité chrétienne qui nous fait aimer le prochain en vue de Dieu? Que d'inimitiés, de procès, de disputes, etc.

Disons plutôt, M. F., qu'il n'est rien de plus commun que l'amour qu'on a pour le monde, pour les choses du monde, pour soi-même; c'est à cela qu'on rapporte toutes ses affections, ses discours, ses travaux.

On fera un détail et une application, on

pressera les auditeurs de rentrer dans leur propre cœur ; on fera usage de ce beau passage de S. Chrysostôme: *Ne mihi dicas: Diligo Deum etiam plusquàm me ipsum; verba sunt ista; ostende ipsis operibus*: Ne me dites point; J'aime Dieu, et je l'aime plus que moi-même; ce sont là des paroles; faites voir cet amour par vos actions. Si vous l'aimez plus que vous-mêmes, montrez que vous l'aimez plus que votre argent, et alors je vous croirai; mais comme vous ne renoncez pas à vos plus petits intérêts pour l'amour de Dieu, comment puis-je croire que vous l'aimez plus que vous-mêmes?

Concluons cet entretien, et convenons qu'un très-grand nombre de chrétiens se trompent eux-mêmes, en se persuadant qu'ils aiment véritablement Dieu, tandis qu'ils n'ont pour lui qu'un amour faux et apparent, un amour superficiel, un amour qui n'est que dans leur bouche, et non dans leur cœur. Fasse le ciel que ce que vous venez d'entendre, serve à vous embrâser tous de l'amour de Dieu, tel qu'il nous est commandé, que vous y viviez, et que vous y persévériez jusqu'à la mort, il sera un gage assuré de l'immortalité.

Le XVIII. dimanche après la Pentecôte.

Premier sujet. Sur la paresse dans les exercices spirituels.

Ecce offerebant ei paralyticum jacentem in lecto. On présenta à Jésus un paralytique étendu sur son lit. *Matth.* 9.

Nous lisons en ce jour, M. F., un miracle des plus éclatans et en même temps des plus instructifs que le Sauveur ait opérés durant sa vie évangélique. Etant venu à Capharnaüm, ville de Gallilée, qui fut le séjour ordinaire de ses prédications, entre un grand nombre de malades qu'il guérit, il y en eut un dont la guérison est racontée plus en détail; c'est celle d'un paralytique si perclus de tous ses membres, que, ne pouvant se remuer, quatre personnes le portèrent étendu sur un lit, pour le présenter au Sauveur. Leur foi le toucha si fort, qu'il guérit le malade à l'instant si parfaitement, qu'il eut assez de force pour prendre le lit sur lequel il étoit étendu, et l'emporter en sa maison.

Remarquez, chrétiens, ce qui engage l'Eglise à nous proposer aujourd'hui cette guérison miraculeuse: après nous avoir mis

devant les yeux, dimanche dernier, le grand précepte de l'amour de Dieu que J. C. a renouvelé; comme elle sait que nous nous relâchons insensiblement, que nous tombons dans la négligence, (la langueur est une espèce de léthargie ou paralysie spirituelle) elle veut aujourd'hui nous ranimer, nous soutenir dans la ferveur de la charité, et guérir ceux d'entre nous qui auroient eu le malheur de tomber dans le vice de la paresse, qui nous est représenté par la maladie de cet homme dont il est parlé dans notre évangile.

Appliquez-vous, M. F., à ce que je me propose de vous dire sur cette maladie de l'ame, que l'on nomme la paresse. Je vous expliquerai d'abord ce que l'on entend par le vice de la paresse, et quelle est la grandeur de ce mal. Je vous instruirai ensuite, en parcourant notre évangile, des remèdes que l'on doit prendre pour s'en guérir: la maladie et les remèdes de la paresse feront le sujet de cet entretien.

Souffrez, divin Sauveur, que je vous présente tous les paralytiques de cette paroisse, qui sont bien plus dignes de compassion que celui que vous guérites à Capharnaüm; disposez-les à profiter de la divine parole: faites par votre grâce, que tous s'en retournent de cette église parfaitement guéris, et remplis de ferveur dans votre service.

I. POINT.

La paresse dont nous parlons ici, n'est pas précisément la négligence à travailler; c'est, selon S. Thomas et les maîtres de la vie spirituelle, un ennui et un engourdissement de l'ame en ce qui regarde les exercices spirituels; autrement c'est un dégoût de la vertu, accompagné d'une grande négligence à s'instruire et à s'acquitter de ses devoirs, par la difficulté qu'on y trouve et qu'on n'a pas le courage de surmonter. Quoique les exercices de dévotion soient en eux-mêmes très-consolans et très-agréables; quoique la vertu n'ait rien que d'aimable, néanmoins la misère de notre nature, gâtée par le péché d'origine et par nos fautes personnelles, nous y fait trouver de la peine et un sujet d'affliction et de tristesse; c'est dans cette tristesse ou ennui du bien spirituel et du service divin, que consiste le vice de la paresse; vice très-commun, et néanmoins peu connu, que presque personne ne se reproche, qui est cependant très-blâmable en lui-même, et dont les suites sont des plus mauvaises, *Acedia*, dit S. Thomas, *est dupliciter mala, et secundùm se, et secundùm effectum.*

On étendra ces subdivisions. 1.° Elle est blâmable

blâmable en elle-même ; puisqu'elle est directement contraire à l'amour que nous devons avoir pour Dieu; amour qui doit nous inspirer du goût pour la piété, et une sainte joie en ce qui regarde le service de Dieu. Or, le propre de la paresse est de dégoûter des pratiques de dévotion, et de s'attrister des actes de religion que Dieu nous ordonne par lui-même ou par l'Eglise.

(Ici on fera le portrait d'un paresseux.) C'est une personne qui ne s'acquitte qu'avec répugnance de ses prières journalières, qui se fait un monstre de l'accomplissement des préceptes que Dieu nous a imposés, soit pour la sanctification des fêtes et le sacrifice que nous lui devons faire de notre cœur, soit pour l'obligation d'aimer le prochain, d'obéir à nos supérieurs, de garder la loi d'abstinence et du jeûne ; en un mot, c'est un homme pour qui le joug de l'Evangile est insupportable ; pour les choses du monde, il s'y porte avec empressement, elles font le sujet de sa joie ; pour les choses de Dieu, il est tout de glace, elles sont pour lui une espèce de supplice. Jugez, M. F., combien une telle disposition est ennemie de la charité, combien elle déplaît à Dieu ; aussi l'Apôtre S. Paul déclare-t-il qu'elle donne la mort à l'ame ; *Sæculi tristitia mortem operatur.* (2. Cor. 7.)

On fera réfléchir les auditeurs, et on les exhortera à s'examiner eux-mêmes. N'est-ce point votre portrait que je viens de tracer, jeunes personnes qui m'écoutez ; vous qui ne vous réjouissez que dans les plaisirs et les amusemens du monde, pour qui les offices divins n'ont que de l'ennui ; vous, chefs de famille, qui dérobez à peine à vos affaires temporelles quelques momens dans une semaine, pour réciter à la hâte quelques prières, et pour assister à une basse messe ? Ecoutez la malédiction que le Seigneur prononce contre ceux qui le servent d'une manière si indigne de sa souveraine majesté : *Maledictus qui facit opus Dei negligenter.* (Jerem. 48. 10.)

Mais si le vice de la paresse est si blâmable en lui-même, il n'est pas moins pernicieux dans ses suites. Que peut produire le dégoût des choses spirituelles, sinon toute sorte de mauvais effets ? On peut bien lui appliquer ce que dit le Saint-Esprit de l'homme paresseux : *Per agrum hominis pigri transivi: et eccè totum repleverant urticæ ;* (Prov. 14.) j'ai passé par le champ du paresseux, et je l'ai trouvé tout en friche.

Telle est l'ame du chrétien attaqué du vice de la paresse : elle est destituée de toutes les vertus, par conséquent de bonnes œuvres. Ce n'est pas tout, les vices y entrent les

après les autres; la paresse en est la re; elle enfante sur-tout la pusillanimité, découragement et quelquefois même le espoir, souvent l'indignation contre ceux animent à la vertu, enfin l'oisiveté qui perdre tout le temps, et qui enseigne sorte de maladies. Enfin, M. F., il peu de vices qui damnent aussi infaillimment que celui-ci, d'autant plus qu'il ngle celui qui en est dominé; sur-tout n'a pas des passions violentes, il se croit , parce qu'il n'est pas méchant; quel l fais-je, dit-il? A la vérité je ne fais pas nd bien, mais je ne fais tort à personne. Il faudra réfuter ce prétexte dont les paresseux s'autorisent, et leur faire sentir que sentence du serviteur paresseux est déjà nonocée; que quiconque ne fait pas valoir talent qu'il a reçu de Dieu, doit s'attendre être jeté, pieds et mains liés, dans les ténèbres de l'enfer; et que lorsque nous omettons en choses importantes nos devoirs généraux ou particuliers, nous sommes en état de damnation. Après qu'on aura rapporté quelques textes de l'Ecriture, où cette vérité est clairement exprimée, *Inutilem servum ejicite, etc.* (Matth. 25.) on pressera vivement les auditeurs de sortir de cet état de paresse où ils sont réduits: *Usquequò, piger, dormies?* (Prov. 6.) Lisez tout cet endroit. *Surge, qui*

que je viens de vous prescrire, et plusieurs autres que l'Esprit de Dieu lui suggérera.

Il en est de la paralysie de l'ame, comme de celle du corps; il faut des gens experts et savans pour guérir l'un et l'autre. Ne différez pas, chrétiens, à mettre la main à l'œuvre; votre mal est grand, mais il n'est pas sans remède; le Seigneur vous parle par notre bouche; si vous différez à lui obéir, votre maladie s'augmentera, et vous périrez. Hélas! il ne vous reste peut-être que quelques jours pour remporter le prix d'une gloire immortelle, voulez-vous donc la perdre par votre paresse? Où seroit votre prudence, si, pour éviter une peine passagère, vous perdiez des biens infinis, et vous vous attiriez des supplices éternels?

En finissant, on recommandera aux auditeurs de travailler, dès ce jour même, à la guérison de leur ame, en réfléchissant sur ce qu'ils viennent d'entendre, en priant J. C. de faire en leur faveur un miracle de sa toute-puissance, en assistant au reste de l'office avec plus de religion qu'ils n'ont fait jusqu'ici, et en donnant dans la suite des marques de la ferveur chrétienne. Pour vous, ames justes et ferventes, prenez garde de vous relâcher, continuez vos prières pour la conversion des chrétiens négligens, bénissez-le à l'exemple de ces peuples dont il est parlé

dans l'évangile; bénissez-le du pouvoir qu'il a donné aux hommes de guérir les plaies de nos ames; tâchez de croître tous les jours dans son amour; vous vous rendrez dignes de le voir et de l'aimer durant toute l'éternité.

Second sujet. Sur les jugemens téméraires.

Cum vidisset Jesus cogitationes eorum, dixit: Ut quid cogitatis mala in cordibus vestris? Matth. 9.

C'est la réponse que le Sauveur du monde donna autrefois à des personnes mal intentionnées, qui l'accusoient en eux-mêmes de blasphême pour avoir dit à un paralytique, qui lui fut présenté, qu'il lui pardonnoit ses péchés. Qui peut, disoient-ils en eux-mêmes, remettre les péchés, si ce n'est Dieu même? Cet homme blasphême, en s'attribuant ce pouvoir. Mais Jésus pénétrant le fond de leur cœur, leur reprocha le jugement téméraire qu'ils formoient sur son compte; pour leur prouver qu'il avoit véritablement le pouvoir de remettre les péchés, il commanda au paralytique de se lever, d'emporter son lit, et de s'en aller dans sa maison; ce qu'il fit à l'instant.

Nous trouvons, M. F., dans cet évangile, une preuve des plus évidentes de la divinité de J. C. : il est bien consolant pour nous de savoir qu'il a pénétré le fond des cœurs, qu'il a remis les péchés, et qu'il a opéré des miracles par sa propre vertu, ce qui ne peut convenir qu'à un Dieu. Réjouissons-nous d'avoir de telles preuves de ce que la foi nous enseigne ; adorons-le comme vrai Dieu et vrai homme ; mais aussi profitons des leçons qu'il nous a faites ; apprenons de la réponse qu'il donna à ceux qui pensoient mal de lui, apprenons, dis-je, à ne jamais juger témérairement notre prochain, à interpréter toujours ses actions en bonne part, autant qu'il sera possible : c'est à quoi je viens vous exhorter dans cet entretien, où je me propose de vous parler du jugement téméraire.

Je vous montrerai dans un premier point, combien le jugement téméraire est contraire aux droits de Dieu et à la charité chrétienne ; vous apprendrez ensuite combien ses effets sont funestes ; de-là, vous conclurez combien vous devez craindre un péché dont on se fait si peu de scrupule dans le monde ; sur lequel les personnes même, qui font profession de piété, s'aveuglent souvent, et que peu de personnes se reprochent.

Pour parler sur cette matière avec précision et avec l'exactitude de la saine théologie, il faut lire S. Thomas, *secundâ secundæ quest.* 60. art. 2. 3. et 4. le Pasteur apost tom. 2. dans l'explication du huitième commandement de Dieu; Bourdaloue, tom. 3. pour le vendredi de la 5. semaine. Le père Nepveu fait là-dessus des réflexions très-justes, tom. 3. de ses Pensées pour le 11. Septembre.

I. POINT.

Qu'est-ce que le jugement téméraire? Juger témérairement, c'est juger mal de quelqu'un, et le condamner sur de légères apparences.

On expliquera cette définition, et on fera voir la différence du simple soupçon et du jugement. On expliquera en quels cas le jugement est téméraire; on fera sur-tout remarquer qu'on ne prétend pas parler des différentes pensées ni même des soupçons involontaires contre le prochain, dont les ames justes ne sont pas exemptes; mais des pensées volontaires, des soupçons pleinement délibérés, des jugemens que l'on forme avec connoissance, sur des indices légers et sans cause suffisante contre la probité du prochain.

Pour connoître combien le jugement té-

méraire est condamnable dans un chrétien, considérons-le d'abord dans sa nature. 1.° Il fait injure à Dieu qui le défend expressément, et qui s'est réservé le droit de juger les hommes. 2.° Il renferme une véritable injustice envers le prochain, en le condamnant sans aucun droit et même contre toute équité. Deux vérités qui étant développées, démontrent clairement que le jugement téméraire, en matière notable, est de sa nature un grand péché.

Je dis donc, 1.° que juger témérairement de son prochain, c'est faire injure au Seigneur; et pourquoi? C'est qu'il a défendu expressément de nous juger les uns les autres, à moins qu'il ne nous en ait donné le pouvoir.

On citera quelques passages: *Non facies quod iniquum est: nec injustè judicabis. Ego Dominus.* (Lév. 19.) Précepte qui a été renouvelé si expressément par J. C. *Nolite judicare, nolite condemnare.* Précepte dont saint Paul (1. Cor. 4.) a tant recommandé l'observation: *Nolite ante tempus judicare.* Et l'Apôtre saint Jacques a déclaré formellement, chap. 4. que juger son frère, c'est violer la loi, c'est la mépriser: *Qui judicat fratrem suum, detrahit legi, et judicat legem.* Eh! qui êtes-vous, continue le même Apôtre, vous qui jugez le prochain? *Tu autem qui es, qui*

judicas proximum? Ne savez-vous pas qu'il n'y a qu'un législateur et qu'un juge, qui peut perdre et qui peut sauver? *Unus est legislator et judex, qui potest perdere et liberare.*

Nouvelle raison qui rend le jugement téméraire très-injurieux à Dieu, c'est une usurpation de sa souveraineté; lui seul en qualité de créateur et de souverain maître des hommes, a l'autorité de les juger. J. C. même, en qualité d'homme, n'auroit pas le pouvoir de juger le monde. Aussi que nous apprend l'évangile? Que ce pouvoir lui avoit été donné de son Père; et comme il n'a pas pris de lui-même la qualité glorieuse de pontife, aussi ne s'est-il pas attribué celle de juge: *Ego non judico quemquam.* (Joan. 8. ℣. 15.)

Concluez de là, M. F., ce qu'on doit penser des chrétiens qui se donnent la liberté de juger leur prochain, sans en avoir reçu de Dieu aucun pouvoir. N'est-ce pas attenter sur son autorité et entreprendre sur ses droits? Vous est-il donc permis de juger, de condamner le serviteur d'autrui? *Tu qui es, qui judicas alienum servum?* (Rom. 14.) vous dit S. Paul; s'il tombe, ou s'il demeure ferme, ce n'est point à vous d'en connoître: *Domino suo stat, aut cadit.* Pourquoi, demande là-dessus S. Chrysostôme, juger ce qui ne

vous regarde pas? Cette personne, dont vous condamnez les actions et peut-être les intentions, est-elle votre sujet? Devez-vous en répondre à Dieu? Si cela est, veillez sur elle, sans blesser les règles de la charité; procurez son salut; prenez toutes les mesures que la prudence dicte, pour l'éloigner du péché et pour lui faire remplir les devoirs du christianisme. (On pourra ajouter quelque chose pour les parens, maîtres et autres supérieurs.) Mais combien de fois ne vous arrive-t-il pas de juger et de condamner ceux même qui ne vous sont point soumis, et peut-être vos propres supérieurs? Ignorez-vous donc que la première condition, pour exercer les fonctions de juge, c'est l'autorité légitime, et que Dieu se l'étant réservée, vous usurpez un droit qui ne vous appartient pas? Vous lui désobéissez, vous l'offensez, sur-tout lorsque vous jugez des intentions du prochain sur de légères apparences, et que vous n'épargnez pas même ceux qui sont au-dessus de vous, et que Dieu a établis pour vous conduire.

Le jugement téméraire n'est pas seulement condamnable par l'injure qu'il fait à Dieu; l'injustice dont il nous rend coupables envers le prochain, en augmente encore plus la malice; il est directement contraire à la charité qui défend de penser mal du pro-

chain sans de justes causes : *Charitas non cogitat malum* ; elle aime mieux être trompée par une trop grande facilité à bien juger, que de l'être par une trop grande rigueur à condamner. La charité nous oblige à traiter notre frère comme nous voudrions être traités nous-mêmes : or, voudrions-nous qu'on nous condamnât sans sujet ? Non, sans doute ; nous avons droit à l'estime de notre prochain, tant que nous ne faisons point d'actions mauvaises par elles-mêmes. Pourquoi donc n'observons-nous pas cette règle à l'égard de nos frères ? Nous nous croirions coupables, si par nos médisances, nous avions terni la réputation de quelqu'un ; nous croirions-nous donc innocens, quand, par nos jugemens téméraires, nous lui faisons perdre le droit à notre estime ?

On citera le reproche que S. Paul faisoit aux premiers chrétiens, dans ses lettres aux Cor. 4. et aux Rom. 14. Les fidèles circoncis méprisoient les gentils qui ne l'étoient pas ; et les gentils convertis blâmoient les fidèles qui vouloient se distinguer par la circoncision. Ceux qui s'abstenoient des viandes immolées aux idoles, condamnoient ceux qui en usoient ; et ceux qui en usoient censuroient ceux qui vouloient s'en abstenir. Quel langage leur tient l'Apotre ? Il leur defend de se juger ainsi : *Non ergò ampliùs inuiceu*

judicemus : tu autem quid judicas fratrem tuum? aut tu quarè spernis fratrem tuum? Omnes enim stabimus antè tribunal Christi. Injustice d'autant plus criante, que souvent on juge sur des rapports d'autrui, souvent infidèles, ou sur de simples conjectures; on juge des intentions par les actions; on impute une intention mauvaise à une action qui a pu être faite par un bon motif; enfin, on juge par prévention, par aversion, par chagrin, par intérêt, ou par quelque autre semblable motif que la passion suggère. Quoi de plus injuste que de tels jugemens, puisqu'ils sont portés sans autorité, sans connoissance et sans intégrité? (On rendra tout ceci sensible par quelque détail et par quelque comparaison.)

Est-on mal disposé à l'égard de quelqu'un? on interprète en mal tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait. Est-on envieux, intéressé? on croit aisément tout ce que l'on entend dire contre son prochain; on le soupçonne; on l'accuse.

Que diriez - vous, M. F., d'un juge établi pour prononcer sur la vie et sur la mort des hommes? qu'en diriez-vous, s'il portoit contre quelqu'un un arrêt de mort, sans preuve suffisante du crime de l'accusé? Ne le croiriez-vous pas digne de la peine qu'il fait subir injustement? Voilà néanmoins ce

que vous faites, toutes les fois que vous condamnez au-dedans de vous-mêmes votre prochain; que vous lui imputez quelque faute considérable, sans en avoir une certitude capable de déterminer un homme prudent à porter un témoignage ou à rendre un jugement contre quelqu'un: *In quo judicas alterum, te ipsum condemnas: eadem enim agis quæ judicas.* (Rom. 2.) Et quoi de plus facile que d'être trompé dans ses jugemens? Qui sait ce qui est dans l'homme? Qui peut pénétrer ses intentions? *Quis hominum scit quæ sunt hominis?* (5. Cor. 2.) N'arrive-t-il pas tous les jours que l'on blâme ce qui est estimable? Le cœur de l'homme est tellement perverti, qu'il penche toujours plus vers le mal que vers le bien.

Concluons donc, avec S. Bonnaventure, que nous devons fuir le jugement téméraire, comme une peste cachée, mais très-dangéreuse, qui chasse Dieu d'un cœur, et qui blesse la charité fraternelle: *Occulta pestis, sed gravissima, quæ Deum fugat, et fraternam lacerat charitatem.* Ce n'est pas néanmoins en cela seul que consiste sa malignité; les effets funestes qu'il produit, sur-tout dans ceux qui s'y laissent aller, la mettront dans un plus grand jour.

II. POINT.

Saint François de Sales, dans son excellent ouvrage qui a pour titre, *Introduction à la vie dévote*, traitant cette matière, dit que les jugemens téméraires produisent l'inquiétude, le mépris du prochain, l'orgueil, la complaisance de soi-même, et cent autres effets très-pernicieux, entre lesquels la médisance tient le premier rang; rien de plus vrai que la doctrine de ce grand saint. De cette source empoisonnée, je veux dire, des jugemens que l'on forme à la légère au préjudice du prochain, naissent une infinité d'autres désordres : désordres dans les familles, dans la conversation, dans la société civile, et sur-tout dans ceux qui sont sujets à ces jugemens téméraires.

On détaillera les maux qu'ils causent dans le sein des familles, les jalousies entre les époux et les épouses, les faux rapports, les calomnies, les haines, les divisions, les disputes, etc. Les fautes qui sont si fréquentes dans les conversations que l'on a les uns avec les autres, viennent, pour l'ordinaire, de la mauvaise opinion que l'on a conçue du prochain; de-là les troubles qui divisent les communautés et les états; de-là

enfin la ruine de la charité et la perte de quantité d'ames.

Mais de tous les effets que produit ce péché, un des plus funeste, c'est qu'il expose le pécheur à être condamné sans miséricorde au jugement de Dieu; la sentence est dejà prononcée par le Sauveur: *In quo judicio judicaveritis, judicabimini: et in quâ mensurâ mensi fueritis, remetietur vobis.* (Matth. 7.) Sur quoi S. Chrysostôme parle ainsi: Vous avez fourni au Seigneur de quoi vous condamner, en condamnant témérairement votre frère. Quel tort ne nous faisons-nous pas à nous-mêmes, M. F., en jugeant les autres sans miséricorde, et combien n'avons-nous pas à craindre d'être jugés à la rigueur? Ah! quel bonheur, si à l'heure de notre mort, nous pouvions dire: Nous n'avons jamais jugé ni condamné personne légèrement. Avec quelle tranquillité n'irions-nous pas paroître au tribunal de Jésus-Christ!

On pourra rapporter ici l'exemple d'un bon solitaire, qui étoit tellemnt assuré, au lit de la mort, que son supérieur en fut surpris, et lui en fit des reproches. A quoi le malade répondit, que sa tranquillité ne devoit point le surprendre, qu'elle étoit appuyée sur la parole du Sauveur, qui avoit déclaré qu'il ne condamneroit point celui qui n'avoit condamné personne.

De tout ce que nous venons de dire, quelles conséquences devons-nous en tirer? Les voici; écoutez-les attentivement, et ne les oubliez jamais. La première, c'est d'arracher de nos cœurs la racine du jugement téméraire, qui est, selon S. Augustin, l'orgueil ou l'envie. La seconde, de nous juger nous-mêmes, de nous occuper de notre propre amendement, et de détourner nos yeux et nos pensées de la conduite de notre prochain, à moins que la charité ou le devoir de notre état ne nous oblige de veiller sur les autres; en ce cas, gardons-nous bien d'être prompts à les condamner; mais suspendons notre jugement jusqu'à ce que nous soyons mieux instruits. La troisième, c'est d'interpréter toujours en bonne part les actions du prochain, autant qu'il est possible. La règle que nous donne le saint Evêque de Genève est bien digne de sa charité; si une action pouvoit avoir cent visages, il faudroit toujours la regarder du côté qui est le plus beau.

Il y auroit ici de beaux exemples à citer, de Judith lorsqu'elle alloit vers Holopherne; du Patriarche Joseph, lorsqu'il fuyoit de la maison de Putiphar; et de plusieurs autres.

Enfin, si nous ne pouvons nous dispenser de blâmer l'action, excusons l'intention; attribuons ce mal à la violence de la ten-

tation, à la surprise, à la foiblesse humaine, ou à l'ignorance, ainsi que fit le Sauveur à l'égard de ses ennemis. *Excusa intentionem si non potes opus*, dit saint Bernard, *putà ignorantiam, subreptionem, casum.*

On finira par l'exemple de J. C. qni ne voulut pas même condamner la femme adultère, et qui néanmoins a souffert si patiemment d'être condamné par les pharisiens. Demandons-lui, durant le saint sacrifice, la grâce de l'imiter; prions-le de nous pardonner toutes les fautes que nous avons commises par nos jugemens téméraires; dès ce jour renonçons à toute pensée désavantageuse à notre prochain; ayons pour lui une vraie charité, un cœur d'une véritable mère, ou du moins d'un juge équitable, lorsque nous ne pourrons nous dispenser de former quelque jugement à son égard. Ce sera le vrai moyen de trouver grâce et miséricorde auprès du souverain juge des vivans et des morts: *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.* (Matth. 6.)

Troisième sujet. Sur la charité envers les malades, et le bon usage des maladies.

Ecce offerebant ei paralyticum jacentem in lecto; Des gens présentèrent à Jésus, etc.

Quoi, de plus admirable, M. F., que la charité de ces hommes qui présentèrent au Sauveur le paralytique, dont la guérison est rapportée dans l'évangile de ce jour! Ce fut à Capharnaüm, ville très-considérable da la Galilée, que J. C. opéra ce miracle. Comme la multitude de malades qu'on lui présentoit, rendoit son abord difficile, la charité fit inventer à quatre hommes un moyen singulier de mettre sous ses yeux le malade à qui ils vouloient procurer la santé: ils s'avisèrent de le monter au-dessus de la maison par un escalier extérieur qui conduisoit sur le toit: ils firent une ouverture, et descendirent, avec des cordes, le lit du malade presque dans la chambre où étoit le Sauveur. Qu'un tel exemple est édifiant! J. C. lui-même en fut tellement touché, que, pour récompenser leur foi, il accorda au malade, non-seulement la santé du corps, mais encore celle de l'ame.

Souffrez, M. F., que je profite de ce trait d'histoire, pour vous exhorter à une œuvre des plus excellentes, des plus méritoires, et néanmoins des plus négligées; c'est le soin des malades, ou la charité que nous devons exercer envers le prochain dans ses maladies: sujet d'autant plus intéressant, que le salut de quantité de malades, et même votre propre salut en dépend.

Je veux donc aujourd'hui vous exhorter à exercer votre charité envers les malades. Je vous en proposerai les motifs dans un premier point; et dans le second, je vous en expliquerai les pratiques. Y a-t-il une obligation particulière d'exercer la charité envers les malades? Pourquoi et comment devons-nous y satisfaire? C'est toute la matière de cette instruction.

I. POINT.

Rien de plus incontestable que le précepte de la charité fraternelle; vous en êtes déjà pleinement persuadés; vous ne doutez point qu'en vertu de ce commandement, nous ne soyions obligés de rendre à notre prochain les mêmes services que nous voudrions raisonnablement en recevoir, si nous nous trouvions dans les mêmes circonstances. Or, M. F., en quel temps et en quelles circons

tances a-t-on plus besoin d'être soulagé, que dans le temps de la maladie, sur-tout lorsqu'elle est dangéreuse? Non, ce n'est point ici une œuvre de surérogation, ce n'est point une de ces pratiques du christianisme, qui quoique bonnes, peuvent être omises sans grande conséquence; c'est un vrai précepte marqué formellement dans l'évangile; précepte confirmé par l'exemple de J. C., à l'observance duquel sont attachés les plus précieux avantages, et dont la transgression a les effets les plus funestes, et par rapport aux malades, et par rapport à ceux qui devroient les soulager.

On expliquera ces subdivisions. Ne négligez pas, nous dit l'Esprit saint dans le liv. de l'Ecclésiastique, chap. 7. ne négligez pas de visiter vos frères dans l'infirmité: *Non te pigeat visitare infirmum*: consolez-les, aidez-les à supporter la maladie dont ils sont affligés; gardez-vous bien de les abandonner; s'ils venoient à périr par votre faute, je vous ferois rendre compte de leur sang.

Mais J. C., dans la loi nouvelle, nous l'a marqué d'une manière plus expresse et plus propre à faire impression sur nous. La parabole de ce misérable qui étoit tombé entre les mains des voleurs sur le chemin de Jéricho, en est une preuve manifeste; il suffit de faire attention à la réponse du Sauveur:

Quis

Quis horum trium videtur tibi proximus fuisse illi, qui incidit in latrones? At ille dixit: Qui fecit misericordiam in illum. Et ait illi Jesus: Vade, et tu fac similiter. (Luc. 10.) Et que doit-on en conclure? Que ceux qui pouvant aller auprès des misérables, et sur-tout des pauvres, négligent de le faire, ne remplissent point le précepte de la charité, puisqu'ils manquent de miséricorde.

Ici on comparera l'état des malades avec celui des personnes affligées; *par ex.* des orphelins, des veuves, etc. On montrera, que si c'est manquer de religion de ne pas les visiter dans leurs tribulations, ainsi que l'assure S. Jacques, c'est aussi pécher contre l'esprit du christianisme, que de négliger le soin de tous les malades quels qu'ils soient; combien plus doit-on l'exercer envers ses proches, envers ceux dont on tient la vie, envers ses voisins, et principalement envers les pauvres? Quelle ingratitude, quelle insensibilité, quelle inhumanité même dans des enfans, des époux, etc. de délaisser un père, une mère, une épouse! dureté, inhumanité qui n'est cependant que trop commune, et dont nous avons nous-mêmes été les tristes témoins. Le dirai-je, et l'entendrez-vous sans horreur? On a plus soin d'un vil animal dont la vie est en danger, que d'un enfant, d'un père, d'une

mère, qui sont avancés en âge; et qu'une longue maladie tient depuis long-temps dans un lit. Que ne fait-on pas pour conserver un animal, pour lui procurer la guérison? Visites fréquentes, veilles, dépenses, voyages, rien n'est épargné: faut-il procurer quelque soulagement à un chrétien, à une ame rachetée du sang d'un Dieu? faut-il pourvoir à son salut, lui faire recevoir les sacremens? on use de délai; on craint les moindres dépenses; on attend à l'extrémité pour appeler un confesseur; et on est souvent cause qu'un malade est privé des sacremens, ou qu'il les reçoit sans disposition.

Le pasteur ajoutera quelques traits frappans que son expérience lui aura appris; il s'en servira avec la prudence convenable.

Eh, M. F., où est donc la charité que nous devons avoir les uns pour les autres? Où est la soumission que nous devons à J. C., et à la loi qu'il a faite, d'exercer la miséricorde? Dirons-nous qu'elle est trop difficile à observer? Ah! son exemple doit suffire pour confondre tous ceux qui refuseront de l'accomplir. Sa maxime a toujours été de pratiquer avant que d'enseigner; c'est spécialement en ce point, je veux dire à l'égard des malades, qu'il nous a donné l'exemple. Qu'est-il venu faire dans le monde? Il est venu visiter les hommes que le péché d'A-

dam avoit réduits à l'état le plus misérable: *Visitavit nos oriens ex alto*; il a déclaré lui-même qu'il étoit venu guérir les infirmes; il a pris la qualité de médecin, il en a exercé l'office de la manière la plus charitable. *Non egent, qui sani sunt, medico, sed qui malè habent*, (Luc. 5.) répondit-il un jour à ceux qui se scandalisoient de ses œuvres de miséricorde.

Ce n'étoit pas seulement aux maladies de l'ame qu'il cherchoit à pourvoir, c'étoit aussi à celles du corps. Qui pourroit n'être pas édifié de le voir visiter un pauvre serviteur qui étoit malade! *Veniam, et curabo eum.* (Matth. 8.)

L'Evangéliste rapporte qu'il parcouroit les villes et les bourgades, guérissant toutes sortes d'infirmités: *Circuibat Jesus omnes civitates et castella, curans omnem languorem, et omnem infirmitatem.* Tantôt c'est la belle-mère de S. Pierre, qui étoit travaillée d'une fièvre violente, et qu'il guérit en un moment; tantôt c'est une pauvre femme qui, depuis dix-huit ans, étoit dans l'état le plus triste; ici c'est un paralytique; là ce sont des aveugles; partout il faisoit éclater sa charité envers les malades; on les lui apportoit de toute part; et nul qui n'ait senti les effets de sa bonté.

Serions-nous, M. F., de vrais disciples de ce Dieu-homme, si, bien loin d'assister notre

prochain dans ses maladies, nous l'abandonnions? A quoi ne devrions-nous pas nous attendre? Ah! c'est ici que nous devons nous exciter à cette œuvre de miséricorde, sans que rien puisse nous la faire omettre. Ce devoir est si indispensable, que J. C. en a fait dépendre le salut ou la damnation, la prédestination ou la réprobation des hommes. Que dira-t-il au dernier jugement? Sur quoi sera fondé l'arrêt qu'il prononcera? N'est-ce pas sur l'omission ou la pratique des œuvres de miséricorde, et en particulier de celle-ci? Venez, dira-t-il aux élus, vous qui êtes les bénis de mon Père, parce que j'ai été malade, et vous m'avez visité; retirez-vous de moi, dira-t-il aux réprouvés, parce que j'ai été malade, et vous ne m'avez pas visité.

Est-ce donc que la prédestination ou le bonheur des chrétiens dépend uniquement de la visite des malades, et des autres œuvres de charité? Non, répond S. Augustin, et il se peut faire, absolument parlant, qu'avec elle un chrétien meure dans la disgrâce de Dieu. D'où vient donc, continue ce père, que Dieu dans le dernier jugement n'appuiera son arrêt que sur la pratique et l'omission des œuvres charitables? Ah! répond ce même père, c'est que dans le cours ordinaire de la providence, les chrétiens charitables ne tombent jamais dans le malheur d'une mort

impénitente ; Dieu ne permet pas qu'ils soient surpris dans leurs péchés, ni retirés de ce monde avant de s'être purifiés, au lieu qu'il abandonne les chrétiens impitoyables qui ont été sans miséricorde pour leur prochain.

Peut-être direz-vous, que si vous négligez le soin des malades, vous pratiquez quelques autres œuvres de miséricorde. Mais, M. F., ignorez-vous que jamais, ou presque jamais, la miséricorde n'est mieux exercée ; qu'elle n'est même en nulle autre circonstance plus indispensable ni de plus grande conséquence, que dans le temps de la maladie ? N'est-ce pas alors qu'il s'agit de décider du sort éternel ? N'est-ce pas du bon ou du mauvais usage de la maladie, que dépend le salut, et spécialement de la manière dont on est assisté dans ces derniers momens ? A tout autre mal il y a remède, mais à une mauvaise mort il n'y en a point.

Il va donc en ceci, M. F., de l'intérêt essentiel du prochain, aussi bien que du nôtre ; soyons sûrs que, si nous prenons soin des malades, on prendra soin de nous dans les maladies qu'il plaira à Dieu de nous envoyer ; nous pratiquerons, durant notre vie, une infinité de bonnes œuvres ; nous nous affermirons dans l'amour de Dieu et du prochain, et nous nous disposerons à une mort heureuse ; J. C. tiendra fait à lui-même ce

que nous aurons fait au moindre de nos frères: *Quandiù fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.* (Matth. 25.)

Avant de passer au second point, on fera aux auditeurs l'application de ce point de morale, que l'on vient d'établir, et on leur demandera ce qu'ils en pensent, ce qu'ils en ont pensé jusqu'à présent, et quelle a été leur conduite à cet égard dans les cas particuliers qui se sont présentés.

Sentez, leur dira-t-on, toute l'excellence, aussi bien que la nécessité et les avantages de cet acte de charité; portez-vous-y avec une forte ardeur : *Non te pigeat visitare infirmum; ex his enim in dilectione firmaberis.*

Mais comment faut-il remplir ce devoir de charité? Je vais vous en instruire, en peu de mots, dans le second point.

II. POINT.

Nous avons deux sortes de devoirs à remplir par rapport aux malades; les uns à l'égard du corps, les autres à l'égard de l'ame; les uns dans les infirmités habituelles et communes, les autres dans les maladies pressantes et dangéreuses; les uns par rapport à ceux avec qui nous vivons et à qui nous sommes unis par les liens de la nature, les autres à l'égard de tous nos frères chrétiens

On reprendra ce détail; on montrera le soin que nous devons avoir des malades, en ce qui regarde le corps, qui est de lui procurer le soulagement qu'il peut raisonnablement exiger, une nourriture convenable, le secours des médecins, et les autres assistances dont un malade a besoin; manquer de les lui procurer, c'est commettre une faute plus ou moins grande, selon la qualité de la personne et de la maladie.

Les devoirs, par rapport à l'ame, consistent à consoler le malade, à lui donner des avis salutaires selon son âge et son état, à le faire penser à son salut, et à ne rien négliger pour lui procurer le salut de son ame, s'il a le malheur d'être en péché mortel; enfin, à le faire entrer dans les vues de Dieu, qui ne l'afflige que pour sa sanctification: mais plus la maladie est pressante et dangéreuse, plus le malade est tourmenté, plus la charité chrétienne doit redoubler, pour multiplier les secours corporels et spirituels.

Il est des maladies qui demandent une singulière patience, et de la part de ceux qui en sont attaqués, et de la part de ceux qui gouvernent les malades; telles que sont les infirmités de plusieurs années, les foiblesses d'esprit, des maux dégoûtans, contagieux et capables de mettre la patience à la plus rude

épreuve: quelle force ne faut-il pas avoir, pour rendre constamment ses services à des personnes ainsi affligées ! On le doit néanmoins; car la charité, dit l'Apôtre, supporte tout, elle ne se rebute jamais, elle n'excepte personne, elle s'étend à tous indifféremment; étrangers, inconnus, ennemis, compatriotes, voisins, amis, elle embrasse tous les hommes, parce qu'elle considère en eux J. C. dont ils représentent en quelque façon la personne.

Il faut cependant avouer qu'il est certains cas, certaines personnes qui exigent des soins plus assidus, et des charités persévérantes; telles sont les personnes qui nous sont unies par les liens du sang, et les pauvres qui manquent du nécessaire, et qui n'ont personne pour les assister. Ceci vous regarde particulièrement, enfans de famille; gardez-vous bien de délaisser vos parens dans le temps de leurs maladies; c'est alors que vous devez accomplir mieux que jamais le commandement du Seigneur, qui vous ordonne de les honorer et de les aimer. Or, comment y satisferez-vous ? En les traitant comme vous voudriez être traités vous-mêmes, si vous étiez à leur place; en leur faisant part du peu de bien que vous avez, quand vous ne le tiendriez pas d'eux. Sachez que c'est un crime qui crie vengeance contre le

ciel; de laisser souffrir ceux de qui on a reçu la vie, sous le faux prétexte qu'on n'en a reçu que très-peu de biens temporels. Eh, M. F., si, selon saint Jean, quiconque ayant des biens de ce monde, et voyant son frère dans le besoin, ferme ses entrailles à son égard; si, dis-je, il est privé de l'amour de Dieu, comment celui-là pourroit-il se glorifier d'aimer Dieu, qui voyant un père, une mère privés des choses nécessaires, couchés sur un lit de douleur, ne daigneroit pas les visiter ou leur refuseroit son assistance? *Quomodò charitas Dei manet in eo?* (1. Joan. 3.)

Cette charité doit paroître principalement dans l'attention qu'il faut avoir à les préparer de bonne heure à recevoir les sacremens de l'Eglise, à ne rien faire qui puisse les inquiéter, les chagriner et leur ôter cette paix du cœur, cette tranquillité si nécessaire pour mettre ordre à leur conscience, et profiter des derniers momens de la vie, de ces momens critiques et décisifs du sort éternel.

Ici on déplorera l'abus qui n'est que trop commun, d'avertir trop tard les pasteurs pour l'administration des sacremens. On représentera avec force l'inhumanité de certains enfans, qui plus occupés de leurs intérêts temporels que de l'intérêt éternel de leurs parens, songent plutôt à faire faire au malade un testament en leur faveur, qu'à

les porter à une bonne confession ; qui, sans attendre qu'ils aient expiré, ou plutôt impatiens de se voir en possession de leurs héritages, s'en saisissent avant leur mort, et se les disputent quelquefois en leur présence.

Où est la foi de ces chrétiens, et quel compte n'auront-ils pas à rendre, si, par leur négligence et leur cupidité, un père, une mère, ou quelque autre parent vient à périr ? Gardez-vous, M. F., de donner dans un désordre si criant ; regardez comme un de vos principaux devoirs, le soin des malades et particulièrement de ceux de votre famille ; *Fili, suscipe senectam patris tui, et non contristes eum in vitâ illius : et si defecerit sensu, veniam da, etc.* (Eccli. 3.) Lisez ce chapitre.

On donnera l'explication de ce beau passage, qui contient en même temps une exhortation puissante au soin des parens affligés, malades ou avancés en âge ; on finira, en recommandant à tous les auditeurs de se signaler dans la suite par leurs visites aux pauvres malades de la paroisse. S'il y a dans le lieu une confrérie des Dames de la Charité, on les invitera à suivre en tout point les règles de leur confrérie, en regardant toujours J. C. en la personne des pauvres malades. Quelle joie à la mort pour ceux qui auront pratiqué, pendant le cours de leur

ie, cette œuvre de miséricorde ! C'est bien eux qu'on peut appliquer ces paroles du ophète roi: *Beatus qui intelligit super egenum pauperem, in die malâ liberabit eum Domi-*. Ils auront la consolation de se voir au gement général à la droite de J. C., et entendre de sa bouche ces consolantes paroles: Possédez le royaume que je vous ai préparé, etc.

Le XIX. dimanche après la Pentecôte.

Premier sujet. Sur l'enfer des mauvais chrétiens.

Dixit Rex ministris: Ligatis manibus et pedibus ejus, mittite eum in tenebras exteriores: ibi erit fletus et stridor dentium. Le Roi dit à ses officiers, etc. *Matth.* 22.

Point de parabole plus terrible, M. F., plus capable de faire sur nos cœurs des impressions plus salutaires, que celle que l'Eglise nous propose en ce jour: c'est de la bouche de J. C. même qu'elle est sortie; et c'est sur la fin de sa vie qu'il la prononça, en présense d'une grande multitude. Ecoutez-la: il arrivera, dit-il, dans l'Eglise, et à l'égard du royaume des cieux, quelque chose de semblable á ce qui arriva à un roi, qui faisant les noces

de son fils, envoya ses serviteurs pour y faire venir ceux qui y étoient invités. (On donnera le précis de la parabole, puis on en donnera le sens spirituel.) Quel est le sens de cette parabole, et que nous représente ce roi, ces noces, ces conviés qui sont punis si sévèrement? Que nous apprend cette invitation? Qu'est-ce que cette robe de noces, et le châtiment de celui qui en est privé? Ce roi, M. F., c'est Dieu même, le Roi des rois, qui ayant préparé dans le ciel un festin éternel, a envoyé son fils au monde pour faire avec les hommes une sainte alliance. Ce divin Fils, après s'être fait annoncer par les prophètes à la nation juive, est venu lui-même en personne, revêtu de notre nature; il a invité les israélites, peuple choisi spécialement de Dieu, pour former son Eglise; il les a invités, dis-je, à le reconnoître pour l'Envoyé de Dieu, pour le Rédempteur du monde, le Chef des prédestinés; mais bien loin de le recevoir, ils l'ont traité le plus indignement, jusqu'à le faire mourir sur un infâme gibet. Qu'est-il arrivé? La ruine entière de la nation en a été et en est encore la juste punition; un autre peuple a été choisi pour composer l'Eglise de J. C.; et c'est nous, M. F., qui sommes ce peuple fortuné. Mais prenez-y garde; voici ce qui doit faire la matière de vos plus sé-

reuses réflexions. Ce n'est point assez d'être membres de l'Eglise et de porter le nom de chrétiens; il faut nécessairement, pour être admis au festin céleste, avoir la robe nuptiale, c'est-à-dire, la grâce sanctifiante; et quiconque se trouvera à la mort privé de cette grâce, éprouvera le châtiment exprimé par les paroles du texte sacré que nous venons d'entendre; Qu'on le jette; pieds et mains liés, dans les ténèbres, etc.

Ah! qu'il est épouvantable, M. F., ce châtiment! que ne puis-je vous le représenter tel qu'il est en effet! Mais nulle langue qui puisse en donner une idée juste; j'essaierai cependant de vous en faire une légère description, et je m'attacherai en ce jour à vous décrire l'état effroyable d'un chrétien dans l'enfer. Ce n'est qu'avec une sainte frayeur que je vais vous en parler: *Timens terreo*, dit S. Augustin. Nul de nous qui ne soit intéressé essentiellement à s'en garantir.

Voyons donc d'abord l'état d'un chrétien dans l'enfer: cherchons ensuite les moyens de nous préserver d'un tel malheur. Point de damnation plus affreuse que celle d'un mauvais chrétien: premier point. Quelles précautions tout chrétien doit-il prendre pour s'en préserver: second point.

Mettez, ô mon divin Sauveur! des paroles de feu dans ma bouche; brûlez mon cœur

et celui de mes auditeurs du feu de votre divin amour, afin que nous nous mettions à couvert les uns et les autres, des terribles tourmens que votre justice prépare aux mauvais chrétiens.

I. POINT.

Il y a un enfer; vérité constante et appuyée sur les preuves les plus solides de la foi et de la raison: il y a un enfer, un lieu destiné par la justice de Dieu, pour punir après cette vie tous les hommes qui auront été rebelles à ses ordres. (On pourra établir en peu de mots cet article de notre foi, en rappelant ce qu'on a dit ailleurs, ou en fournissant d'autres preuves.)

Mais ce qui doit faire aujourd'hui l'objet de notre attention, et ce que je souhaiterois fortement imprimer dans vos esprits, c'est que de tous les réprouvés, il n'en est aucun dont la damnation soit si affreuse que celle des mauvais chrétiens. Comment cela? Le voici:

C'est que, 1.° les chrétiens seront les plus humiliés dans l'enfer: *Ligatis manibus et pedibus, mittite eum in tenebras exteriores.* 2.° Aucun ne sera si tourmenté qu'eux par la perte du souverain bien: *Erit fletus.* 3.° Aucun enfin ne sentira plus vivement la peine du feu et des autres supplices qui

tourmentent les damnés: *Stridor dentium.* La place destinée aux mauvais chrétiens dans le lieu le plus profond de l'enfer, l'amertume des regrets que leur causera la privation de Dieu, la rigueur des supplices sensibles dont ils seront punis personnellement; voilà ce qui forme l'état le plus affreux qu'on puisse immaginer, et qui doit être le partage de tous les chrétiens que la mort surprendra dans le péché mortel.

Pour établir ces trois vérités posons un principe incontestable, et qui est appuyé sur les saintes Ecritures; que la punition des réprouvés sera proportionnée à la grandeur de leur péché: *Duplicate duplicia secundùm opera ejus.* (Apoc. 18. 6.) Or, M. F., qui peut douter que les péchés des chrétiens ne surpassent en malice ceux des infidèles?

On prouvera ceci par la doctrine de S. Thomas: *Gravius peccat, cœteris paribus, fidelis quàm infidelis.* Ce saint Docteur enseigne que la grandeur du péché se mesure sur la dignité ou la sainteté de l'état de celui qui le commet, sur son ingratitude et sur ses lumières. De là quelle conséquence? Elle est aisée à apercevoir. Puisque les chrétiens sont les plus distingués par le caractère du baptême, ils seront aussi les plus humiliés dans les enfers; puisqu'ils ont reçu plus de grâces, ils sentiront plus vivement la perte

de leur bienfaiteur; puisqu'ils auront pécha avec plus de malice, ils seront tourmentés plus cruellement par le supplice du feu et par le ver rongeur de la conscience.

On reprendra chacune de ces propositions. Humiliation plus profonde; c'est le Seigneur lui-même qui nous l'apprend dans le prophète Isaïe, cap. 14. en parlant de l'ange rebelle: *Verumtamen ad infernum detraheris in profundum laci;* tu seras précipité du haut degré de gloire où tu étois élevé, jusqu'au plus profond du lac infernal. Jésus-Christ lui-même ne nous le faisoit-il pas entendre assez clairement, en parlant des habitans de Capharnaüm, de Corosaïm et de Bethsaïde, qu'il avoit honorés si souvent de ses prédications? Malheur à vous, s'écrie-t-il, que j'ai honorés si souvent de ma présence: sachez que vous serez traités plus rigoureusement que Tyr et Sidon, à qui je n'ai pas fait le même honneur: après avoir été élevés jusqu'au ciel, vous serez humiliés jusqu'aux enfers: *Usque ad cœlum exaltata, usque ad infernum demergeris.* (Luc. 10. 15.)

Il est donc de foi, M. F., que les juifs, que le Seigneur avoit préférés aux autres nations, et qui ont refusé de suivre la doctrine de J. C., seront placés dans l'enfer au-dessous des villes païennes, chez lesquelles J. C. n'a pas prêché; et par la même rai-

son les mauvais chrétiens, encore plus privilégiés que les juifs, devenus par leur baptême enfans de Dieu, frères de J. C., temples du saint-Esprit, occuperont dans l'enfer la place la plus humiliante; ils y seront abymés plus profondément que les juifs eux-mêmes! O que cette pensée est effrayante pour ceux d'entre nous qui se trouvent privés de la grâce sanctifiante! Si je meurs dans l'état où je me trouve, je serai à jamais dans le lieu le plus horrible du cachot infernal, j'aurai à essuyer les reproches éternels de tous les idolâtres, de tous les juifs qui ont vécu et qui vivront jusqu'à la fin des siècles.

Quel est le pécheur qui pourroit tenir contre cette considération, s'il se l'appliquoit sérieusement? Pour moi, M. F., je vous l'avoue, je ne puis y penser sans frémir; que, si je venois à me perdre, honoré que je suis du sacerdoce, et chargé de votre conduite, ma place pendant l'éternité seroit le centre de l'abyme: *In profundum laci.* Ah! M. F., nous craignons tant d'être humiliés en ce monde, combien ne devons-nous pas appréhender d'éprouver la plus sensible des humiliations, la plus universelle dans tous les siècles des siècles, et nous entendre dire ces paroles que le prohète Isaïe met dans la bouche des nations infidèles: Eh

quoi ! tu es devenu semblable à nous, tu es précipité dans l'enfer. *Et tu vulneratus es sicut et nos, nostri similis effectus es. Detracta est ad inferos superbia tua.* (Isaï. 14. 11.)

Mais ce n'est encore là qu'un des moindres châtimens réservés aux mauvais chrétiens: ils ressentiront plus que personne la privation de Dieu, appelée la peine du dam. Comblés des bienfaits de Dieu, éclairé des lumières de la foi, excités au bien en mille manières, ils comprendront mieux que les autres toute la justice de leur condamnation; ils verront clairement le droit spécial qu'ils avoient au ciel, la facilité avec laquelle ils auroient pu l'obtenir, tant de moyens si puissans que la religion leur présentoit pour leur en assurer la possession : toutes ces grâces se présenteront à leur esprit, et contribueront à augmenter leur tristesse. De-là, dit St. Thomas, la haine, qu'ils porteront à Dieu, leur fera sentir plus vivement qu'aux autres réprouvés, toute la perte qu'ils auront faite, en se privant du bonheur de le voir. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les douleurs même que l'ame réprouvée endurera en son corps, quelque horribles et cruelles qu'elles soient, n'empêcheront point son application continuelle à la perte qu'elle aura faite.

Ah! chrétiens, que ne comprenons-nous

la rigueur de cette peine, comme le comprennent à présent ceux qui l'éprouvent! Nous sommes peu touchés ici-bas de ce que nous entendons dire; distraits par mille objets extérieurs, nous ne faisons pas attention au desir de posséder Dieu, desir naturel à l'homme et caché au fond de notre ame; mais après cette vie nous le sentirons avec toute sa vivacité, et notre plus grand chagrin sera d'être séparé pour jamais de l'objet de notre béatitude: c'est la doctrine de S. Chrysostôme. Quelque intolérable, dit-il, que soit le supplice qu'on endure dans l'enfer, rien n'égale le tourment d'être privé de la possession de la gloire. Plusieurs craignent avec raison le feu de l'enfer; mais j'ose assurer que la privation de la gloire cause infiniment plus de douleur.

Ici on pourra faire parler un mauvais chrétien, déplorant son sort en gémissant sur la perte de son Dieu: et on lui appliquera ces paroles de Jérémie: *Duplici contritione contere eos.* (Cap. 17.) Faites-lui sentir doublement le regret que doit causer la peine d'être à jamais séparé de vous.

Quelque amer que soit le regret que causera aux mauvais chrétiens la privation de Dieu, elle sera accompagnée d'une autre peine, qui, quoique moindre en elle-même, a coutume de faire de plus vives impressions

sur nous. Jésus-Christ nous l'exprime tantôt par le mot de grincement de dents : *Stridor dentium*; tantôt par celui du feu ; terme qui, selon S. Jérôme, renferme tout ce que nous appelons la peine du sens. S. Grégoire, et avec lui plusieurs pères et docteurs, prétendent qu'on y souffre tout ce que le feu et le froid peuvent avoir de plus rigoureux : *Ibi duplex ostenditur gehenna, scilicet nimii frigoris.* Et ainsi s'accomplit dans les réprouvés, ce qui est écrit au livre de Job. ; (cap. 20. 22.) que toutes sortes de douleurs les accablent : *Omnis dolor irruet super eum.*

Ici on rappellera ce qu'on a dit ailleurs de la rigueur du feu de l'enfer. Nul feu de ce monde, quelque ardent qu'il soit, nul supplice, quelque épouvantable que nous puissions l'imaginer, n'en approche ; c'est tout dire. (On peut faire ici fort à propos le détail du supplice de Pierre Damien.) Que ce feu sera allumé par un Dieu vengeur, et que ces supplices seront les coups les plus frappans de sa colère : *In uno igne*, dit S. Jérôme, *omnia tormenta sentiunt.* Nous en avons une légère peinture dans les expressions du Deutéronome, c. 32. *Ignis succensus est in furore meo, et ardebit usquè ad inferni novissima. Congregabo super eos mala, et sagittas meas complebo in eis.* Ces rebelles m'ont irrité par les abominations qu'ils ont commises ; ma fureur

sera allumée comme un feu; et, pénétrant jusqu'au fond des enfers, je les accablerai de maux; je tirerai contre eux toutes mes flèches; leur vin sera un fiel de dragon, et un venin d'aspic qui est incurable.

Il est à propos de lire cet endroit du Deutéronome, où sous des termes métaphoriques, l'Esprit saint nous a tracé un vif portrait des tourmens inconcevables que souffriront les impies dans les enfers; on les expliquera, et on leur donnera une nouvelle force par l'application que l'on en fera aux chrétiens.

Si les juifs ingrats et désobéissans envers Dieu, l'auteur de l'ancienne loi, doivent être ainsi traités, que sera-ce des chrétiens pécheurs? Que sera-ce de vous, jeunes libertins; de vous, filles scandaleuses; de vous, ivrognes; de vous, femmes médisantes, colères; de vous, sacrilèges? etc. (Détail des principaux vices de la paroisse.)

Il est de foi que vous serez d'autant plus punis, que vous aurez péché avec plus de malice: *Potentes potenter tormenta patientur: fortioribus fortior instat cruciatio.* (Sap. 6.) Faites-lui souffrir autant de douleur et de tristesse, qu'elle s'est donné de gloire, et qu'elle a été dans les délices: *Quantùm glorificavit se, et in deliciis fuit, tantùm date illi tormentum et luctum.* (Apoc. 18.) Jésus-Christ a déclaré que le mauvais serviteur sera d'au-

tant plus puni, qu'il aura été mieux instruit de la volonté de son maître: *Servus qui cognovit voluntatem domini, etc.* (Luc. 12.)

On confirmera ceci par l'autorité des pères, qui appellent le feu de l'enfer, un feu sage et prudent, qui recherche et examine les péchés, pour les punir selon leur énormité: *Ignis inquisitor meritorum flamma rationalis.*

On excitera de saintes affections dans le cœur des auditeurs engagés actuellement dans l'état du péché, on leur demandera s'ils pourront bien habiter dans ces feux dévorans, où la justice de Dieu les conservera par sa toute-puissance; le pécheur souffrira les peines dues aux péchés qu'il a faits, sans être consumés, et l'excès de ses tourmens égalera celui de ses désordres.

On fera sentir l'équité de cette conduite de Dieu par l'exemple de la justice humaine, qui proportionne les supplices à la noirceur des crimes. Aussi les chrétiens réprouvés n'accuseront-ils point le Seigneur, d'injustice à leur égard; plongés dans le fond de l'abyme, déchirés plus cruellement que le reste des damnés par la perte du souverain bien, tourmentés plus horriblement dans leurs ames et dans tous leurs sens, ils avoueront qu'ils ont mérité les châtimens qu'ils endurent: voilà ce qui redoublera leur supplice; voilà le ver rongeur de la conscience qui ne cessera ja-

mais de les piquer: *Vermis eorum non moritur.* (Marc. 9.) Je pouvois me sauver, je le pouvois aisément, j'en ai eu toutes sortes de moyens, et j'en ai abusé, je me suis perdu, et je le suis pour jamais. (On donnera de l'étendue à de telles réfléxions.)

Ne faudroit-il pas avoir perdu la foi, pour s'exposer à la damnation réservée aux mauvais chrétiens, dont nous venons de vous donner une idée bien imparfaite? Que dirons-nous d'un homme, qui, pour éviter une piqûre d'épingle, ou pour goûter un plaisir d'un moment, s'exposeroit à souffrir pendant mille ans, les maladies les plus aigues et les tourmens les plus horribles que la justice ait inventés? Ne le regarderiez-vous pas comme un insensé? Voilà néanmoins ce que vous faites, pécheurs qui m'écoutez; tous les tourmens, tous les maux de cette vie les plus sensibles et les plus longs, comparés à ceux de l'enfer, sont moins qu'une piqûre d'épingle; vous aimez mieux vous y exposer, que de vous priver de quelques biens périssables. Où est votre prudence? Reconnoissez du moins aujourd'hui votre aveuglement; remerciez le Seigneur de vous avoir conservés jusqu'à ce jour; cherchez incessamment les moyens de vous garantir du malheur qui vous menace. Et vous, ames justes, instruisez-vous de ce que vous devez

faire pour vous en préserver. C'est ce que nous allons voir dans le second point.

II. POINT.

C'EST une maxime généralement reçue, que plus le mal dont on est menacé est grand, prochain et difficile à éviter, plus on doit apporter de précaution pour s'en garantir. Que ne fait-on pas pour se préserver des maladies et autres accidens fâcheux ? On tremble aux moindres apparences des maux temporels ; or, la damnation des mauvais chrétiens étant la plus fâcheuse, et chacun de nous en étant menacé, même prochainement, est-il des précautions que nous ne devions prendre pour nous en exempter ? N'est-il pas étonnant que des chrétiens s'en mettent si peu en peine ! Oui, quand il faudroit souffrir en cette vie tous les maux imaginables, passer des siècles entiers dans les humiliations les plus grandes, être réduit à la dernière misère, rien ne devroit vous paroître difficile ; car enfin, quand il y a à choisir entre deux maux inévitables, la prudence veut que l'on choisisse le moindre. Mais ne nous allarmons pas, chrétiens, Dieu ne nous demande rien au-delà de nos forces ; aidés de sa grâce, nous pouvons nous préserver de l'affreux état des mauvais chrétiens.

Mais

mais que devons-nous faire? notre évangile nous en instruit clairement.

Qu'est-ce qui fera précipiter dans le lieu de ténèbres le mauvais serviteur? C'est qu'il n'aura pas été revêtu de la robe nuptiale, symbole de la grâce sanctifiante; négligeant et paresseux, il aura négligé de se préparer à la venue de son maître, il aura oublié le châtiment dont il étoit menacé. Voulons-nous donc, chrétiens, nous mettre à couvert du sort de ce misérable? Conservons soigneusement la grâce, si nous avons le bonheur de la posséder; recouvrons-la au plutôt, si nous l'avons perdue, attendons chaque jour l'arrivée du maître du festin, occupons-nous souvent du malheur qui nous menace. Ce sont-là les moyens, et les vrais moyens pour n'être point enveloppés dans la malédiction qui tombera sur les pécheurs. (On reprendra tous ces moyens.)

Rien de plus nécessaire pour éviter la damnation, que l'état de la grâce; quelques bonnes œuvres que nous puissions faire, si nous sommes privés de l'amitié de Dieu, nous vivons dans un état de damnation. O précieuse grâce! Quel soin les hommes ne doivent-ils pas avoir de te conserver! mais, hélas! que tu es peu estimée! on te perd pour des choses de néant, on ne veut pas même se donner le moindre mouvement et

faire quelques efforts pour te recouvrer, lorsqu'on t'a perdue. (On insistera sur ce point, et on demandera aux auditeurs, quel état ils ont fait de la grâce ou de l'amitié de Dieu, s'ils ont sujet de croire que leur ame est ornée de cette grâce sanctifiante, s'ils ne craignent rien tant que d'en être privés. On s'adressera sur-tout aux pécheurs, et on leur demandera quelles démarches ils ont faites, pour réparer la perte de la grâce.) Hélas! dira-t-on, combien parmi vous qui vivent ennemis de Dieu, des semaines, des mois, des années entières! D'où vient cela, chrétiens? C'est que vous n'avez pas encore fait une attention sérieuse aux peines que Dieu réserve dans les enfers aux chrétiens impénitens.

Pratiquons donc, M. F., ce second moyen que je vous fournis; pensez à l'enfer, occupez-vous-en pendant la messe; occupez-vous-en le reste du jour; pensez-y demain à votre réveil, pendant votre travail; pensez-y dans vos tentations; dites-vous à vous-mêmes: il n'y a entre moi et l'enfer qu'un pas: *Uno gradu, ego morsque dividimur.* Dans un instant je peux y être précipité; si une fois la mort me surprend en état de péché, je serai dès le même moment et pour toujours dans la prison de la justice divine, dans le cachot le plus profond, j'y éprou-

verai le regret le plus cuisant, le feu le plus ardent, sans consolation, sans aucune espérance du moindre soulagement ; durant l'éternité toute entière je porterai la peine de ma vie criminelle ; j'y tiendrai le langage que tiennent actuellement une infinité de pécheurs, et que l'évangile met dans la bouche du mauvais riche : *Crucior in hâc flammâ* ; je souffre, je suis tourmenté au milieu de ces flammes. Ah ! que ne puis je faire paroître ici une de ces victimes de la colère de Dieu ! quelle impression sa présence ne feroit-elle pas sur vous ! Mais cela n'est pas nécessaire, M. F., votre foi doit vous suffire. (On pourra placer ici, si on le juge à propos, la réponse d'Abraham au mauvais riche : *Habent Moysen et Prophetas ; audiant illos.* Vous avez la loi et les prophètes, écoutez-les ; l'autorité d'un Dieu qui a parlé, est un témoignage plus sûr que la vue d'un mort ressuscité.)

On finira, en conjurant les auditeurs de ranimer leur foi sur ce point fondamental de notre religion ; on leur donnera pour pratique, d'y réfléchir tous les jours de leur vie, en les avertissant de ce que dit S. Jean Chrysostôme, que tout chrétien qui pensera bien à l'enfer, n'y tombera pas ; et que ceux qui auront refusé d'y penser, s'y précipiteront infailliblement. Fasse le ciel, dira-t-on,

qu'aucun de nous n'éprouve ce malheur; mais plutôt que nous nous trouvions tous revêtus de la robe nuptiale au jour que le Seigneur introduira ses élus dans le feu éternel. Ou bien, on les pressera de redoubler leurs soins pour soutenir, par une vie plus chrétienne, la qualité d'enfant de Dieu et de l'Eglise; d'être de plus en plus fidèles aux grâces et aux autres moyens de salut que le Seigneur leur présente; d'éviter sur toutes choses le péché, et de ne craindre que Dieu, *Timete eum, qui potest et animam et corpus perdere in gehennam.* (Matth. 10. 28.) Enfin, on leur recommandera d'adresser à J. C. des prières plus ferventes et plus fréquentes, afin de ne pas éprouver la rigueur du feu éternel: *Fac, benigne Jesu, me perenni cremer igne.* Une autre pratique, par laquelle on peut conclure cet entretien, c'est d'inspirer à tous les auditeurs de réfléchir sur eux-mêmes, sur ce qui pourroit être la cause de leur damnation, c'est-à-dire, sur la passion qui les domine, passion qui entraîne presque toujours dans l'enfer, et qu'il faut par conséquent combattre, si on veut sincèrement s'en préserver. Opposez, leur dira-t-on, au feu de votre passion le feu éternel; que ces brasiers ardens consument tout ce qu'il y a en vous de déréglé; qu'il vous fassent brûler du feu de l'amour divin

n de vous rendre dignes d'entrer à l'heure votre mort en possession des biens éternels. nsi soit-il.

Nota. 1.° Que l'on peut exécuter ce plan r la damnation, suivant l'idée de Bourloue, sur le sermon de l'enfer, pour le ndredi de la seconde semaine de Carême. représente l'état malheureux des chrétiens réprouvés, qui souffrent en trois manières différentes; 1.° par le souvenir du passé; 2.° par la douleur du présent; 3.° par le désespoir d'obtenir jamais grâce à l'avenir. Par rapport au passé, deux vues tourmenteront le mauvais chrétien; l'une du mauvais usage qu'il en aura fait, et l'autre des maux qu'il aura commis. Par rapport au présent, il sera accablé par une double peine; peine de la séparation de Dieu, peine du tourment du feu. Enfin par rapport à l'avenir, il sera désolé par le plus affreux désespoir; désespoir d'obtenir de Dieu jamais aucune grâce, de le fléchir jamais par la pénitence, et de diminuer jamais ses dettes par les souffrances. Voilà, conclura-t-on, l'état des chrétiens qui sont morts coupables de péchés; tel sera l'état de ceux d'entre vous, qui sont actuellement ennemis de Dieu, et qui mourront dans l'impénitence. Quelle seroit votre folie, si vous différiez un moment à vous préserver d'un tel malheur! Les chré-

tiens réprouvés ont différé, comme vous, la pénitence; ils espéroient toujours de se convertir; ils ne l'ont pas fait; ils se sont perdus. C'étoit comme vous des gens attachés au monde, embarrassés dans mille affaires temporelles, et qui ont négligé la plus importante de toutes. C'étoit des chrétiens esclaves de quelques passions, engagés dans une amitié criminelle à laquelle ils n'ont pas voulu renoncer. Ah! M. F., faites à présent ce qu'ils voudroient avoir fait: si vous ne voulez pas que la pensée de l'enfer soit à l'heure de votre mort le sujet de votre désespoir, qu'il soit à présent le motif de votre pénitence; mais d'une pénitence véritable et solide, qui vous rende dignes de la récompense éternelle.

Nota. 2.° Que le même auteur traite de l'éternité malheureuse, dans le sermon pour le dimanche; mais il semble qu'on pourroit laisser ce sujet pour la fin de l'année ecclésiastique ou civile. Car il paroît plus conforme à l'esprit de l'Eglise et des saints pères, de parler en ce jour du petit nombre des élus, ainsi que l'a fait S. Grégoire dans son homélie 38 sur les évangiles; il seroit bon de la lire toute entière, aussi-bien que la 19. qui est pour le dimanche de la Septuagésime. On y trouvera de quoi exécuter le premier plan, que nous avons proposé pour

e dimanche; elle servira aussi pour celui qui regarde le petit nombre des élus. Voyez les leçons du troisième nocturne de la dix-neuvième semaine après la Pentecôte.

Second sujet. Sur le petit nombre des élus.

Multi vocati, pauci verò electi. Il y en a beaucoup d'appelés, et peu sont élus.

C'est l'oracle par où le Sauveur conclut la parabole rapportée dans notre évangile; qu'elle est terrible, M. F., et qui peut l'entendre sans frémir! *Terribile est valdè quod sequitur*, dit S. Grégoire, expliquant cet évangile devant le peuple romain, dans une des plus grandes églises de la capitale du monde. Nous sommes assemblés en grand nombre, s'écrioit ce saint Pape; vous remplissez les murailles de cette vaste basilique: mais, hélas! qui peut dire combien peu parmi vous parviendront au royaume du ciel? Beaucoup ont la foi, ils en font profession; mais la plupart démentent par leur conduite ce qu'ils font profession de croire. Ne pourroit-on pas, M. F., en dire autant des chrétiens de nos jours? On se fait gloire d'être chrétiens, et on ne remplit pas les devoirs d'un chrétien; voilà, M. F., ce qui

en damne un très-grand nombre ; c'est pour vous préserver du malheur de la multitude, que je veux vous parler aujourd'hui du petit nombre des élus. Je vous montrerai qu'un très-grand nombre de chrétiens se damnent par leur faute ; je parcourrai les différentes sources de leur damnation ; heureux vous et moi ! si la connoissance que nous aurons de la cause de leur damnation, nous fait éviter ce qui seroit capable de nous y précipiter avec eux. O divin Sauveur ! qui ne voulez la mort de personne, qui avez répandu votre sang pour chacun de nous, pénétrez-nous de l'oracle divin qui est sorti de votre bouche ; aidez-nous à marcher par la voie étroite qui conduit à la vie.

I. POINT.

D'ABORD, M. F., pour parler sur un sujet si épouvantable, sans donner dans aucune extrémité, je dois vous bien persuader de la volonté sincère que Dieu a de sauver tous les hommes, principalement les chrétiens. Rien de si clairement établi dans l'évangile, dans les épîtres de S. Paul, et dans toutes les divines écritures. On citera ici quelques passages ; *par ex. Non est voluntas antè patrem vestrum, qui in cœlis est, ut pereat unus de pusillis istis.* (Matth. 18.) Et

le fameux passage de S. Paul : *Omnes homines vult salvos fieri. Qui propter nos homines et propter nostram salutem.* On détaillera ensuite les moyens de salut que le Seigneur offre aux chrétiens; secours intérieurs, secours extérieurs, dans les instructions, dans les sacremens, et sur-tout dans l'auguste sacrifice de la messe. Qui pourroit, après cela, douter un moment si Dieu veut sincèrement notre salut? Mais comment ne le voudroit-il pas, puisqu'il nous ordonne d'espérer en lui, de lui demander son royaume; puisqu'il nous promet le pardon de nos péchés et la grâce de la pénitence, si nous la lui demandons avec humilité et confiance, et sans nous rebuter.

Cependant, M. F., quelque incontestable que soit cette vérité, il n'est pas moins constant que le plus grand nombre des hommes périra pour l'éternité; J. C. lui-même l'a déclaré en terme exprès et en différentes occasions; tantôt il dit que la porte qui conduit à la perdition est large, et que beaucoup de gens marchent par la voie spacieuse qui mène à la mort, tantôt que beaucoup chercheront à entrer dans le royaume des cieux, et qu'ils n'y seront pas admis. Plusieurs fois il concluoit ses paraboles par assurer que peu seroient élus; il est aisé de sentir la vérité de cette proposition, si l'on veut

réfléchir sur la multitude des idolâtres, des juifs, des hérétiques qui remplissent une grande partie du monde. Mais que penser des chrétiens, de ceux qui vivent dans le sein de l'Eglise catholique? Y en aura-t-il peu parmi eux de sauvés, et le plus grand nombre périra-t-il? C'est sur quoi le Sauveur ne s'est pas expliqué bien clairement, et l'Eglise n'a rien décidé sur ce point; néanmoins les saints pères, à qui Dieu avoit communiqué des lumières spéciales pour interpréter l'évangile, nous disent assez nettement, que la plupart des chrétiens se damnent par leurs péchés; je me contenterai de vous rapporter le témoignage de quelques principaux docteurs.

Saint Jean Chrysostôme, appelé le prince des pères grecs, a prêché cette vérité dans une des plus grandes villes du monde. Combien pensez-vous, demandoit-il au peuple d'Antioche, qu'il y aura de personnes sauvées dans cette ville: *Quot putatis in civitate nostrâ qui salvi fiant?* Vous serez sans doute aussi frappés que surpris, de ce que je vais vous dire; cependant ce que j'en pense, c'est que de tant de mille personnes qui peuplent cette capitale, je ne crois pas qu'il s'en trouve cent qui soient sauvées: *In tot millibus non possunt centum inveniri, quin et de dubito.* La raison que j'en ai, c'est qu'il

n'y a que malice et corruption parmi les jeunes gens, négligence et tiédeur parmi les vieillards; les pères et mères négligent l'éducation de leurs enfans; personne n'a du zèle et de l'ardeur pour son salut. Ce que ce docteur a dit de la ville d'Antioche, ne peut-on pas l'appliquer, par proportion, aux chrétiens de nos jours, qui habitent les villes et les campagnes? Notre siècle est-il moins corrompu qu'on ne l'étoit il y a deux cents ans, où l'on se ressentoit encore de la ferveur de la primitive Eglise. S. Augustin parloit au peuple d'Hyppone en Afrique, comme S. Chrisostôme avoit parlé à Antioche. Développons cette question que l'on fit au Sauveur un jour, s'il y auroit peu d'elus; vous m'écoutez en grand nombre, ajouta-t-il, mais peu parmi vous qui mettent en pratique ce qu'ils entendent; je vois beaucoup de paille et peu de grain: *Scio quia multi auditis, et pauci obediitis.* Ainsi il y en aura peu de sauvés, si on les compare à la multitude de ceux qui périront: *Pauci ergo qui salvantur, in comparationem multorum pereuntium.* (Psal. 7.) Vous cherchez quelque vrai chrétien, dont la société vous soit salutaire, à peine en trouvez-vous: il y en a très-peu parmi ceux-mêmes qui ont reçu le sacrement de baptême, qui reçoivent les autres sacremens de l'Eglise; il y en a très-

peu qui observent sincèrement les préceptes de Dieu, *paucissimi*; il n'y aura cependant de sauvé que ces vrais chrétiens. S. Jérôme, si versé dans l'intelligence des saintes Ecritures, parlant de la porte étroite qui conduit au ciel, et dont il est parlé au ch. 7. de S. Matthieu, assure que parmi ceux même qui sont entrés par la porte de la vérité, plusieurs s'en écartent dans la suite, et qu'il en est peu qui persévèrent jusqu'à la fin dans une vie chrétienne.

Vous avez déjà entendu ce qu'en pensoit S. Grégoire le Grand : l'on ne peut arriver au ciel, disoit-il, tandis qu'on ne cherche que les choses de la terre, que l'on ne travaille qu'à s'élever aux honneurs, qu'à contenter son orgueil et à prendre ses plaisirs; telle est cependant la vie de plusieurs de ceux qui sont membres de l'Eglise. Voilà la doctrine des saints pères sur le point dont il s'agit; ne nous rassurons pas sur le changement des mœurs. Je vous l'ai dit et il n'est que trop vrai; le vice ne règne pas avec moins d'empire à présent que dans les siècles qui nous ont précédés, comme je vous le ferai voir bientôt: il y a donc grand sujet de craindre que le plus grand nombre des chrétiens de nos jours ne soient réprouvés. Ah! M. F., quand de cent il n'y en auroit qu'un, cela seul devroit vous inspirer à tous une

frayeur continuelle, puisque, comme dit S. Grégoire, chacun de nous peut être réprouvé; le plus juste peut se relâcher et se perdre; comme au contraire les plus grands pécheurs peuvent se convertir et être sauvés; S. Grégoire nous en fournit quelques exemples. Il rapporte dans ses homélies l'histoire d'une de ses tantes, qui, après s'être donnée à Dieu, et avoir vécu pendant quelque temps dans la piété et la compagnie de ses sœurs, se livra ensuite au siècle et devint un sujet de scandale; il propose ensuite l'exemple d'un religieux qui après avoir mené une vie peu conforme à la sainteté de son état, se convertit dans une maladie mortelle, et finit saintement ses jours. D'où le docteur conclut, et c'est la conclusion que nous devons tirer avec lui, que nous ne devons jamais présumer de nos forces, comme ne devant jamais désespérer de personne. Mais comment, direz-vous, comment espérer le salut, si le plus grand nombre des chrétiens périt; comment former un acte d'une ferme confiance? A cela je réponds, avec un grand docteur, que la certitude de notre espérance est fondée sur la toute-puissance de Dieu, qui veut et qui peut sauver chacun de nous, et, quelque petit que puisse être le nombre des élus, il ne peut balancer la certitude de notre espérance, puis-

que nous sommes sûrs, par la foi, qu'il ne tient qu'à nous d'être de ce petit nombre. Gardons-nous bien, M. F., de nous inquiéter pour savoir si nous serons du nombre des élus; il ne nous sert de rien, dit S. Augustin, de faire une telle question; faites ce qui dépendra de vous, et vous en serez infailliblement. On pourroit ici citer la réponse que faisoit S. Grégoire à une dame romaine, nommée Grégoire, qui lui avoit écrit pour avoir une assurance de la rémission de ses péchés. Vous me demandez, lui dit-il, une chose également difficile et inutile. Je ne suis pas assez saint pour avoir des révélations; Dieu ne veut pas vous donner une assurance entière du pardon de vos fautes; mais il veut que vous les pleuriez le reste de vos jours, et que vous assuriez votre salut par vos bonnes œuvres. Profitons, M. F., des avis de ce saint Pape; et puisque nous ne pouvons avoir une certitude absolue de notre prédestination, une révélation particulière, opérons notre salut avec crainte et tremblement; ayons soin surtout d'éviter ce qui pourroit être en nous une source de réprobation, et ce qui est la cause la plus ordinaire de la damnation d'un grand nombre de chrétiens. Redoublez votre attention à ce que je vais vous en dire dans un second point.

II. POINT.

Je vous l'ai dit, M. F., Dieu veut sincèrement le salut de tous les hommes; nul d'entr'eux à qui il n'en fournisse les moyens; les hérétiques et les infidèles n'en sont pas privés; s'ils périssent, ce sera par leur faute; il veut sincèrement et singulièrement le salut des fidèles; c'est à eux qu'il prodigue, pour ainsi dire, ses grâces: ils sont son peuple chéri et la nation qu'il s'est choisie spécialement; néanmoins il n'est que trop vrai que beaucoup de chrétiens se perdront; quelle peut en être la cause? Elle ne peut venir que de leur propre malice, de leur négligence à se servir des secours abondans que Dieu leur offre pour se sauver. (Voyez ce qu'en dit Bourdaloue en ses pensées, tom. I.) Ici on peut reprendre les raisons que les saints pères apportent du petit nombre des élus parmi les chrétiens; raison de S. Jean Chrisostôme prise des désordres des jeunes gens: la tiédeur empêche les vieillards, la négligence les pères de famille, de-là l'oubli général du salut. Raison de S. Ambroise: peu conservent l'innocence du baptême, très-peu la recouvrent après l'avoir perdue. La raison de S. Augustin: plusieurs n'ont que l'extérieur de chrétiens et trangressent les préceptes du

Seigneur. Raison de S. Jérôme : peu qui aient le courage de persévérer jusqu'à la fin dans le chemin étroit qui conduit à la vie. Raison enfin de S. Grégoire : la plupart des hommes, même dans le christianisme, sont esclaves de la passion des plaisirs, des richesses et des honneurs. (On s'étendra sur ces différentes raisons que l'on prouvera par l'expérience, et par les plaintes que tout le monde forme sur la corruption des mœurs. Et si vous voulez, dira-t-on, vous convaincre de la vérité que je vous prêche, ouvrons l'Evangile, entrons dans le détail de ce qui est défendu et ordonné, voyons à qui le salut est promis, faisons-en ensuite l'application; on suivra le détail que fait Bourdaloue.) Qu'a dit le saint précurseur à ceux qui venoient recevoir son baptême? Qu'a dit Jésus-Christ? Qu'a-t-il exigé de ses disciples? Quel commandement a-t-il fait? Par où a-t-il conclu son sermon sur la montagne? Comment a-t-il caractérisé les élus? Selon S. Jean-Baptiste, il faut faire de dignes fruits de pénitence; J. C. déclare que le royaume des cieux se prend par force, et qu'il demande une sainte violence; il ordonne à tous ceux qui veulent le suivre, de se renoncer eux-mêmes, de porter tous les jours leurs croix, d'aimer le Seigneur de tout leur cœur, et le prochain comme eux-mêmes, de travailler pour Dieu

de faire des bonnes œuvres, et de marcher par la voie étroite que tient le petit nombre; il assure que celui-là seul sera sauvé, qui fera la volonté du Père céleste. Or, n'y en a-t-il pas beaucoup, même parmi les chrétiens, dont la vie n'est pas conforme aux maximes de J. C? Je ne prétends juger personne en particulier; mais, à parler en général, n'est-il pas vrai que si on parcourt toutes les différentes conditions du monde, les âges et les sexes, on en trouvera peu dont la conduite soit vraiment chrétienne? le plus grand nombre suivent les maximes du monde, refusent de se faire violence pour réprimer leurs passions, souffrent avec impatience les peines de la vie, manquent d'amour pour Dieu et pour leur prochain, en un mot, n'accomplissent pas la volonté de Dieu, mais plutôt leur volonté propre et celle du démon. On pourroit faire une énumération plus particularisée des différens péchés que l'on commet contre les devoirs généraux du christianisme, par rapport à Dieu, au prochain et à soi-même, et contre les devoirs de chaque état; plusieurs vivent dans l'ignorance, soit des vérités éternelles de la religion, soit de leurs obligations particulières, plusieurs ne prient presque point, ou prient très-mal, ne produisent aucun acte d'amour de Dieu, manquent de confiance en sa bonté,

profanent les jours de fêtes, n'ont point de charité pour leurs frères, et sont idolâtres d'eux-mêmes. Combien se laissent aller à l'injustice, et se font là-dessus de fausses consciences. Ne vous rassurez pas, M. F., de ce que vous n'êtes pas sujets à plusieurs vices, ni sur quelques bonnes œuvres que vous pratiquez; illusion très-commune, et qui perd tous les jours un grand nombre de chrétiens: sachez qu'il n'est pas nécessaire d'être sujets à plusieurs crimes pour être exclus du royaume de Dieu; un seul suffit; sachez qu'il n'est pas nécessaire de s'acquitter de quelques devoirs; il faut les remplir tous, et les remplir en vue de Dieu. Manquer à une seule chose importante, c'est être condamnable, et digne d'un supplice éternel; il n'en a pas fallu davantage pour perdre le premier ange; Saül, premier roi des israélites; Judas, apôtre de J. C., et une infinité d'autres. On dira, peut-être, qu'après tout, c'est la mort qui décide du sort éternel des hommes; et que le grand nombre des chrétiens recourt aux sacremens avant que de mourir. Je le veux, mais est-ce assez, pour assurer son salut, de recevoir les sacremens avant la mort, et de donner certains signes de repentir? Non, M. F., il faut les recevoir saintement, c'est-à-dire, avec une vraie conversion du cœur; or, peut-on se pro-

mettre que ceux qui ont mal vécu, dont le cœur a toujours été attaché au péché, au monde et à eux-mêmes, changent en un moment de dispositions; qu'ils deviennent tout remplis de l'amour de Dieu et de la haine du péché? N'est-il pas bien à craindre que des motifs humains, un reste de christianisme, ou même une crainte servile et toute naturelle des peines de l'enfer ne soit le principe des marques de pénitence qu'on donne alors? Ce qui est vrai, c'est que les saints pères les ont toujours regardées comme fort équivoques; S. Jérôme ne craint pas de dire, que de cent mille qui ont vécu dans le péché, à peine s'en trouve-t il un qui se convertisse sincèrement à la mort; voudriez-vous donc vous exposer à un danger si évident? Ah! je vous crois trop sages pour courir un tel péril. Profitons donc, M. F., les uns et les autres de la grâce qui nous éclaire et qui nous touche à ce moment; et pour fruit de cet entretien, formons les résolutions suivantes.

1.° Sortons de l'état de péché, si nous avons le malheur d'y être; ou s'il nous arrive d'y tomber dans la suite, recourons dès le jour même au remède de la pénitence.

2.° Redoublons notre vigilance; munissons-nous plus que jamais contre tous les dangers du siècle.

comme le penchant qui nous porte toujours à murmurer, l'emporte souvent sur les sentimens que la grâce et l'Evangile nous inspirent, en voici deux principales raisons qui vont servir de fondement à tout ce que j'ai à vous dire sur cette première disposition. Ce n'est pas à nous de marquer à Dieu le temps ou la durée des peines et des afflictions qu'il nous envoie ; il y auroit donc de l'injustice, de notre part, de nous impatienter et de murmurer contre Dieu de ce que nous ne trouvons pas de prompts soulagemens à nos maux. En vain nous impatienterions-nous dans nos maladies, et nous en prendrions-nous à Dieu de ce que nous souffrons ; Dieu n'en change pas plus pour cela de conduite, il y auroit donc de la folie à murmurer ou à s'impatienter. D'où je conclus que nous devons recevoir les maladies avec une parfaite soumission à la volonté de Dieu.

Nous sommes impatiens contre Dieu, quand il nous afflige ; ou du moins, si nous témoignons pendant quelque temps notre patience dans nos disgrâces, nos murmures éclatent bientôt, quand nous n'y trouvons pas de prompts soulagemens. Il n'en faut pas davantage pour faire connoître notre injustice. Nous sommes des criminels ; nous naissons tous dans le péché ; à ce péché

volontaire de notre origine, nous en ajoutons volontairement une infinité d'autres. A-t-on jamais ouï dire qu'un criminel fût l'arbitre de sa peine, qu'il eût droit de dire à son juge : Je ne veux souffrir que tant de temps et comme il me plaîra ? Quelle injustice ! Est-ce à nous à marquer précisément à Dieu le temps et le jour auquel il faut qu'il nous donne le secours que nous attendons de sa pure bonté ? Hélas ! M. F., nous imitons les habitans de Béthulie, qui, ennuyés de voir que Dieu ne leur donnoit pas un prompt secours contre Holoferne qui les tenoit assiégés, avoient résolu de lui rendre leur ville dans cinq jours, s'ils n'étoient secourus. Mais écoutez les vifs reproches que Judith leur fait à cette occasion : Qu'est-ce que j'entends dire ; que vous voulez livrer Béthulie aux Assyriens, si dans cinq jours il ne vous vient point de secours ? Qui êtes-vous, ô vous qui tentez le Seigneur, et qui murmurez contre son adorable providence ? Parler de la sorte, ce n'est pas le moyen de vous attirer sa miséricorde ; c'est au contraire l'irriter davantage, et allumer sa juste fureur. Vous avez marqué à Dieu le jour auquel il faut qu'il vous donne du secours ; vous l'avez assujetti à votre choix et à votre caprice : ce temps expiré, vous n'espérerez donc plus en lui ; vous l'abandonnerez ; vous

souffrirez que des nations incirconcises viennent porter leurs idoles et leurs abominations dans le lieu saint ; c'est Dieu qui vous éprouver ; et vous êtes assez lâches, assez injustes pour lui promettre de ne être fidèles que jusqu'à certain temps. Ah, souvenez-vous de la patience d'Abraham, qui n'a mérité la qualité d'ami de Dieu, qu'après avoir soutenu par une longue persévérance toutes les différentes épreuves auxquelles il a été exposé. Souvenez-vous de l'invincible constance d'Isaac, de Jacob et de Moyse, dont la fidélité n'a été reconnue qu'après plusieurs disgrâces, au-dessus desquelles ils se sont élevés: mais souvenez-vous aussi de tant d'autres qui ont été si sévèrement châtiés pour leur impatience, leurs plaintes et leurs murmures contre le Seigneur, les uns ayant été frappés de mort par l'ange exterminateur, et les autres tués par les serpens.

Appliquons de si sages réflexions à notre sujet : car voilà ce qu'on peut dire de plus fort pour arrêter l'impatience de tant de chrétiens, et leur faire voir l'injustice de leurs murmures. Ils marquent à Dieu le temps auquel il doit les secourir ; s'il ne les assiste donc pas dans ce temps, il cessera à leur égard d'être leur Dieu, ils cesseront de se reposer sur lui et de lui être fidèles. Ce secours

[illegible]urs qu'ils attendent n'étant pas venu, ils aban-[illegible]neront leur ville aux Assyriens, je veux dire, [illegible]r ame aux démons ennemis de leur salut, [illegible]à violence de leurs passions, à une morne [illegible]tesse, à une criminelle défiance, à un mur-[illegible]re accompagné d'impatience et suivi de [illegible]désespoir. Qui d'eux ou de Dieu y perdra davantage? C'est pourquoi j'ai ajouté qu'autant il y avoit d'injustice, autant il y avoit de folie.

Murmurer contre Dieu, c'est commettre un très-grand péché; mais, qui plus est, c'est le commettre en vain, sans consolation, sans fruit, sans même aucune ressource, ni un moindre rayon d'espérance selon le monde; raison principale pour laquelle le sage nous dit d'étouffer ces murmures, qui dans le fond ne servent de rien: *Custodite vos à murmuratione, quæ nihil prodest.* Dans les autres péchés, il y a certains attraits, qui, quoique faux, ne laissent pas d'y engager les pécheurs. La joie de se voir distingué dans le monde, et d'y posséder les premiers rangs, flatte l'ambitieux; une fragile beauté et la présence d'un objet charmant aveuglent l'impudique; la satisfaction de tirer raison d'une injure, enflamme un vindicatif; la délicatesse des viandes et des vins exquis donne du plaisir à un gourmand; l'éclat de l'or et de l'argent éblouit les yeux d'un avare: foibles et

malheureux prétextes qui ne les justifieront jamais devant Dieu; prétextes néanmoins, qui, en un sens, les rendent moins coupables que ceux qui l'offensent gratuitement, sans consolation, sans plaisir, tels que sont ceux qui murmurent contre lui dans leurs maladies, et à qui l'impatience arrache des imprécations et des blasphêmes. Il y a longtemps que vous vous plaignez de la conduite de Dieu et de la dureté de son abandon dans vos disgrâces et vos infirmités; il y a longtemps que vous murmurez et que vous êtes mécontens de lui: mais depuis tant de plaintes et de murmures, vous êtes-vous sentis soulagés en la moindre chose? Vos douleurs ont-elles été moins aigues, moins violentes, moins fréquentes? Vos impatiences ont-elles changé quelque chose dans l'ordre de sa sagesse? Ont-elles obligé Dieu de vous donner une grâce qu'il avoit paru refuser à votre patience? Vous avouez vous-même que vos murmures ne vous ont servi de rien. Que dis-je? Ah! inutiles pour votre consolation, ils ont servi à votre réprobation et à votre perte. O folie! ô extravagance! ô fureur d'offenser Dieu gratuitement, d'augmenter sa peine en ce monde, et d'avancer son malheur éternel pour l'autre!

Il est temps, M. F., que vous rentriez en vous-mêmes, et que profitant du salutaire

avis que nous donne le prophète roi, vous leviez pendant les tristes nuits de vos disgrâces, vos mains vers le ciel, et que vous bénissiez le Seigneur : *In noctibus extollite manus vestras in sancta, et benedicite Dominum*: dans ces nuits fâcheuses où la colique, la goutte, la gravelle et d'autres maux violens ne vous donnent presque point de relâche; dans ces temps orageux où une longue maladie et des infirmités habituelles ne vous permettent plus de continuer vos travaux pour le soutien de votre vie, pour l'éducation, l'entretien et l'avancement d'une famille nombreuse ; c'est alors que vous devez lever les mains au ciel, et bénir le Seigneur de la conduite qu'il tient à votre égard, en lui disant, à l'imitation de J. C.; C'est vous, mon Dieu, qui m'aviez donné la santé dont j'ai fait un si mauvais usage; c'est vous qui m'envoyez cette maladie pour me corriger ou pour réveiller ma ferveur dans votre service; ne permettez pas que j'abuse d'une si favorable occasion; et qu'au lieu de vous appaiser, je vous irrite de nouveau par mon impatience et par mes révoltes. Oui, mon Dieu, je me soumets à tous les châtimens de votre justice; je suis bien aise, puisque vous le voulez aussi, de me voir séparé des créatures, dénué de tous les objets de mes affections et de mes attaches,

réduit à un état qui, m'empêche de jouir des plaisirs du monde et des douceurs de cette vie. C'est la première disposition où il faut être pour profiter des maladies: il faut les recevoir avec soumission à la volonté de Dieu. Venons maintenant à la seconde, qui est d'en souffrir les douleurs en esprit de pénitence.

II. POINT.

Les maladies, aussi bien que la mort, sont la peine du péché; mais elles peuvent en devenir le remède, lorsqu'on les souffre en esprit de pénitence. C'est pourquoi S. Grégoire le Grand veut qu'un pasteur avertisse les malades de considérer combien il leur est avantageux que leurs corps soient affligés, puisque ces afflictions servent à les purifier des péches qu'ils ont commis, et à empêcher ceux qu'ils auroient pu commettre. Tel est, M. F., le double avantage que nous trouvons dans les afflictions corporelles, lorsque nous les rapportons à Dieu en vue d'expier nos fautes passées.

Je dis d'abord que les maladies que Dieu nous envoie sont souvent les grandes occasions, et quelquefois même les seules qu'il nous offre pour expier tant de péchés que nous avons commis pendant que nous jouissions d'une pleine santé. Vous savez tous que

nous ne commettons point de péché qui ne mérite son châtiment; parce que Dieu étant la règle primitive et l'ordre essentiel, et d'un autre côté le péché étant un défaut et un désordre, il doit être corrigé et comme redressé par la peine, soit par celles que les pénitens acceptent en cette vie, soit par celles auxquelles les pécheurs sont condamnés en l'autre. Vous n'ignorez pas aussi quelle est la répugnance que nous avons à nous imposer ces peines, et jusqu'où vont notre négligence et notre mollesse, quand il s'agit d'expier les restes de nos désordres. Faut-il offenser Dieu? rien ne nous arrête; ni l'énormité du péché, ni la dignité de notre ame, ni la majesté et la redoutable justice de la personne offensée, ni l'appréhension de l'enfer, ni même les considérations du monde. Mais s'agit-il de réparer ses offenses? la honte de se découvrir à un prêtre, la crainte d'une longue et humiliante satisfaction, l'attachement à la bonne chère, l'amour des créatures, le crucifiement des passions, tout nous retient et étouffe dans notre cœur les mouvemens de la grâce.

O! que nous sommes heureux, que les infirmités et les afflictions que Dieu nous envoie, nous mettent dans une espèce de nécessité de réparer nos fautes passées! Par elles Dieu purifie ce qu'il y a d'impur dans

nos corps et dans nos ames: par elles il réduit à l'obéissance une chair rebelle ; il met à la chaîne un ennemi qu'il n'avoit pu dompter; par elles il se fait payer du tribut que nous devons à sa justice; et semblables à ces créanciers, qui, sans perdre leur droit, donnent à leurs débiteurs le temps et le moyen de les satisfaire, il nous offre les occasions propres à expier les restes de nos péchés. C'est pourquoi S. Chrysostôme dit que toutes les adversités qui nous arrivent en ce monde, sont un baptême de feu qui détruit et consume nos péchés. Nous ne recevons qu'une fois le baptême d'eau, ajoute ce père; mais nous pouvons nous purifier dans ce baptême de feu presque tous les jours de notre vie. Ainsi quand le feu de la fièvre nous brûlera, que le dégoût et l'ennui inséparables de la maladie nous accableront, consolons-nous par ces réflexions: Est-ce là le feu où je devrois être éternellement tourmenté? Est-ce là ce ver rongeur dont je devrois être éternellement dévoré? Puis-je refuser de supporter des peines d'un moment, pour éviter une éternité de supplices? Un royaume de gloire ne mérite-t-il pas bien que je ne me laisse point abattre ni décourager par la longueur de la maladie? Souffrons donc, pour avoir part à cette couronne immortelle, tout ce qu'il plaira à Dieu, et autant de temps

qu'il lui plaira. C'est un moyen efficace pour expier nos péchés passés, et même pour nous précautionner contre les rechûtes.

L'Apôtre S. Paul nous apprend que par la pénitence notre vieil homme doit être crucifié avec J. C., non seulement pour la destruction du péché, mais encore afin que nous ne servions plus au péché. Ce n'est donc pas assez d'avoir embrassé la vertu, il faut la pratiquer constamment. En vain quitteroit-on le crime, si, après quelques momens de ferveur on retomboit dans les mêmes fautes qu'auparavant. Or, c'est à quoi Dieu veut bien pourvoir, comme un bon père. Il nous ôte la santé, parce que nous en avons abusé; il ne nous la renvoie que par degré et après bien des langueurs, parce qu'il prévoit qu'elle ne seroit pour nous qu'une nouvelle occasion d'ingratitude et d'oubli. Il sait que votre chair est un ennemi domestique d'autant plus à craindre que vous vous en défiez moins, qu'il est difficile que vous preniez assez d'empire sur elle pour la tenir toujours dans cette servitude où elle doit être; il vous met dans la plus salutaire position où vous puissiez être. Cette chair affoiblie et abattue ne se soulèvera plus que pour être vaincue; avec la grâce de Dieu vous triompherez aisément de ses attaques. C'est ainsi que se vérifient ces paroles du docteur des nations: notre vertu se

perfectionne dans l'infirmité, et nous ne sommes jamais plus forts que lorsque nous sommes infirmes: *Virtus in infirmitate perficitur.* En effet, M. F., ceux qui conservent leur innocence, ne doivent souvent cet avantage qu'à l'heureuse impossibilité de satisfaire des inclinations qui les sollicitent au relâchement. S'ils sont sincères, ils avoueront que les souffrances sont un grand bien, et que les infirmités sont le moyen le plus efficace d'opérer leur salut.

Eh bien! M. F., avez-vous regardé jusqu'ici les maladies comme des remèdes capables de guérir les maux de votre ame, comme des faveurs du ciel et comme une portion de la croix de J. C.? Les avez-vous acceptées avec soumission à la volonté de Dieu? Avez-vous eu recours au plutôt aux sacremens, afin de rendre vos souffrances méritoires? Avez-vous souffert les douleurs de la maladie en esprit de pénitence? Ne vous êtes-vous point laissé aller au contraire aux plaintes, aux murmures, aux chagrins? O! qu'il y a peu de personnes qui profitent des maladies! Prenons, chrétiens, la résolution d'en faire un meilleur usage. Les saints ont desiré les afflictions avec ardeur: si nous n'avons pas assez de courage pour les souhaiter comme eux, ayons du moins assez de force pour les supporter, quand le ciel nous les envoie. Heureux, dit S. Jacques,

heureux est celui qui souffre la tentation, parce que, après qu'il aura été éprouvé, il recevra la couronne que Dieu a promise à ceux qui l'auront aimé. Je vous la souhaite, etc.

Second sujet. Sur les devoirs des maîtres envers leurs domestiques.

L'ÉVANGILE de ce jour nous présente l'image d'un bon père de famille dans la personne de cet officier qui s'adresse à J. C. pour le prier de rendre la santé à son fils. C'est un père rempli de tendresse et de charité : le danger de son fils le touche ; il en prend soin ; il songe à lui procurer tous les soulagemens qui sont en son pouvoir; et parce qu'il a entendu parler de la grande puissance de J. C. qui a en son pouvoir la vie et la mort, il va le chercher, il le supplie humblement de venir chez lui, de voir son fils et de le guérir. C'est un maître rempli de religion et de zèle pour tous ceux qui lui appartiennent : le miracle dont J. C. a bien voulu l'honorer lui ouvre les yeux ; il reconnoît la toute-puissance et la divinité de ce grand médecin; non content de croire en lui, il travaille avec zèle et avec succès à la conversion de ses enfans et de ses domes-

leur parlent avec hauteur et avec empire; qui leur commandent avec un air de dureté, qui les reprennent avec aigreur, qui sont toujours en colère, et à qui tout déplaît? Qu'en penser? Qu'ils doivent s'attendre à trouver dans le souverain Maître, qui domine dans les cieux et sur la terre, un juge inflexible qui les traitera un jour avec toute la rigueur que méritent leur dureté et leur impatience envers leurs frères et leurs semblables : *Judicium sinè misericordiâ illi qui non fecit misericordiam.* Il est permis, dites-vous, de reprendre un domestique qui s'oublie, qui parle insolemment, qui fait le contraire de ce qu'on lui commande. Oui, sans doute, il est permis de le reprendre; mais quand devez-vous particulièrement le reprendre? C'est quand il offense Dieu; et c'est ce que vous ne faites pas : il est permis de le reprendre; mais ce doit être par raison et par charité, et non pas par passion : il est permis de le reprendre avec ménagement; mais aussi vous devez en souffrir : or, bien loin d'en souffrir, vous êtes toujours impatiens, pleins d'aigreur, et souvent vous poussez l'injustice jusqu'à vouloir qu'on prévienne vos volontés et qu'on devine vos intentions. Allez, maîtres inflexibles, vous éprouverez de la part du juste Juge cette dureté que vous avez montrée envers vos inférieurs : *Judicium sinè misericordiâ illi, etc.*

II. POINT.

Mais si la charité vous fait un devoir de traiter vos inférieurs avec bonté, la justice vous oblige à les nourrir, à les soulager dans leurs infirmités, et à leur payer exactement leurs gages. Celui qui travaille, dit J. C., est digne de recevoir sa nourriture: *Dignus est operarius cibo suo.* La loi ancienne défendoit expressément de retrancher la nourriture du bœuf qui fouloit le raisin dans un pressoir; *Non alligabis os bovi triturantí.* Vous-mêmes, M. F., vous ne refusez pas le nécessaire aux animaux que vous avez à la maison; les services qu'ils vous rendent, les avantages que vous en retirez, vous engagent à en prendre soin. A combien plus forte raison devez-vous une nourriture honnête et convenable à vos domestiques, à des créatures faites, comme vous à, l'image de Dieu, et destinées comme vous à un bonheur éternel; à des frères qui vous sacrifient tout leur temps, toutes leurs forces, toutes leurs démarches, et jusqu'à leur volonté même! Quels termes assez énergiques pourroient peindre la cruauté de ces maîtres avares, qui ne donnent à leurs serviteurs qu'une partie de ce qu'il faudroit pour les sustenter, qui leur donnent ce qu'il y a de plus vil

en fait de nourriture, qui ne leur donnent que des alimens d'une mauvaise qualité, qui leur reprochent le peu qu'ils mangent, qui exigent d'eux des travaux au-dessus de leurs forces, qui n'ont égard ni à la foiblesse du tempérament de celui-ci, ni aux infirmités de celle-là, qui les exposent à devenir infirmes, qui les abandonnent dans leurs maladies? Ah! que ce charitable centenier, dont il est parlé dans l'évangile, les chargera un jour de confusion à la face de l'univers! Ce bon maître qui aimoit son serviteur, et qui étoit touché de le voir couché sur un lit de douleur, ne se contente pas d'en prendre tout le soin possible, il se croit obligé d'aller trouver J. C. pour lui recommander ce domestique, et pour le prier de lui rendre la santé: il y court, il y vole: et la foi avec laquelle il sollicite la guérison de son serviteur, lui mérite la grâce qu'il sollicite. Apprenez, maîtres et maîtresses, apprenez de cet idolâtre, quelle doit être la tendre compassion de votre cœur pour vos domestiques malades. Ils vous ont servi en santé; n'est-il pas juste que vous veilliez sur eux dans le temps de la maladie? Ne voyez-vous pas que le lieu où vous laissez languir ce pauvre malade est trop incommode, qu'il y souffre considérablement? Ne voyez-vous pas qu'il est abandonné, qu'on

ne lui donne point de remède, ou qu'on ne les lui donne point dans les temps convenables, que souvent il n'a ni nourriture, ni boisson? Est-ce un homme que vous délaissez, ou plutôt n'est-ce pas J. C.? Oui, c'est notre divin Sauveur qui souffre en la personne de ce domestique, qui vous demande du secours, et qui se tient délaissé, lorsque vous abandonnez celui qui est un de ses membres.

Enfin la justice vous fait un devoir de payer exactement les gages de vos serviteurs. Vous avez fait un contrat avec eux, vous êtes tenus d'en garder exactement les clauses. Voici comment s'explique le texte sacré sur cet article important. Le prix du mercenaire qui vous donne son travail ne demeurera point chez vous jusqu'au matin: vous lui rendrez le même jour le prix de son travail avant le coucher du soleil, parce qu'il est pauvre, de peur qu'il ne crie contre vous au Seigneur, et qu'il ne vous soit imputé à péché. Voilà, M. F., avec quelle diligence le mercenaire doit être payé. Combien devez-vous craindre que vos domestiques n'aient lieu de se plaindre de vous, et que le Seigneur ne venge l'injustice que vous leur faites, en leur retenant ce que vous leur devez? O vous! qui les chassez sans raison au milieu d'une année, et qui les

exposez à mourir de faim et de misère, ou à devenir criminels pour soutenir leur vie; vous qui faites payer à un pauvre domestique ce qui est perdu ou cassé dans la maison, sans qu'il y ait de sa faute; vous qui êtes habiles à trouver des prétextes, pour lui retenir une partie de ses gages, tremblez pour l'avenir. Ces injustices demeureront peut-être impunies sur la terre, où le maître a du crédit, et où le pauvre serviteur est obligé de céder: mais un jour la scène changera; le Maître commun vous fera payer bien cher vos injustices; vous aurez tout le temps de vous en repentir. Ce salaire que vous retenez si injustement, crie contre vous, et se fait entendre efficacement aux oreilles du Dieu des armées: *Merces operariorum quæ fraudata est à vobis, clamat; et in aures Domini sabaoth introivit.*

III. POINT.

Voici des devoirs d'une toute autre importance encore, c'est ce que la religion demande de vous à l'égard de ceux qui vous servent. Vos serviteurs sont à Dieu avant que d'être à vous; ils sont à vous pour un temps et pour certaines choses; mais ils sont à Dieu pour toujours, et pour tout ce qu'ils peuvent penser, dire ou faire. Ils

sont donc plus à Dieu qu'à vous; vous devez donc avoir soin qu'ils servent Dieu, c'est-à-dire qu'ils soient intruits, qu'ils soient sages, qu'ils fréquentent les sacremens, en un mot, qu'ils observent la loi de Dieu.

Combien de personnes ont des domestiques, et ne savent pas si leurs domestiques sont chrétiens? Quand il est question de louer un domestique, on a grand soin de s'informer s'il est robuste, s'il est adroit, s'il est fidèle, s'il est actif et laborieux; mais il ne vient pas seulement en pensée de demander s'il est sage, réservé, instruit de sa religion, s'il fréquente les sacremens, etc. Est-il donc si indifférent d'avoir des domestiques chrétiens? Un bon domestique est capable d'attirer la bénédiction de Dieu sur votre famille, sur votre ménage, sur vos travaux; mais quel ravage n'est pas capable de causer dans votre maison un domestique pervers! Quelle contagion pour vos enfans! quel danger pour vos autres domestiques! etc. Vos domestiques ne sont pas instruits, et vous ne leur laissez pas le temps d'aller aux catéchismes, aux instructions, vous ne les instruisez pas vous-mêmes; vous ne les obligez pas à se faire instruire; vous ne veillez pas sur eux, pour savoir s'ils fréquentent les instructions, s'ils en profitent: vous êtes donc cause

qu'ils croupissent dans l'ignorance de la loi de Dieu ; vous en répondrez devant Dieu ; et il n'en faudra pas davantage pour vous faire condamner et exclure du royaume de Dieu : *Si quis eorum et maximè domesticorum curam non habet, fidem negavit et est infidelis interior.*

Ce n'est pas assez que vous veilliez à ce que vos serviteurs soient instruits, il faut avoir soin qu'ils soient sages et se conduisent en bons chrétiens. S. Augustin dit que vous avez dans vos maisons la qualité de pasteur ; vous devez donc veiller sur le troupeau qui vous est confié, comme en devant rendre compte au souverain Pasteur. S. Charles veut que vous preniez garde si vos domestiques prient Dieu, s'ils approchent des sacremens ; que vous leur donniez le temps de sanctifier le saint jour du dimanche et les jours de fêtes. Or, M. F., quelles sont les mœurs de vos domestiques ? Ces serviteurs ne sont-ils pas des joueurs, des jureurs, des ivrognes ? Ne courent-ils pas la nuit ? Ne fréquentent-ils pas les cabarets ? N'entretiennent-ils pas de mauvais commerces ? Ces servantes ne sont-elles pas des médisantes, libres en paroles ? N'ont-elles pas des airs mondains ? Ne fréquentent-elles pas de mauvaises compagnies ? Ne recoivent-elles pas des garçons la nuit dans leur chambre ? Et neanmoins

ous souffrez tout cela sans les reprendre; u si vous en parlez, c'est si légèrement et vec tant d'indifférence, qu'il est aisé de oir que ces désordres ne vous touchent oint. Que vos domestiques vous manquent, rous vous emportez en injures, etc.; que Dieu soit offensé, vous êtes tranquilles, pourvu que d'ailleurs vous soyez bien servis. Mais que dire de ces maîtres injustes, qui commandent à leurs serviteurs des choses criminelles, comme de se venger, de dérober, de faire du dommage à un voisin, de nuire à ses bestiaux, etc. Que dire de ces maîtres cruels, qui donnent à leurs domestiques les exemples les plus pernicieux d'irréligion, de libertinage, d'intempérance, de haine pour le prochain? O Dieu! quel fardeau que celui dont ils seront chargés!

Puis donc, M. F., que vous êtes chargés en conscience du soin de vos domestiques, et que vous devez en répondre au tribunal de Dieu, choisissez-les avec prudence; veillez sur eux avec attention; rendez-leur, ce que vous leur devez; apprenez-leur à votre exemple, à servir Dieu, à travailler pour le ciel; sanctifiez-vous en les sanctifiant, afin que Dieu vous réunisse tous dans la même gloire.

Le XXI. dimanche après la Pentecôte.

Sur le pardon des injures.

Le pardon des injures est si visiblement la fin de la parabole de l'évangile de ce jour, que ce seroit s'écarter de son esprit que d'y chercher d'autres sujets. La colère que le maître témoigne contre l'inhumanité de ce serviteur, qui, après avoir obtenu la remise d'une somme considérable, exigea avec la dernière rigueur une somme modique qu'un de ses compagnons lui devoit, est une condamnation manifeste de ces vindicatifs inexorables, qui veulent avoir raison des offenses qu'on leur fait, et qui ayant reçu de Dieu le pardon de tant de péchés, dont ils se sont rendus coupables, ne peuvent se résoudre à pardonner les moindres injures. Mon dessein est donc, M. F., de vous montrer aujourd'hui l'indispensable nécessité de pardonner à vos ennemis. C'est un Dieu qui vous en donne l'exemple; c'est un Dieu qui vous menace des plus terribles châtimens, si vous refusez de pardonner; et qui vous promet les plus magnifiques récompenses, si vous pardonnez. C'est un Dieu

qui parle; c'est donc à nous à lui obéir: il pardonne; c'est donc à nous à l'imiter: il promet et il menace; c'est donc à nous à espérer et à craindre. Mettons ces preuves dans un plus grand jour; soutenez quelques instans votre attention.

I. POINT.

Ce n'est pas ici un Moyse qui nous intime les ordres du Seigneur, ni les Anges qui nous annoncent ses volontés; mais c'est le Dieu de Moyse et des Anges qui nous parle lui-même: *Ego autem dico vobis*: *Diligite inimicos vestros*; je vous ordonne d'aimer vos ennemis. Pesez bien, M. F., la force de ces paroles: *Ego*; c'est moi, qui suis votre Maître, votre souverain, votre Dieu; moi, qui ayant sur vous une autorité absolue, puis vous commander tout ce qui me plaira. *Dico*; je vous le dis et vous l'ordonne. Ce n'est pas ici un simple conseil, mais un commandement indispensable que je fais; et à qui? *Vobis*; à vous qui êtes mes créatures, à vous qui dépendez de moi entièrement, à vous qui ne respirez et ne subsistez que par moi. *Diligite*; aimez. Je ne vous ordonne pas seulement de ne pas haïr, de ne pas faire du mal, mais d'aimer et

de faire du bien; et à qui? A vos ennemis. *Inimicos vestros*; vos ennemis, quels qu'ils puissent être, quelque injure et quelque tort qu'ils vous aient fait; en un mot, tous sans en excepter aucun. Voilà l'ordre de Dieu. Or, M. F., quoi de plus juste que d'obéir à celui à qui tout obéit? *Dixit et facta sunt.*

Vous direz peut-être qu'il est dur d'aimer ses ennemis, et difficile de vouloir du bien à des gens qui ne cherchent qu'à nous perdre et à nous faire du mal: cela est vrai: mais ce n'est pas à vous d'examiner le joug du Seigneur, pour le secouer, s'il est pesant. C'est Dieu qui vous l'impose; c'est à vous à baisser vos têtes superbes pour vous y soumettre. D'ailleurs n'en ordonne-t-il pas autant à vos ennemis? Ne vous plaignez donc pas; mais adorez plutôt l'infinie miséricorde du Seigneur. Quelle tranquillité n'éprouveroit-on pas, si on gardoit exactement une si sainte loi! on ne verroit plus parmi les chrétiens d'inimitiés, plus de divisions dans les familles, plus de bruit entre les voisins, plus de dissentions et de troubles dans la société, plus de procès, plus de chicanes, plus de querelles, plus de vengeances. Nous verrions au contraire ces siècles fortunés de la primitive Eglise, où les fidèles ne faisoient qu'un cœur et qu'une ame, et où ils s'aimoient jusqu'au

point de vouloir donner leur vie les uns pour les autres. Plaignez-vous après cela d'une loi dont les fruits seroient si doux.

II. POINT.

Mais l'exemple d'un Dieu qui pardonne, doit lever vos difficultés; c'est à cet exemple que je vous rappelle, chrétiens, puisque vous faites profession d'imiter le Dieu que vous adorez. Vindicatifs qui m'écoutez, parcourez des yeux le monde entier, vous y verrez les preuves les plus signalées de l'amour de votre Dieu pour ses ennemis. Voyez comme il fait lever son soleil sur les méchans comme sur les bons: voyez avec quelle patience il attend le pécheur pour lui pardonner; considérez les grâces qu'il vous a accordées dans le temps que vous étiez ses ennemis, quoiqu'il pouvoit vous punir à l'instant; souvenez-vous que par votre baptême, d'enfans de colère que vous étiez, il vous a reçus pour ses enfans chéris; rappelez-vous ces momens précieux, où, après avoir violé les sermens solennels d'être toujours à lui, au lieu de vous abandonner et de vous punir, comme il étoit en droit de le faire, il vous a rappelés à lui; il vous a attirés au sacrement de pénitence, pour vous laver de vos iniquités dans son sang. Que vous dirai-je de plus? Faut-il vous rap-

peler encore le miracle de son amour consommé pour vous ? Eh bien! voyez-le, votre Dieu, entre les mains des bourreaux, livré à d'exécrables déicides; voyez son saint nom blasphémé par tant de bouches sacrilèges, ses pieds, ses mains, son côté percés, sa tête couronnée d'épines; voyez-le attaché à un infâme gibet. Appela-t-il les foudres et les tonnerres pour se venger de ses ennemis? Ouvrit-il les trésors de sa fureur, pour les punir du plus horrible des attentats? Non, M. F., mais il versa sur la croix jusqu'à la dernière goutte de son sang, pour le pardon de ses bourreaux et le salut de tous les hommes, il employa les derniers momens de sa vie à prier pour ses ennemis et à demander leur grâce.

C'est à vous, chrétiens, élevés à l'abri de la croix de J. C., instruits de ses mystères, persuadés de sa religion, comblés de ses faveurs, nourris de son sang, à vous rendre les imitateurs de sa générosité et de sa clémence. Que les occasions de servir vos ennemis vous paroissent précieuses, puisque vous achetez par-là celle d'imiter votre divin Maître, etc.

III. POINT.

III. POINT.

Enfin, à cet exemple de l'amour d'un Dieu pour ses ennemis, ajoutons ses promesses et ses menaces. Quelles sont ses promesses, M. F.? Les voici: Pardonnez, et on vous pardonnera: *Dimittite et dimittemini.* Se peut-il un plus grand avantage? Vous avez offensé mille fois le Seigneur; vous ne pouvez le nier. Rappelez-vous les emportemens et les désordres de votre jeunesse, les excès et les injustices d'un âge plus avancé, l'insensibilité et l'impénitence d'une longue vieillesse; écoutez les avis de votre conscience justement alarmée. Avez-vous satisfait à la justice divine pour tant de péchés? Où sont vos œuvres de pénitence? Où sont vos prières, vos jeûnes et vos aumônes? Quelle ressource vous reste-t-il donc? Ah! M. F., Dieu ne demande pas que vous versiez votre sang, comme les martyrs; que vous mouriez au monde, comme les anachorètes; il vous demande seulement que vous pardonniez à vos ennemis. A cette condition, il vous promet le pardon de vos crimes: *Dimittite et dimittemini.* Oui, pécheurs, quelques crimes que vous ayiez commis, si vous pardonnez à vos ennemis, vous pouvez dire à Dieu avec une sainte liberté: J'ai fait ce que vous m'avez ordonné, faites ce que

vous m'avez promis ; j'ai pardonné, c'est à vous à me pardonner.

Mais peut-être que ses menaces feront sur vous plus d'impression que ses promesses. J. C. dans la parabole de notre évangile, nous apprend le sort qui nous attend, si nous ne pardonnons pas du fond du cœur à ceux qui nous ont offensés: nous serons livrés nous-mêmes à d'impitoyables bourreaux, jusqu'à ce que nous ayons satisfait à la justice divine. Est-il rien de plus effrayant! Point de miséricorde pour celui qui n'aura point usé de miséricorde envers ses frères: *Judicium sinè misericordiâ illi qui non fecit misericordiam.* Ah! si vous étiez assez malheureux pour conserver de la haine dans votre cœur, ne devriez-vous pas craindre, en récitant l'oraison dominicale, de prononcer contre vous un arrêt de mort? Ne devriez-vous pas vous apercevoir que, semblable à un furieux, vous vous percez le corps de votre propre épée? Oui, vindicatif cruél, sais-tu ce que tu demandes à Dieu, quand, avec la haine dans le cœur, tu récites cette prière? Pardonnez-nous comme nous pardonnons; c'est-à-dire, je ne veux pas, mon Dieu, que vous me pardonniez, parce que je ne veux pas pardonner à mes ennemis, et par conséquent je ne veux point de votre grâce; je ne vous reconnois plus pour mon père;

je renonce à votre royaume. Voilà, vindicatif, les malheurs que tu attires sur toi.

Ah ! M. F., refuserez-vous d'obéir à un Dieu qui vous ordonne d'aimer vos ennemis, d'imiter un Dieu qui aime tendrement ses ennemis, de mériter les grandes récompenses que Dieu promet à ceux qui aimeront sincèrement leurs ennemis ? Allez donc, au sortir de cette instruction, allez leur donner le baiser de paix, et vous réconcilier pour toujours avec eux, afin que par ce pardon que vous donnerez à vos ennemis, vous engagiez le Seigneur à vous accorder le vôtre et la grâce du ciel.

Le XXII. dimanche après la Pentecôte.

Premier sujet. Sur nos devoirs envers nos Souverains.

Ne nous étonnons pas, M. F., si J. C., pour nous inculquer plus efficacement une soumission parfaite à l'autorité souveraine, joint les exemples aux leçons. Tous les jours de sa vie sont marqués au coin du respect, de l'obéissance et de la fidélité envers les puissances de la terre. La manière dont il tranche aujourd'hui les questions captieuses

que lui font ses ennemis sur les droits de l'empereur, me fournit une occasion bien naturelle de vous entretenir des devoirs des sujets envers les souverains; devoirs aussi importans sans doute que la subordination des enfans envers leurs pères, des serviteurs envers leurs maîtres, qui fait souvent la matière de nos discours; devoirs sacrés de la religion, qui réunit dans un seul et même précepte l'obligation de rendre à notre Dieu, et à notre souverain, ce que nous leur devons: *Reddite ergò que sunt Cæsaris, Cæsari, et quæ sunt Dei, Deo.*

Ce n'est pas, M. F., qu'il vous faille des leçons d'obéissance, d'amour et de fidélité: tout français apporte ces vertus en naissant, il les suce avec le lait, il les nourrit par l'exemple de ses pères. Je ne veux que donner à ces vertus le mérite, trop rare peut-être parmi vous, d'avoir leur source dans la religion. Que nous demande donc la religion pour ceux à qui Dieu a remis le sceptre de la puissance? Le voici: leur rang et leurs titres forment l'étendue des devoirs qu'elle impose à ceux qui sont assujettis à leur autorité. Or, qu'est-ce qu'est le prince par rapport à nous, et que sommes-nous par rapport à lui? Nous sommes, 1.° une famille dont il est le père; 2.° un peuple dont il est le maître; 3.° un état dont il est le souverain. Il est le père de

s sujets; donc il a droit à leur amour et leur fidélité. Il est le maître de ses sujets, onc il a droit à leur vénération et à leur spect. Il est le souverain de ses sujets; donc l a droit à leur soumission et à leur obéissance. Nous devons aimer sa personne, respecter sa majesté, et obéir à son autorité. C'est ici, M. F., une matière qu'on ne vous a peut-être jamais suffisamment développée dans la chaire de vérité: mais comme elle n'en est pas moins importante, j'ai tout lieu d'espérer que vous y donnerez l'attention la plus soutenue.

I. POINT.

Le tribut de notre amour doit se mesurer sur le nombre et la grandeur des bienfaits que nous recevons. Ainsi, nous devons à Dieu un amour sans borne, parce que ses bienfaits sont infinis. Or, M. F., les rois sont les dieux de la terre, moins encore par l'étendue de leur puissance, que par la multiplicité des bienfaits qu'ils répandent sur les peuples. En effet, continuellement occupés de la sûreté publique, le souverain veille sans cesse pour écarter tout ce qui pourroit la troubler. Sa main est armée du glaive de la justice pour repousser les entreprises des méchans et punir leurs attentats. Il porte la balance de l'équité, dans laquelle il pèse sans

passion les intérêts divers de ceux que la providence a confiés à ses soins. Le citoyen fortuné dort tranquillement à l'ombre du trône et sous la protection de la loi, tandis que le prince veille sur lui avec les tendres inquiétudes d'une mère pour un fils chéri. La sûreté de ses sujets fait son unique soin. Lorsque leurs besoins l'exigent, il abandonne, sans balancer, la foule des plaisirs qui l'environnent, pour courir à leur tête défendre leurs vies et leurs possessions, content de répandre tout son sang pour épargner celui d'un peuple qu'il porte dans son cœur. Ses jours sont consacrés tout entiers à l'intérêt public. C'est sous la sauve-garde de son autorité que le laboureur sème avec confiance dans l'entière certitude de recueillir le fruit de ses peines et de ses travaux; que le négociant quitte le sein de sa patrie et de sa famille pour aller chercher la fortune au-delà de l'immense étendue des mers; que le foible est à couvert de l'oppression des puissans, et que ceux-ci jouissent paisiblement de leurs honneurs et de leurs richesses. Il tient dans sa main le bien de la veuve et de l'orphelin; il le soustrait à la voracité de l'injustice. Si la calomnie ose répandre son souffle empoisonné sur nous, et couvrir notre front d'opprobre et d'ignominie, il la réprime avec force, et nous assure le repos,

'honneur et la vie. L'accès de son trône est acile : nous pouvons nous en approcher aiément ; il y est assis comme un père qui ious aime, toujours prêt à nous donner des ecours et des soulagemens. Enfin la vertu trouve dans la personne du prince un défenseur, l'innocence opprimée un vengeur, le crime un ennemi impitoyable et un juge inflexible.

Tels sont les bienfaits magnifiques que nous tenons de ceux qui nous gouvernent. Que de titres pour leur assurer notre reconoissance ? Seroit-ce assez de la vile dépendance d'un esclave ou d'un mercenaire, à l'égard de ces dieux tutélaires placés entre nous et l'Etre suprême, pour être les instrumens de sa providence, les ministres de sa justice et les canaux de ses bienfaits ? Lâches et méprisables sujets qui ne cédez qu'à la force, avez-vous donc oublié ces belles paroles de l'Apôtre : Soyez soumis par inclination, par devoir, et non par crainte ; obéissez à vos maîtres dans la simplicité de votre ame, comme à J. C. même ; servez-les de bon cœur et avec amour, comme si vous serviez le Seigneur, et non les hommes ? Malheur aux ames de boue, qui dégraderoient par d'autres sentimens leur obéissance au souverain ! Ce ne seroient pas des chrétiens ; ce ne seroient

pas des français; et ils auroient aussi peu l'esprit de la nation que de l'Evangile.

II. POINT.

La fidélité et l'amour ne sont qu'une partie des devoirs que la religion nous impose à l'égard des rois qui nous gouvernent. Non seulement ils sont les pères de la patrie dont nous sommes les enfans, ils sont encore les maîtres de l'état dont nous sommes citoyens; donc ils ont droit à notre vénération et à notre respect. Respecter la majesté du souverain: voilà la seconde obligation que nous contractons en devenant membre de la société qui nous adopte. La religion nous apprend que c'est Dieu qui choisit nos maîtres; que c'est de sa main qu'ils tiennent la couronne: qu'il dirige encore, quoique d'une manière invisible, la main qui répand sur leurs têtes l'onction royale, comme il dirigea visiblement autrefois la main de Samuël et d'Elie; que ses ministres peuvent dire au souverain, comme autrefois les prophètes: c'est le Seigneur qui vous a fait roi par son onction sainte; et au peuple: voilà le roi que Dieu vous a donné. En effet, M. F., il ne peut y avoir sur la terre d'autre maître suprême que l'Eternel; il n'y a point d'autre nom qui doive faire fléchir nos genoux. Il est la source de

toute autorité, le principe de toute dépendance. C'est à lui seul qu'il appartient essentiellement de régner : en lui seul résident l'autorité, la force, la grandeur suprême ; en un mot, toute puissance ici-bas n'est qu'une émanation de la puissance divine, toute grandeur une image de la grandeur suprême. C'est le Seigneur qui se communique en partie à ceux qu'il a placés sur le trône, qui se peint, qui se reproduit en quelque sorte dans leur personne sacrée, et qui forme leur majesté de quelques rayons de la majesté divine. Que conclure de-là, M. F.? Que nous devons regarder les rois comme représentant ici-bas le Roi du ciel et de la terre, leur autorité comme une participation de son empire éternel, leur pouvoir comme une portion de sa toute-puissance, et leur majesté comme l'image auguste de la majesté divine ; que nous devons révérer leur personne, respecter leurs ordres, et leur rendre l'honneur et la gloire qui leur est due : *Regem honorificate.*

Ne dites pas qu'on n'est point obligé de respecter et d'écouter un prince qui opprime ses sujets. Tyran ou père du peuple, il a le même droit à notre fidélité, parce qu'il tient la place de Dieu, et qu'il l'a revêtu de son autorité. S'il nous rend heureux, il est l'instrument de la bonté divine ; s'il

nous opprime, il est l'instrument de la colère céleste; si sa domination devient dure, injuste ou barbare, que nul d'entre nous n'ait l'audace de s'élever contre l'abus de sa puissance, et de prévenir les jugemens de Dieu. C'est à lui seul qu'appartient la vengeance, et il saura bien se venger. Attendons sans résistance et sans murmure qu'il brise le bâton de sa fureur, et qu'après nous avoir châtiés, il livre à des flammes dévorantes les verges dont il se sera servi. Telle étoit, dans l'ancienne loi, la religion des hébreux; leur fidélité envers leurs rois impies fut inviolable, lors même que ces rois massacroient les prophètes, et qu'ils inondoient Jérusalem du sang des fidèles adorateurs. Si de la loi ancienne nous passons à la nouvelle, je trouve le saint précurseur chargé de fers, puis immolé cruellement, je trouve le Fils de Dieu même persécuté injustement, chargé d'opprobres et d'ignominies, livré à une mort honteuse; et je ne trouve pas le moindre murmure contre les puissances. Ses Apôtres ne sont pas mieux traités que leur maître; ils imitent sa douceur et sa patience. Les fidèles pendant es trois premiers siècles de l'Eglise, prient pour les empereurs païens, sont leurs plus fidèles sujets, etc.

III. POINT.

Mais ce n'est pas encore assez d'aimer la personne du prince et de respecter sa majesté : aux titres augustes de père et de maître, il joint celui de souverain ; donc il a droit à notre soumission et à notre obéissance. Obéir à son autorité, voilà le dernier de nos devoirs, et le troisième caractère des hommages que nous devons rendre aux puissances. Ici, M. F., la religion élève encore sa voix puissante, et parmi cette multitude de préceptes sublimes qu'elle donne à ses enfans pour être la règle invariable de leurs actions, elle paroît prendre plaisir à leur inculquer celui-ci avec plus d'étendue, de force et d'énergie. Il n'est presque aucun des livres sacrés où elle ne leur mette cette obligation sous les yeux. Soyez soumis aux puissances, nous dit-elle, c'est Dieu même qui les a établies : leur refuser l'obéissance, ce seroit résister à ses ordres et aux arrangemens de sa providence. Les souverains sont ses ministres et ses représentans sur la terre ; manquer aux devoirs que nous impose leur élévation et leur dignité, ce seroit outrager Dieu et mépriser ses volontés. Vous donc tous qui êtes soumis à la domination, obéissez à vos maîtres comme à Dieu même, non-

seulement à ceux qui n'emploient l'autorité dont ils jouissent, que selon les lois immuables de l'équité et de la justice, mais encore à ceux qui règnent au mépris de l'honneur et des lois, qu'ils foulent sans pudeur à leurs pieds ; non-seulement à ceux qui se montrent les pères de leurs peuples et les bienfaiteurs de l'humanité, mais à ceux même qui les traitent en tyrans, et qui se montrent comme les fléaux du genre humain. Rendez à chacun ce que vous devez à son rang, le tribut à qui est dû le tribut, l'impôt à qui est dû l'impôt, l'honneur et la crainte à qui vous les devez. Oui, M. F., nous devons aimer nos rois, jusqu'à leur faire, quand il le faut, le sacrifice de nos biens et de notre vie. Les princes ont le même droit à notre fortune qu'à nos hommages. Qui oseroit se plaindre d'acheter au prix d'une partie de ses richesses les deux plus grands biens de la nation, le repos et la liberté ?

Grâces immortelles vous soient rendues, Seigneur, d'avoir toujours conservé dans les cœurs français cet amour du prince, qui assure la durée et la gloire de ce royaume, et d'avoir donné en même temps à la France un roi si propre à perpétuer l'amour de la nation ! Rendez à jamais durable cet amour réciproque du monarque et du peuple. Daignez en être vous-même le lien sacré. Que le roi

vous aime dans son peuple; que le peuple vous aime dans son roi; et que cette heureuse harmonie attire vos bénédictions constantes sur la personne du souverain et sur son royaume.

Second sujet. De l'Hypocrisie.

Le reproche d'hypocrisie que le Sauveur fit aux pharisiens de notre évangile, ne pourroit-il pas être fait avec justice à un grand nombre de chrétiens? L'hypocrisie est un mensonge d'action: on veut paroître vertueux, et on ne l'est pas. Or, ce vice est très-commun dans le monde. Ce n'est point ici un vice particulier à certaines professions ou à certains états: c'est un vice qui se couvrant des apparences de la vertu se glisse dans toutes les conditions. Sur quelque état de vie que vous jetiez les yeux, dit S. Augustin, vous y trouverez des hypocrites Il y en a parmi les riches et parmi les pauvres; il y en a dans l'église et dans le cloître, aussi bien que chez les gens du monde; il y en a dans les paroisses de la campagne, comme dans les villes. Mais ce vice, pour être plus caché n'en est pas moins criminel, ni moins abominable devant Dieu; il n'en conduit pas moins à une perte cer-

taine : deux réflexions, M. F., auxquelles je vais donner quelque étendue, afin de vous inspirer une horreur salutaire pour l'hypocrisie. Je dis donc en premier lieu, que c'est un vice très-abominable aux yeux de Dieu; premier point. Je dis donc en second lieu, que c'est un vice très-pernicieux au salut; second point.

I. POINT.

Il ne faut qu'ouvrir nos livres saints pour connoître combien l'hypocrisie est détestable devant Dieu. Le Saint-Esprit nous apprend par la bouche du Sage, que Dieu ne hait rien tant que les hypocrites; que tout réussira mal aux fourbes; et que celui qui n'est pas sincère dans sa conduite, ne doit rien attendre de bon ailleurs; il fulmine des malédictions contre celui qui a le cœur double, un visage à deux faces, un langage dissimulé, un esprit trompeur, et qui marche sur la terre par deux différentes voies, selon le besoin qu'il en a pour réussir dans ses prétentions. De là vient que le prophète roi nous assure que le Seigneur aura toujours en abomination l'imposteur et le fourbe, qu'il renverse et dissipe les lèvres trompeuses et la langue qui se vantent avec insolence. Enfin, chacun peut voir dans l'évangile l'a-

version que le Fils de Dieu a témoigné avoir de l'hypocrisie, par les terribles anathêmes qu'il a prononcés contre les pharisiens, auxquels ce vice étoit si ordinaire. Il semble même que l'enfer n'ait été fait que pour les hypocrites, puisque l'évangile, parlant du mauvais serviteur, dit que son partage sera d'être puni avec les hypocrites, dans ce lieu où il n'y aura que pleurs et grincemens de dents.

N'en soyons pas étonnés, M. F. : point d'opposition plus forte, que celle qui se rencontre entre Dieu et le vice de l'hypocrisie. En effet, il y a en Dieu trois sortes de vérités : la vérité de l'être ; non-seulement il est la vérité même, mais encore la règle et la source de toute vérité : la vérité de la connoissance ; il ne suffit pas de dire qu'il connoît toute vérité, si l'on n'ajoute que toute vérité n'est telle, que parce qu'il la juge et la connoît telle : la vérité de la parole ; il rend un témoignage assuré et immuable de toutes choses ; ces choses ne pouvant être que comme Dieu les voit, et Dieu ne pouvant nous les révéler que de la manière qu'il les connoît. Or, bien loin que cette vérité qui est en Dieu, soit une de ces perfections où la créature ne peut et ne doit point avoir de part, c'est entre les autres celle qu'il veut que le chrétien

imite davantage, et dont David nous assure qu'il nous demandera au jour du jugement un plus grand compte : *Veritatem requiret Dominus.* Non, M. F., Dieu ne nous reprendra pas pour n'avoir point imité son éternité, son immensité, son indépendance; au contraire, malheur à nous, si par notre orgueil nous avons cru pouvoir être semblables à lui en aucun de ces attributs: mais il nous reprendra de n'avoir pas imité sa vérité, puisque c'est elle qu'il veut que nous cherchions, qu'il nous commande d'écrire sur la table de notre cœur, et qu'il nous défend de quitter en quelque temps et pour quelque raison que ce puisse être: *Veritas non te deserat, et describe in tabulis cordis tui.*

De là il s'en suit, disent les pères, qu'il faut qu'il y ait dans l'homme trois sortes de vérités: une vérité de vie, par laquelle il travaille à acquérir des vertus pleines et entières, en s'acquittant de ce qu'il doit faire et de ce qu'il doit être par rapport à Dieu; une vérité de justice, qui consiste dans une sincérité et une droiture de cœur, qui lui fasse rendre à son prochain, ce que la loi veut qu'il lui rende; enfin, une vérité de témoignage et de parole, qui consiste non-seulement à ne dire rien qui ne soit vrai, mais encore à se montrer dans sa vie et

dans ses discours tel que l'on est, sans y ajouter ou diminuer quoi que ce soit; à conformer son intention à ses œuvres, et à les rapporter à une fin légitime. Or, parcourez tous les péchés, vous ne trouverez que l'hypocrisie qui soit directement opposée à tous ces caractères de vérité: à la vérite de vie, par un attachement servile à parer l'extérieur et à négliger le dedans: à la *vérité* de justice, par une habituelle application à tromper son prochain par de belles apparences: enfin, à la vérité de témoignage et de parole, par une maudite affectation de faire toutes choses, afin de plaire aux hommes et d'en être loué. Dieu peut-il, M. F., n'avoir pas une horreur infinie pour un péché aussi énorme?

L'esprit de Dieu, dans l'Apocalypse, dit à un Evêque qui passoit pour un grand homme de bien, qu'il n'est pas ce qu'il paroît être, qu'on s'imagine qu'il est plein de vie, et que néanmoins il est véritablement mort. Reproche qui nous apprend que souvent on est mort à l'égard de Dieu, lorsqu'on paroît vivant à l'égard des créatures; que souvent on n'est qu'un spectre et un fantôme dans la religion que l'on professe; et qu'un corps vivant n'est souvent, comme dit S. Pierre Chrysologue, que l'ornement funèbre d'une ame qui est réellement morte: *Fit in corpore*

vivo funus animæ jam sepultæ. Sans m'arrêter à vous faire voir que c'est là l'état de tous les pécheurs en général, qui, dès qu'ils ont perdu la grâce de Dieu, sont à son égard réduits à une espèce de néant, je dis que, selon J. C. même et les expressions de l'Ecriture, c'est en particulier le malheur des hypocrites. Ce sont, dit S. Grégoire, des gens sans cœur, qui agissent, non pas par aucun principe intérieur et surnaturel, mais simplement par des mouvemens trompeurs; des gens qui montrent comme en songe, ce qu'ils n'ont pas réellement: au-dehors, charité, douceur, libéralité, humilité, désintéressement, accomplissement des plus petits devoirs, etc. mais au-dedans, qu'est-ce? Dureté, murmure, orgueil, haine de Dieu, rapine, injustice, et qui plus est, image et figure des vertus, illusions, vanités, fausseté, mensonge. N'est-ce pas le reproche que J. C. faisoit aux pharisiens? Malheur à vous, hypocrites, leur disoit-il, vous nettoyez le dehors de la coupe, et au-dedans vous êtes pleins de rapines et d'impuretés; vous n'êtes que des sépulcres blanchis, qui paroissent beaux aux yeux du monde, mais qui au-dedans sont pleins d'ossemens de morts et de toutes sortes de pourriture!

Non-seulement l'hypocrisie est opposée à la vérité de vie, elle l'est encore à la vérité

de justice. Une justice qui est feinte, n'est pas une justice: *Simulata æquitas non est æquitas, sed duplex iniquitas.* En effet, si on fait réflexion sur la malignité de l'hypocrisie, on verra que ce détestable péché fait honteusement servir toutes les vertus à ses desseins, à ses passions; que si l'on veut s'acquérir de la réputation, entrer dans les charges, commettre impunément des concussions, des adultères, des meurtres, le grand secret est de contrefaire l'homme de bien. Si cette malheureuse fille veut entretenir un commerce honteux qui ne la diffâme pas, si ce domestique veut faire à son maître un vol dont on ne s'aperçoive pas, si cet envieux veut se défaire d'un ennemi par des voies dont on ne se méfie pas; de longues prières, un air mortifié et abattu, une contenance modeste, des paroles de charité et d'amitié, la fréquentation des sacremens leur serviront de voile. Rien de plus commun que de se servir du voile de la dévotion pour se mettre à son aise, pour amasser du bien, pour se venger de ses ennemis, etc. Vertus chrétiennes, c'est ainsi qu'on se sert de vous pour commettre les plus grands crimes; tel est le fatal usage auquel vous applique si indignement l'hypocrisie. Or, M. F., qu'y a-t-il de plus injuste, que d'abuser ainsi des apparences de la piété pour contenter ses passions!

Enfin, quoi de plus opposé à la vérité de témoignage et de parole, que l'hypocrisie! Ce n'est pas à nous à nous regarder et à vouloir que d'autres nous regardent; c'est à Dieu seul à nous juger et à nous récompenser de nos vertus; c'est à lui seul que la gloire appartient. Nous ne devons chercher qu'à lui plaire dans toutes nos actions. Soit que nous pensions, soit que nous parlions, soit que nous agissions, soit que nous buvions, soit que nous mangions, nous devons rapporter à la gloire de Dieu tout ce que nous faisons. Or, que fait l'hypocrite? Il préfère l'estime des hommes à celle de Dieu; il se rapporte toutes ses actions; il est lui-même sa fin dernière. Tels étoient les pharisiens, modèles des hypocrites de nos jours. S'ils jeûnoient, c'étoit afin de passer pour des hommes austères et mortifiés. S'ils faisoient l'aumône, c'étoit afin qu'on le publiât et que chacun dit: Oh! les braves gens, qu'ils sont charitables! S'ils faisoient de longues prières, c'étoit dans des places publiques, afin de s'attirer l'estime des hommes; en un mot, ils ne cherchoient qu'à être loués dans tout ce qu'ils faisoient: *Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.* Cette hypocrisie pharisienne ne se trouve-t-elle pas encore, M. F., parmi les chrétiens? Combien n'y en a-t-il pas qui se recherchent

presque toujours dans les bonnes œuvres qu'ils font ? Vous faites volontiers l'aumône ; Dieu en soit loué ; mais s'il n'y avoit que vous et le pauvre couvert de ses haillons, la lui feriez-vous. Si ce pauvre entroit secrètement dans votre maison, ou si vous le rencontriez à l'écart, auriez-vous pour lui la même charité que vous avez, lorsqu'une personne, que vous considérez, vous le recommande ? Vous fréquentez souvent les sacremens ; mais n'êtes-vous point de ces dévots qui veulent qu'on les observe, qu'on les regarde comme des gens d'une vertu distinguée, et qui ne peuvent souffrir l'humiliation et le mépris ? N'est-ce point par humeur, par inclination et par passions que vous agissez ? Si cela est, je ne puis que vous condamner ; vous êtes infectés du levain des pharisiens, qui est l'hypocrisie ; levain fatal, qui corrompra toutes vos actions ; car, M. F., si l'hypocrisie est si horrible aux yeux de Dieu, elle n'est pas moins pernicieuse au salut.

II. POINT.

Pour vous convaincre que l'hypocrisie a les suites les plus funestes, je ne veux que vous en exposer trois principaux effets : en premier lieu, elle détruit la véritable piété ; en second lieu, elle détruit tout le mérite

des bonnes œuvres; enfin, elle conduit ordinairement à la réprobation. Se peut-il un vice plus pernicieux au salut?

Je dis d'abord que l'hypocrisie détruit la véritable piété. Il faut, chrétiens, d'autres vertus pour faire son salut, que celles qui n'en ont que le nom, que l'extérieur et les apparences. Sachez, dit S. Jérôme, que c'est une chose monstrueuse que de paroître doux comme une colombe, et d'avoir dans le cœur la rage et la voracité d'un chien; de porter la toison d'une brebis, et de conserver la malice d'un loup. En effet, qu'est-ce que la véritable piété, et quels en sont les caractères? Elle doit être entière et parfaite; c'est-à-dire, qu'il ne suffit pas qu'elle soit extérieure, il faut qu'elle soit intérieure en même temps; il ne suffit pas qu'elle paroisse au-dehors, il faut qu'elle naisse du dedans, et que la charité en soit l'ame et le principe; il ne suffit pas que nous embrassions une vertu pour laquelle nous avons de l'inclination et du penchant, il faut les embrasser toutes. C'est pourquoi S. Paul nous exhorte à faire une abondante provision de toutes les bonnes œuvres qui sont nécessaires à notre sanctification: *Ut abundetis in omne opus bonum*; S. Jacques nous avertit de ne pas nous contenter d'une seule vertu, ni d'accomplir quelques points de la loi, parce qu'il faut la

garder toute entière, sans quoi nous ne serons point justifiés devant Dieu. Enfin, la véritable piété doit être humble et sans retour sur nous-mêmes. Ne faites pas vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés, dit J. C., autrement vous n'en recevrez pas la récompense de votre Père qui est dans les cieux: *Attendite ne justitiam vestram faciatis coràm hominibus, ut videamini ab eis,*

Or, M. F., quoi de plus opposé à ces caractères de la vraie piété, que l'hypocrisie? Nous avons vu qu'elle n'en a que l'écorce et l'apparence, et non la réalité; qu'elle s'attache à la pratique des petites choses; qu'elle néglige les essentielles; que tout ce qu'elle fait, elle le fait servir à ses passions, et que le desir de plaire aux hommes, et de s'attirer leur estime et leur admiration, est le seul motif de toutes les prétendues vertus qu'elle pratique. Qu'est-ce qu'un hypocrite? C'est un homme qui montre au-dehors une vertu qu'il n'a pas au-dedans, qui dit des merveilles de la religion, mais qui n'en pratique pas les maximes; dont la langue est éloquente, mais dont toute la vie est corrompue. Tout ce qui paroît de lui est bon; mais tout ce qui est caché est vicieux. Il est donc vrai de dire que l'hypocrisie détruit la véritable piété. J'ajoute qu'elle détruit tout le mérite des bonnes œuvres.

Nous en avons une preuve bien *convaincante* dans l'Evangile. J. C. étant un jour entré dans le temple, s'assit vis-à-vis du tronc où l'on jetoit les aumônes pour les pauvres; il observa de quelle manière le peuple y jetoit de l'argent. Comme plusieurs riches y mettoient beaucoup, il vit en même temps une pauvre veuve, qui s'approchant humblement de ce tronc, y mit seulement deux petites pièces de monnoie. Alors Jésus appela ses disciples, et leur dit: Voilà bien des gens qui ont mis des aumônes considérables dans le tronc, et voilà une pauvre veuve qui n'y a mis que deux oboles; que pensez-vous de cette inégalité? A en juger suivant les apparences, vous croirez peut-être que ces riches ont plus de mérite; et moi je vous dis, que cette pauvre veuve a plus donné qu'eux. Pourquoi cela? C'est que ces riches n'ont donné que de leur abondance et de leur superflu, et que cette veuve a donné tout ce qu'elle avoit et tout ce qui lui restoit pour vivre; c'est que la plupart de ces riches n'ont cherché, par leurs grandes aumônes, que l'estime des hommes, et cette femme n'a cherché que la gloire de Dieu. Bel exemple, qui nous apprend avec quelle pureté d'intention nous devons agir! Dieu ne nous défend pas, M. F., de faire le bien devant les hommes, lorsque l'occasion le demande; mais

de

de le faire pour nous attirer leurs regards, leur approbation et leur estime. Il veut que nos bonnes œuvres, soit que nous les fassions en public ou en secret, soient toutes rapportées à sa gloire. Il faut qu'il en soit la fin, si nous voulons qu'il en soit la récompense.

Que de bonnes œuvres perdues dans le christianisme! Ah! M. F., si nous pouvions ouvrir ces cachots ténébreux où la justice divine retient les réprouvés qui seront l'objet éternel de ses vengeances, combien n'y trouverions-nous pas de personnes qui n'ont eu que l'extérieur et l'apparence de la vertu, sans en avoir l'intérieur et l'esprit? D'où vient que cette femme, qui paroissoit si sage, qui étoit de toutes les confréries, qui alloit d'église en église, et qui cherchoit plusieurs patrons, sans se mettre en peine d'en imiter aucun, est maintenant sous les pieds des démons? C'est que l'hypocrisie et une malheureuse dissimulation ont corrompu toutes ses bonnes œuvres. Il en est de même de vous, hypocrites qui m'écoutez, vous exposez au pillage de vos ennemis le trésor de vos bonnes œuvres; vous en perdez le fruit et la récompense; et qui plus est, vous vous mettez en danger d'aller en enfer par un chemin qui devoit vous conduire en paradis.

En effet l'hypocrisie conduit ordinairement à la réprobation. Quand un chrétien est une fois tombé dans cet abyme de malheurs, de couvrir ses vices de l'apparence trompeuse de la vertu, il n'entend plus les cris de sa conscience; enivré de la vanité et des fausses louanges qu'on lui donne, il oublie le mauvais état où il est, et il meurt dans son péché avec la même assurance que s'il étoit chargé de mérites. Mais en vain aura-t-il déguisé ses désordres sous le masque de la piété: ce masque tombera un jour, et il paroîtra tel qu'il est. C'est alors que Jésus-Christ reprochera aux hypocrites leur méchanceté: Allez, malheureux, leur dira-t-il, je vous désavoue, et vous rejette comme des étrangers et des inconnus. Vous avez toujours voulu paroître tout autres que vous n'étiez; vous n'avez pensé qu'à vous déguiser: je ne vous connois point; vous n'aurez point de part à la récompense que je destine à mes fidèles serviteurs: *Discedite à me, qui operamini iniquitatem.*

Il n'est, M. F., aucun secours du ciel, aucune grâce qu'un hypocrite ne paroisse déterminé à rejeter. Il tourne à sa condamnation tout ce qu'il y a de plus saint, dit S. Pierre Chrysologue: *Sanctitatem vertil in crimen.* Il profane les sacremens, il abuse de la parole de Dieu et de tout ce qu'il y a

de plus sacré dans la religion. De là vient que les saints pères comparent sa conduite pleine de déguisement et de tromperie, tantôt à la trahison de Judas, qui couvrit sa perfidie d'un baiser qui devoit être un signe de paix et d'amitié; tantôt à l'insolence des juifs qui fléchissoient les genoux devant le Sauveur, et lui rendoient d'autres signes extérieurs de leur respect, comme à leur roi, pour se moquer de lui; tantôt à la cruauté d'Hérode, qui ne s'informa avec tant de soin de la naissance de l'enfant Jésus, en feignant de vouloir aller l'adorer, que pour lui ôter la vie. C'est ainsi que se conduisent les hypocrites. Ils couvrent les outrages réels qu'ils font à Dieu, d'un culte extérieur qu'ils semblent lui rendre. Plus coupables même, dans un sens, que Judas, qu'Hérode et les Juifs, qui ne croyoient pas la divinité de J. C., lorsqu'ils l'ont traité d'une manière si indigne, ils se moquent d'un Dieu dont ils connoissent la grandeur; ils portent leurs mépris jusqu'à son sanctuaire et à ses autels, en profanant ses sacremens, et en n'approchant de la table sainte que pour l'offenser d'une manière plus criminelle. Quelle impiété! quels obstacles au salut! quels degrés à l'endurcissement et à la réprobation!

Si je vous ai montré, M. F, tout ce que

l'hypocrisie a de dangéreux par rapport au salut, tout ce qu'elle a d'injurieux par rapport à Dieu, c'est dans la vue de vous inspirer une sainte horreur d'un vice si détestable et si pernicieux. Pour cet effet promettez à Dieu à la face de ses autels, que vous ne chercherez jamais que lui, que vous le chercherez avec un cœur simple, qui ne sera point partagé entre lui et le monde; que vous détournerez toujours les yeux de toutes ces vues humaines, qui pourroient corrompre votre vertu et vous priver des récompenses que le Seigneur réserve à ceux qui l'auront servi avec simplicité de cœur, et dans le seul desir de lui plaire Je vous les souhaite, M. F., ces résolutions précieuses en cette vie, et éternelles en l'autre.

Le XXIII. dimanche après la Pentecôte.

Premier sujet. Sur la foi pratique.

Ce qui doit fixer davantage notre attention dans l'évangile de ce jour, c'est M. F., la vive confiance de cette femme qui s'approche secrètement de J. C., et qui ne doute pas un instant de sa guérison, si elle peut réussir à toucher seulement l'extrémité des

vêtemens de cet homme de prodiges. Ne soyons pas étonnés si cette pauvre infirme obtient sa guérison, qui faisoit depuis tant d'années l'objet de ses vœux les plus ardens, et si elle a le bonheur d'entendre sortir de la bouche du Sauveur ces consolantes paroles : votre foi vous a guérie. C'est qu'en effet sa foi étoit animée par l'amour. Or, c'est à cette foi que tout est accordé, et que tout devient possible, selon l'oracle de J. C. : mais il faut l'avouer ; c'est celle-là qui est aussi la plus rare. Car où sont ceux qui se conduisent par les lumières de l'Evangile et par les vues de l'éternité ? Nos œuvres, de bonne foi, montrent-elles que nous fassions profession de la religion chrétienne ? Combien n'en voyons-nous pas qui croient comme des fidèles, et qui vivent comme des idolâtres ? Ah ! M. F., ne nous y trompons pas : la foi sans les œuvres est une foi qui tourne plutôt à notre condamnation, qu'elle ne sert à notre justification. S'il est de notre devoir de bien connoître la religion, qui seule peut nous apprendre ce qu'il a plû à Dieu de révéler, de commander et de défendre ; il n'est pas moins nécessaire pour nous d'en observer exactement les préceptes ; je vais vous en convaincre dans cet entretien.

Si fermer les yeux aux preuves éclatantes du christianisme est une extravagance in-

concevable, c'est encore un plus grand renversement de raison, d'être persuadé de la vérité de cette doctrine, et de vivre comme si on ne doutoit point qu'elle fût fausse. En effet, la soumission à la loi divine ne demande pas seulement un acte de l'esprit, elle exige encore un sacrifice du cœur. Ce n'est point un simple aveu, que Dieu est notre souverain bien et notre unique fin, c'est un assujettissement inviolable à l'exacte observation de ses commandemens. D'où il suit que recevoir les vérités de la foi sans pratiquer les règles de la morale, captiver son entendement sans dompter ses passions, approuver le plan de la religion sans en remplir les devoirs, ne rendre à Dieu qu'un hommage imparfait, c'est réserver pour soi la meilleure partie de l'encens qu'on lui offre, c'est attirer son courroux par ce partage injuste et par ces réserves criminelles.

Quelle est donc cette monstrueuse contradiction de mœurs et de croyance? Serions-nous réduits à la foi des anges rebelles, qui convaincus par l'évidence de la vérité, croient et tremblent, quoique toujours obstinés dans l'impénitence? En toute autre occasion nos actions s'accordent avec nos connoissances : nous aimons, nons haïssons, nous fuyons, nous recherchons selon que nous sommes éclairés. Il n'y a que dans l'af-

faire du salut, où nous agissons contre nos principes et nos lumières. La religion nous montre les sentiers de la justice, et nous courons dans les routes de la corruption. La religion pose pour première règle, qu'il faut aimer Dieu sur toutes choses; et nous renfermons tout en nous-mêmes; nous n'aimons que nous, nous ne pensons qu'à nous, nous n'avons d'actions et de mouvemens que pour nous. La religion veut que nous chérissions notre prochain comme nous-mêmes; et nous ne cessons de lui nuire, ou par nos jugemens téméraires, ou par nos paroles offensantes, ou par nos injustices. La religion, continuant ses leçons, nous déclare qu'être disciple de J. C. c'est embrasser ses maximes, c'est porter son joug, c'est régler notre vie sur le modèle de la sienne; et nous ne consultons que nos caprices, nous ne suivons que nos inclinations corrompues. Ne sommes-nous pas aussi entêtés des folles joies du monde, que si elles ne devoient jamais finir, et qu'elles dussent faire pour toujours notre félicité? Ne nous conduisons-nous pas avec autant de liberté et d'indépendance, que si nous n'avions pas un jugement à subir et des peines éternelles à éviter? Ne soupirons-nous pas après les richesses, comme si en elles consistoit uniquement notre bonheur et notre souverain bien? Vérité, qui avez pu autre-

fois désarmer la férocité des tyrans, confondre la prudence des politiques, soumettre l'orgueil des philosophes, former des martyrs, faire fleurir les déserts, n'aurez-vous aucune force sur nous? Vous ferons-nous toujours céder aux vues de l'intérêt, aux projets de l'ambition, aux attraits des faux plaisirs, aux timides ménagemens du respect humain!

Entrons donc, M. F., entrons avec courage dans les motifs qui peuvent nous aider à sortir d'un état si indigne de la profession que nous faisons; ou plutôt laissons agir la foi en nous dans toute son étendue; ne lui opposons plus d'obstacles; nous en connoîtrons bientôt l'efficace et la vertu. Tantôt elle dévoilera l'illusion des objets qui nous séduisent; elle découvrira les pièges de la prospérité; elle mettra en évidence le trésor caché des souffrances et des humiliations. Tantôt elle nous fera goûter le repos délicieux que nous procure la vertu. Quelquefois pour nous rappeler de nos écarts, elle nous peindra ces lieux souterrains où la justice divine allume un feu qui ne s'éteint jamais, où une nuit et une horreur éternelle sont le partage des méchans. Souvent pour nous animer à la pratique des bonnes œuvres, elle fera briller la gloire et la magnificence du séjour préparé pour les justes; elle nous rappro-

chera les joies de la céleste Sion; elle nous ouvrira ces palais toujours éclairés des splendeurs de Dieu même, et inondés du torrent de ses chastes voluptés.

Mais, dit-on, si on a dans l'esprit les vérités du christianisme, on porte dans le corps une loi de péché qui nous détourne des exercices de la vertu. Nous sommes tellement liés aux objets de la vie présente, que les objets de la vie à venir ne nous touchent que foiblement. D'ailleurs on ne peut vivre dans le monde que selon les règles du monde; les devoirs de la société sont incompatibles avec les devoirs de la religion. Lâches et insensés prévaricateurs, qui avilissez ainsi la gloire de la profession évangélique, n'êtes-vous pas avertis que vous serez jugés, non sur la coutume, sur les exemples et les erreurs du siècle, mais sur la doctrine de J. C.? En outre, l'Eglise ne vous montre-t-elle pas dans cette foule de témoins de tout âge, de toute condition, dont elle honore la mémoire, les censeurs de votre paresse et de votre découragement? Ils étoient nés foibles comme vous, et avec des inclinations aussi vives pour les plaisirs; ils avoient à surmonter les mêmes obstacles que vous avez maintenant; ils étoient exposés aux mêmes tentations; ils couroient la même carrière; ils possédoient les mêmes dignités; ils

occupoient les mêmes emplois: cependant ils sont devenus saints malgré les dangers de leur condition et la corruption de la nature.

Ne cherchons donc plus de prétextes dans les difficultés de notre état, ou dans les foiblesses de notre tempérament. Rappelons plutôt l'histoire des grands hommes qui nous ont précédés dans les routes de la justice et de la piété; parcourons tous ces siècles; mais arrêtons principalement notre attention sur les premiers chrétiens. Exacts observateurs des préceptes évangéliques, ils ne connoissoient proprement que Dieu. Sa volonté leur tenoit lieu de tout; ils la suivoient en tout; ils lui sacrifioient tout; on lisoit sur leur visage et dans toute leur conduite l'impression qu'elle faisoit sur leurs cœurs. Voir un chrétien dans ces temps heureux, étoit voir un homme pénétré de son néant, modeste sans bassesse, magnanime sans fierté, charitable sans orgueil, doux, affable, patient, amateur de la droiture et de l'équité, toujours embrâsé du zèle de la religion, prêt à voler avec les Apôtres chez les nations infidèles pour y porter la lumière de l'Evangile, ou à mourir avec les martyrs pour soutenir les intérêts de la vérité. Alors les vertus les plus éminentes se montroient avec éclat. La sainteté descendue du haut du ciel se communiquoit de proche en proche. Il se

formoit des justes dans tous les coins du monde, jusques chez les nations les plus reculées et les plus barbares. Ces contrées, autrefois si stériles, ne recevoient pas plutôt la rosée céleste, qu'elles produisoient des fruits de justice et de vérité. On ne pourroit compter le nombre, ni des anachorètes, qui pour éviter la contagion du commerce des hommes, alloient peupler les solitudes; ni des riches, qui se dépouilloient de leurs biens pour en revêtir les pauvres; ni des pauvres, qui préféroient l'indigence aux richesses; ni des vierges, qui dans un corps mortel conservoient une pureté angélique.

Tels ont été les beaux jours de l'Eglise. A la vérité, on ne remarque pas dans les siècles suivans une sainteté si universelle. A mesure que la religion s'est accrue, l'ivraie s'est mêlée avec le bon grain : le relâchement des mœurs s'est introduit à la faveur du grand nombre. Toutefois nous pouvons dire que dans tout les temps Dieu a suscité des hommes illustres en vertus, et que comme il y a dans l'Eglise une tradition de doctrine invariable pour conserver la pureté de la foi et pour convaincre les incrédules, il y a aussi une tradition de grands exemples qui se succèdent pour y entretenir une louable émulation, et pour confondre la lâcheté des mauvais chrétiens. Que s'ensuit-

il de-là? La conclusion vient d'elle-*même*. Si la vue du ciel a pu détacher de la terre ces héros de la religion, pourquoi ne pourroit-elle pas produire en nous le même effet? Pourquoi ne pourrions-nous pas comme eux accorder nos mœurs avec nos sentimens? Songeons que la sainteté est le principe de la vraie grandeur; que de quelque distinction que les hommes se flattent, tout notre mérite consiste à nous affranchir de la servitude des passions, et à nous délivrer de ces foiblesses honteuses qui nous dégradent et nous avilissent. Songeons qu'il s'agit de répondre aux vues que le Père céleste a sur nous, de faire valoir les talens qu'il nous a confiés, de mettre à profit ses faveurs, et de nous rendre dignes des récompenses réservées aux serviteurs fidèles.

Sauveur des hommes, quelles actions de grâces pouvons-nous vous rendre, qui aient quelque proportion avec les biens que nous avons reçus de vous? Nous étions condamnés à un esclavage sans fin, à des pleurs, et à des supplices éternels: vous avez rompu nos chaînes, vous nous avez délivrés de nos misères, en satisfaisant pour nous à la justice divine. Nous marchions dans les ténèbres; nous ignorions, et l'objet du vrai bonheur, et la route qui y conduit; vous nous avez enseigné l'un et l'autre, autant par vos

exemples que par vos divines instructions. Mais, Seigneur, que nous servira de connoître la vraie religion, si nous ne pratiquons les préceptes qu'elle renferme? Vous nous déclarez dans vos saintes Ecritures, que la foi dénuée des bonnes œuvres est morte. Otez-nous donc l'esprit de paresse qui se contente d'une spéculation stérile, sans jamais passer à l'action; donnez-nous cette foi vive et agissante qui est l'ame du christianisme, qui fait qu'on méprise les biens présens pour ne chercher que les biens à venir, et qn'on ne trouve de consolations ici-bas qu'à méditer votre loi avec docilité, et qu'à l'accomplir avec exactitude.

Second sujet. Sur la mort des justes.

Cette fille du chef de la synagogue dont il est parlé dans notre évangile, est une image bien naturelle de la mort des justes. Personne ne doute de sa mort; on regarde sa perte comme certaine; son père même, par la démarche qu'il fait d'aller trouver Jésus pour le prier de venir chez lui, et de lui imposer les mains afin de lui rendre la vie, marque bien la persuasion où il est qu'elle l'a réellement perduc. Cependant le

fils de Dieu nous apprend que sa mort n'étoit qu'un sommeil : Cette fille n'est pas morte, dit-il, elle n'est qu'endormie : *Non est mortua puella : sed dormit.* Telle est la mort des amis de Dieu : ils paroissent finir : mais dans la vérité ils ne meurent point. Leur mort est un doux sommeil qui les fait passer agréablement de l'exil le plus triste et le plus affreux dans le séjour d'un bonheur infini et éternel. Ils s'endorment en paix, mais c'est pour se réveiller un instant après, pour paroître avec confiance devant un Dieu rémunérateur de la vertu, et vivre délicieusement dans l'éternité.

Je veux donc aujourd'hui, M. F., mettre sous vos yeux l'image du juste mourant, pour vous faire souhaiter sa destinée, et vous engager à vivre de la vie du juste. Si vous voyiez la vertu des yeux du juste qui expire, qu'elle vous paroîtroit grande et estimable ! Si vous compreniez le bonheur d'une ame qui n'a vécu que pour servir Dieu et pour lui plaire, rien ne vous paroîtroit difficile pour vous le procurer. En effet, rien n'est plus consolant que l'état de cette ame, soit qu'elle se rappelle le passé, soit qu'elle considère ce qui se passe à ses yeux, soit qu'elle se tourne du côté de l'avenir. Elle trouve dans le souvenir du passé la fin de ses peines ; dans tout ce qui se passe

à ses yeux, une nouveauté qui la remplit d'une joie sainte ; dans la pensée de l'avenir, l'assurance de l'éternité qui la transporte. Voilà ce qui a fait dire à l'Esprit saint, que bienheureux sont ceux qui meurent dans le Seigneur : *Beati mortui, qui in Domino moriuntur.*

I. POINT.

Représentez-vous au lit de la mort une ame fidèle, qui depuis long-temps se préparoit à ce dernier moment, qui amassoit par la pratique des œuvres chrétiennes, un trésor de justice, pour ne pas aller paroître les mains vides devant son juge, qui vivoit de la foi pour mourir dans la paix et dans la consolation de l'espérance : représentez-vous cette ame arrivée enfin à cette dernière heure, qu'elle n'avoit jamais perdue de vue, et à laquelle elle avoit toujours rapporté toutes les peines, toutes les privations, toutes les violences, tous les évènemens de sa vie mortelle. Je dis que rien n'est plus consolant pour elle que le souvenir du passé. Ah ! M. F., il vous paroît affreux maintenant de souffrir pour Dieu ; les plus légères violences que la religion exige, vous paroissent accablantes : un jeûne seul vous abat et vous rebute ; la seule approche des jours

de pénitence vous jette dans l'ennui *et dans* la tristesse; vous regardez comme malheureux ceux qui portent le joug de J. C. et qui renoncent au monde et à tous ses plaisirs pour lui plaire. Mais au lit de la mort, la pensée la plus consolante pour une ame fidèle, c'est le souvenir des violences qu'elle s'est faites pour son Dieu. Elle comprend alors tout le mérite de la pénitence; et combien les hommes sont insensés de disputer à Dieu un instant de contrainte, qui doit être payé d'une félicité sans fin et sans mesure. Car ce qui la console, c'est qu'elle n'a sacrifié que des plaisirs d'un instant, et dont il ne lui resteroit alors que la confusion et la honte; c'est que tout ce qu'elle auroit souffert pour le monde, seroit perdu pour elle dans ce dernier moment; au lieu que tout ce qu'elle a souffert pour Dieu, une larme, une violence, un goût mortifié, une vivacité réprimée, une vaine satisfaction sacrifiée, tout cela ne sera jamais oublié, et durera autant que Dieu même. Ce qui la console, c'est que de toutes les joies et les voluptés humaines, il n'en reste pas plus au lit de la mort, au pécheur qui les a toujours goûtées, qu'au juste qui s'en est toujours abstenu; que les plaisirs sont également passés pour tous les deux; mais que l'un por-

tera éternellement le crime de s'y être livré, et l'autre la gloire d'avoir su les vaincre.

Ce n'est pas que le souvenir du passé, en rappelant au juste mourant les combats et les périls de sa vie passée, ne lui rappelle aussi ses infidélités et ses chûtes; mais ce sont des chûtes expiées par les gémissemens de la pénitence; des chûtes heureuses par le renouvellement de ferveur et de fidélité dont elles ont toujours été suivies; des chûtes qui lui rappellent les miséricordes de Dieu sur son ame, lequel a fait servir ses crimes à la pénitence, ses passions à sa conversion et ses chûtes à son salut. Ah! la douleur de ses fautes dans ce dernier moment n'est plus pour elle qu'une douleur de consolation et de tendresse : les larmes que ce souvenir lui arrache encore, ne sont plus que des larmes de joie et de reconnoissance. Les anciennes miséricordes de Dieu sur elle la remplissent de confiance, et lui en font espérer de nouvelles; toute la conduite passée de Dieu à son égard la rassure, et semble lui répondre de l'avenir. Elle ne se le représente plus alors comme dans les jours de son deuil et de sa pénitence, sous l'idée d'un juge terrible qu'elle avoit outragé, et qu'il falloit appaiser; mais comme un père de miséricorde et un Dieu de toute consolation, qui va la recevoir dans son sein et

l'y délasser de toutes ses peines. Première consolation de l'ame juste au lit de la mort, le souvenir du passé.

II. POINT.

Mais tout ce qui se passe à ses yeux ; le monde qui s'enfuit, toutes les créatures qui disparoissent, tout ce fantôme de vanité qui s'évanouit, ce changement, cette nouveauté sont encore pour elle une source de mille nouvelles consolations. En effet, rien ne la surprend; elle ne se sépare de rien; rien ne change à ses yeux. Rien ne la surprend. Ah! le jour du Seigneur ne l'effraie point; elle l'attendoit; elle le desiroit. La pensée de cette dernière heure entroit dans toutes ses actions, étoit de tous ses projets, régloit tous ses desirs, animoit toute la conduite de sa vie. Chaque heure, chaque moment lui avoit paru celui où le juste juge alloit lui demander ce compte terrible, où les justices elles-mêmes seront jugées. C'est ainsi qu'elle avoit vécu, se préparant sans cesse à cette dernière heure; c'est ainsi qu'elle meurt tranquille, consolée, sans surprise, sans frayeur, dans la paix de son Seigneur. Elle sent alors une joie sainte d'avoir toujours jugé du monde comme il falloit en juger, de n'avoir pas pris le change, de ne

s'être pas attachée à ce qui devoit lui échapper en un instant, et de n'avoir mis sa confiance qu'en Dieu seul, qui demeure toujours pour récompenser éternellement ceux qui espèrent en lui. Aussi, lorsque les ministres de l'Eglise viennent l'entretenir des discours de Dieu et du néant de toutes les choses humaines, ces vérités saintes, si nouvelles pour le pécheur en ce dernier moment, sont pour elles des objets familiers, des lumières accoutumées qu'elle n'a jamais perdues de vue : rien ne la console tant que d'entendre parler du Dieu qu'elle a toujours aimé, des biens éternels qu'elle a toujours desirés, du bonheur d'une autre vie après lequel elle a toujours soupiré, du néant du monde qu'elle a toujours méprisé.

Non-seulement elle ne voit rien au lit de la mort qui la surprenne ; mais elle ne se sépare de rien qui lui coûte et qu'elle regrette. Car, M. F., de quoi la mort pourroit-elle la séparer, qui lui coûtât encore des regrets et des larmes ? Du monde ? Hélas! d'un monde où elle avoit toujours vécu comme étrangère, où elle n'avoit jamais trouvé que des scandales qui affligeoient sa foi, des écueils qui faisoient trembler son innocence, des assujettissemens qui la partageoient encore malgré elle-même entre le ciel et la terre : on ne regrette guère ce que l'on n'a

jamais aimé. De ses biens et de ses richesses? Hélas! son trésor étoit dans le ciel; ses biens avoient été les biens des pauvres: elle ne les perd pas, elle va seulement les retrouver immortels dans le sein de Dieu même. De ses proches et de ses amis? Hélas! elle sait qu'elle ne les dévance que d'un moment, que la mort ne sépare pas ceux que la charité avoit unis sur la terre, et que, réunis bientôt dans le sein de Dieu, ils formeront avec elle la même Eglise et le même peuple, et jouiront des douceurs d'une société immortelle. De ses enfans? Elle leur laisse le Seigneur pour père, ses exemples et ses instructions pour héritage, ses vœux *et ses* bénédictions pour dernière consolation. De son corps? Hélas! ce corps qu'elle avoit toujours châtié, crucifié, qu'elle regardoit comme son ennemi, qui la faisoit encore dépendre des sens et de la chair, qui l'accabloit sous le poids de tant de nécessités humiliantes; de cette maison de boue qui la retenoit captive, qui prolongeoit les jours de son exil et de sa servitude, et l'empêchoit d'aller se réunir à J. C.? Ah! elle en souhaite, comme S. Paul, la dissolution. Ainsi la mort ne la sépare de rien, parce que la foi l'avoit déjà séparée de tout.

Je n'ajoute pas que les changemens qui se font au lit de la mort, si désespérans pour

le pécheur, ne changent rien dans l'ame fidèle. Sa raison s'éteint, il est vrai; mais depuis long-temps elle l'avoit captivée sous le joug de la foi, et éteint ses vaines lumières devant la lumière de Dieu et la profondeur de ses mystères. Ses yeux mourans s'obscurcissent et se ferment à toutes les choses visibles: mais depuis long-temps elle ne voyoit plus que les invisibles. Sa langue immobile se lie et s'épaissit: mais depuis long-temps elle y avoit mis une garde de circonspection, et méditoit dans le silence les miséricordes du Dieu de ses pères. Tous ses sens s'émoussent et perdent leur usage naturel; mais depuis long-temps elle se l'étoit interdit à elle-même; et dans un sens bien différent des vaines idoles, elle avoit des yeux, et ne voyoit pas; des oreilles et n'entendoit pas; un odorat, et ne s'en servoit pas; un goût, et ne goûtoit plus que les choses du ciel. Rien ne change donc pour cette ame au lit de la mort; son corps se détruit, toutes les créatures s'évanouissent, la lumière se retire, toute la nature retombe dans le néant, et au milieu de tous ces changemens, elle seule ne change pas, elle seule est toujours la même. Que la foi, M. F., rend le fidèle grand au lit de la mort! Que le spectacle de l'ame juste en ce dernier moment est digne de Dieu, des anges et des hommes.

occupation que de jouir du Dieu que l'on aime ! Partez, ame fidèle ; allez vous réunir à l'Eglise du ciel qui vous attend. Souvenez-vous seulement de vos frères que vous laissez sur la terre, encore exposés aux tentations et aux orages : *Proficiscere, anima christiana.* Quelle nouvelle de joie ! quel ordre heureux pour cette ame juste ! Avec quelle paix, quelle confiance, quelles actions de grâces l'accepte-t-elle ! Elle lève au ciel, comme le vieillard Siméon, ses yeux mourans ; et regardant son Seigneur qui vient à elle : Brisez, ô mon Dieu ! quand il vous plaîra, lui dit-elle en secret, ces restes de mortalité, ces foibles liens qui me retiennent encore ; j'attends dans la paix et dans l'espérance, l'effet de vos promesses éternelles. Ainsi purifiée par les expiations d'une vie sainte et chrétienne, fortifiée par les derniers remèdes de l'Eglise, lavée dans le sang de l'Agneau, soutenue de l'espérance des promesses, consolée par l'onction secrète de l'esprit qui habite en elle, mûre pour l'éternité, elle ferme les yeux avec une sainte joie à toutes les créatures ; elle s'endort tranquillement dans le Seigneur, et s'en retourne dans le sein de Dieu d'où elle étoit sortie.

Les réflexions sont ici inutiles, M. F. : telle est la fin de ceux qui ont vécu dans la crainte du

du Seigneur, leur mort est précieuse devant Dieu comme leur vie : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.* Que ce tableau consolant vous inspire aujourd'hui la sincère résolution d'éviter la fin déplorable des pécheurs, et de mériter par une vie sainte les consolations de l'ame juste au moment de la mort. Si vous vivez dans le péché, vous mourrez dans les horreurs et dans les regrets inutiles du pécheur, et votre mort sera une mort éternelle. Si vous vivez dans la justice, vous mourrez dans la paix et dans la confiance du juste, et votre mort ne sera qu'un passage à la bienheureuse immortalité.

Le XXIV. dimanche après la Pentecôte.

Premier sujet. Sur le zèle de la Religion.

L'ABOMINATION de la désolation dans le lieu saint, c'est, M. F., l'impiété et l'irréligion qui défigurent de nos jours l'Eglise de J. C., qui pénètrent jusque dans le sanctuaire, et qui doivent faire trembler les ames même les plus justes, à la vue des dangers de perversion dont elles sont environnées de toute part. Cette religion sainte, dans le sein de laquelle nous sommes nés, va peut-être bientôt nous

quitter. A quels outrages et à quelles persécutions n'est-elle pas exposée au-dehors ? Quelles injures et quelles profanations ne souffre-t-elle pas au-dedans ? Les grands la sacrifient à leur aveugle politique, les petits à leurs passions et à leur libertinage. Cette religion si maltraitée par ses ennemis, si méprisée et si lâchement abandonnée par ses propres enfans, nous quittera peut-être bientot, et ne nous laissera plus que ce qu'elle a d'extérieur et d'apparent ; et cependant qui de nous s'en afflige ? Qui de nous se sent animé de ce zèle des premiers chrétiens, qui aimoient mieux perdre biens, liberté, réputation, vie même, que de la perdre ?

Est-ce qu'il nous importe si peu, M. F., que l'abomination de la désolation soit dans le lieu saint ? Est-ce qu'il nous importe si peu que la vraie religion demeure avec nous ou qu'elle s'éloigne ; que le royaume de Dieu nous soit conféré, ou qu'il nous soit ravi pour être donné à d'autres peuples qui s'enrichissent de nos pertes ? Non, sans doute, chrétiens ; c'est la cause de cette religion que je viens défendre aujourd'hui, en vous montrant que l'honneur de la religion est de tous les objets de notre zèle le plus juste et le plus digne: pourquoi ? Pour deux raisons que je vous prie d'écouter avec attention. Quelque objet que nous puissions donner à

notre zèle, il est certain que la gloire de Dieu et notre propre salut doivent l'emporter sur tous les autres: la gloire de Dieu, puisqu'il nous a mis au monde pour l'honorer et le servir ; notre propre salut, puisque c'est de notre sanctification que dépend notre vrai bonheur. D'où il s'ensuit que rien ne doit nous être plus cher, ni plus enflammer notre zèle que la religion que nous professons; 1.° parce que c'est à cette religion seule qu'il appartient de sanctifier les hommes, et de les conduire à leur fin dernière; 2.° parce que c'est dans elle seule que sont renfermées les règles d'une vie sainte et bienheureuse, par laquelle on adore le vrai Dieu comme il veut être adoré, et par laquelle on le connoît et on le sert avec une piété exempte de toute imperfection. Partout ailleurs, ce n'est qu'une piété odieuse à Dieu et funeste aux hommes, une piété bizarre, captieuse, pleine d'entêtement et d'orgueil. Ainsi, plus le desir de glorifier Dieu et de nous sanctifier nous-mêmes nous presse, plus nous devons nous intéresser à une religion, qui seule nous prescrit le culte que nous devons lui rendre, et qui seule renferme les moyens de notre propre sanctification.

I. POINT.

Quoiqu'il n'y ait aucun lieu où Dieu ne puisse être adoré, puisqu'il n'y en a aucun qu'il ne remplisse de son adorable présence; cependant il n'a jamais été véritablement honoré et servi dans les premiers temps que par une certaine société d'hommes, qui, faisant un corps de religion à part, croyoient ce qu'il leur disoit, et qui, gouvernés par des chefs qui étoient instruits de ses volontés, observoient de point en point la loi et les cérémonies qu'ils avoient reçues. O ! que le prophète roi connoissoit bien la nécessité et la vérité de ce culte, quand il s'écrioit dans les pieux transports de son zèle : Je vous louerai, Seigneur, et j'annoncerai votre nom à mes frères ; mais ce sera au milieu de l'assemblée de votre peuple que je vous louerai : *Nunciabo nomen tuum fratribus meis ; in medio ecclesiæ laudabo te.* Je publierai avec toute la joie de mon cœur, que vous êtes grand ; mais afin que cet hommage de ma bouche et ce sacrifice de mon ame vous soient agréables, je vous les rendrai à la compagnie et dans l'assemblée des justes : *In concilio justorum et congregatione.* Ainsi parloit David convaincu de cette grande vérité, que l'honneur et l'adoration qu'on doit à Dieu ne

peuvent se rendre que dans la vraie religion, et parmi cette sainte société d'hommes qui font profession de suivre exactement ce qu'il leur a prescrit pour en être honoré. Aussi ce pieux prince ne vouloit rendre ses vœux au Seigneur, comme il le dit lui même, qu'en présence de ceux qui le craignent, attribuant à ce religieux culte la protection qu'il recevoit du ciel et l'accomplissement de ses prières: aussi estimoit-il heureux celui qui, bien loin de s'arrêter dans la voie des pécheurs, et de s'asseoir dans une chaire infectée de peste, mettoit toute son affection en sa loi, et la méditoit nuit et jour: aussi souffrit-il patiemment les sanglantes railleries des peuples incirconcis qui se moquoient de sa piété, protestant hautemeut que, quoi qu'il lui arrivât, il ne se trouveroit jamais dans les assemblées de ces hommes de sang, des noms desquels il ne se souviendroit pas même, aimant enfin uniquement et par-dessus toutes choses, la beauté de la maison du Seigneur et le lieu où réside sa gloire.

Tel étoit le zèle de ce pieux roi pour la religion de ses pères. Il l'aimoit, il l'honoroit, il la gardoit inviolablement jusque dans les moindres cérémonies; et, comme dit S. Ambroise, elle lui tenoit lieu de toutes choses. Elle étoit la lumière de ses yeux, la règle de ses actions, l'ame de ses conseils,

l'objet de ses plus tendres affections et de sa jalousie même. C'étoit elle qui le consoloit dans ses disgrâces, qui le soutenoit dans ses foiblesses, qui le conduisoit et qui le dirigeoit dans toutes ses entreprises. Ah! que n'eût-il pas fait s'il eût eu une religion aussi parfaite que la nôtre? Et par conséquent que ne devons nous pas faire pour honorer celle où la providence nous a fait naître? Il n'avoit que l'ombre des choses, et nous avons la vérité; il n'avoit que la lettre qui tue, et nous avons l'esprit qui vivifie. Sa religion et sa foi lui avoient été apportées par des serviteurs que Dieu avoit envoyés à ses pères; et le Fils de Dieu, que son Père nous a donné pour Sauveur, a été l'auteur de la nôtre. Dans sa religion, on servoit Dieu par des actions extérieures, et peu lui rendoient le culte véritable qu'il mérite; et dans la nôtre, ce sont des actions intérieures, un sacrifice raisonnable et saint: dans sa religion, c'étoient des ablutions corporelles et des cérémonies légales; et dans la nôtre, c'est une justification spirituelle et un renouvellement de l'homme tout entier. Par ce principe il s'ensuit, qu'autant qu'elle a été instituée pour honorer Dieu, autant elle a été établie pour sanctifier les hommes; et c'est par cette seconde raison que je dis qu'il n'y a rien qui nous touche de plus près, ni qui mérite mieux notre zèle.

II. POINT.

Plusieurs religions ont partagé le monde; mais de toutes ces religions il n'y a que la nôtre qui soit sainte, et qui fournisse les vrais moyens de se sanctifier. Chez les païens, ce n'est que confusion; chez les hérétiques, ce n'est qu'aveuglement; chez les juifs, ce n'est que grossièreté; et par conséquent nulle de ces religions ne peut nous sanctifier. Les païens reconnoissent plusieurs dieux, et par-là c'est une religion fausse; elle est même si bizare, qu'ils ne conviennent entr'eux ni du nombre ni du pouvoir de leurs divinités. Les hérétiques et les schismatiques reconnoissent le vrai Dieu, mais ils ne le connoissent qu'à demi; et quoiqu'ils conviennent avec nous de certaines vérités, cependant, comme sur d'autres points, ils aiment mieux soutenir opiniâtrément leurs erreurs que les corriger, ils sont séparés de notre communion, et en même temps hors de la voie du salut. Les juifs reconnoissent le vrai Dieu; mais comme ils ne connoissent pas J. C. son Fils, qui leur a été envoyé; et comme leur religion ne devoit subsister que jusqu'à sa venue, ce n'est plus chez eux que les moyens de sanctification se trouvent. Il n'y a que la reli-

gion catholique qui ait cet avantage. Elle seule a la vertu de sanctifier ceux qui vivent sous ses lois. Elle leur donne à tous le pouvoir de participer aux grâces de Dieu qu'elle renferme, et dont il l'a rendu comme l'économe. Puis donc, M. F., que nous avons le bonheur d'être élevés dans une religion si sainte, si pure, si féconde en grâces, si comblée de bénédictions, et si jalouse de notre salut, nous devons au moins avoir autant de zèle pour l'honorer et la défendre, que les païens, les hérétiques, les schismatiques et les juifs en ont pour soutenir la leur. De quel zèle ne devons-nous pas être embrâsés pour la conservation et l'honneur d'une religion, qui n'est ni fausse ni superstitieuse, comme celle des païens, ni aveugle ni erronée, comme celle des hérétiques et des schismatiques, ni temporelle et passagère comme celle des juifs; pour l'honneur et la conservation d'une religion, qui semble être toute consacrée à nos usages par la grandeur des mystères qu'elle honore, par la majesté des cérémonies qu'elle célèbre, par la vertu des sacremens qu'elle distribue, par la force des exemples qu'elle propose, par la certitude des vérités qu'elle révèle, par la sévérité de la morale qu'elle prêche, par l'abondance des grâces qu'elle contient, par le bon ordre de tous les états qu'elle règle?

Dieu nous l'a donnée pour notre sanctification; et hors d'elle, il n'y a point de salut à espérer. Mais cette sanctification est attachée à l'amour et au zèle que nous aurons pour elle. Avec cet amour et ce zèle de la religion, il n'y a point de tentations que nous ne surmontions, de pièges que nous n'évitions, de péchés que nous n'ayons en horreur, de respects humains dont nous ne triomphions, de menaces que nous ne méprisions, d'attachemens que nous ne rompions, de vertus que nous ne tâchions d'acquérir, et de biens que nous ne nous efforcions de faire. En un mot, avec cet amour et ce zèle de la religion, toutes les voies de notre salut nous sont ouvertes; et sans ce zèle, elles nous sont fermées. Car pouvons-nous nous sauver, sans aimer Dieu? Pouvons-nous aimer Dieu, sans aimer la religion dans laquelle sa miséricorde nous a élevés? Pouvons-nous aimer cette religion, sans la défendre, et nous assujettir en toutes choses à ses lois! Aimons donc, M. F., aimons une mère qui nous aime tant; ne soyons pas si ingrats que d'abandonner celle qui nous recherche tous les jours dans nos écarts avec tant d'empressement et de bonté. Rendons-lui, autant que nous pourrons, amour pour amour, protection pour protection, zèle pour zèle. Ne souffrons jamais que des en-

fans dénaturés la déshonorent, ni que de mauvais serviteurs l'outragent. C'est là notre devoir.

Mais hélas! M. F., combien peu s'en acquittent! Ne peut-on pas assurer que, si l'honneur de notre sainte religion est le plus digne objet de notre zèle, la plupart d'entre nous y sont presque toujours insensibles? Qu'il feroit beau voir un chrétien châtier l'insolence d'un libertin, arrêter le cours des désordres publics, venger la querelle de Dieu par de secrètes corrections et de fortes remontrances, quand il a l'autorité en main, dans ces conversations où l'on se fait un cruel plaisir de déclamer contre le gouvernement de l'Eglise, et de tourner en ridicule la piété des gens de bien; dans ces jeux, où la rage d'avoir perdu son argent, fait vomir aux joueurs d'horribles blasphèmes; dans ces sociétés où ces jeunes libertins ne disent que des phrases équivoques, des paroles ouvertement impures, et des chansons pleines d'irrévérence! Qu'il feroit beau voir des fidèles zélés fermer la bouche à l'impiété des uns, réprimer l'emportement et les blasphêmes des autres, ramener ceux qu'ils pourroient, à leur devoir, se séparer de ceux sur lesquels ils n'auroient d'autre droit que celui que la familiarité et l'amitié leur donne, quand ils les trouveroient incorrigibles et

endurcis! Mais j'en atteste ici vos consciences: où sont ces chrétiens zélés? Et vous-mêmes êtes-vous de ce nombre? Oui, vous, qui êtes si délicats, quand on dit quelque chose qui peut noircir votre réputation: oui, vous, qui traitez avec tant de rigueur un domestique, quand il vous sert mal, ou qui vous choque; oui, vous, qui ne pouvez souffrir un enfant qui pèche contre les règles de la civilité et du respect, avez-vous la même délicatesse et la même sensibilité, quand Dieu est outragé en votre présence? Hélas! vous dissimulez les injures que lui font ces libertins que vous souffrez en votre compagnie; trop contens de vous-mêmes, pourvu que vous n'ayez point de part à leur impiété, vous écoutez froidement ce qu'ils disent, vous vous savez même bon gré de n'être pas libertins comme eux, et vous croyez aimer votre religion en ne la déshonorant pas. Direz vous qu'un mari aime sa femme, quand on lui fait de sanglans affrons, et qu'il les dissimule? Direz-vous qu'un sujet aime son prince, quand on conspire contre lui, et qu'il se contente de n'être pas du nombre des conjurés? Direz-vous qu'un serviteur aime son maître, quand il est indifférent aux mauvais traitemens qu'on lui fait? L'amour n'est jamais muet, ni indifférent à ce qui le touche; et comme le zèle est ce qu'il y a de plus vif,

de plus ardent et de plus impatient dans l'amour, jugez quel zèle vous avez pour votre religion, quand vous vous taisez et que vous vous souciez peu de la défendre.

Je voudrois bien, dites-vous, avoir l'assurance de prendre en main la cause de Dieu et de ma religion; mais la crainte de m'attirer des ennemis, l'appréhension de donner lieu à des railleries, et de déplaire à des gens dont j'ai besoin, ou dont je provoquerois la haine, me ferme la bouche et m'empêche de parler. Maudite crainte, l'emporteras-tu toujours sur les plus puissans devoirs: Et sera-t-il dit que pour ne pas déplaire aux hommes, on se souciera peu de plaire à Dieu? Ah! M. F., quelle reconnoissance témoignerons-nous à Dieu pour tant de faveurs que nous en recevons, si nous rougissons de prendre son parti, quand un libertin l'offense ?. Nous mangeons tous les jours son pain, nous sommes à ses gages, nous vivons de ses largesses, nous n'avons de crédit et de richesses qu'autant qu'il nous en donne; et, ingrats que nous sommes, la crainte de déplaire à de viles créatures, nous empêchera de défendre notre créateur, notre bienfaiteur, notre protecteur, notre père!

Prenons donc, chrétiens, des sentimens plus dignes du nom que nous portons. Que

la gloire du Seigneur soit le principal objet de notre zèle; armons-nous de courage dans une cause si juste; châtions sévèrement les impies; arrêtons le cours de leur libertinage, si nous le pouvons; si nous n'avons pas l'autorité nécessaire pour les châtier, reprenons-les sévèrement; retenons-les dans leur devoir; si ces moyens nous manquent encore, pleurons leur malheur, et demandons au ciel leur conversion; gémissons sans cesse des pertes que la vraie religion fait chaque jour au milieu de nous; efforçons-nous de dédommager le Seigneur des outrages qu'il reçoit par un redoublement d'hommages, d'amour et de ferveur. Ce zèle honorera Dieu, et nous sanctifiera nous-mêmes; et le Seigneur nous trouvant fidèles à tous nos devoirs, nous dira d'entrer dans sa joie.

Second sujet. Sur la crainte de Dieu.

C'EST ici, M. F., pour la seconde fois de l'année que l'Eglise nous parle du jugement dernier, pour nous apprendre sans doute que nous ne devons jamais perdre de vue les jugemens de Dieu dans toutes les actions de notre vie. Mais comme l'utilité de cette méditation consiste principalement à exciter dans nos cœurs cette crainte salu-

taire, qui est le commencement, aussi bien que la consolation de la sagesse; elle nous met devant les yeux ces signes effroyables qui doivent être les avant-coureurs du jugement universel, le soleil obscurci, la lune éclipsée, les puissances du ciel ébranlées, la mer faisant un bruit épouvantable par l'agitation de ses flots, la consternation universelle de la nature, et le souverain juge qui descendra du ciel accompagné de ses anges, et tout brillant de gloire et de majesté, pour prononcer l'arrêt décisif de l'éternité de tous les hommes. Voilà donc le grand sujet de nos réflexions; voilà ce qui doit nous pénétrer d'une crainte salutaire et d'un tremblement continuel; voilà ce dont nous nous entretiendrons aujourd'hui, pour nous conformer aux vues de l'Eglise. Je dis donc qu'il n'est rien pour nous de plus nécessaire et de plus utile que de nous pénétrer de la crainte de Dieu, d'avoir toujours devant les yeux la crainte de Dieu. Voyons en premier lieu les motifs qui doivent nous l'inspirer; en second lieu, les avantages qu'elle ne manque jamais de nous procurer; en troisième lieu, la confiance dont elle doit toujours être accompagnée. Donnez quelques momens d'attention à une matière si importante.

I. POINT.

Notre religion, M. F., est une religion d'amour et de charité; car la loi que Dieu porte dans sa main, est une loi toute de feu, dit l'Ecriture : *In manibus ejus ignea lex.* Mais ce seroit une fausse et dangéreuse spiritualité, que celle qui voudroit nous faire envisager la crainte des jugemens de Dieu comme un motif indigne de notre religion, trop au-dessous de nous, plus propre à dégrader qu'à soutenir la piété chrétienne, et peu capable de se concilier avec la confiance et l'amour; ce seroit, dis-je, une fausse spiritualité que celle qui refuseroit de regarder la crainte comme un don de Dieu, et comme un mouvement de son esprit, et qui, sous prétexte de conserver à la charité ses prérogatives et ses droits sur le cœur de Dieu, excluroit de notre sainte religion la crainte du Seigneur et de ses jugemens. Anathême a cette pernicieuse doctrine de nos frères errans; nos Ecritures ne l'ont point connue, et la sainte et sacrée tradition de nos pères l'a constamment proscrite.

Ouvrons les Psaumes de David; nous y trouverons à coup sûr le parfait modèle des sentimens dont nous devons être pénétrés

envers le Seigneur ; dans l'une de ses plus belles et de ses plus fréquentes prières, percez mes chairs de votre crainte, ô mon Dieu ! s'écrioit ce pieux roi ; parce que je suis saisi de la frayeur de vos jugemens : *Confige timore tuo carnes meas ; à judiciis enim tuis timui.* C'est le prophète par excellence qui parle ainsi, M. F., ce prophète, dont les cantiques saints ne respirent que l'amour le plus vif et le plus tendre pour le Dieu de son cœur, c'est celui-là même qui demande que ses chairs soient percées de crainte ; et la crainte dont il veut être pénétré, n'est pas seulement la crainte de déplaire ou la crainte des enfers, mais même la crainte des jugemens redoutables préparés aux transgresseurs de la loi. Il la demande à Dieu, cette crainte ; et la raison qu'il a de la demander, c'est qu'il en est déja saisi de frayeur : *A judiciis enim tuis timui.*

Craignez, nous dit J. C., l'auteur et le consommateur de notre foi, craignez celui qui peut livrer et l'ame et le corps à la torture du feu qui ne s'éteint point, *Timete eum qui potest et corpus et animam perdere in gehennam.* Ce divin Maître ne balance point à nous proposer la crainte, comme un motif naturel du courage avec lequel nous devons arracher l'œil et couper le bras qui nous scandalisent ; parce qu'il vaut mieux entrer

dans la vie n'ayant qu'un bras et qu'un œil, que d'être jeté dans les feux éternels en en ayant deux. Quoi! M. F., devenus ses disciples, nous rougirions de nous exciter à des sentimens auxquels il nous a exhortés lui-même? Nous négligerions de nous pénétrer de cette crainte salutaire, qui a tant de part à la conversion du cœur, et conséquemment à l'affaire du salut! Loin de nous une spiritualité si mal entendue, etc. Les pécheurs ne font tant d'efforts pour affoiblir en eux l'impression de la crainte, que parce qu'ils ne peuvent douter de l'ascendant qu'elle auroit sur leurs cœurs.

Mais cette crainte des jugemens de Dieu doit être le prix de la foi qui l'inspire. La foi est le commencement du salut, le fondement et la source de toute justice. Elle nous découvre à la fois et nos devoirs et nos désordres, notre excellence et notre corruption, ce que nous avons reçu de Dieu et ce que nous sommes devenus par nous-mêmes, ce que nous devons être et ce que nous ne sommes pas, les récompenses qui nous attendent, et les châtimens qui nous menacent, mais sur-tout que nous pouvons sortir du malheureux état, où nous sommes, par la grâce et par la rédemption de J. C. La crainte est donc une suite naturelle de la foi; car comment, lorsqu'on a la foi,

pourroit-on ne pas craindre les horribles châtimens que méritent et notre corruption et nos désordres? Mais ces châtimens ne sont ni le seul ni même le principal objet que la foi propose: J. C. Sauveur et Réconciliateur des hommes est celui qu'elle envisage plus que toute autre chose, comme l'objet aimable et consolant que Dieu nous a proposé, dit l'Apôtre, afin qu'il fût propitiation pour nos péchés dans son sang. Ainsi toute crainte de Dieu, qu'on supposeroit dépouillée d'un mouvement d'espérance, ne sauroit jamais être la crainte qu'inspire la foi chrétienne, la seule qui soit capable de conduire l'homme au salut. La crainte est comme un premier ébranlement, qui se termine à tourner l'homme du côté de l'espérance. Une ame abattue par la crainte des jugemens de Dieu, cherche de quoi soulager l'inquiétude qui l'agite: elle cherche avec empressement une ressource au malheur qui la menace. Or, la même foi qui l'a jetée dans la crainte, lui propose les grands motifs de confiance qu'elle doit avoir en Dieu par Jésus-Christ.

II. POINT.

Le premier avantage de cette crainte, est donc de suspendre l'exécution des mauvais

desirs et des pensées du péché. Cette exécution ajoutée aux desirs et aux pensées du péché, ajouteroit considérablement à la force de la passion et de l'habitude. Il est donc visible que cette exécution arrêtée, affoiblit et l'habitude et la passion. Mais elle ne se borne pas là, elle change la volonté elle-même; second avantage beaucoup plus considérable qu'on ne pense. Donnez-moi, M. F., un voluptueux, emporté tant qu'il vous plaira par l'amour du plaisir; mais que Dieu, par sa miséricorde, frappe dans le temps même de son emportement, et pénètre des plus vives lumières de la foi; à qui ces lumières développent tout à la fois, et les horreurs de sa conscience, et les terribles châtimens qu'il attire sur lui; qui voit l'enfer ouvert sous ses pieds, et qui entend la trompette fatale qui ne cesse de faire entendre à ses oreilles ces paroles redoutables: Levez-vous, morts, et paroissez pour le jugement; je veux que son cœur ne soit pas encore changé, ni converti; mais si vous ne le supposez aussi détestable qu'un démon et privé par conséquent de toute foi surnaturelle; ou s'il ne dit pas comme Caïn: mon iniquité est trop grande pour en mériter le pardon, ce qui feroit de sa crainte, non plus une crainte qu'inspire la foi, mais plutôt un désespoir, dont le principe ne pourroit être que dans

une infidélité consommée; faut-il connoître les hommes pour supposer que, pendant que ces terribles pensées occuperont son esprit, sa passion en sera ralentie, et que ses desirs en seront beaucoup moins vifs?

Eh! par où commence le péché, M. F., et par où finit-il? *Averterunt oculos suos, ne viderent cœlum neque recordarentur judiciorum justorum*: ils détournèrent leurs yeux pour ne pas voir le ciel, et pour ne plus se souvenir des justes jugemens de Dieu. Est-ce des malheureux vieillards qui voulurent autrefois attenter à la chasteté de Susanne, ou de vous, pécheurs, que l'Ecriture parle? C'est tout à la fois et des vieillards et de vous. Car pour peu que vous réfléchissiez sur vous-mêmes, vous vous reconnoîtrez à ce caractère. Comme eux, vous avez commencé par détourner vos yeux du ciel, et par étouffer le souvenir des jugemens de Dieu, jugemens aussi justes que redoutables. Combien vous en a-t-il coûté de combats avant le premier crime, et de reproches après l'avoir commis? Et plût à Dieu que vous les eussiez écoutés, ces reproches, et que ce souvenir, que vous ne bannîtes d'abord qu'avec peine, eût pu se soutenir contre vos efforts redoublés! Mais le péché que vous commîtes d'abord en écartant ce précieux souvenir, ne vous a conduit à son tour que trop

naturellement à le perdre tout-à-fait, à le bannir absolument de votre cœur; et peut-être même vous a-t-il déjà portés à regarder la religion comme une chimère, ou du moins à chercher avec empressement de folles raisons et des prétextes insensés, pour vous persuader qu'elle pouvoit l'être. Pourquoi tout cela, M. F., sinon parce que le souvenir de ces jugemens est trop incompatible avec le péché. Or, comme ce n'est qu'en perdant ce souvenir qu'on est tombé, ce n'est qu'en le rappelant qu'on se relève.

III. POINT.

Mais, dites-vous, comment accorder cette crainte du Seigneur et de ses redoutables jugemens, avec la confiance que la religion nous inspire en la bonté infinie de notre Dieu? Vous me demandez, M. F., comment on peut accorder la crainte et la confiance; et moi je vous demande s'il est possible de les séparer, quand on comprend bien quel est leur objet. Plus nous examinerons solidement notre sainte religion, et plus nous nous convaincrons que jamais nous n'avons rien à craindre de notre Dieu; ou que si nous en avons quelque chose à craindre, ce n'est que parce que nous avons tout à craindre de nous-mêmes. De son fond, Dieu n'a que

de la bonté, parce qu'il est la bonté même : *De suo bonus.* ; et s'il est redoutable dans sa justice, il ne l'est et ne le sera jamais que du nôtre : *De nostro justus.* Il aime les ames qu'il a faites à son image, dit l'Ecriture ; et parce qu'il les aime, il veut que tous les hommes soient sauvés, et qu'ils arrivent à la connoissance de la vérité. Mais si du côté de Dieu, nous devons tout espérer, n'avons-nous pas tout à craindre du nôtre ? Comment seroit-il donc possible à la religion de séparer ces deux objets ? Que le juste craigne, parce qu'il peut tomber, et parce qu'il n'a de son propre fonds que la corruption et la foiblesse en partage ; que le pécheur craigne, parce qu'il ne sauroit jamais trouver en soi, ni de quoi se relever de ses chûtes, ni de quoi détourner les justes châtimens qu'il a mérités ; c'est parce qu'ils ont tout à craindre d'eux-mêmes, qu'ils doivent l'un et l'autre, le juste remercier, prier, veiller, marcher avec attention, mortifier ses sens, garder son cœur avec la plus grande sollicitude ; et le pécheur s'affliger, implorer, gémir, rappeler les désordres de sa vie dans l'amertume de son cœur, ranimer sa foi, s'aiguillonner, pour ainsi dire, lui-même par la crainte des flammes éternelles. En un mot, c'est parce que l'un et l'autre ont tout à craindre d'eux-mêmes ;

Salagite, *contendite*; n'oubliez rien de tout ce que vous pourrez, et de ce qui dépendra de vous, ou pour vous soutenir, ou pour vous relever. Mais c'est aussi parcequ'ils ont l'un et l'autre tout à craindre d'eux-mêmes, qu'ils doivent l'un et l'autre s'abandonner également et sans réserve à la bonté de Dieu, de la quelle ils ont tout à espérer et rien à craindre.

Dites-moi donc, vous, qui trouvez qu'il est si difficile de concilier la crainte avec la confiance, si Dieu envoyoit aujourd'hui un de ses anges vous assurer de la rémission de vos péchés et de votre salut éternel, compteriez-vous alors sur sa bonté? Oui, sans doute, me direz-vous, et ce seroit un crime de n'y pas compter. Et moi je vous dis, M. F., que vous n'y compteriez pas plus que vous comptez aujourd'hui sur sa miséricorde, et qu'il ne vous seroit pas même possible d'y compter davantage. Car sur quoi compteriez-vous alors? Sur la parole de Dieu, et sur la vérité de ses promesses? Mais la vérité de ses promesses et sa bonté sont-elles deux choses différentes? Quoi! parce qu'il ne vous propose aujourd'hui que sa bonté, parce qu'il veut qu'à cet égard le sacrifice soit plein, et n'ait d'autre objet qu'elle, la jugeriez-vous si peu digne de vos hommages, que vous ne puissiez vous résoudre à l'offrir? Offrez-le donc, ce sacrifice de

sa justice, ames de peu de foi, et mettez votre confiance dans le Seigneur : *Sacrificate sacrificium justitiæ, et sperate in Domino.*

Mais toute ma vie n'est qu'horreur ; mes péchés se sont multipliés au-dessus des cheveux de ma tête ; et si Dieu me voit tel que je me vois moi-même, je ne saurois être à ses yeux qu'un objet de colère et d'horreur. S'il vous voit tels que vous vous voyez, M. F., en doutez-vous; ou plutôt n'est-il pas certain qu'il vous voit beaucoup mieux que vous ne vous voyez ? Eh ! que deviendriez-vous, s'il vous exposoit à vos yeux, tels qu'il vous voit, et tels que vous êtes ? Mais ce n'est point en vous qu'il prendra les motifs de sa miséricorde. La connoissance que vous avez de vos misères et de vos crimes vous effraie ; mais qui vous l'a donnée, cette connoissance ? L'aviez-vous, lorsque vous avaliez le péché comme l'eau, lorsque vous étiez si sages à vos propres yeux, lorsque vous disputiez avec tant de confiance contre les maximes de l'Evangile, et lorsque vous vous refusiez avec tant d'opiniâtreté à ces mêmes lumières, dont l'éclat vous développe les horreurs et l'iniquité de votre vie passée? Il ne falloit pour vous perdre que vous laisser dans cet aveuglement, et vous ne pouviez arriver au salut sans en sortir. Quoi ! parce que Dieu vous a fait connoître votre état,

parce

parce qu'il vous a fait sentir votre foiblesse et votre misère, parce que vous ne sauriez plus ignorer le besoin que vous avez de lui, parce qu'en un mot, vous sentez bien aujourd'hui qu'il n'y a plus pour vous de ressource qu'en lui, vous vous croyez perdu! Ne voyez-vous pas que la connoissance de l'abyme de vos misères est une grâce que vous avez reçue de sa bonté, et que cette grâce est pour vous le gage de ses bonnes grâces, qui seront le prix de votre confiance?

Oh, combien, M. F., la crainte et les frayeurs du chrétien lui deviennent-elles précieuses, quand il les envisage de la sorte! Chaque degré de connoissance qu'il acquiert ou sur ses misères, ou sur ses devoirs, le console; le sentiment de sa propre foiblesse ne sert qu'à l'attacher plus fortement à Dieu: S'il eût voulu me perdre, dit-il avec la mère de Samson, m'auroit-il montré toutes ces choses? *Si nos occidere voluisset, numquid nobis ostendisset hæc omnia?* Et pourquoi suis-je donc perdu, sinon pour m'être opiniâtré trop longtemps à ne pas les voir? C'est-à-dire, M. F., que le vrai chrétien s'élève par la crainte jusqu'à l'espérance, et de l'espérance jusqu'à l'amour qui consomme en lui la justice, et qui, après l'avoir fait passer du vice à la vertu, lui en procure la récompense éternelle.

OBSERVATION

Sur les dimanches qui peuvent suivre le vingt-quatrième après la Pentecôte.

Lorsqu'il y a plus de vingt-quatre dimanches après la Pentecôte, on peut recourir aux sujets d'instruction qui se trouvent indiqués pour les dimanches qui ont été omis après l'Epiphanie, ou les choisir parmi ceux qui n'auroient pas été traités dans l'année ou qui demandent un nouveau développement. La même matière pouvant être présentée sous différens points de vue, il n'est pas difficile à un pasteur éclairé de parler plusieurs fois sur un sujet important, sans se répéter. D'ailleurs cette répétition convenablement ménagée ne peut produire qu'un très-bon effet.

L'approche de la fin de l'année ecclésiastique, nous montre le temps qui s'écoule, notre heure dernière qui s'avance, les jugemens de Dieu qui sont près, et les portes de l'éternité qui s'entr'ouvrent. Aussi notre mère la sainte Eglise nous rappelle en cette saison de grandes et de fortes vérités, afin de nous exciter par une salutaire frayeur à opérer notre salut avec crainte et tremblement. Nous reconnoissons l'esprit qui l'anime

et sa tendre sollicitude par le choix des épîtres et évangiles de ces quatre dimanches, où elle nous répète ce qu'elle ne cesse de nous dire dans le cours de l'année. Nous allons indiquer les sujets dont un pasteur pourra entretenir ses paroissiens. Comme ils sont presque tous traités dans les *projets de prônes*, nous renvoyons au tome et à la page où il en est parlé.

XXV. Dimanche après la Pentecôte.

Epître. S. Paul aux hébreux. XII. 11--15.

Evangile. S. Matthieu. VII. 12--14.

Sur l'évangile, on parlera de la voie large et de la voie étroite. Celle-ci conduit au ciel que nous devons desirer. Tom. II. page 366. que nous devons craindre de perdre. I. 368. La voie large conduit en enfer. IV. 299. 317. Le petit nombre des élus peut trouver place ici. I. 351. On pourroit encore y parler de l'amour du prochain. IV. 110.

Sur l'épître, on peut parler des souffrances. I. 260. et de la manière de sanctifier son travail. III. 202.

XXVI. Dimanche après la Pentecôte.

Epître. La seconde de S. Pierre. I. 5–11.
Evangile. S. Matthieu. VII. 24. *jusqu'à la fin.*

On peut entretenir les fidèles sur les illusions et le faux desir du salut. IV. 161.; sur l'éxcellence et la vertu de la doctrine évangélique. I. 36. 317.; sur la vérité de la religion et nos devoirs envers elle. I. 307. II. 328. et enfin sur la foi pratique. IV. 388.

XXVII. Dimanche après la Pentecôte.

Epître. La seconde de S. Pierre. III. 8--14.
Evangile. S. Matthieu. XXV. 1--13.

Combien de choses intéressantes et fortes à dire sur la parabole des vierges sages et des vierges insensées. On y fait venir la nécessité des bonnes œuvres. III. 293, la mort des justes et celle des pécheurs. On peut y montrer le danger du délai de la conversion. II. 16. Une autre fois on y parlera de la prudence du salut. III. 381. La vie présente, dira-t-on, est le temps de cette prudence. La mort et le jugement ne sont pas le temps de la préparation; la porte du Ciel une fois fermée, ne se rouvre plus. Le monde, que nous habitons, sera détruit; un nouveau monde succédera au monde présent; ce changement

arrivera bientôt. Malheur à qui n'est pas prêt pour entrer dans cette éternité ! . . . . On trouve dans l'*Evangile médité* et dans l'*Année apostolique*, d'excellentes réflexions sur ces frappantes vérités.

XXVIII. Dimanche après la Pentecôte.

Epître. De la seconde de S. Paul aux Thessal. II. 12. *jusqu'à la fin, et le* 3. *v. du III. chap.*
Evangile. S. Jean XVII. 11. *jusqu'à la fin.*

On ne peut mieux terminer l'année chrétienne, qu'en entretenant les fidèles sur le bonheur de leur vocation à la foi. IV. 95; qu'en les prémunissant contre la séduction des ennemis du salut. I. 241.; et qu'en leur parlant de la gloire du ciel pour réveiller en eux le desir d'y arriver. II. 366. Ce seroit une belle péroraison que le développement de la touchante prière de Jésus à la suite du sermon de la Cêne. Un pasteur animé de l'esprit de Dieu, y puisera des traits pathétiques et onctueux, propres à lui gagner la confiance de son peuple et à l'attacher de plus en plus au Dieu des miséricordes; tel est le but de son ministère. Heureux celui qui le remplit ainsi pour la gloire de Dieu, sa propre sanctification et celle de ses ouailles ! *Fiat, fiat.*

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME QUATRIÈME.

POUR LE X. DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

HOMÉLIE sur la parabole du Pharisien et du Publicain, 3
Sur l'Orgueil, 18
Sur l'Humilité, 33
Moyens d'affermir les fidèles dans l'humilité, 46

POUR LE XI. DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la surdité spirituelle, 58
De la manière de bien faire toutes nos actions, 76
Comment l'Evangile opère notre salut, 87

POUR LE XII. DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur le bonheur des Chrétiens, 95
De l'amour du prochain, 110

POUR LE XIII. DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la lèpre spirituelle ou le péché, 125
Sur la reconnoissance que nous devons à

Dieu pour les biens que nous recevons de lui, 129

POUR LE XIV. DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'obligation de servir Dieu seul, 143
Sur l'importance du salut, 158
Sur le faux desir ou la négligence du salut, 161

POUR LE XV. DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

De la préparation à la mort, 164
De la mort de l'ame par le péché, et de la résurrection spirituelle, 176
De l'esprit du christianisme, 185

POUR LE XVI. DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la sanctification des dimanches et des fêtes, 193
Sur l'avarice, 210
Sur l'ambition, 222

POUR LE XVII. DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE,

Sur l'amour de Dieu, 235
Sur la facilité, l'utilité et la rareté de l'amour de Dieu. 251

POUR LE XVIII. DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la paresse dans les exercices spirituels, 262

Sur les jugemens téméraires, 273
Sur la charité envers les malades, 286
POUR LE XIX. DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.
Sur l'enfer des mauvais chrétiens, 299
Sur le petit nombre des élus, 319
POUR LE XX. DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.
Sur le bon usage des maladies, 332
Sur les devoirs des maîtres envers leurs domestiques, 345
POUR LE XXI. DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.
Sur le pardon des injures, 356
POUR LE XXII. DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.
Sur nos devoirs envers nos Souverains, 363
De l'hypocrisie, 373
POUR LE XXIII. DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.
Sur la foi pratique, 388
Sur la mort des justes, 397
POUR LE XXIV. DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.
Sur le zèle de la religion, 409
Sur la crainte de Dieu, 421
Observations sur les dimanches qui peuvent suivre le vingt-quatrième après la Pentecôte, 437

Fin de la Table du Tome quatrième.

TABLE GÉNÉRALE

DES

SUJETS TRAITÉS OU INDIQUÉS

DANS LES QUATRE TOMES.

Nous marquons le tome par les chiffres ROMAINS; et la page par les chiffres ARABES.

Nota. Les avis sur le choix des matières à traiter, et le plan général d'instruction pour une année chrétienne, sont au commencement du tome I. Les vues particulières de l'Eglise, dans le choix des évangiles, sont expliquées chaque dimanche, durant le cours de l'année. Voyez aussi dans cette table, les mots: *Prônes*, *Homélies*, *Paraphrases*.

A.

ABUS des grâces. Tome III. page 420.
Actions. Un chrétien doit faire toutes ses actions au nom de J. C. I. 303. Manière de bien faire toutes nos actions. IV. 76. Voyez *Travail.*
Adversités, *Afflictions.* (du bon usage des) I. 113. 249.
Alliance spirituelle de l'ame avec Jésus et de Jésus avec l'ame. I. 203.
Ambition. IV. 222.
Ame. Son excellence. I. 63. Nous devons à Dieu

le sacrifice de notre ame. I. 173. Chaque fidèle doit travailler à la sanctification de son ame. I. 351. De la tiédeur de l'ame. I. 220. Le malheur d'une ame en péché et son bonheur après sa délivrance. II. 33. De la mort de l'ame par le péché et de sa résurrection spirituelle. IV. 176.

Amour de Dieu. Pourquoi et comment nous devons aimer Dieu. IV. 235. Facilité, utilité et rareté de cet amour. IV. 251.

Amour de Jésus. Motifs et manière de l'aimer. II. 414.

Amour du prochain. Nous devons l'aimer et comment. IV. 110.

Amour des ennemis. Voyez *Pardon des injures.*

Année. Réflexions sur l'année qui finit et sur celle qui va commencer. I. 91. 97.

Ascension. Avantages que l'ascension du Sauveur a procurés aux hommes. II. 376.

Aumône. Le précepte, les avantages, les qualités de l'aumône. III. 365 et suivantes.

Avarice. II. 99. IV. 210.

Avent. I. 10. 13. . . .

Aveuglement spirituel. I. 425.

Avis aux différens âges et états. I 110 et suiv.

B.

Banquet eucharistique. I. 202.

Baptême. De ses effets et des engagemens que nous y avons contractés. I. 176. Sur les cérémonies du baptême. I. 187. Obligations de ceux qui ont été régénérés. II. 313. III. 267. 394.

Bonnes œuvres. Nécessité et pratique des bonnes œuvres. III. 293.

C.

Cana. Noces de Cana. I. 188.
Cantiques spirituels. I. 301.
Carême. I. 412. II. 1. 28. Prière du soir en Carême. II. 8.
Carnaval. (sur les débauches du) I. 350. 415 et suivantes.
Catholique. Voyez *Religion.*
Célibataires. I. 112.
Cendres. (sur la cérémonie des) I. 431.
Chansons mauvaises. I. 302. II. 99.
Charité. Son excellence et ses qualités. I. 435. Voyez *Amour de Dieu.*
Charité chrétienne. (Devoirs généraux de la) I. 205. 277. Voyez *Amour du prochain.*
Charité envers les malades. IV. 286. Voyez *Maladies.*
Chasteté. Voyez *Pureté.*
Châtimens de Dieu. Nous devons les craindre. I. 372.
Chrétiens. Sur le bonheur des vrais chrétiens. IV. 95. Sur le malheur des mauvais. IV. 103. Les chrétiens doivent imiter J. C. I. 320, écouter les instructions des pasteurs. I. 204, mener une vie mortifiée. III. 394. Les mauvais chrétiens seront punis plus sévèrement que les juifs. III. 453. De l'enfer des mauvais chrétiens. IV. 299. 317. Voyez *Baptême.*
Christianisme. (sur l'esprit du) IV. 185.
Ciel. Nous devons le desirer. II. 366. Nous devons craindre de le perdre. I. 368.
Circoncision. Le mystère, la circoncision spirituelle. I. 101. 122.

Colère. Du vice de la colère et de ses remèdes. III. 214.

Commandemens de Dieu. Il faut les observer. III. 311.

Communion. Annonce de la communion paschale. II. 149. De la préparation à la communion paschale. II. 101. Dispositions qui doivent précéder, accompagner et suivre la communion paschale. II. 213. Dispositions prochaines pour une bonne communion. II. 226. De l'action de grâces. II. 231. Comparaison du pain commun et de l'eucharistie. II. 113. Parallèle de la Pâques ancienne avec la nouvelle II. 122. De la fréquente communion. III. 116. De la communion sacrilège. II. 167. 185.

Compagnies. Il faut fuir les mauvaises I. 282.

Compassion de la Ste. Vierge. (fête de la) II. 200.

Confession. Annonce de la confession paschale. II. 7. 149. De l'obligation de la confession et de ses avantages. II. 62. Du défaut de sincérité. II. 74. Dispositions requises pour faire une bonne confession. II. 89.

Confrérie du très-saint Sacrement. III. 139.

Connoissance et science de Jésus. I. 71.

Connoissance de soi-même. I. 60. Voyez *Passion dominante.*

Contrition. II. 89.

Conversion. Quels sont les marques de la vraie. III. 331. Quels en sont les motifs. III. 338. Du délai de la conversion. II. 16.

Corps. Nous devons à Dieu le sacrifice de notre corps. I. 167.

Crainte. De la crainte de Dieu et de ses jugemens. IV. 421.

Croix. Grandeur du sacrifice de la croix, vertu de ce sacrifice, abus que plusieurs en font. II. 186.

D.

Dettes temporelles. I. 276.

Devoirs Des pasteurs à l'égard des fidèles. I. 69. Ils doivent s'appliquer à réprimer les dissentions qui naissent dans leurs paroisses. I. 68. Devoirs des fidèles à l'égard des pasteurs. I. 69. Des enfans envers Dieu et leurs père et mère. I. 133. Des pères et mères envers Dieu et envers leurs enfans. I. 141. Exemple de Marie et Joseph cherchant Jésus. I. 145. Des maîtres envers leurs domestiques. I. 223. IV. 345. Des domestiques envers leurs maîtres. I. 225. De chrétiens envers Dieu et le prochain. I. 149. 239. Devoirs généraux qu'impose la charité fraternelle. I. 203. Devoirs envers les puissances légitimes. I. 275. IV. 363. Devoirs envers soi-même. I. 240. Fidélité à s'acquitter des devoirs de son état. I. 175.

Dévotion sensible. Voyez *Grâce*.

Dimanche. I. 11. De la sanctification des dimanches et des fêtes. IV. 195.

Divertissemens profanes. I. 366. Voyez *Carnaval*, *Récréations*.

Docteurs. On doit se précautionner contre les faux. III. 276.

Doctrine évangélique. Voyez *Evangile*.

Domestiques. Voyez *Devoirs* des

Dons de Dieu. Nous devons les faire valoir. I. 203.

Douceur. I. 299.

E.

Eglise. Connoissance de la véritable. II. 328.
Eglises matérielles. Du respect qui leur est dû. III. 433. 451.
Elus. (Le petit nombre des) I. 351. IV. 319.
Emploi. Voyez *Vocation.*
Endurcissement dans le péché. III. 407. IV. 58.
Enfans. Voyez *Devoirs* des
Enfer. I. 229. De l'enfer des mauvais chrétiens. IV. 299. 817.
Ennemis. Conduite à tenir envers eux. I. 237.
Epiphanie. I. 125.
Espérance chrétienne. I. 267. III. 249.
Eternité. Sa longueur. II. 341.
Eucharistie. Différence du pain eucharistique et du pain matériel. II. 113. Bonté de J. C. dans l'eucharistie. *ibid.* 115.
Evangile. Ce que c'est que l'Evangile et ce que nous devons en pratiquer. I. 36. Vertu de la doctrine évangélique. *ibid.* 317. Comment l'Evangile opère notre salut. IV. 87.
Examen de conscience. II. 91.
Exemple. Sur le bon exemple. I. 238.
Exercices spirituels. Voyez *Paresse.*

F.

Fête-Dieu. (Annonce de la) III. 7. 54. Institution de la Fête-Dieu. III. 57. Reconnoissance envers J. C. dans le très-saint Sacrement. III. 75. Renouvellement de piété envers J. C. présent sur nos autels. III. 87. Pour le dimanche

dans l'octave. III. 95. Sujets pour tous les jours de l'octave. *ibid.* 113.
Fidèles. Voyez *Chrétiens.*
Foi. Sa nécessité et ses avantages. I. 207. Sur la foi pratique. IV. 388.

G.

Grâce. Du besoin que nous avons de la grâce. IV. 47. Du prix de la grâce et de l'usage qu'on en doit faire. I. 400. De la perte de la grâce et de la dévotion sensible. I. 159. De l'abus des grâces. III. 420.

H.

Homélie. Sur la fuite de Jésus en Egypte. I. 127.
— Sur l'évangile du second dimanche après l'Epiphanie. I. 190.
— Sur l'évangile du V. dimanche après l'Epiphanie. I. 279.
— Sur la retraite de Jésus dans le désert. II. 23.
— Sur l'entrée triomphante de J. C. à Jérusalem. II. 214.
— Sur la parabole du pharisien et du publicain. IV. 3.
Honneurs de ce monde. IV. 230. Voyez *Ambition.*
Humilité. IV. 11. 33. Moyens d'affermir les fidèles dans l'humilité. IV. 46.
Hypocrisie. IV. 373.

I.

Impureté. II. 99.
Incarnation. Du besoin que nous avions de la

venue du Messie. I. 56. Sur le bienfait de l'incarnation et la reconnoissance que nous lui devons. I. 50. 117.
Injures. (Sur le pardon des) IV. 356.

J.

St. Jean-Baptiste. Dessein sur sa prédication. I. 38. Ses vertus. *ibid.* 78.
Jésus-Christ. De Jésus-Christ et de son Evangile. I. 32. Nous devons nous préparer à recevoir J. C. dans nos cœurs. I. 41. De la connoissance ou de la science de Jésus. I. 71. Sur les mystères du Sauveur. I. 102. Sur le saint nom de Jésus I. 124. Il est né pour la perte et le salut de plusieurs. I. 114. Fuite de Jésus en Egypte. I. 127. Son voyage à Jérusalem. I. 131. Vie de J. C. depuis l'âge de douze ans jusqu'à sa vie évangélique. *ibid.* 329. Retraite de Jésus dans le désert. II. 23. Sur l'amour de Jésus. II. 414. Il faut imiter J. C. II. 97. 235. Foi en Jésus ressuscité. II. 304. Sa vie évangélique. III. 161. Il promet le St. Esprit. II. 427. Fidélité constante au service de J. C. III. 244.
Jeûne. II. 24.
Jeunes gens. I. 110. 133.
Joie. Celle des fidèles doit être sainte. I. 80.
Jugement général. Description du jugement général. I. 13. 20. De la pensée du jugement. I. 23. III. 359. Différence de l'état des bons et des méchans au dernier jour. I. 292. De la crainte des jugemens de Dieu. IV. 421.
Jugement particulier. III. 344.

Jugemens téméraires. IV. 273.
Justes. Conduite qu'ils doivent tenir à l'égard des pécheurs. I. 275. De la mort des justes. IV. 397.
Justice divine. La sévérité et l'équité de la justice divine, d'après l'histoire du déluge. I. 375.

L.

Lecture spirituelle. I. 47. Lecture pour prône. I. 320.
Lèpre spirituelle. IV. 125. Lépreux guéri. I. 208.
Livres saints. I. 50. Livres dangéreux. I. 48.

M.

Maîtres. Voyez *Devoirs* des
Malades. (Charité envers les) IV. 286.
Maladies. De l'usage qu'il faut en faire. I. 210. IV. 332.
Malédictions. III. 227.
Mandement de l'Ordinaire pour le Caréme. I. 413.
Mariage. Sur le mariage. I. 188. 198.
Méditation. Voyez *Oraison mentale.*
Messe. Du saint sacrifice de la messe. III. 96.
Messie. Dispositions pour profiter de sa venue. I. 58.
Miséricorde De J. C. envers les pécheurs qui s'égarent. III. 164; envers ceux qui reviennent à lui. *ibid.* 178. OEuvres de miséricorde corporelle. III. 362; de miséricorde spirituelle. *ibid.* 364.
Monde. Dangers que l'on court dans le monde, par rapport au salut. I. 241.
Mort. De la préparation à la mort. IV. 164. Sur

la pensée de la mort. I. 432. De la mort des justes. IV. 397.
Mortification. I. 44.
Multiplication des pains. La première. II. 101. La seconde. III. 242.

N.

Noces de Cana. I. 188 et suiv. Célébration des noces. *ibid*. 201.
Noël. Manière de se préparer à cette fête. I. 41.

O.

Octave de la Fête-Dieu. Voyez *Fête-Dieu*.
Oisiveté. I. 362.
Oraison mentale. Sa nécessité, son utilité, et la manière d'y vaquer. II. 451.
Orgueil. IV. 4. 18.

P.

Paix chrétienne. II. 280.
Pâques. Sur la solennité de cette fête. II. 246. Parallèle de la Pâques de l'ancienne loi avec la Pâques de la loi nouvelle. *ibid*. 122. Des fruits que l'on doit retirer de la Pâques. *ibid*. 269. Voyez *Résurrection*.
Paraphrases. L'explication des épîtres offrant plusieurs sujets à traiter, chaque sujet est indiqué dans cette table selon l'ordre alphabétique.
Pardon des injures. IV. 356.
Paresse. De la paresse spirituelle. I. 223. IV. 262.
Parole de Dieu. Dispositions que nous devons

apporter aux instructions chrétiennes. I. 392. De l'empressement à entendre la parole de Dieu. I. 209. Assiduité et empressement. III. 190. Effets de la parole de Dieu. I. 383.
Paroles déshonnêtes. Voyez *Chansons.*
Passion. Dimanche de la Passion. II. 148. 152.
Passion du Sauveur. Réflexions sur ce sujet. II. 155. Le souvenir de la Passion du Sauveur est propre à nous garantir du péché. I. 418. Nous devons imiter les vertus dont J. C. nous a donné l'exemple dans sa Passion. II. 235.
Passion dominante. I. 63.
Pasteur. L'évangile du bon Pasteur. II. 318. Excellence du ministère des pasteurs. I. 69. Charges de ce ministère des pasteurs. I. 204. 408. Voyez *Devoirs* des
Patience. I. 299.
Pêche miraculeuse. III. 189.
Péché. Etat d'un homme dans le péché et moyens d'en sortir. I. 210. IV. 125. 176. Le malheur d'une ame dans le péché et son bonheur après sa délivrance. II. 33. Principes et effets de l'endurcissement. III. 407. IV. 58. Péchés des juifs dans le désert; ceux des chrétiens seront plus sévèrement punis. III. 453 et suiv. Malice des péchés commis par les chrétiens IV. 103. Nous devons mourir au péché. III. 270.
Pécheurs. Rien de plus déplorable que leur aveuglement. I. 425. Ils doivent prier pour obtenir leur conversion. II. 44. Qualités de cette prière. *ibid.* 45 et suiv.
Pénitence. Sa nécessité, ses qualités. II. 4. 9 et suiv.

Pentecôte. II. 461 et suiv. Voyez *Saint-Esprit*.
Pères et mères. I. 111. 141. Voyez *Devoirs* des.
Perfection. Nous devons travailler à notre perfection. I. 152.
Persévérance. II, 291.
Pharisien et Publicain. IV. 3.
Première communion. II. 8. 151.
Présence de Dieu. I. 68.
Présomption. I. 240.
Prière. Son excellence et sa nécessité. II. 44. 403. Sa vertu et ses qualités. I. 210. Prière du soir en Carême. II. 8.
Prônes. Sujets à traiter depuis le commencement de l'Avent jusqu'à Noël. I. 10. — Depuis Noël jusqu'à la Septuagésime. I. 89. —Depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques. I. 341. — Depuis Pâques jusqu'à la Trinité. II. 244. — Depuis la Trinité jusqu'à la fin de l'année ecclésiastique. III. 1.
Prône Par forme de lecture. I. 323.
Providence. I. 267. III. 249.
Puissances temporelles. Voyez *Souverains*.
Pureté du corps. II. 51.

Q.

Quarante heures. (les) I. 424.
Quasimodo. II. 279.
Quatre-Temps. De leur institution. I. 53. 70. II. 4. 462.
Quinquagésime. I. 412.

R.

Rameaux. (le dimanche des) II. 199.
Rechûte. II. 354.
Reconnoissance. Ce qui doit nous y engager et en quoi elle consiste. IV. 131.
Récréations. I. 82. Voyez *Joie*.
Religion. Qu'est-ce que la religion, comment a-t-elle été établie, comment s'est-elle soutenue et perpétuée jusqu'à nous? II. 472. Vérité de notre religion et ce qu'elle exige de nous. I. 307. II. 328. Sur le zèle de la religion. IV. 409.
Repas. (de la tempérance dans les) I. 364. III. 255.
Résurrection. De la foi en Jésus ressuscité. II. 301. Vérité de la résurrection de J. C., nécessité de ressusciter avec lui II. 257.
Rogations II. 388.

S.

Sacré cœur de Jésus. (fête du) III. 155.
Saint-Sacrement. (*Confrérie* du) Voyez *Fête-Dieu*.
Saint-Esprit. Charité de J. C. dans la promesse du Saint-Esprit; obstacles à sa descente dans nos cœurs. II. 427. Importance de se préparer à recevoir le Saint-Esprit, et dispositions. II. 437.
Salut. Importance du salut. IV. 158. Faux desir ou négligence du salut. IV. 161. Dangers que l'on court dans le monde par rapport au salut. I. 241. Chaque fidèle doit travailler à sa sanc-

tification. I. 357. De la prudence du salut. III. 381.
Scandale. I. 289.
Semaine sainte. Manière de la sanctifier. II. 201.
Septuagésime. Esprit de l'Eglise en ce dimanche. I. 343.
Service de Dieu. IV. 143.
Sexagésime. I. 374.
Souffrances, (amour des) I. 260. Voyez *Afflictions.*
Souverains. Nos devoirs à leur égard. IV. 363.
Surdité spirituelle. IV. 58.

T.

Tempérance. Voyez *Repas.*
Temps. Sur le bon emploi du temps. I. 100.
Tentation. II. 28.
Testament. Rapport qu'il y a entre l'ancien et le nouveau Testament. II. 134.
Tiédeur. Le danger de la tiédeur et ses remèdes. I. 220.
Travail. De l'obligation de travailler et de sanctifier son travail. I. 351. 358. Manière de sanctifier son travail. III. 202.
Trinité. III. 11. 25. 40.

V.

Vertu. Motifs et moyens de faire du progrès dans la vertu. I. 152.
Veufs et veuves. I. 113.
Vie. Brièveté de cette vie et longueur de l'éternité. II. 341. Motifs de commencer une vie nouvelle. I. 27. En quoi consiste la vie chrétienne. III. 273. 394.

Vieil homme. Il faut s'en dépouiller. I. 298.
Vieillard Siméon. (le) I. 113.
Visite au très-saint Sacrement. I. 68.
Vocation. De la fidélité à en remplir les devoirs. I. 175.
Volonté de Dieu. Il faut l'exécuter avec fermeté et constance. I. 78. Il faut se conformer à la volonté de Dieu et comment. III. 327.

Z.

Zèle. Sur le zèle de la religion. IV. 409.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.